ONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XVIII

Palchetto

Num.° d' ordine 44

NAZIONALE

B. Prov.

L. XXV

30

VITT. EMANUELE III

NAPOLI

121
X
18

B. Rou.
Inventaire
XXV
30

MÉTHODE

POUR ÉTUDIER

L'HISTOIRE.

TOME IV.

MÉTHODE

POUR ÉTUDIER

L'HISTOIRE,

AVEC

UN CATALOGUE

DES PRINCIPAUX HISTORIENS;

accompagné de Remarques ſur la bonté de leurs Ouvrages, & ſur le choix des meilleures éditions.

PAR M. L'ABBÉ LENGLET DU FRESNOY.

Nouvelle édition, revue, corrigée & conſidérablement augmentée, par M. DROUET, Bibliothécaire de MM. les Avocats, Aſſocié libre de la Société des Sciences, Arts & Belles-Lettres d'Auxerre, & de la Société Littéraire-Militaire de Beſançon.

TOME IV.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

A PARIS,

Chez { DEBURE, pere, à S. Paul, & N. M. TILLIARD, à S. Benoît. } Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TABLE
DES CHAPITRES.

SUITE DE LA TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE IX. Hiſtoire grecque, page 1.
ARTICLE I. Chronologie de l'Hiſtoire grecque, 6.
ART. II. Origine des Grecs, 10.
ART. III. Tems fabuleux de l'Hiſtoire grecque, 21.
ART. IV. Hiſtoire du royaume d'Argos, 62.
Rois de Mycène, 89.
Famille de Pélops, 91.
ART. V. Hiſtoire d'Athènes, 92.
Deucalion, roi de Lycorie, 106.
Regne de Cranaüs, 109.
Arrivée de Cadmus dans la Béotie. Fondation de la ville de Thèbes. Lettres apportées en Gréce, 119.
ART. VI. Hiſtoire de Thèbes, 213.
Expédition des Argonautes, 247.
Hiſtoire d'Alcide, ſurnommé Hercule, 256.
Guerre des ſept héros devant Thèbes, 266.
Guerre des Epigones, 272.
ART. VII. Hiſtoire de Lacédémone, 275.
Hiſtoire d'Héléne, 290.
ART. VIII. Hiſtoire de Corinthe, 294.
ART. IX. Hiſtoire d'Arcadie, 298.
ART. X. Hiſtoire de Troye, 392.
Guerre de Troye, 311.
Siége & priſe de Troye, 321.
Epoque de la priſe de Troye, 329.
Retour des Grecs &

leurs infortunes, 332.
ART. XI. Hiſtoire des Amazones, 340.
ART. XII. Auteurs qu'on doit lire pour étudier l'hiſtoire grecque, 348.
CHAP. X. Empire des Macédoniens ou d'Alexandre, 371.
ART. I. Anciens rois de Macédoine, Ibid.
ART. II. Regne d'Alexandre, 383.
Auteurs à lire ſur l'Hiſtoire d'Alexandre, 412.
ART. III. Succeſſeurs d'Alexandre, 417.
ART. IV. Rois de Macédoine après Alexandre, 434.
ART. V. Rois Séleucides ou de Syrie, après Alexandre, 442.
ART. VI. Rois d'Egypte, ſucceſſeurs d'Alexandre, 476.
ART. VII. Auteurs qui ont écrit l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre, 500.
CHAP. XI Hiſtoire des royaumes d'Aſie, qui ont rapport à l'Hiſtoire grecque, 512.
ART. I. Royauume de Lydie, Ibid.
ART. II. Royaume de Pont, 515.
ART. III. Royaume du Boſphore Cimmérien, 528.
ART. IV. Royaume de Thrace, 533.
ART. V. Royaume des Parthes, 536.
ART. VI. Royaume de Bithynie, 552.
ART. VII. Royaume de Pergame, 554.
ART. VIII. Auteurs à conſulter ſur l'hiſtoire des royaumes d'Aſie, 559.

MÉTHODE

MÉTHODE
POUR ÉTUDIER
L'HISTOIRE.

SUITE DE LA TROISIÉME PARTIE.

CHAPITRE IX.

Hiſtoire Grecque.

LA connoiſſance des divers états de la Gréce, & leur comparaiſon avec ce qu'ils ſont aujourd'hui, doit ſervir de préliminaire à l'étude de l'Hiſtoire Grecque. Ceux qui ne pouroient pas avoir la deſcription que PAULMIER DE GRENTEMENIL a faite de cette région, pouroient ſe contenter de ce qu'UBBO-EMMIUS en a mis à la tête de ſon *Hiſtoire grecque*. Comme il avoit étudié cette partie avec ſoin,

on peut en tirer beaucoup d'utilité, quoiqu'il ne ſoit pas dans un ordre aſſez méthodique. Mais rien ne donnera tant de lumiéres que les *Paralléles* du P. BRIET, ſi exacts & ſi détaillés ſur cette partie de la Géographie, auxquels il faut joindre l'article de la *Géographie ancienne* de M. DANVILLE, qui concerne la Gréce. Les Cartes qui accompagnent les *Paralleles* du P. Briet ſont trop petites. Il faut ſe ſervir de celles de M. DE LISLE & de M. DANVILLE, qui ſont très-ſavantes & très-exactes. Celles d'*Ortélius* & de *Bertius*, quoique bonnes, ne ſont point à comparer à celles de ces habiles géographes.

On ſera ſans doute étonné, qu'un peuple qui occupoit un pays, dont l'étendue répond à peine à deux de nos meilleures provinces de France, ait pu ſe faire dans la poſtérité une ſi haute réputation de valeur & de ſageſſe. Cela montre bien que la plupart du tems, on ne vaut dans le monde qu'autant qu'on ſe fait valoir. Car, certainement, je ne vois pas dans ce qui nous reſte des anciens monumens de l'Hiſtoire grecque, des actions plus extraordinaires que celles qui ſe ſont paſſées dans les derniers tems. Mais les Grecs étoient de beaux parleurs, qui ont ſu leur donner un merveilleux, moins vraiſemblable que ſurprenant. Cepen-

dant, il faut ſuivre le torrent, & ſe réſoudre à parler comme les autres.

Soit par eſprit de ſingularité, ſoit par la diverſité de leurs origines, toutes les républiques de la Gréce ont eu de tout tems des mœurs & des uſages différens. Elles convenoient en des choſes, qui étoient néceſſaires pour leur commune liaiſon, ou en celles que la ville la plus puiſſante obligeoit les autres de pratiquer. Mais quelle variété dans leurs loix particuliéres, & quelquefois même dans la nature de leur gouvernement! C'eſt ce qu'on eſt obligé d'étudier, quoiqu'avec beaucoup de modération. Peut-être s'expoſeroit-on à perdre le fruit de la ſcience hiſtorique, ſi l'on reſtoit long-tems ſur des matiéres de critique, moins capables de perfectioner l'eſprit & de régler le cœur, que de former un homme de collége, fort ſatisfait de lui-même, quand, à force de travail, il eſt enfin parvenu à connoître les différentes ſortes de jeux qui ſervoient de récréation aux Grecs, ou dans quelle poſture ils ſe mettoient à table. Ne veut-on étudier ces préliminaires, qu'autant qu'il convient pour prendre une connoiſſance exacte de l'hiſtoire, il faut ſe borner aux traités les plus exacts & les plus précis, ſur cette matiére. Le traité de SIGONIUS ſur la république d'Athènes, ſuffit pour connoître

les mœurs de cette république. Celle de Lacédémone a été décrite par CRAGIUS, peut-être avec plus de ſavoir & de recherches, mais avec beaucoup moins d'ordre & de méthode. On pouroit y joindre ce qu'UBBO-EMMIUS a publié ſur les différentes républiques de la Gréce. Il eſt ſuccint, & ſuffiroit même à ceux qui veulent étudier plus d'une ſorte d'hiſtoire. Je ſais que MEURSIUS a traité dans un aſſez grand détail tout ce qui regarde les antiquités des peuples Grecs. GRONOVIUS a recueilli tous ſes ouvrages, avec un grand nombre d'autres, en XIII grands volumes; & nous avons encore, ſur les antiquités grecques, beaucoup d'autres traités qui ne ſe trouvent point dans ce recueil. Mais ſeroit-on d'humeur à conſumer deux ou trois années à étudier les préliminaires de l'Hiſtoire grecque, laquelle peut être exactement lue en moins de ſix mois dans les originaux? Les recueuils de Gronovius, & autres de ce genre, peuvent ſervir de Dictionaires, qu'on doit conſulter dans le beſoin. Mais il ſeroit inutile, & même faſtidieux de les lire de ſuite. Il ſuffit de ſavoir qu'on peut, dans cette vaſte compilation, ſe raſſaſier ſur des matiéres qu'on aura gourées dans des abrégés clairs & ſuccints. S'il y a quelque ouvrage dans le recueil de Gronovius, qui mérite une attention

particuliére, c'eſt l'*Archæologia Græca* de M. POTTER, où les Antiquités de la Gréce ſont décrites d'une maniére ſavante & lumineuſe : choſe difficile à rencontrer dans ces ſortes de livres. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter, que la verſion latine de l'ouvrage de cet illuſtre Anglois, fût un peu plus exacte.

Le détail des loix & des mœurs de chaque république, feta connoître les principes des gueres inteſtines qu'elles ont eu entr'elles. De tous tems, les hommes ſe ſont conduits par préjugés. L'eſtime qu'ils ont eue pour leurs propres obſervances, ne les a que trop ſouvent engagés à vouloir y aſſujétir les autres. *Les Lacédémoniens*, dit (1) Thucydide, *ne tiroient point de contributions de leurs alliés ; ils ſe contentoient d'établir l'oligarchie, ou le gouvernement des grands, dans les lieux où ils étoient les maîtres, pour rapporter le plus qu'ils pouvoient les choſes à la forme de leur gouvernement.* Cela eſt dans l'homme; il n'eſt perſonne qui ne croie valoir autant & plus que ſon voiſin. On veut que les autres ſe conforment à nos mœurs, & rarement voulons-nous conformer les nôtres à celles de nos voiſins.

Nous avons déja marqué qu'UBBO-EMMIUS a parlé avec une juſte préciſion

(1) Tucydid. *lib.* 1. *hiſtor.*

de tout ce qui concerne les différentes républiques de la Gréce. On peut le remplacer par les *Mœurs des Grecs* de M. MESNARD, ou les *Antiquités de la Gréce* de Lambert Bos, que M. LA GRANGE vient de traduire en françois. Mais il y en a deux qui s'étant trouvées, ou alternativement, ou conjointement l'ame de toutes les autres, ont réglé tous les mouvemens. C'eſt donc en étudiant avec ſoin Athènes & Lacédémone, qu'on peut connoître le caractere des Grecs, & l'hiſtoire de toute la Gréce. Avec les écrivains que nous avons indiqués ſur ces deux puiſſantes républiques, on peut voir ce qu'en a écrit en françois le ſieur GUILLET, dans ſon *Athènes & Lacédémone ancienne & moderne*; ouvrages aſſez exacts, auxquels on n'a point, non plus qu'à leur auteur, rendu toute la juſtice qu'ils méritoient.

L'étude de l'Hiſtoire grecque a ſes difficultés, ſoit pour la chronologie, ſoit pour le fond de l'hiſtoire, ſoit même pour l'ordre dans lequel il faut en lire les auteurs originaux.

ARTICLE I.

Chronologie de l'Hiſtoire Grecque.

IL y a long-tems qu'on s'eſt aſſuré, qu'avant les Olympiades, on ne trouve rien

de certain dans la chronologie de l'Hiſtoire grecque. (1) Mais outre que les Olympiades communes ont commencé fort tard, les premiers auteurs, Hérodote, Thucydide & Xénophon, n'en font aucun uſage pour regler la ſuite des tems. La plupart n'ont pas eu de point fixe pour déterminer la chronologie. Tout ce qu'on peut tirer de leurs ouvrages, ſe réduit à des conjectures, qui ne deviennent certaines, ou du moins vraiſemblables, que par l'application qu'on y fait des éclipſes ou des régnes des rois dont parlent ces mêmes hiſtoriens. Il faut avouer cependant, qu'il y a dans Thucydide plus de principes chronologiques que dans ſon prédéceſſeur Hérodote, & que dans Xénophon ſon continuateur. Mais ſans l'aſtronomie, & même ſans quelques autres ſecours étrangers, il ſeroit difficile de fixer les tems dont il parle.

Il eſt vrai que les Olympiades ont été employées dès le régne de Ptolémée Philadelphe, environ 280 ans avant l'Ere chrétienne; & depuis ce tems-là, Pauſanias, Polybe, Denys d'Halicarnaſſe

(1) Nequaquam vos ignorare decet, nihil à Græcis ante olympiades accuratè ſcriptum eſſe, neque ullam ſcripturam veterem haberi, quæ indicet Græcorum vel Barbarorum acta. JUSTIN. *Martyr, in oratione parænetica ad Græcos.* Ante olympiades nulla eſt apud Græcos accuratè ſcripta hiſtoria. *Ex* JULII AFRICANI *Chronico, apud Syncellum.*

& Diodore de Sicile, s'en ſont ſervis pour régler la meſure des ſiécles : mais l'hiſtoire ancienne étoit déja couverte de ſi grandes ténébres, que les plus ſages auteurs étoient (1) obligés d'abandonner aux poëtes les premiers tems de la Gréce. Ils ſe bornoient aux ſiécles moins éloignés, que la fable n'avoit pas encore altérés.

Quoiqu'on puiſſe employer cette maniére de compter pour ſupputer les trois ſiécles qui ont précédé l'Ere chrétienne, il eſt difficile d'en faire uſage pour les tems antérieurs, ſur-tout quand on fait attention que l'on n'a eu que fort tard une liſte des Olympiades, qui fut même donnée (2) plutôt ſur de ſimples conjectures, que ſur des preuves certaines. Mais on peut ſuppléer à l'incertitude, qui ſe trouve dans les Olympiades, par les marbres d'Arondel, ſur leſquels on trouve une chronique, qui marque les tems de l'ancienne Gréce, avec une préciſion magiſtrale, qui ne laiſſe aucun

(1) Nobiliores qui poſtmodum ſecuti ſunt hiſtorici, omiſſis priorum fabulis, ad recentiores ſe hiſtorias contulêre. Ephorus quippe Cymæus, Socratis diſcipulus, hiſtoriam ſcripturus, veteribus prætermiſſis rebus, ab Hæraclidarum tempore narrandi exordium cœpit. Calliſthenes ac Theopompus, quos eadem tulit ætas, priſca illa minimè attigerunt. DIODOR. SICUL. *lib. IV. initio.*

(2) Hippias Eleus ſerò edidit catalogum Olympionicarum, nullis fultus certis argumentis. PLUTARCHUS, *in Numa.*

lieu aux conteſtations. Elle a été faite avant qu'on ſe ſervît des Olympiades, pour fixer la date des événemens. Ce ſont-là les deux moyens que nous avons conciliés, pour former le Canon chronologique de l'Hiſtoire grecque, que nous avons mis au Ve volume de cet ouvrage.

Les marbres d'Arondel (1) fourniſſent la date des événemens de l'Hiſtoire grecque, depuis Cécrops, premier roi d'Athènes, juſqu'à l'Olympiade 106, environ 350 ans avant l'Ere chrétienne; & la ſuite ſe trouve dans le catalogue des Olympiades, que nous avons non-ſeulement continué depuis ce tems-là, mais que nous avons même repris dès leur premiere origine, pour les rejoindre avec la chronique des marbres d'Arondel. C'eſt par-là qu'on rectifie toute la chronologie grecque. Les conjectures des écrivains modernes doivent céder à des

(1) Les Marbres d'Arondel ou Marbres d'Oxford, ſont des pierres de marbre, ſur leſquelles il y a entr'autres choſes une chronique d'Athènes écrite en lettres capitales, & gravée 263 ans avant J. C. Ces Marbres furent trouvés dans l'île de Paros, l'une des Cyclades. Ils tirent leur nom du comte Thomas d'Arondel, qui les fit venir du Levant avec beaucoup de dépenſe. Cette chronique a donné de grandes lumiéres pour la chronologie de l'Hiſtoire Grecque. Selden & Prideaux ont publié d'excellens Commentaires ſur ces marbres. On les nomme encore *Marmora Oxonienſia*, parce que pluſieurs furent donnés à la Bibliothéque d'Oxford. Marsham les a pris pour fondement de ſon *Canon chronologique*.

preuves ſi anciennes & ſi vénérables. Cette découverte étoit réſervée à nos jours, & elle fait ceſſer toutes les diſcuſſions, que l'envie de diſputer a fait naître parmi nos auteurs.

Je ſais qu'on y doit encore ſuppléer par d'autres voies ; mais n'eſt-ce pas beaucoup, que d'y trouver des principes fixes & des points déterminés, qui ſervent de guides pour découvrir une infinité de vérités chronologiques ? On y retrouve enfin les tems de ces hommes célebres, Saturne, Jupiter, & tant d'autres, que la Gréce, plus vaine & plus orgueilleuſe encore dans ſes diſcours, que dans ſes actions, prétendoit placer dès l'origine du monde, parce qu'elle avoit trouvé bon d'en faire ſes divinités.

ARTICLE II.

Origine des Grecs.

Nous avons appris par l'hiſtoire de la diviſion des peuples, (1) que Javan, ou plutôt Ion, fils de Japhet, eſt l'auteur & le pere de tous les Grecs en général ; que la Colonie qu'il conduiſit, compoſée de ſa famille, s'arrêta premiérement ſur

(1) Au chapitre I de cette III. partie, tome II.

les côtes occidentales de l'Aſie mineure, d'où elle s'étendit dans les îles voiſines; & de-là paſſa dans le continent, qui depuis a été nommé la Gréce proprement dite. (1)

La cauſe naturelle de ce changement, a été la multiplication des hommes; car je ſuppoſe également que les Phrygiens, les Aſcaniens, & les autres peuples voiſins de l'ancienne Ionie, reſſerrèrent la poſtérité de Javan dans des limites fort étroites, à meſure qu'ils ſe multiplièrent; & que les Ioniens s'augmentant de leur part, ils furent obligés de ſe jetter ſur la mer pour faire de nouveaux établiſſemens, qu'ils trouverent dans la Gréce, tant pour eux que pour leur poſtérité.

La même hiſtoire nous a pareillement appris, que les quatre Colonies principales, qui ont peuplé la Gréce, ont été conduites par quatre enfans de Javan, qui en ont été les chefs.

(1) Tout ce chapitre, qui contient de ſi grands détails ſur l'Hiſtoire ancienne de la Gréce, juſqu'à la deſtruction de Troye, eſt entiérement copié de l'ouvrage manuſcrit du comte de BOULAINVILLIERS, intitulé *Abrégé de l'Hiſtoire ancienne, depuis la création du monde, juſqu'à la deſtruction de Troye*, dont nous avons déja parlé. L'abbé Lenglet n'a pas jugé à propos de l'abréger, ni d'en aſſujétir la chronologie à ſon ſyſtême particulier, comme il a fait pour l'Hiſtoire d'Egypte. On peut ſuppléer à ce défaut, en conſultant ſur la date de chaque événement, les Canons chronologiques, qui ſont au tome V de cet ouvrage, & principalement celui qui a été dreſſé pour l'Hiſtoire grecque.

La premiere a été celle des ELIDIENS, qui devoient leur nom à *Eliſchah*. Ils occupérent la partie la plus méridionale de la Gréce, autrefois connue ſous le nom de Péloponnèſe, à préſent nommée la Morée, ſoit qu'ils y fuſſent venus des îles, ſoit qu'ils euſſent traverſé tout le continent.

La ſeconde a été celle des THASIENS, deſcendus de *Tharſis*, fils de Javan, ou conduits par lui-même. Après avoir premiérement occupé les îles, ils ſe ſont enſuite répandus en Macédoine, & ſur les côtes qui regardent l'île d'Eubée, nommée aujourd'hui Négrepont.

La troiſiéme, des CHITTÉENS, deſcendus de *Chittim*, autre fils de Javan, qui ont peuplé la Macédoine, la Theſſalie, & autres pays des environs, d'où ils ont auſſi paſſé en Italie.

Enfin, la quatriéme a été celle des DODANIENS, ou DODONIENS, depuis nommés EPIROTES, qui ont rempli toute la côte occidentale de la Gréce, & ont auſſi peuplé une partie de l'Italie, dans laquelle ils avoient un abord très-facile, à cauſe du voiſinage des deux terres.

Mais quoique ce partage des anciennes peuplades de la Gréce ſoit fondé ſur l'autorité de l'Ecriture ſainte, & celle des meilleurs ou des plus modernes

Commentateurs du Xe Chapitre de la Genèſe, tels que BOCHART, & ceux qui l'ont ſuivi, il faut avouer que les naturels du pays ne l'ont point connu, ou du moins, qu'ils l'avoient oublié; ſans en excepter même leurs plus anciens auteurs. Ils n'ignoroient pas, à la vérité, que des Egyptiens ou des Phéniciens étoient venus chez eux; qu'ils y avoient raſſemblé les hommes diſperſés, policé la nation, donné une forme de gouvernement aux peuples qu'ils avoient aſſujétis, moins par amour de la domination, que par zéle pour le bien public: mais ils étoient perſuadés que le corps du peuple ne tiroit pas ſon origine d'une terre étrangere, & qu'il avoit été formé dans le pays même qu'il habitoit. Il y a plus d'une raiſon de cette erreur. Outre qu'ils ont été très-ignorans dans leurs propres antiquités, ils avoient une telle diſpoſition à convertir en prodiges les plus ſimples événemens, que le récit qu'ils ont fait des hiſtoires de ces premiers tems, ne ſe peut regarder que comme un tiſſu de fables ingénieuſes & divertiſſantes, ſur lequel néanmoins ils ont également fondé le culte & la ſcience de la religion; comme ils en ont pareillement tiré les principes de leur morale, qu'ils ont ornés dans la ſuite, de toutes les beautés du langage poétique.

D'ailleurs, l'état de la Gréce, au tems dont les fables nous ont conſervé quelque connoiſſance, étoit ſi confus par le moyen du partage de chaque contrée en autant de royaumes qu'il contenoit d'habitations, qu'on ne ſauroit preſque en faire aucune juſte diviſion.

Cependant, comme cette diviſion eſt néceſſaire, les auteurs du moyen âge ont penſé que la méthode la plus naturelle d'en faire une bonne, étoit de conſidérer les peuples Grecs par rapport aux dialectes de leur langue, qu'on ſait avoir été au nombre de quatre, Eolien, Dorien, Ionien & Attique. Mais Strabon, qui, ſans doute, auroit été du même avis, s'il avoit pû le ſuivre contre ſes lumiéres, a remarqué que dans les premiers tems, il n'y avoit que deux dialectes, l'Eolien & l'Ionique, parce qu'il n'y avoit pas alors d'autre diviſion de peuples. Il ajoute que les Æoliens comprenoient généralement tous ceux qui faiſoient leur demeure au-delà de l'iſthme, à l'exception des Athéniens, Mégariens & Doriens; & de-là on pouroit conclure que tous les autres peuples paſſoient pour Ioniens, ſans même en excepter ceux du Péloponnèſe. Toutefois, cèla ne peut être vrai; puiſque les Elidiens qui comprennent les Spartiates, les Meſſéniens, les Arcadiens & les A-

chéens, ſont les plus anciens peuples de la preſqu'île du Péloponnèſe.

C'eſt donc à tort que le P. PEZRON, dans (1) ſon *Hiſtoire des anciens Gaulois*, prétend établir deux choſes également contraires à ce que les anciens nous apprennent à ce ſujet.

Il veut, 1°. que les Spartiates, & tous les peuples méridionaux du Péloponnèſe, aient été nommés *Doriens* dès la premiere antiquité, à cauſe de l'uſage de certains bateaux, que l'on nommoit *Doru* en ancien langage.

2°. Il veut que les *Æoliens* ſoient les véritables deſcendans d'Eliſchah; ce qu'il établit par l'autorité de l'Hiſtorien Joſeph : d'où il conclut que les Æoliens & les Doriens partageoient tout le Péloponnèſe; qu'ils ont peuplé les îles de l'Archipel, par le moyen de leurs bateaux, & qu'ils ſont même paſſés en Italie ſous différens noms, de Spartiates, Pélaſgiens & Œnotriens.

Contre ce ſentiment, nous croyons pouvoir dire, ſur l'autorité de Strabon, qui connoiſſoit mieux les antiquités de la Gréce, & la ſituation de ſes diverſes

(1) Pezron, dit l'abbé de Longuerue, étoit un viſionaire ignorant. Il a fait ſes preuves. En fait d'Hiſtoire, il faut des textes d'auteurs contemporains, ou preſque contemporains, & ne pas chercher à deviner. *Longueruana*, partie II. p. 41.

contrées, que ne pouvoit faire Joſeph ; que le nom des Æoliens n'eſt pas plus ancien que celui des Helliens ou Hellénes, que tous les Grecs ont pris après le régne de Deucalion, & qu'il tire ſon origine d'Æole, fils de Hellen, à cauſe que cet Æole a commandé à preſque tous les peuples du nord de l'iſthme, à la réſerve des Athéniens, Mégariens & Doriens, comme Strabon s'en explique.

A l'égard des Doriens, il n'y a nulle difficulté à dire qu'ils ont pris leur nom de Dorus, frere d'Æole, qui, certainement, a été roi des contrées voiſines du Parnaſſe, qui ont porté celui de *Doride*.

Ce n'eſt pas la peine de réfuter ce que dit le P. Pezron, de l'artifice des rois de la famille de Deucalion, qu'il prétend avoir pris des noms empruntés des peuples de la Gréce, pour mieux faire gouter leur domination : car comme cela eſt avancé ſans aucune preuve, on le peut nier auſſi hardiment qu'il le propoſe.

Mais pour revenir à la diſtinction des dialectes, il faut dire que l'Eolien & l'Ionique ont été les ſeuls dans la premiere antiquité ; mais qu'ils n'ont point gardé leur nom, parce qu'ils ont pris ceux des lieux, où ils ſe ſont conſervés ſans mélange, ſavoir l'Eolique de la Doride, & l'Ionien de l'Attique,

Ces deux provinces, naturellement ſtériles & environnées de montagnes, étant moins fréquentées des étrangers, ſurent mieux garantir leur langage de la corruption, qui fut inévitable aux autres provinces, où les Phrygiens, les Thraces & les Scythes ont fait de fréquentes irruptions; & d'ailleurs, le commerce des nations voiſines y introduiſit dans la ſuite des tems une ſi grande quantité de termes étrangers, que l'on ceſſa de regarder leurs dictions comme des branches naturelles de l'ancienne langue. Mais il arriva que comme les deux anciens dialectes avoient perdu leurs premiers noms, ceux qui parloient le nouveau langage les firent revivre en leur faveur. Ainſi, l'on doit croire, ſuivant l'autorité de Strabon, que les dialectes Dorien & Attique ſont purs & naturels, au lieu que l'Eolien & l'Ionien ſont mélangés, corrompus & modernes en comparaiſon des premiers.

Si l'on demande, après cela, quel dialecte on ſuivoit dans le Péloponnèſe, je répondrai ſans difficulté, qu'on y parloit premiérement l'ancien Eolien, c'eſt-à-dire, le Dorique moderne, par la raiſon que c'étoit proprement la langue mere de tous les Grecs; mais que dans la ſuite ce langage s'eſt altéré, par le commerce que les Elidiens ont eu

avec les autres Grecs, & les invaſions que ceux-ci ont faites en diverſes parties du Péloponnèſe. Au fond, la parité ou différence de langage ne prouve rien touchant l'origine des peuples Grecs. Cette recherche eſt indifférente pour l'Hiſtoire, & ne peut ſervir qu'à juſtifier les étymologies de quelques noms latins pris de l'ancien Eolien.

On ne peut donc propoſer d'autre méthode, pour découvrir l'origine des peuples Grecs, & pour éclairer leur hiſtoire, que celle d'examiner, ſuivant l'ordre des tems, les fondations de leurs principales villes, & les généalogies de leurs héros. Par le premier de ces moyens, nous découvrirons peu à peu les progrès & l'augmentation des peuples, & les différens noms qu'ils ont pris, & par le ſecond, nous apprendrons à débrouiller les alliances, les régnes, les tems, les lieux & les autres circonſtances de l'hiſtoire & de la vie des premiers rois de ces mêmes villes.

Mais avant de traiter cette matiere, il faut donner une idée de l'état de l'ancienne Gréce, c'eſt-à-dire, convenir qu'environ au tems de la naiſſance d'Abraham, elle étoit peuplée, mais entiérement barbare. Les hommes y vivoient dans les bois & dans les cavernes, ſans uſage de maiſons, ni de récolte. Ils ignoroient la ma-

niére de cultiver la terre, & par conſéquent, celle de faire du pain. Les fruits que la nature produiſoit, le gland, & peut-être les viandes crues faiſoient toute leur nouriture. Car l'on pouroit penſer qu'ils ignoroient l'uſage du feu, puiſque leurs anciens mémoires ont conſervé ſoigneuſement le nom de Prométhée, auquel on attribue de l'avoir dérobé dans le ciel.

Les auteurs Grecs eux-mêmes juſtifient l'idée que nous donnons de leurs premiers peres. On ne retrouve plus, dans le portrait qu'ils en ont tracé, ce caractere induſtrieux des premiers Aſiatiques. Il eſt bien étonnant, que paſſant de l'Aſie dans l'Europe, ils aient perdu ces qualités, que la ſociété inſpire, & que le tems perfectionne, loin de les détruire. Comment tout-à-coup ſont-ils devenus des barbares, ſans aucune liaiſon les uns avec les autres, incapables de ſe procurer, après leur tranſmigration, les commodités de la vie, qu'ils avoient ailleurs en abondance?

Voici de quelle maniere Thucydide repréſente (1) l'ancien état de la Gréce. » On n'y trouvoit, dans le commence-» ment, aucun établiſſement aſſuré. Il

(1) *Hiſtor. lib. I.*

» n'y avoit point de commerce entre les
» peuples, ni par mer, ni par terre,
» parce qu'ils ne ſe fioient pas les uns
» aux autres. Le plus puiſſant dépoſſé-
» doit le plus foible. Comme il n'y
» avoit point en ce tems-là de villes for-
» tes, ni d'état floriſſant, on ne ſe ſou-
» cioit pas d'amaſſer des richeſſes : on
» ne cultivoit les terres, qu'autant qu'il
» en falloit pour vivre ; & dans l'opi-
» nion qu'on pouvoit ſubſiſter par-tout,
» on paſſoit aiſément d'un lieu en un
» autre. Le territoire d'Athènes a été le
» moins ſujet aux révolutions, parce que
» la terre en étant légere, & de peu de
» rapport, elle ne cauſoit ni ſédition,
» ni envie. C'eſt pourquoi il s'eſt rendu
» plus célébre par ſes colonies, que par
» ſes richeſſes. Leur peu de liaiſon fai-
» ſoit qu'ils ſe regardoient comme enne-
» mis : c'étoit à qui ſe voleroit. Ainſi
» celui qui craignoit le brigandage, n'al-
» loit pas moins armé que le brigand lui-
» même. La coutume étoit de n'être ja-
» mais ſans armes, parce qu'il n'y avoit
» pas plus de ſureté dans les maiſons
» que dans les chemins. »

ARTICLE III.

Tems fabuleux de l'Hiſtoire grecque.

En cet état, ſemble que la Gréce n'étoit guère un pays qui pût faire jalouſie à ſes voiſins, ou mériter qu'ils en fiſſent la conquête. Cependant, il faut reconnoître que quelques peuples étrangers, ſoit Scythes ou Phrygiens, vinrent s'y établir. Il ne paroît pas néanmoins qu'ils aient eu de liaiſon avec les habitans naturels, ſi ce n'eſt long-tems après leur arrivée, ni que ceux-ci leur aient été aſſujétis, autrement que comme les ſauvages du Canada nous le ſont aujourd'hui. Ils ont cependant gardé dans leurs traditions une grande idée des premiers chefs de cette nation, & telle que dans la ſuite ils en ont fait leurs divinités principales. Il y a diverſes preuves aſſez ſenſibles de cette invaſion; mais la plus forte, à mon avis, eſt celle qui ſe tire de la généalogie complette de ces dieux prétendus,

Car l'on connoît par-là, 1°. qu'ils ont été des hommes, qui ont engendré, qui ont vécu, & qui ſont morts comme les autres.

2°. Qu'ils ont eu pluſieurs guerres en-

ſemble, dans leſquelles ils ont exercé d'extrêmes violences, & commis des crimes barbares; mais que la terreur qu'ils ont inſpirée à de pauvres ſauvages, a prévalu ſur tous leurs excès, pour les faire honorer comme des dieux.

3°. Enfin, qu'ils ont eu des noms poſitifs, qui ne peuvent paſſer pour fictions, non plus qu'une partie de leur hiſtoire, d'autant moins que ces noms ſont la plupart étrangers à la langue grecque, & tout-à-fait oppoſés à ſon génie.

On peut ajouter à cette preuve littérale, celle de l'expérience que l'on a faite en Grece, dans tous les tems, par la découverte de certains cadavres, ou plutôt d'oſſemens prodigieux, qu'on a toujours cru être ceux des premiers uſurpateurs de ce pays-là. M. Huet (1) en a fait une énumération fort curieuſe, & il a prouvé que les noms grecs ανακες ou ανακας qu'on leur a donnés, ſont une corruption de l'hébreu *hénacim*, qui ſignifie *géant* : mais il a en même-tems donné le moyen de détruire cette preuve, en faiſant une énumération pareille de ſemblables découvertes faites en tous les pays du monde, même dans l'Amérique, où certainement les prétendus dieux des Grecs n'ont jamais paſſé.

(1) *Quæſt. Alnet.* l. 2. c. 10.

Ainſi il faut ſe réduire à la premiere preuve, ſi l'on n'eſt d'humeur aſſez facile pour admettre celle que le P. Pezron tire de la ſignification des noms de ces divinités dans le langage bas-breton.

Ce n'eſt pas que je prétende tourner ſon hiſtoire en ridicule. J'en reconnois plus qu'un autre la convenance & l'utilité, pourvu qu'on la dépouille de certaines circonſtances, dont il a cru l'embellir, & qui cependant la défigurent étrangement à mon ſens. Je dirai donc naturellement mon avis, tant ſur cette hiſtoire, qu'il faut, pour ainſi dire deviner dans ſa plus grande partie, que ſur l'idée du P. Pezron.

Il eſt vrai que la Grece a été parcourue d'un bout à l'autre par des étrangers, qui y ont fait irruption, qui s'y ſont établis & qui y ont fixé leur demeure, de maniere qu'ils ſe ſont inſenſiblement confondus avec les habitans du pays, prenant une partie de leurs mœurs, & leur communiquant à proportion une partie de celles qu'ils y avoient apportées.

C'eſt dans cet échange de mœurs & d'uſages, qu'il faut chercher non-ſeulement l'origine des coutumes, qui s'introduiſirent en Gréce; mais même le principe des noms, que ſes habitans ont portés, ſoit chez eux, ſoit parmi les étrangers. Tels ſont ſinguliérement ceux de

Hellènes & de Pélaſgiens, qui font une alluſion ſenſible à la vie nomade ou errante, qui s'introduiſit alors parmi les Grecs; au lieu de la demeure des antres & des forêts, ſeule pratiquée juſqu'à ce changement.

Il paroît auſſi que ces peuples étrangers, en introduiſant dans la Gréce l'idée des dieux ou des êtres ſupérieurs, que la barbarie régnante avoit tout-à-fait effacée, conſéquemment ils introduiſirent quelques cérémonies d'un culte extérieur, qui ont ſervi dans la ſuite de baze à la religion, qui a été ſi long-tems ſeule reconnue & pratiquée dans la Gréce & l'Italie. Je juge encore que de l'uſage conſtant, où étoient ces étrangers de reconnoître de certains chefs, pour conduire leurs expéditions, ils s'accoutumerent à former des ſociétés ſubordonnées à la direction des particuliers, en la force & en la valeur deſquels ils prenoient confiance; & cette coutume multiplia depuis les rois en ce pays, au point que chaque habitation avoit le ſien, tant pour la conduite de la guerre, que pour le réglement de la religion.

Il faut après cela deviner quelle peut être la nation, qui a fait cette entrepriſe. Les uns veulent que ç'ait été les Phrygiens; d'autres diſent que c'étoient des Scythes ou Celto-Scythes, ou bien des Saces.

Saces. D'autres enfin prétendent que c'étoit une nation particuliere nommée Daces : & en dernier lieu, le Pere Pezron veut que ç'ait été des Gaulois ou plutôt des Celtes, d'où ſont venus les Gaulois. Entre tant de différentes opinions, il ſeroit difficile de faire un choix ; mais il y a une voie plus courte de les accorder : c'eſt de les recevoir toutes, parce qu'en effet elles ſont toutes bien fondées & toutes véritables.

Pour entendre ce paradoxe, il n'y a qu'à ſuppoſer une choſe, qui eſt de fait. C'eſt que ce ſont les nations ſeptentrionales, que les Grecs nommoient autrefois Daces ou Celtes, & qu'ils appellerent enſuite Scythes ou Celto-Scythes, qui ont peuplé tout l'occident, s'avançant de proche en proche, à meſure qu'ils s'augmentoient en nombre d'hommes & d'habitans, ou bien quittant leur premier ſéjour, quand ils en étoient las, pour chercher de nouvelles demeures. Nous avons une peinture fort naturelle & fort préciſe de cet ancien progrès, dans la maniere dont ces mêmes nations ont envahi les provinces de l'empire romain, où elles ont introduit des langues nouvelles, d'autres mœurs, un autre gouvernement, & proprement renouvellé les peuples qu'elles ont ſoumis.

Si l'on nous objecte la différence de

ce tems-là, d'avec celui qui a précédé la naiſſance d'Abraham, parce qu'on conçoit aiſément que les peuples du nord pouvoient être en grand nombre, lorſqu'ils ont détruit l'empire romain; mais que l'on n'a pas la même idée des Scythes, qui ont ſuivi immédiatement le déluge; nous répondrons, qu'il ne s'agiſſoit point alors de faire de conquête; que la terre étoit ouverte, & qu'elle appartenoit au premier occupant; que les premieres colonies ne la rempliſſoient pas comme elle l'eſt aujourd'hui, & ſe contentoient des lieux les plus agréables & les plus commodes, laiſſant les montagnes & les forêts pour la retraite des bêtes ſauvages; que de cette maniere on peut concevoir ſans peine que des peuples très-féconds, comme l'ont été de tout tems ceux du nord, ſe ſont étendus inſenſiblement juſqu'aux extrémités occidentales de l'Europe.

On ne peut au reſte diſconvenir, que de tout tems les Scythes n'aient été une nation inquiéte & ambulante, & par conſéquent toujours diſpoſée à changer de demeure : car c'eſt le caractere propre, par lequel tous les auteurs anciens & modernes les ont fait connoître. Mais quoique je convienne avec le P. Pezron, dans ce que je viens d'écrire, il s'en faut bien que je ſois de ſon avis dans la diſpo-

ſition entiere du ſyſtême. Mais avant de propoſer mes réflexions, je crois devoir expoſer le ſentiment de ce ſavant religieux.

» Selon lui, les Scythes deſcendus de » Magog, ſecond fils de Japhet, s'éta- » blirent dans les provinces ſeptentrio- » nales de la haute Aſie, vers les con- » trées de la Margiane & de la Bactria- » ne. Quelques-uns même occuperent » la partie la plus orientale de la Sog- » diane, vers les ſources du fleuve » Jaxartes, & le pays qui eſt au nord & » au levant de la Mer Caſpienne. D'au- » tres ſe fixerent dans l'Ibérie & l'Alba- » nie, entre le Pont Euxin & la Mer Caſ- » pienne. Quoiqu'on les ait ſouvent » compris ſous le nom de Scythes, ils » eurent plus communément celui de » Saces, *Sacæ*. Chargés d'un plus grand » peuple que leur premiere habitation » n'en pouvoit contenir, ils chercherent » de nouvelles terres, où ils puſſent en- » voyer le ſuperflu de la nation. L'Ar- » ménie fut la premiere province (1) ſur » laquelle ils ſe jetterent, parce qu'elle » étoit la plus voiſine de leur pays, & » ils en occuperent la partie la plus fer- » tile & la plus agréable. Les Saces in-

(1) Sacæ optimam Armeniæ regionem occuparunt. *Strabo Geogr. l. xi.*

» quiers & remuans, comme le ſont tous
» les peuples belliqueux, chercherent
» encore à s'étendre & à pénétrer dans
» les parties occidentales de l'Aſie. Ti-
» rant vers ce que nous appellons l'Aſie
» mineure, ils paſſerent dans la Cappa-
» doce, côtoyerent principalement les
» bords du Pont-Euxin, & s'établirent
» dans les contrées arroſées par le Ther-
» modon & l'Iris. Ils y bâtirent une ville
» nommée *Acmonie* du nom (1) D'Ac-
» MON, fils de MANÉE, qui étoit le
» chef de cette entrepriſe. Ce général ou
» ce prince, comme on voudra l'appel-
» ler, ſe vit engagé par la facilité de ſes
» conquêtes, à les pouſſer plus avant. Il
» vint dans la Phrygie, où il bâtit auſſi
» une autre ville nommée *Acmonie* ou
» *Acmone* comme la premiere. Il poſſéda
» la Syrie & la Phénicie, & mourut de
» mort (2) violente, pour s'être forcé à
» la chaſſe, en pouſſant avec trop d'ar-
» deur des bêtes féroces : & ſelon l'uſa-
» ge de ces premiers peuples, qui fai-
» ſoient l'apothéoſe de leurs ſouverains
» ou des hommes extraordinaires par
» leur courage ou par leurs grandes ac-
» tions, il fut mis au nombre des dieux,
» & n'eut pas d'autre nom que celui de

(1) Stephan. Byzant. *verbo.* ACMONIA.
(2) Sanchoniaton *apud* Euſeb. *de Præp. Evang.* l. 1, c. 10.

» *très-haut* : on lui dreſſa des autels; on
» lui conſacra des bois; enfin, comme
» à l'Être ſuprême, on lui offrit des ſa-
» crifices.

» URANE ou le CIEL, comme le nom-
» merent les anciens, fut ſon fils, auſſi-
» bien que le ſucceſſeur de ſa puiſſance
» & (1) de ſes deſſeins. Après la mort de
» ſon pere, il épouſa Titæa, ou la Terre
» qui étoit ſa propre ſœur. C'eſt de Titæa
» que ſes deſcendans ont pris le nom de
» Titans, ou Fils de la Terre. Et comme ils
» étoient plus grands & plus robuſtes que
» la plupart des autres hommes, ils eurent
» auſſi celui de Géans : car ces noms de
» Géans, de Titans, d'Enfans de la
» Terre ſont ſynonymes, même dans les
» Ecritures. (2) Si l'on s'en rapporte à
» ce que les anciens ont dit d'Urane ou
» du Ciel, il ne fut ainſi appellé, qu'à
» cauſe du ſoin qu'il eut de s'appliquer
» à la ſcience du ciel, à connoître ſa
» nature, ſes influences, ſes révolutions
» & les divers mouvemens des aſtres.
» Ses deſcendans, habiles à profiter des
» conjonctures, ſaiſirent l'avantage que
» leur fourniſſoient les noms d'Urane &
» de Titæa, & publierent qu'ils étoient
» les enfans du Ciel & de la Terre. Par

(1) Sanchon. *ibid.*
(2) Judith. c. XVI. v. 6. 7. in textu græco.

» ces titres auguſtes ils cacherent la vé-
» rité de leur origine, & ſe rendirent
» reſpectables aux peuples, auxquels ils
» n'étoient déja que trop redoutables par
» leur force.

» Urane ſurpaſſa tout ce que ſon pere
» avoit fait de remarquable; & il ſem-
» ble qu'il ait effacé & fait oublier mê-
» me les noms d'Acmon & de Manée,
» dont il deſcendoit. Ce prince paſſa le
» Boſphore, porta ſes armes dans la
» Thrace, dans la Gréce, & deſcendit
» même dans l'île de Crète, aujour-
» d'hui Candie. Il en donna le gouver-
» nement à un de ſes freres, qui eut
» dix enfans mâles qu'on appella Curé-
» tes. Non content de ces conquêtes, il
» ſe jetta ſur les autres provinces de
» l'Europe, & pénétra juſqu'en Eſpagne.
» Si nous en croyons Diodore de Sicile,
» il paſſa même dans cette partie de l'A-
» frique, qui touche l'Océan Atlantique
» ou Occidental, & qu'on a depuis appel-
» lée Mauritanie. Urane revenant ſur ſes
» pas, tourna du côté du nord, qu'il ſou-
» mit auſſi aiſément que les provinces
» méridionales de l'Europe. Faut-il s'é-
» tonner après cela de ce que marque
» l'Ecriture, que les Géans ſe ſont rendus
» maîtres de la terre, & qu'ils ont chaſſé
» de leur trône les rois des nations.

» Urane eut pluſieurs enfans, dont

» SATURNE étoit le dernier. Les autres » furent *Titan*, *Oceanus*, *Hyperion* & » *Japet* ou *Japhet*, nom que la ſeule » poſtérité de Japhet, fils de Noé, eut » ſoin de conſerver en mémoire de ſon » premier auteur. Urane, averti de quel- » que ſoulévement que méditoient ſes » enfans, les fit arrêter, à l'exception » d'*Océanus*, qui préféra le parti de la » ſoumiſſion à celui de la révolte où le » vouloient entraîner ſes freres. Saturne, » à la ſollicitation de ſa mere Titæa, » rendit la liberté à ſes freres, qui par » reconnoiſſance lui déférerent l'empire » ou plutôt le gouvernement, à l'exclu- » ſion même de leur pere Urane, qui » ſe trouvant au pouvoir de Saturne, ſe » vit réduit à une condition particuliè- » re. Quelques-uns des Titans s'y op- » poſerent; mais Saturne qui avoit tou- » tes leurs forces, les fit arrêter, & » Urane mourut enfin, ou de chagrin » de ſe voir détrôné, ou peut-être d'une » opération violente que Saturne fit faire » ſur lui, & qui l'auroit empêché d'avoir » jamais des enfans.

» SATURNE épouſa ſa propre ſœur » *Rhea* : & ce que n'avoit fait ni (1) Ura- » ne, ni Acmon, il prit avec le nom de » roi tous les attributs de la royauté. Il

(a) Diodor. Sic. *lib.* 3.

» fut couronné, & voulut ſe diſtinguer
» du reſte de ſes ſujets par la pourpre &
» l'écarlate, couleur qui fut long-tems
» particuliere aux têtes couronnées.
» Mais Urane & Titæa détrônés, avoient
» prédit, par une eſpece d'imprécation,
» à leur fils Saturne, que ſes enfans le
» traiteroient comme il les avoit traités
» lui-même. Cela fut cauſe que ce prin-
» ce ſoupçonneux les fit tous enfermer
» ſans diſtinction de ſexe, dès qu'ils fu-
» rent nés, & les fit élever plutôt dans
» des priſons que dans un palais. Rhéa
» eut l'adreſſe de ſouſtraire JUPITER, le
» dernier de ſes enfans, à l'inhumanité
» de ſon mari; & de l'Arcadie où il étoit
» né, elle le fit tranſporter dans l'île de
» Créte, où il fut élevé dans les antres
» du Mont-Ida par les Curétes, qui
» étoient les prêtres, les ſacrificateurs
» & les devins de ces tems-là.

» Les Titans ne voyoient qu'avec cha-
» grin Saturne revêtu ſeul, & à leur pré-
» judice, de l'autorité ſupérieure. Ils
» chercherent le moyen de s'en venger,
» le trouverent & ſe ſaiſirent de Saturne
» & de Rhéa qu'ils retinrent priſoniers.
» Jupiter, jeune & plein d'ardeur, (1)

(1) Jovem adultum veniſſe cum magna Cretenſium multitudine, Titanumque ac filios ejus pugnando viciſſe, parentes vinculis exemiſſe, patri regnum reddidiſſe, atque in Cretam remeaſſe. ENNIUS, *apud* LACTANTIUM, *divinar. inſtitutionum, lib. I. cap.* 14.

» mais qui n'étoit pas encore ſorti de
» l'île de Crète, ſur la nouvelle qu'il eut
» de la détention de ſon pere, s'embar-
» que & vole à ſon ſecours, défait les
» Titans, remet ſon pere en liberté, lui
» rend la couronne & revient dans l'île
» de Crète. Saturne régna long-tems; &
» l'âge qui le rendoit plus ſoupçoneux
» & plus ſuperſtitieux, lui fit conſulter
» les oracles ou les devins, pour ſavoir
» ſon ſort & celui de ſes enfans. On lui
» répondit, qu'il eût à ſe précautioner
» contre le plus jeune de ſes fils, qui
» pouroit bien le détrôner un jour. Il
» n'en fallut pas davantage à ce prince
» ombrageux & défiant, pour le porter
» à chercher tous les moyens de faire
» périr Jupiter. Celui-ci évita ſes embu-
» ches; mais enfin pour ſe mettre à cou-
» vert du péril, il en fallut venir à une
» guerre ouverte. Il gagna ſecretement
» ceux que ſon pere avoit établis gouver-
» neurs de l'île de Crète. Saturne s'y
» tranſporta pour attaquer ſon fils; mais
» il fut trahi par ceux ſur leſquels il
» comptoit le plus. Saturne trahi & vain-
» cu ſe ſauva dans la preſqu'île nommée
» depuis Péloponnèſe. Jupiter l'y ſuivit,
» rendit la liberté à tous ſes freres & à
» ſes ſœurs, & le battit une ſeconde fois.
» Saturne quitta la Gréce & paſſa dans
» l'Italie, où il fut bien reçu de Janus,

» qui gouvernoit apparemment cette
» contrée. Il y reſta quelque tems. Mais
» les Titans jaloux des proſpérités de Ju-
» piter, renouvellerent leurs anciennes
» prétentions, aſſemblerent des trou-
» pes, & donnerent une bataille dans la-
» quelle ils furent vaincus. Ils ſe virent
» contraints de ſortir de la Gréce & de
» fuir juſque dans l'Eſpagne. Saturne qui
» ne ſe croyoit pas en ſureté dans l'Ita-
» lie, les ſuivit. Jupiter alla les attaquer
» avec toutes ſes forces, & les battit enfin
» pour la derniere fois : car ce fut par
» cette bataille qu'il termina cette guerre
» qui avoit déja duré dix années. Satur-
» ne ſe ſauva d'Eſpagne & ſe réfugia en
» Sicile. Il y mourut peu de tems après,
» accablé de chagrin & de vieilleſſe: l'hi-
» ſtoire ancienne aſſure qu'on y voyoit
» le lieu de ſa ſépulture. Et je ne veux
» pas croire que Jupiter ait fait à Saturne
» cette opération dont parle l'hiſtoire fa-
» buleuſe, & que Saturne avoit, dit-on,
» fait ſouffrir à ſon pere Urane.

» C'eſt à cette grande victoire, ſuivie
» de la mort de Saturne, que commence
» le regne de JUPITER, dont la domina-
» tion s'étendoit depuis la Syrie, la Phé-
» nicie & l'Aſie mineure, juſqu'aux ex-
» trémités de l'Eſpagne, en y compre-
» nant même une partie des îles de la
» Méditerranée.

» Ce fut vraiſemblablement après » cette guerre, que Jupiter ſe maria; & » à l'imitation de ſon pere & de ſon » aïeul, il épouſa ſa propre ſœur, nom- » mée *Junon* par les Latins, & *Hera* par » les Grecs. Tout ce grand empire ne » pouvoit ſe conduire par un ſeul hom- » me, ſans en confier quelques parties » à des gouverneurs généraux. Les fron- » tieres de l'Afrique en furent détachées: » on les voit en la puiſſance d'ATLAS, » fils de Japet, & par conſéquent couſin » germain de Jupiter, puiſque Japet » étoit frere de Saturne. Soit donc qu'At- » las ſe fût emparé de ces provinces, » pendant la guerre des Titans, ſoit qu'il » les eût à quelque autre titre, il en de- » meura maître, & donna ſon nom aux » célebres montagnes qui ſont de ce cô- » té-là, & même à la mer qui baigne la » partie occidentale de l'Afrique, qui » eſt encore aujourd'hui nommée Océan » ou Mer Atlantique.

» Jupiter établit ſon frere PLUTON » ſur les parties occidentales de ſon em- » pire. (1) Ainſi il lui confia le gouver- » nement de l'Italie, de l'Eſpagne, des » Gaules & de tout ce qui eſt au nord.

(1) Ergo illud in vero eſt, quòd regnum orbis ita partiti ſunt, ut Orientis imperium Jovi cederet; Plutoni, cui cognomen Ageſilao fuit, pars Occidentis obtingeret. *Lactantius, l. 1. c. 11.*

» C'eſt même de-là qu'eſt venue cette
» tradition des Gaulois, (1) conſervée
» juſqu'au tems de Céſar, qui dit que
» ces peuples ſe vantent d'être deſcen-
» dus de Pluton. L'Eſpagne étoit preſ-
» que déſerte, & Pluton la repeupla par
» des colonies qu'il y conduiſit. Il y
» trouva tant d'or & d'argent, que de-là
» ce prince appellé *Dis* avant cette expé-
» dition, fut depuis nommé Pluton,
» c'eſt-à-dire, *riche*; & dans la ſuite il
» fut regardé comme le dieu des richeſ-
» ſes, dans toutes les nations où il a été
» connu. On ſait d'ailleurs que le lieu
» d'où la lumiere vient aux hommes,
» c'eſt-à-dire, l'Orient, ſemble être la
» partie ſupérieure de la terre; au con-
» traire, l'Eſpagne qui étoit alors à l'ex-
» trémité de l'Occident, où le ſoleil
» ſemble ſe coucher dans l'Océan, étoit
» regardée par les anciens comme la par-
» tie inférieure. De-là eſt venue cette
» idée commune, que Pluton (2) étoit
» le ſouverain ou le dieu des lieux les
» plus bas, & le dieu par conſéquent des
» Enfers.

» Pluton mourut avant ſon frere; &
» Jupiter confia depuis à MERCURE, qui
» étoit ſon propre fils, l'empire de l'Oc-

(1) Galli ſe omnes ab Dite patre prognatos prædicant. *Cæſar. Comment. lib. 6.*

(2) Lactant. *l. 1. c. 11.*

» cident, qu'il poſſéda même trente-cinq » ans depuis la mort de Jupiter ſon pere. » Il ne faut pas s'étonner après cela ſi » les Celtes (1) ou Gaulois ont eu tant » de vénération pour Mercure, qu'ils » ont regardé comme leur divinité tuté- » laire, ſans doute parce qu'il a été » l'un de leurs premiers ſouverains, » comme nous le dirons dans l'hiſtoire » des Gaules.

» Jupiter s'étoit réſervé tout l'Orient, » c'eſt-à-dire, la Grece, les îles & ce » qu'il poſſédoit en Aſie, pour le gou- » verner par lui-même. Ceux des anciens » qui ont écrit l'hiſtoire de Créte, ne » manquent pas de lui donner beaucoup » de louanges pour ſon courage, ſa pru- » dence, ſa juſtice & pour ſes autres ver- » tus civiles & militaires. Peu content » de paſſer pour conquérant, il voulut » encore être légiſlateur. Il établit des » loix équitables & ſages, qu'il faiſoit » ponctuellement obſerver, en puniſſant » lui-même les injures, proſcrivant l'in- » juſtice & la violence. Il extermina les » brigands & les ſcélérats, qui s'étoient » poſtés dans les forêts de la Theſſalie, » de la Macédoine & de l'Illyrie. Il n'y » avoit point alors de plus grande mar- » que d'héroïſme, par les avantages

(1) Cæſar. l. 6.

» qu'en retiroient tous les peuples, qui » n'étant point la plupart ſous la protec- » tion des loix, devoient être au moins » ſous la protection des héros. Mais Ju- » piter avoit un intérêt particulier à dé- » truire ces ſortes de voleurs & de va- » gabonds; puiſqu'il avoit choiſi ſa de- » meure la plus ordinaire dans la Theſ- » ſalie & ſur le mont Olympe, voiſins » de la Macédoine. C'étoit-là qu'il tenoit » ſa cour & qu'il rendoit la juſtice. Si » quelqu'un avoit fait quelque décou- » verte utile à la vie des hommes, il » venoit en Thèſſalie la communiquer à » ce prince. Voila ſans doute l'origine » de l'idée qu'ont eu les poètes, de don- » ner au Ciel le nom d'Olympe, à cauſe » que c'étoit la demeure ordinaire de Ju- » piter, qui depuis a été mis non-ſeule- » ment au rang des dieux; mais qu'on a » même regardé comme le pere & le » maître de toutes les autres divinités, » qui n'étoient regardées, par rapport à » lui, que comme des dieux inférieurs » & ſubalternes.

» Il eut les défauts des grands prin- » ces, qui s'imaginent que tout leur eſt » permis, que rien ne doit s'oppoſer à » leurs deſirs. Entiérement livré au plai- » ſir, il ne pardonnoit pas même à la » vertu des femmes les plus ſages & les » plus retenues. L'hiſtoire fabuleuſe en

» marque peut-être plus qu'il n'en eſt : » mais elle étoit ſans doute autoriſée par » la conduite vague & déréglée de ce » prince. Peut-être même abuſa-t-il en- » core de ſon pouvoir dans le gouverne- » ment, en ſe donnant une autorité plus » grande que ne le comportoit le carac- » tere de ces premiers peuples, qui n'a- » voient pas entiérement dépouillé l'i- » dée de liberté, avec laquelle ils étoient » nés. Ce fut peut-être la cauſe, ou du » moins le prétexte, qui porta Junon » ſon épouſe avec quelques autres prin- » ces de ſon ſang, à former contre lui » une conjuration, qu'il diſſipa néan- » moins dès qu'il en fut informé. Il fal- » lut enfin, malgré ſes grandes actions, » qu'il ſubît le ſort commun de l'huma- » nité. Immortel par ſa valeur, ſon cou- » rage & ſon héroïſme en tout genre, il » mourut dans l'île de Créte; & ſon tom- » beau s'eſt vû long-tems près de Gnoſſe, » l'une des principales villes de cette » île. Il vécut cent vingt ans, & en ré- » gna ſoixante-deux depuis la défaite des » Titans ou la mort de Saturne.

» Pour faire quelqu'uſage, par rap- » port à l'hiſtoire grecque, de tout ce » qui vient d'être dit des Titans, il faut » découvrir dans quel tems regnoit Jupi- » ter. Quelques anciens hiſtoriens ont » dit que ce fut du tems de Bélus, pre-

» mier roi des Aſſyriens : mais cela ne
» marque rien de bien déterminé, à
» cauſe des difficultés qui ſe trouvent à
» fixer les commencemens de l'empire
» d'Aſſyrie. Les auteurs qui ont compoſé
» les vers des Sybilles, que je regarde
» ici comme des hiſtoriens, ſans leur
» donner néanmoins plus d'autorité qu'ils
» ne méritent, ont fixé le commence-
» ment du regne de Saturne à la dixié-
» me génération après le déluge : cela
» reviendroit au tems d'Abraham. Mais
» nous avons encore de quoi nous déter-
» miner dans l'hiſtoire même de la Gré-
» ce. Inachus, ſelon les ſupputations les
» plus juſtes, regna dans Argos environ
» 1800 ans avant l'Ere vulgaire. Il étoit
» fils d'Océan & de Thétis. Océan fut
» un des freres de Saturne. Inachus étoit
» donc couſin germain de Jupiter. Ainſi
» il doit avoir commencé à regner vers
» le même tems. Peut-être même Ina-
» chus commanda-t-il dans le Pélopon-
» nèſe, ſous l'autorité de Jupiter, puiſ-
» que les anciens ont cru que Phoronée
» étoit le premier des hommes qui ait
» regné ſur d'autres hommes, au moins
» dans l'Occident : car les princes qui
» l'avoient devancé étant regardés com-
» me des dieux, étoient mis au deſſus
» de l'humanité. Enfin je tire de l'hiſtoire
» fabuleuſe une nouvelle preuve du tems

» où peut avoir vécu Jupiter. Il eſt dit » que Niobé fut la premiére des mor- » telles dont Jupiter fit ſa maîtreſſe. Or, » Niobé étoit la fille de Phoronée, ainſi » Jupiter doit avoir vécu vers ce même » tems. Il paroît que Jupiter mourut peu » de tems avant Inachus, puiſqu'il fut » choiſi, avec ſon fils Phoronée & quel- » ques autres, pour arbitre d'un différend » qui s'étoit élevé entre Junon & Neptu- » ne, au ſujet des limites de leurs ter- » ritoires (1) ou de leurs dominations, » ce qui ne peut être arrivé qu'après la » mort de Jupiter.

» L'empire de Jupiter eut le ſort de » la plupart des monarchies, qui tom- » bent & ſe diviſent à la mort de leurs » plus auguſtes ſouverains. Après lui » l'Orient fut ſéparé de l'Occident. » Auſſi voyons-nous que les Troyens qui » reconnoiſſoient pour leurs premiers » rois Urane, Saturne & Jupiter, leur » donnent pour ſucceſſeurs Hercule, » Thuſcus & quelques autres, dont les » actions nous ſont inconnues, ſoit qu'el- » les ne méritaſſent point de venir juſ- » qu'à nous, ſoit qu'on les ait confon- » dues avec celles de quelques-uns de

(1) Fuit vero idem Phoroneus arbiter, cum Cephiſſo, Aſterione & Inacho fluviis, inter Neptunum & Junonem, de regione diſceptantes. PAUSANIAS, *libro* 2, *cap.* 15.

» leurs ſucceſſeurs, comme il eſt ſouvent » arrivé dans ces tems d'obſcurité & de » barbarie. La Theſſalie fut depuis ſou- » miſe à Deucalion, fils de Prométhée, » & par conſéquent de la race des Ti- » tans.

» L'Attique eut auſſi des rois, mais » qui nous ſont inconnus. L'hiſtoire ce- » pendant nous parle de (1) PÉRIPHAS, » qui n'étoit pas de la race des Titans; » mais un reſte de ces anciens peuples » du pays, ſoumis par ces princes Aſia- » tiques. On le peint même comme un » homme qui joignoit aux richeſſes de » ces premiers tems la juſtice, la reli- » gion, la piété, & une intégrité de » mœurs ſi grande & ſi peu commune, » qu'on le crut quelque choſe de plus » qu'un mortel. Les peuples par conſé- » quent, s'empreſſerent à lui rendre un » culte divin. Les autres royaumes, com- » me Argos, Sparte, l'Attique & la » Créte éprouvèrent beaucoup de ré- » volutions, que nous expliquerons dans » la ſuite de ce chapitre.

» Les Titans ne paſſerent dans les îles, » qu'après avoir établi leur autorité ſur » les peuples de la terre ferme. Si nous » en (2) croyons l'hiſtoire, ils ſe ſer-

[1] Antonius Liberalis, cap. 6.
[2] Conon, *Narrat.* XXI.

» voient encore de radeaux pour la na-
» vigation, l'uſage des vaiſſeaux n'étant
» pas encore établi, au moins parmi ces
» peuples ; car je crois que les Phéni-
» ciens, les plus illuſtres navigateurs de
» l'ancien monde, s'en ſervoient il y
» avoit déja long-tems. De toutes les îles,
» celle de Créte fut comme le centre de
» leur empire. D'abord elle fut poſſédée
» par les peuples qui s'y retirerent peu
» de tems après la diſperſion du genre
» humain, & qui vrai-ſemblablement
» ſortoient de cette partie du continent,
» que depuis on appella Péloponnèſe. On
» les nommoit *Etéocrétes*, c'eſt-à-dire,
» *Vrais Cretois*, pour montrer qu'ils
» étoient les premiers qui avoient pris
» poſſeſſion de cette île. Vinrent enſuite
» les Dactyles Idéens, qui occuperent le
» mont Ida. Ils furent ſuivis des Cure-
» tes, qui étoient eux-mêmes de la race
» des Titans ; & en qualité de prêtres ils
» en firent le centre de la religion, com-
» me les ſouverains en avoient fait le
» centre de leur empire. Et ce qui fait
» voir la barbarie ou la ſimplicité de ces
» premiers peuples, ils faiſoient leurs
» demeures dans les montagnes couver-
» tes de bois, & dans les lieux les plus
» épais & les plus ombragés des forêts.
» Ils ſe tenoient dans les cavernes des
» vallées, & dans les lieux qui pou-

» voient leur ſervir d'ombrage & de re-
» traite, ſoit qu'il n'y eut point alors de
» maiſons, ſoit même que ces prêtres &
» ces ſacrificateurs euſſent choiſi par reli-
» gion ces affreuſes demeures, comme
» ont fait depuis les Druides qui leur
» ont ſuccédé. Quoi qu'il en ſoit, la race
» des Titans régna long-tems dans l'île
» de Créte.

» Les Spartiates ou Lacédémoniens
» donnerent lieu à un autre démembre-
» ment qui ſe fit de l'empire des Titans
» après la mort de Jupiter, ou du moins
» après celle de ſes premiers ſucceſſeurs.
» L'on ſait que ces peuples ont habité de
» tout tems la partie la plus méridionale
» du Péloponnèſe. Leur demeure a tou-
» jours été fixe & aſſurée, car ils n'ont
» point changé de lieu; mais on ne peut
» pas dire la même choſe de leur origi-
» ne. Quelque obſcure & même quel-
» que incertaine qu'elle ſoit, il ne faut
» pas s'imaginer pour cela qu'originaire-
» ment ces peuples ne ſont pas Grecs.
» Auſſi bien que les autres de cette même
» nation, ils viennent de Javan ou Jaon,
» & ſont iſſus de ſon fils Eliza, qui dès les
» premiers tems a eu en partage ce qu'on
» a depuis nommé Péloponnèſe. On ne
» ſauroit donc conteſter qu'ils ne ſoient
» Grecs par leur premiére origine; mais
» quelques ſiécles après leur établiſſe-

» ment, ils furent opprimés par ces na-
» tions barbares, je veux dire, par les
» Titans, qui de la Phrygie & des pro-
» vinces voiſines ſe répandirent bientôt
» dans toute la Gréce, & même dans
» l'île de Créte. Comme il n'y avoit
» point alors de villes dans la Gréce,
» ou que s'il y en avoit, elles étoient en
» petit nombre, ces peuples barbares,
» mêlés avec les anciens habitans, ſe
» diſperſerent dans les bois & dans les
» forêts, ou dans les autres, & dans les
» cavernes des montagnes. Ce fut de ces
» demeures vagues, & de cette vie er-
» rante, qu'ils prirent dans cette partie
» de la Gréce le nom de Spartiates. Quoi-
» que l'hiſtoire ne nous inſtruiſe pas de
» ce qui ſe paſſa dans le Péloponnèſe
» ſous les princes Titans, ni de quelle
» maniére ſe fit ce démembrement de
» leur empire, elle n'a pas laiſſé de nous
» conſerver un fait conſidérable, qui
» nous marque au moins qu'ils ont été
» maîtres de ces provinces, auſſi-bien
» que du reſte de la Gréce. Les anciens
» Hiſtoriens nous aſſurent donc, que ce
» ſont les Curétes, prêtres & parens des
» princes Titans, qui ſous le régne de
» Saturne, ont établi les jeux olympi-
» ques : jeux célébres qui faiſoient tout
» le plaiſir des Grecs & toute leur gloi-
» re ; ſolemniſés avec tant de ſoin & de

» pompe, qu'ils ne connoiſſoient rien
» de plus grand, rien qui agitât davan-
» tage leur eſprit & leur cœur. Ce fut
» un Hercule, l'aîné de cinq freres, qui
» les vint le premier célébrer dans l'Éli-
» de. La courſe & la lutte, qui furent les
» premiers exercices de ces jeux, conve-
» noient à des peuples belliqueux, qui
» ne penſoient même dans le plaiſir,
» qu'à former & qu'à fortifier le corps;
» ou du moins à le tenir dans une agi-
» lité toujours égale.

» Après la mort de Jupiter, qui laiſ-
» ſoit un grand empire, & peu de ſuc-
» ceſſeurs en état de le ſoutenir avec la
» même dignité, il eſt vraiſemblable
» que les Titans firent revivre leurs
» droits; puiſqu'on voit pluſieurs de
» leurs deſcendans établis dans la Gréce,
» ſoit qu'ils y euſſent déja commandé
» ſous l'autorité de ces premiéres divi-
» nités, Ourane, Saturne & Jupiter,
» ſoit qu'ils s'en fuſſent rendus maîtres
» dans ces mêmes tems. »

Je regarde ce que le P. Pezron dit des Gomariens, habitans de la Bactriane, ſelon les cartes de Ptolémée, comme une fiction, parce que quand il ſeroit vrai qu'il y eut eu du tems de cet auteur des peuples de ce nom ſur le fleuve Oxus, il ne s'en ſuivroit aucunement qu'on les dût prendre pour les deſcendans de Go-

mer, qui ont conſtamment habité la Phrygie.

Je ne puis admettre l'étymologie qu'il donne au nom des Saces, ni ce qu'il dit de leur ſéparation d'avec les Parthes dans une ſi grande antiquité; car tout le monde convient que ceux-ci ſont une nation aſſez moderne; & à l'égard des Saces, on ſait par Hérodote (1) & par Pline (2), que c'étoit le nom commun, que les Perſes donnoient à tous les Scythes en général, qui depuis a paſſé en uſage chez les Grecs, lorſque ceux-ci ont eu commerce avec les autres. Fuller (3) eſt, à mon ſens, plus heureux, dans l'étymologie de ce nom de Saces, qu'il tire de l'hébreu, *Sach*, *multitudo*, ou *Sach-Sach*, *multitudo mixta*. En effet, cette nation a toujours compoſé ſes armées de différens peuples particuliers & diſtincts entr'eux, quoique compris ſous le nom général de *Scythes* : coutume qu'elle a conſervée juſqu'au tems de la ruine de l'empire romain.

Je ne puis concevoir pourquoi le P. Pezron aime mieux amener ſans probabilité les Gomariens en Arménie, de l'extrémité de l'Orient, que de prendre les Saces à la ſortie du mont Taurus,

[1] Herodote, *l.* VII.
[2] Pline, *l.* VI. *c.* 17.
[3] *Miſcellanea*, l. II. c. 4.

entre le Pont-Euxin & la Mer Caſpienne, puiſque de tout tems, c'eſt par ce paſſage que les nations ſeptentrionales ont pénétré dans l'Aſie. Il eſt vrai, en effet, que les Saces ont occupé une partie de l'Arménie, & qu'ils ont donné leur nom à cette province; mais il n'eſt aucunement probable de les appeller du fond de la Bactriane, lorſque l'Ibérie, qui en eſt tout proche, a pu fournir la même nation pour en faire la conquête. La *Sacartène* eſt une province de l'Arménie, dont le nom ſignifioit alors le pays des Saces, comme l'Indoſtan ſignifie encore à préſent le pays des Indiens. Il eſt probable, que le roi de cette nation étoit à la ſuite de Chodorlahomor, roi de Perſe, dans ſon expédition de la Paleſtine, au tems d'Abraham. Fuller a rendu cette idée plus vraiſemblable, en faiſant voir que de tout tems, les rois de Perſe ont groſſi leurs armées des troupes des Saces.

Le P. Pezron veut que les Saces aient quitté l'Arménie, & ſoient paſſés en Cappadoce, & de-là en Phrygie, ſous la conduite d'un de leurs chefs, nommé ACMON, fils de MANÉE. Je le crois comme lui, avec cette différence, que j'imagine ce progrès comme celui d'une colonie, & non pas comme l'effet d'une conquête, ainſi que ce pere l'entend.

Mon

Mon ſentiment s'établit par la conduite de cet Acmon, qui fonda des habitations, auſſi-bien que quelques autres chefs de cette peuplade; témoin les villes d'*Acmonie* & de *Thémiſcire*, & les plaines de *Docas* en Cappadoce, qui avoient tiré leurs noms de ces capitaines.

Mais après avoir blâmé le commencement du ſyſtême du P. Pezron, il eſt tems de rendre juſtice à ſon érudition, & de reconnoître qu'il a fait une découverte très-heureuſe, en nous montrant que les anciens ont reconnu cet ACMON pour le pere d'un autre chef de la nation des Saces, nommé OURANE, qui eſt ſans difficulté la véritable tige de toute la race des dieux. Il le prouve par Phornutus, par Simias de Rhodes, par Héſichius; & joignant à cette preuve celle que l'on peut tirer des fragmens de Sanchoniaton, ramaſſés par Euſébe, il fait voir qu'Acmon eſt le même que cet auteur a nommé en phénicien, *El*, & en grec, *le Très-haut*; d'où le P. Pezron conclut, peut-être trop affirmativement, que ce capitaine affectoit de ſe faire adorer à la place du vrai Dieu: car je crois que ni lui, ni ſa poſtériré n'ont jamais imaginé un pareil deſſein. En effet, l'ambition des hommes n'en étoit point encore là, & n'y eſt venue que long-tems

après. Nous verrons même qu'ils ne ſongeoient pas encore aux ornemens de la royauté : ainſi il y auroit de l'injuſtice à les rendre coupables de la ſuperſtition des hommes, qui ſont nés long-tems après eux. Mais revenons à l'hiſtoire.

Sanchoniaton a dit que le pere d'Ourane mourut à la chaſſe : genre de mort aſſez fréquent entre les premiers héros, & convenable au tems où les bêtes féroces étoient en très-grand nombre, & où les armes offenſives & défenſives n'étoient pas encore inventées. Cet auteur ajoute, que ſes enfans honorérent ſes funérailles de ſacrifices & de libations : ce qui donne lieu au P. Pezron de dire, qu'ils l'adorérent, & que les peuples de Cappadoce lui conſacrérent des temples & des boſquets ; ce qui n'eſt arrivé ſans doute, que long-tems après.

Ourane épouſa ſa ſœur Titée, que l'on a nommée *la Terre*, pour l'oppoſer mythologiquement à lui-même, qui portoit le nom de *Ciel*. Le P. Pezron prétend, ſur le témoignage de Diodore, que n'étant pas content de régner dans la Phrygie, il paſſa le Boſphore, s'empara de la Gréce, de l'Italie, des Gaules, de l'Eſpagne, des Mauritanies, & enfin de tout le nord ; & qu'ainſi il fonda le plus grand empire dont on ait jamais oui parler. A l'autorité de Diodore, il

joint le témoignage des peuples Atlantiques, c'eſt-à-dire, peut-être, des Africains ou des Européens occidentaux, qui reconnoiſſoient qu'Ourane avoit été leur premier roi. Mais ce ſentiment eſt ſi peu probable; il répugne même ſi fort à la raiſon & à la poſſibilité, que ie ne puis concevoir qu'il ait pû l'embraſſer, ſur le fondement de la ſimple autorité de Diodore, qui en cet endroit n'a débité qu'une fable : car le moyen de parcourir tant de pays, de faire la guerre, d'entretenir des armées, de les conduire, de ſoumettre les peuples, de traverſer les mers, tout cela dans un tems, où il faut convenir que les hommes étoient en petit nombre, & preſque par-tout ſauvages, écartés à la campagne ou dans les bois, ſans villes, ſans habitations, ſans récoltes, ſans armes & ſans vaiſſeaux? On ne ſauroit jamais lever cette difficulté, qui eſt infiniment plus ſenſible, que l'autorité de Diodore, & les autres convenances, ſur leſquelles le P. Pezron s'eſt appuyé, ne ſont probables.

Réduiſons-nous donc à dire que, comme Ourane eſt le premier de cette race, qui ait été connu univerſellement des Grecs, c'eſt auſſi le premier qui ait paſſé dans la Gréce, & qui y ait établi une eſpéce de domination, telle qu'on la peut

concevoir ſur des ſauvages. Le reſte de ſes actions nous eſt inconnu, ſinon qu'il eut un grand nombre d'enfans, dont étant mécontent, il en fit mettre pluſieurs en priſon; mais que leur mere les en délivra par le moyen du plus jeune de tous, nommé KRONOS, qui fit la guerre à ſon pere, & l'ayant pris, le traita inhumainement.

Les enfans d'Ourane ont été nommés les *Titans*, & ſes filles les *Titanides* : on ne ſait point par quel motif, ni ce que cette appellation ſignifie proprement. Le P. Pezron qui fait un peuple de ces Titans, & qui prétend qu'ils en ont pris le nom après avoir quitté celui de Saces, dit qu'il ſignifie *les enfans de la Terre*; & cela eſt d'autant plus probable, par rapport à ceux d'Ourane, que leur mere s'appelloit *Titée*, *Titaïa*, nom grec qui ſignifie *la Terre*. Mais cette raiſon ne peut s'appliquer juſtement à une nation entiére; auſſi croirois-je volontiers qu'Ourane en paſſant dans la Gréce, y vint avec peu de monde : il n'avoit pas beſoin d'armée, pour aſſujétir un pays où l'on étoit bien éloignée de lui en oppoſer une autre.

Quoi qu'il en ſoit, KRONOS fut ſon ſucceſſeur. La premiére action de ſon régne, fut de délivrer ſes freres priſo-

niers ; mais depuis il ne tarda guère à les renfermer une ſeconde fois, par jalouſie d'état. La même raiſon lui faiſant craindre d'être dépouillé par ſes enfans, le porta à les enfermer auſſi. C'eſt de-là qu'eſt venue la fable qui porte, qu'il avaloit ſes fils auſſitôt qu'ils étoient nés. Le dernier de tous, nommé ZAN ou JUPITER, eut pourtant le bonheur d'éviter ſes précautions. On raconte divers moyens, dont ſa mere ſe ſervit pour le conſerver, & entr'autres ſon éducation dans une montagne parmi les Curétes. L'ancienne tradition porte, que cette montagne étoit l'Ida dans l'île de Créte ; mais il eſt plus vraiſemblable de dire que c'étoit l'Ida de Phrygie, parce que c'étoit l'ancien ſéjour des Curétes. D'ailleurs la Phrygie étoit le lieu de l'origine de tous ces rois : outre que le défaut de bateaux étoit alors un obſtacle preſque invincible au paſſage, qu'on auroit voulu faire dans l'île de Créte.

ZAN, devenu homme, épouſa Metis, fille d'Océanos ſon oncle, laquelle eut l'adreſſe de délivrer les freres de ſon mari, de la priſon où ils étoient renfermés. Alors tous enſemble ils attaquérent le vieux Kronos, & le dépouillérent de ſa puiſſance, comme il avoit lui-même dépouillé ſon pere. On prétend que ce Kronos a le premier employé l'uſage de

la pourpre, (1) porté une couronne & pris le nom de roi.

Si nous pouvions entreprendre, dans cet abrégé, la diſcuſſion de pluſieurs choſes qu'on a écrites touchant ce prince, nous examinerions, ſi c'eſt avec raiſon qu'on a fait une même perſonne de lui & du SATURNE des Latins ; s'il eſt vrai que fuyant la perſécution de ſon fils, il ſe ſoit caché dans l'Italie, & qu'il y ait établi des rois, & enfin une quantité de circonſtances dont le P. Pezron a orné l'hiſtoire de ſon régne. Mais je crois qu'il ſuffit de remarquer :

1°. Que le tems de Kronos ne peut convenir que très-difficilement avec celui du Saturne des Latins, comme nous le montrerons en traitant de l'Hiſtoire ancienne de l'Italie.

2°. Qu'Apollodore, qui a ſoigneuſement décrit la généalogie de ces dieux prétendus, & rapporté l'hiſtoire de Kronos, n'a point parlé de ſon voyage en Italie, qui en effet ne peut être véritable, s'il ne l'a fait preſque ſeul, vû l'impoſſibilité de conduire une armée par mer, lorſqu'on navigeoit ſans mats & ſans voiles, au ſeul haſard des vents. Cependant l'uſage a été ſi conſtant de confondre Kronos & Saturne en une

(1) Tertullien, *Apologet.* c. 10. Repall. c. 4. Diod. *l.* 3

même perſonne, auſſi-bien que les autres dieux Grecs & Latins, quoique différens de noms, qu'il y auroit une eſpéce de témérité à le combattre. C'eſt aſſez d'avoir obſervé les difficultés, dont il eſt accompagné.

Au reſte, la mythologie trouve un beau champ dans les noms, les alliances & l'hiſtoire d'Ourane & de ſes enfans. L'union d'Ourane & de Titaïa, c'eſt-à-dire, du Ciel & de la Terre, eſt le fondement de toutes les générations, & de pluſieurs allégories ; mais la premiére qui en réſulte, eſt celle de la Durée ou du Tems, nommé en grec *Khronos*, lequel meſure toutes choſes, les fait naître & les dévore ; mais de pareilles explications nous méneroient trop loin.

Les trois enfans de Kronos partagerent ſon état. ZAN poſſéda les contrées montagneuſes de l'Olympe & de l'Oſſa. POSEIDON prit les bords de la mer orientale, au pied du Mont Pélion ; & DIS, le troiſiéme, eut ſon partage à l'occident ſur les rives de l'Achéron & des marais d'Ambracie.

Ce n'eſt pas que les loix du partage entre les enfans d'un même pere fuſſent alors bien établies : car la propriété des terres n'appartenoit qu'au plus fort. Cependant ces freres s'accorderent ; mais les Titans leurs parens furent jaloux de

la paix qui régnoit entre eux, & leur firent une rude guerre, dans laquelle la fortune fut aſſez long-tems incertaine entre les deux partis, juſqu'à ce que les trois freres, ſoutenus d'une autre partie de leur famille, en vinrent enfin à bout, & firent périr tous les Titans, qui leur étoient contraires. Ils vécurent enſuite paiſiblement, & ne firent, le reſte de leur vie, que des entrepriſes amoureuſes, dans leſquelles ils ſe ſignalerent à l'envi l'un de l'autre.

Zan fut pourtant le plus fortuné d'eux tous, & laiſſa après lui un nombre prodigieux d'enfans, tant des déeſſes ſes parentes, que des mortelles qu'il honora de ſes faveurs. Era, qui étoit ſa ſœur & ſa ſeconde femme, ſe trouva d'un tempérament jaloux, & donna pluſieurs traverſes à ſes plaiſirs. Mais cette multitude d'enfans fut un obſtacle à la continuation de la puiſſance de ces princes : car leur domination ſe trouva diviſée en tant de parties, qu'elle ne put ſe ſoutenir. En revanche, les honneurs qu'un ſi grand nombre d'enfans rendirent à leurs peres après leur mort, ne ſervirent pas peu à répandre l'opinion de leur divinité parmi les Grecs naturels. On peut juger, par la diſpoſition où les Indiens de l'Amérique étoient à l'égard des Eſpagnols, combien des peuples groſſiers

& ſans défenſe, ſont portés à faire des dieux de tout ce qui les étonne, & à plus forte raiſon, de ceux à qui ils voient offrir des victimes, & adreſſer des prieres & des vœux, par une multitude plus puiſſante qu'eux.

Il y a bien loin du récit ſimple & naturel de cette hiſtoire, au merveilleux dont le ſyſtême du P. Pezron eſt rempli; mais je n'ai point trouvé qu'il fût convenable au tems de ces événemens, de les orner davantage. Je pourois d'ailleurs faire voir que la défaite des Titans par Zan ou Jupiter, eſt arrivée, non près de Cadix, où Jupiter ne fut jamais; (1) mais dans le mont Hémus, au voiſinage de l'Olympe, où il faiſoit ſon ſéjour. Il en eſt ainſi de pluſieurs autres circonſtances, dans leſquelles le P. Pezron s'eſt trompé par préoccupation. Mais à l'égard des étymologies grecques, qu'il cherche dans la langue des bas-Bretons, auſſi-bien que la ſignification des noms propres des rois qu'il nomme Titans, je regarde ce travail comme une preuve de la profondeur de ſon génie, & comme une des plus heureuſes découvertes que l'on ait pû faire dans l'hiſtoire de l'origine des nations: car elle ne laiſſe point lieu de douter que tous les peuples de l'Europe,

(1) Apollod. *l.* 1.

mais particuliérement les Gaulois, ne ſoient ſortis des mêmes Scythes, qui ont en ce tems-là inondé la Gréce & la baſſe Aſie. Elle prouve auſſi que les Bretons ſont certainement les reſtes non mélangés des anciens Gaulois.

Avant de finir l'hiſtoire des rois diviniſés dans la Gréce, il faut remarquer deux circonſtances particuliéres ſur les lieux de leur domination.

La premiere, qu'ils ne ſe ſont preſque point étendus au-delà de la Theſſalie; ce qui eſt cauſe qu'on a moins connu leur hiſtoire dans la Gréce inférieure, & que leur culte n'y a paſſé, que par les progrès que Deucalion & ſes enfans y ont faits, après s'être établis au-delà du paſſage des Thermopyles.

La ſeconde, qu'aucun de ces princes n'a fondé de villes fortes, ni fait de loix, qui aient pû aider à conſerver leur mémoire, s'étant contentés de vivre ſans contrainte & ſans demeure arrêtée, comme ils auroient pû faire en Scythie; bien éloignés en cela des colonies venues d'Egypte, qui ſortant d'un pays policé, ont auſſitôt ſongé à bâtir des fortereſſes & des villes pour leur ſureté & leur demeure, & à donner des loix aux peuples qui embraſſerent leur maniere de vivre; & par-là ont perpétué leur nom & leur hiſtoire dans la poſtérité.

C'étoit donc en vain que les villes de Gréce diſputoient autrefois ſur la prérogative de leur antiquité, qu'elles vouloient tenir des dieux. Athènes ſe piquoit d'être la plus ancienne de toutes. Ses orateurs la flatoient de la gloire d'être un des premiers ouvrages des immortels. Ils faiſoient l'hiſtoire d'un certain différend ſurvenu entre eux, pour ſavoir qui auroit l'avantage de lui impoſer un nom; mais dans le fond, cette ville n'étoit pas plus ancienne que la venue de Cécrops dans le pays d'Attique. Cet étranger forma un petit château ſur la hauteur, où l'on a depuis élevé le temple de Minerve; & c'eſt-là l'époque de la naiſſance d'Athènes, avant laquelle l'Argolide avoit eu des rois pendant plus de trois cens ans.

Lycoſure, dans l'Arcadie, doit ſa naiſſance aux Pélaſgiens, & probablement à Lycaon, premier roi de Lycie : ainſi elle n'eſt pas ſi ancienne qu'Athènes, quoique Pauſanias l'ait appellée le berceau de Jupiter. C'eſt l'effet d'une tradition fabuleuſe, dont on ne trouve aucun fondement dans l'hiſtoire.

A l'égard de Thèbes, comme elle doit ſon commencement à Cadmus, & que la date préciſe de ſa fondation eſt rapportée dans les Marbres d'Arondel,

cette ville ne peut former aucune difficulté.

Mais il y en a une conſidérable par rapport à la ville de Sicyon, qui étoit bâtie dans le Péloponnèſe, ſur une montagne voiſine du golfe de Corinthe. Pauſanias a donné un catalogue de ſes rois, qui précéde ceux d'Argos de deux cens ans. Euſebe & le Syncelle en ont donné d'autres. Mais ils ont tous des marques ſi évidentes de ſuppoſition; & ils ſont d'ailleurs ſi contraires à ce que l'on doit tenir pour certain de l'antiquité des rois d'Argos, que le chevalier Marsham n'a pas balancé à les rejetter. Voici quelques-unes des raiſons ſur leſquelles il s'appuye.

1°. Egialée eſt, ſelon Apollodore, fils d'Inachus & frere de Phoronée. Cependant les catalogues le mettent à la tête des rois de Sicyon, & par conſéquent le font vivre deux cens ans avant ſon pere.

2°. Apis étoit, ſelon Eſchile, un Etolien, qui vint dans l'Elide faire la guerre aux bêtes ſauvages. Ces catalogues en font un roi de Sicyon, ſans autre preuve.

3°. Le XIXe de ces rois a donné ſon nom à la ville; mais, ſelon Pauſanias, il étoit fils de Pélops, & cependant il le fait regner avant ſon pere.

4°. Polyphile, le XXIVe de ces rois, a, dit-on, regné du tems de la guerre de Troye : cependant il eſt inconnu à tous les auteurs qui en ont écrit, & particuliérement à Homere, qui (1) dit poſitivement qu'Adraſte a été le premier roi de Sicyon.

5°. Pour derniere raiſon, Marsham emploie le ſilence de ce poète touchant le chef des Sicyoniens, au tems de cette guerre, dont il trouve la cauſe en ce que cette ville étoit du domaine d'Agamemnon, roi de Mycènes.

Mais ce qui décide, à mon ſens, ce procès d'antiquité en faveur de la ville d'Argos, ruine en même tems tout ce que l'on propoſeroit pour ſoutenir celle des autres villes. Pline rapporte (2) ſur le témoignage d'Anticlides, que PHORONÉE a été le plus ancien roi de la Gréce. Clément d'Alexandrie en dit autant ſur celui d'Acuſilaus ; & il ajoute (3) même que Phoronée a été auſſi le premier homme. Platon, dans le *Timée*, ne connoît rien au-deſſus de ſon âge ; & le Syncelle, fondé ſur ces autorités, aſſure que l'hiſtoire de la Gréce doit commencer par celle d'Inachus, pere de Phoronée. Cependant Marsham n'a pas

(1) Iliad. *B.* v. 572.
(2) Plin. *l.* VII. (3) *Strom*, 1.

jugé que cet Inachus pût être un homme. Il l'a donc hardiment retranché du canon de Caſtor, quoiqu'il l'ait ſuivi dans tout le reſte ; & il n'en apporte point d'autre raiſon, ſinon qu'Inachus eſt le nom d'une riviere, & non celui d'un homme ; comme ſi toute l'antiquité n'étoit pas remplie de ces ſortes de dénominations, priſes des hommes pour les choſes, & des choſes pour les hommes.

ARTICLE IV.

Hiſtoire du Royaume d'Argos.

POUR établir le tems du commencement du royaume d'Argos, il eſt néceſſaire d'entrer dans un détail qui ſera peut-être déſagréable, ſur la forme & la quantité des années grecques. Mais il ne ſera pas inutile, puiſqu'il doit ſervir de regle à toute la chronologie de l'hiſtoire occidentale. En traitant de l'hiſtoire d'Egypte, nous avons fait correſpondre l'année de la fuite de Danaüs à l'an 3160 de la Période Julienne : & l'Exode des Iſraélites à l'an 3227 : en quoi nous avons ſuivi l'autorité des meilleurs chronologues, & la raiſon du calcul, qui s'y rencontre avec une admirable préciſion.

Mais quand on vient à comparer cette

ſupputation avec celle de l'hiſtoire grecque, on eſt bien ſurpris d'y rencontrer un anachroniſme de 38 à 40 ans. Car ſi la chronique des Marbres d'Arondel finit, comme Seldenus l'a montré, à l'année 4450 de la Période Julienne, elle doit commencer à l'an 3133. Et comme l'arrivée de Danaüs y eſt marquée à l'an 72 de cette époque, il s'enſuit qu'elle tombe à l'an 3205 de cette période. Marsham l'a pourtant miſe à l'an 3202 : mais la différence reſte encore de 38 ans, ce qui eſt intolérable, dès qu'on ſe ſert de l'autorité des Marbres, qui par leur antiquité & leur matiere, nous paroiſſent le monument le plus certain qu'il y ait au monde.

Voici donc, ſelon mon idée, l'origine de cette différence. Quand nous avons compté 1511 ans depuis la fuite de Danaüs, juſqu'à l'époque vulgaire de Jeſus-Chriſt, nous avons compté par années ſolaires; mais les années grecques ne l'étoient pas; elles ont changé pluſieurs fois : au lieu que les égyptiennes n'ont reçu qu'un ſeul changement par la réformation de Siphoas.

Cécrops, qui le premier amena d'Egypte une colonie à Athènes, qui a donné naiſſance à cette ville célébre, apporta avec lui la forme des années d'Egypte, telle qu'elle étoit en uſage dans le pays

de l'obéiſſance des Paſteurs, où la réformation ne fut obſervée qu'après la conquête qu'en firent les rois de Thèbes. On a gardé aſſez long-tems à Athènes cette forme d'années, juſqu'à ce que diverſes colonies des Phéniciens introduiſirent dans la Gréce une attention plus particuliére aux mouvemens de la lune, qui fit naître l'opinion que, comme le ſoleil regle les années, la lune devoit régler les mois. En conſéquence de cela, ils jugerent que les années renfermoient ſucceſſivement, les unes douze lunes & les autres treize; & qu'ainſi il falloit intercaler un mois de trente jours tous les deux ans. Cette erreur, qui eſt très-grande, dans le progrès des tems, étoit fondée ſur l'idée que chaque lunaiſon rempliſſoit trente jours complets: mais parce que c'eſt une erreur de fait, puiſque douze lunes ne compoſent que 354 jours, & que l'année de 360 jours n'a beſoin, pour égaler l'année ſolaire, que de cinq jours & un quart de ſupplément, il s'enſuit que l'augmentation étoit trop forte tous les deux ans de dix-neuf jours & demi: ce qui a fait que pendant que cette méthode a eu cours, on comptoit moins d'années qu'il n'y en avoit, parce que chaque année grecque étoit plus longue qu'il ne falloit de neuf jours & 18 heures.

Cet abus a été en uſage depuis le tems de Cadmus, que les Marbres mettent en l'année 64 de l'Ere Attique, juſqu'à la réformation de Cléoſtrate, qui ne fut miſe néanmoins en pratique commune, que par le philoſophe Eudoxe de Gnide, environ l'Olympiade 97, qui eſt l'an 1195 de l'Ere Attique. Suivant cette réformation, on intercaloit trois fois en huit ans; mais la méthode en étoit encore défectueuſe, parce qu'en ſeize ans elle ſurpaſſoit le mouvement ſolaire de trois jours.

C'eſt pourquoi Méthon, Athénien, ayant en vue de corriger l'abus du cycle de Cléoſtrate (car il a précédé le philoſophe Eudoxe de 44 ans), inventa le cycle lunaire, qui eſt encore aujourd'hui en uſage : il contient dix-neuf ans, durant leſquels on n'intercale que ſept fois. Le P. Petau en a fixé le commencement à la premiére année de la 87 Olympiade, 433 ans avant l'Ere chrétienne; mais il ne me paroît pas que l'on puiſſe juger qu'il ait jamais été en uſage parmi le peuple, quoique les Aſtronomes l'aient toujours regardé comme une découverte des plus utiles de l'antiquité.

L'opinion commune lui attribuoit pourtant un grand défaut, qu'il n'avoit pas, puiſqu'on croyoit que le mouvement ſolaire y excédoit celui de la lune,

par leurs inſtituteurs, & placées dans certains tems, pour éviter le concours avec d'autres cérémonies déja inſtituées. Ainſi les jeux Olympiques étoient célébrés après quatre ans révolus, pour éviter le concours avec les jeux Néméens & les Bacchanales, qui ſe faiſoient tous les trois ans, & avec les Pithiques, qui arrivoient tous les neuf ans. Il en eſt ainſi des autres.

A l'égard du tribut de Minos, il eſt aiſé de juger que la ville d'Athènes n'y pouvoit pas ſatisfaire plus fréquemment. Ainſi on ne peut inférer raiſonnablement d'aucune de ces obſervations, que l'intercalation octaétéride, ou de trois fois en huit années, fût en uſage avant Eudoxe. Autrement il faudroit convenir que ſa réformation eut été abſolument inutile. Par conſéquent, nous croyons pouvoir donner un eſpace de 1311 ans à la forme des années introduite par Cadmus.

Depuis l'année 1195 de l'Ere attique juſqu'à notre Ere commune, il ne faut point faire difficulté d'employer les années ſolaires, parce que toute leur différence d'avec les années grecques, ne peut aller qu'à quelques jours de plus ou de moins.

Cela ſuppoſé, nous diſons que le premier eſpace, qui eſt de ſoixante-quatre

ans, eſt trop long de 340 jours, qui y ſont comptés de plus que les années ſolaires n'en contiennent. Ainſi il faut le réduire à 63 ans & 25 jours.

Mais le ſecond eſpace qui eſt de 1131, eſt trop court de 29 ans & 360 jours, parce que, comme nous l'avons fait voir, les années qui y ſont compriſes, ſont plus longues que les ſolaires de neuf jours & 18 heures : ainſi au lieu de 1131 années grecques, il faut en compter 1161 de ſolaires, leſquelles jointes aux 63 ans & 20 jours du premier eſpace, (car nous en diminuons cinq jours qui ſervent à remplir les 1161 ans du ſecond eſpace) le tout montera à 1224 ans & 20 jours, auxquels il faut ajouter 393 ans pour atteindre l'Ere vulgaire ; & la ſomme entiere ſera de 1617 ans & 26 jours, qui déduits de 4713 ans, qui eſt l'époque de l'ére vulgaire dans la Période Julienne, il reſte 3096 pour le commencement de l'Ere Attique dans la même période ; au lieu que Marsham, qui n'a fait aucune attention à la quantité propre des années, l'a déterminé à l'an 3132.

Or, ſi à l'an 3096 on en ajoute 63 & 25 jours, au lieu des 64 ans du premier eſpace, & 8 ans ſolaires avec 78 jours, au lieu des huit années cadméennes, qui ſont compriſes dans les 72 ans de l'ére

Attique, marqués pour l'arrivée de Danaüs à Argos, cette importante époque ſe trouvera préciſément concourir avec l'année 3161 de la Période Julienne, un an après la ſortie de Danaüs hors d'Egypte. Ainſi le grand Anachroniſme, dont nous avons parlé, ſe trouve réduit à un terme, qui eſt en effet le moindre eſpace que l'on puiſſe donner pour le voyage de Danaüs, depuis ſon départ d'Egypte, juſqu'à ſon arrivée à Argos, & l'invaſion du royaume. Nous verrons ci-après quelque choſe de ſes avantures, par où l'on poura juger de la convenance de ce calcul.

Après ce détail, dont l'utilité ſe découvrira de plus en plus dans la ſuite de cette hiſtoire, il ne ſera pas difficile d'établir le commencement certain du regne de Phoronée, & par conſéquent de celui de ſon pere Inachus, par lequel nous ſommes obligés de commencer la ſuite des rois d'Argos : car ſelon le témoignage de Caſtor, Phoronée a commencé à regner 332 ans avant l'arrivée de Danaüs; & Inachus 50 ans avant Phoronée. Le total eſt de 382 ans, qui levés de l'année 3167 de la Période Julienne, il reſte l'an 2785, qui eſt le 51 avant la vocation d'Abraham. En ſorte que Phoronée ſera préciſément entré en poſſeſſion du royaume d'Argos, au tems de la

mort du patriarche Tharé, & qu'Abraham ſortit de Méſopotamie.

INACHUS n'étoit point Grec naturel : il tiroit ſon origine d'Orient, ſoit de la baſſe Aſie, ſoit de la Syrie. (1) Les anciens ont penſé qu'il étoit d'une taille giganteſque, auſſi-bien que ſes deſcendans, comme M. Huet l'a bien remarqué. (2) On ne ſait rien des actions de ce premier roi, ſinon qu'il donna ſon nom à un fleuve du Péloponnèſe, près duquel il faiſoit ſa demeure. Il y a beaucoup d'apparence que, puiſqu'il étoit étranger, il ſoumit par la force les peuples ſur leſquels il régna ; mais comme ils étoient ſauvages & ignorans de toute ſorte de diſcipline, il ne put former un état bien conſidérable : c'eſt la raiſon de ſon obſcurité.

On peut voir, par les principes ſur leſquels nous avons déterminé l'âge de ce premier roi, combien ſe ſont abuſés Joſeph l'hiſtorien, & après lui les anciens Chronologues chrétiens, qui ont penſé qu'il étoit contemporain de Moyſe, puiſqu'en effet il a précédé la vocation d'Abraham.

PHORONÉE, fils d'Inachus & de Meliſſa, raſſembla les habitans de l'Elide

(1) S. Epiphane, *in Ancorat.* dit qu'il venoit de Cappadoce, dans l'Aſie mineure.

(2) *Quæſtiones Alnetanæ, lib. 2. cap. 10.*

qui (1) étoient épars dans les bois & les montagnes. Il les obligea de quitter ces triſtes retraites, & de faire une ſociété, en bâtiſſant des maiſons les unes proche des autres : ainſi il forma peu-à-peu des bourgs & de petites villes ; après quoi il leur donna des loix, afin de maintenir cette ſociété. C'eſt pourquoi Tatien a dit que la vie brutale des premiers hommes avoit été adoucie par celui-ci.

Il y avoit pourtant alors des rois en quelques autres pays de la Gréce, & entre autres dans la Béotie, où étoient alors les peuples nommés Ecténes (2) ſur leſquels régnoit Ogygés. Ce pays fut alors affligé par une inondation, qui ſubmergea toute la campagne. C'eſt le célébre déluge d'Ogygès, le premier de ceux dont les traditions grecques faſſent mention. La diſpoſition des montagnes, qui de toutes parts environent la Béotie, rendoit ce pays très-propre à former un grand lac ; mais le travail des Grecs poſtérieurs a aidé la nature, en creuſant des ouvertures ſouterreines, par leſquelles les eaux du lac Copais & du marais Hylica s'écoulent dans la mer orientale.

Les voyageurs (3) qui ont viſité ces

(1) Apollod. *l.* 2. Pauſan. *l.* 2.
(2) Pauſan. *l.* 9.
(3) Georg. Wheler *Itin. Græc.*

quartiers,

quartiers, racontent des merveilles de la grandeur & de la beauté du travail de ces conduits, qui traverſent de prodigieuſes montagnes, dans une longueur de trois lieues, & une profondeur immenſe : mais on ne peut rien dire du tems où ils ont été faits, parce qu'on n'y trouve aucune inſcription. Strabon (1) attribue ces ouvrages à la pure nature, c'eſt-à-dire, aux tremblemens de terre, qui ayant remué violemment les montagnes d'entre le lac & la mer, ont formé des conduits naturels pour l'écoulement des eaux ; mais il parle au même lieu de quelques entrepriſes qu'on a faites pour les nétoyer, & entr'autres, d'un homme natif de Chalcis, ouvrier des mines de l'île de Créte, qui laiſſa le travail à moitié, ayant été troublé par la guerre, qui ſurvint alors.

Ogygès, obligé de quitter ſon habitation, paſſa ſur les bords du fleuve Triton, où il bâtit la ville d'Eleuſine, à laquelle il donna le nom de ſon fils. Il eut une fille nommée *Alalcoméne*, qui a auſſi donné ſon nom à une autre ville ; mais il n'eſt pas aiſé de dire qui des deux, de la ville, ou de celle qui lui a donné ſon nom, a été la nourice de Minerve. La divinité *Athênê* eſt ſans doute poſ-

(1) Strab. *lib.* IX.

térieure de pluſieurs ſiécles à Ogygès.

Pendant la vie de Phoronée, (1) une colonie de peuples, appellés les Telchines & les Cariates, paſſa dans l'Elide, cherchant une habitation. Ils s'emparerent du lieu qui fut depuis appellé Sycion, qui de leur nom fut alors ſurnommé Telchinie. On ne ſait pas quel fut le ſuccès du reſte de cette guerre : mais il y a tout lieu de penſer que ces peuples étoient fugitifs de Theſſalie, & peut-être chaſſés par les Titans, dont l'irruption ſe rapporte à ce même tems. Phoronée mourut après un regne de 60 ans, & laiſſa ſon fils pour ſucceſſeur.

Apis, troiſiéme roi d'Argos, ne régna que 35 ans, parce qu'il fut tué en trahiſon dans la guerre des Telchines, par leur chef Thelxion, ſans (2) laiſſer d'enfans. Les Telchines étoient redoutables par leurs maléfices & leurs poiſons. Ce ſont les premiers Grecs, qui aient employé la magie.

Le pays d'Elide où Apis vécut, avoit ſans doute profité ſous ſon gouvernement, puiſqu'il prit ſon nom, *Apia, ab Api* : mais il n'y a aucune vérité aux ſentimens d'Euſébe & de S. Auguſtin, (3) qui croyoient que les Egyptiens en

(1) Syncell. *p.* 126. Pauſanias, *l.* 8.
(2) Appoll. *l.* 2.
(3) *De Civit. Dei. lib.* 18. *cap.* 6.

avoient fait une de leurs divinités principales, ainſi que de Io ſa tante, fille d'Inachus, qu'ils ont dit être la déeſſe Iſis. Ce ſont des faits évidemment ſuppoſés : car il eſt certain que ceux qui d'Egypte ont porté des colonies dans la Gréce, n'y ſont jamais retournés, en étant ſortis pour des raiſons d'état, qui les empêchoient de ſonger à leur patrie ; & dans la ſuite on ſait qu'il n'y a eu aucun commerce de la Gréce avec l'Egypte avant le tems d'Amaſis, ſi ce n'eſt quelques philoſophes, qui voyagerent en ce pays-là. Æſchile (1) a dit que le principal bienfait du roi Apis envers ſes peuples, fut ſon application à purger le pays des bêtes farouches, ce qui lui mérita les honneurs divins.

Argos, neveu d'Apis, & petit-fils de Phoronée, par ſa fille Niobé, ſuccéda à Apis ; & il donna ſon nom à la ville, qui pour lors étoit la capitale de l'Elide. Il régna 70 ans, ſans que l'on ſache aucune particularité de ſon regne. On peut juger néanmoins que ce fut en ce tems-là que les Telchines furent chaſſés du Péloponnèſe, & qu'ils paſſerent en l'île de Rhodes, dont ils s'emparerent ſur les habitans naturels. Ils y bâtirent des habitations, entr'autres la ville de Lindes.

(1) *Supplic.* v. 266.

Ce prince eſt le premier, ſelon Apollodore, qui cite Acuſilas pour ſon garant, lequel ait porté le nom de Pélaſgus. J'en imagine la raiſon, dans la ſoumiſſion que lui rendit quelque troupe de nomades du continent de la Gréce, laquelle s'étant venue ſoumettre à ſon gouvernement, lui fit prendre le ſurnom de prince des Pélaſgiens. Il laiſſa pluſieurs enfans : *Epidaure*, *Pyranthe*, *Jaſus* & CRIASUS. Ce dernier lui ſuccéda. Jaſus fut pere d'*Agenor* & aïeul de CROTOPUS, appellé le ſecond *Pelaſgus*, auſſi roi d'Argos. Pyranthe fut pere d'*Acheus*, de *Phtius* & de *Pelaſgus*, trois capitaines ſous la conduite deſquels les Elidiens allerent planter une colonie dans l'Hémonie, depuis nommée Theſſalie. Phtius donna ſon nom à la province où il régna, qui s'eſt appellée *Phtiotide* : mais après que ſa poſtérité y eut demeuré pendant ſix générations, elle en fut chaſſée par les Locriens & les Ætoliens, qui s'appelloient auparavant *Léléges* & *Curétes*; ce qui fait juger que c'étoit quelque peuplade de Scythes. Ne ſachant où ſe retirer dans ce malheur, une partie des Pélaſgiens de l'Hémonie paſſa dans les Cyclades, dans la Phocide, la Béotie, l'Eſthiotide & l'île d'Eubée; l'autre partie ſe jetta dans l'Epire, & de-là dans l'Italie, où ils ſe joignirent aux Abori-

génes & à d'autres Pélaſgiens, qui y étoient déja paſſés d'Arcadie. On peut fixer cet événement environ à l'an 3200 de la Période Julienne, c'eſt-à-dire, 1514 avant l'Ere chrétienne.

CRIASUS, fils d'Argos, lui ſuccéda, & régna 54 ans. De ſon tems, le culte de Junon fut reçu dans l'Elide, & devint très-fameux par l'établiſſement des prêtreſſes, qui avoient la direction de ſon temple. Callithye eſt nommée pour la premiere d'entr'elles. Dans la ſuite les Argiens compterent leurs événemens par les années de leur ſacerdoce, au lieu d'y employer les régnes de leurs rois. On nomme parmi ces prêtreſſes, Alcinoé, Cydippé, Chriſis, Phainis, Admète fille d'Euriſtée, &c.

PHORBAS, fils de Criaſus, ſuccéda au royaume de ſon pere. Pendant 35 ans, il porta la guerre dans l'île de Rhodes, en haine des Telchines, qu'il ſoumit entierement.

TRIOPAS continua la guerre, que ſon pere avoit commencée dans l'île de Rhodes. Il paſſa même dans la Carie, où il occupa un promontoire (1) qui de ſon nom fut appellé Triopée. C'eſt en la ſeptiéme année de ſon régne, le 3096 de la Période Julienne, 1582 ans avant l'Ere

(1) Euſeb. n. 440.

chrétienne, que Cécrops arriva dans l'Attique, où il a donné commencement à la ville d'Athènes & à l'ére qui porte ſon nom.

CROTOPUS, huitiéme roi d'Argos, étoit fils d'Agénor, que les uns font fils de Triopas, les autres de Jaſus, frere de Criaſus, & les autres de Neptune & de Lybie fille d'Epaphus, qui étoit né de Jupiter & d'Io fille d'Inachus : ce qui n'eſt pas probable. En effet, le nombre des générations ne convient pas, & d'ailleurs le voyage de la nymphe Io dans l'Egypte eſt une fable, auſſi bien que la royauté d'Epaphus dans ce pays-là, puiſque l'Hiſtoire du pays n'en a jamais parlé.

Mais ce qui eſt certain, eſt qu'AGÉNOR pere de Crotopus, quoiqu'il ne ſoit pas compté au nombre des rois d'Argos, y avoit tout le crédit d'un ſouverain, puiſqu'il en fit bannir Trochile, fils de la prêtreſſe Callithye, qui ſe retira à Eleuſine d'Attique, où s'étant marié, il devint pere ou aïeul d'Eubulée, fameux dans l'hiſtoire d'Athènes. Agénor avoit des troupes, & particuliérement beaucoup de cavalerie à ſa diſpoſition ; ce qui le rendoit redoutable.

CROTOPUS, ſon fils, eſt le ſecond PELASGUS, duquel les princes d'Argos, les habitans du Péloponnèſe, & enfin

tous les Grecs ont été appellés Pélaſgiens par les poètes : mais pour parler proprement, ce nom n'appartient, à l'exception des Pélaſgiens de Theſſalie, qu'à la poſtérité de Lycaon, fils de Crotopus, lequel étant chaſſé d'Argos par Sthénélus ſon frere, ſe retira en Arcadie, où il régna.

Sthénélus, dernier roi d'Argos du ſang des Inachides, ne régna qu'onze ans. Il laiſſa un fils appellé Gélanor, qui prétendit lui devoir ſuccéder ; mais Danaus étant arrivé dans ce même tems de l'île de Rhodes, où il s'étoit rafraîchi dans le cours de ſon voyage, trouva moyen de ſe faire reconnoître pour roi & pour ſucceſſeur de Sthénélus, à l'excluſion de ſon fils. Pauſanias (1) raconte que dans le tems que ces deux concurrens attendoient le jugement du peuple ſur leur conteſtation, un taureau fut attaqué & terraſſé par un loup. Sur quoi les Argiens jugerent que le taureau, animal domeſtique, repréſentoit Gélanor, & que le loup ſignifioit l'étranger ; en conſéquence de quoi ils lui accorderent le royaume.

Danaus, auparavant nommé *Armaïs*, ſorti d'un ſang très-illuſtre & frere du plus grand roi du monde, mé-

[1] Libro II.

rita par ſa mauvaiſe conduite, de ſe voir banni de ſon pays, & de perdre l'eſpérance d'y retourner jamais, pour jouir des avantages de ſa naiſſance. Il ſe jetta dans un vaiſſeau avec ſa famille, lorſqu'il vit ſa fraude ſans ſuccès; & comme les rois d'Egypte n'avoient point alors de flotte ſur la Méditerranée, & que leurs ſujets n'y faiſoient aucun commerce, il fit heureuſement ſa retraite & aborda en l'île de Rhodes, au port de Lindes, (1) où il bâtit un temple à Minerve, conductrice de ſon voyage. Il y fit dreſſer une ſtatue; & c'eſt la premiére dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire de la Gréce.

Dans la ſuite, ce temple eſt devenu très-fameux, non-ſeulement chez les Grecs, mais auſſi chez les étrangers. Le roi d'Egypte Amaſis y envoya de magnifiques préſens, pour honorer la mémoire de Danaüs & de ſes filles; car il en avoit cinquante, qui firent donner le nom de *Pentecontorus* au vaiſſeau, qui ſervit à leur trajet. C'eſt le premier vaiſſeau régulier, que l'on ait vu dans la Gréce. Avant Danaüs, les navigations (2) ſe faiſoient ſur des radeaux, ou de très-petites barques, avec (3) un extrême péril, quoiqu'on ne s'écartât point des

(1) Diodor. Sicul. *l.* V.
(2) Apoll. *l.* II. (3) Plin. *l.* VII. *c.* 56.

rivages. Il y a pourtant de la difficulté à imaginer comment les Argiens, & avant eux, les Telchines avoient pu paſſer juſqu'à l'île de Rhodes ſur de ſi frêles bâtimens.

Trois des filles de Danaüs moururent de la peſte dans la ville de Lindes; & ce fut-là qu'ayant entendu parler de celle d'Argos, capitale d'un puiſſant royaume, il prit la réſolution d'y paſſer pour chercher fortune; & l'y trouva.

Dès qu'il eut pris (1) poſſeſſion de la royauté de l'Elide, il ſongea aux moyens de la (1) conſerver. C'eſt pourquoi il bâtit un château, qui fut nommé *Lariſſa* ou l'*Acropolis* d'Argos. Ses filles, connues ſous le nom de Danaides, s'étant mariées aux principaux du pays, il leur perſuada de ſe défaire de leurs maris; ce qu'elles exécuterent toutes, à la réſerve d'Hypermneſtre, qui avertit ſon mari Lyncée de l'ordre de ſon pere. Il ſe ſauva à la ville de Lyrcé, où étant arrivé, il alluma un flambeau, pour ſervir de ſignal à ſa femme de ſon heureuſe évaſion. Celle-ci lui répondit par un autre flambeau, du haut de la forteresſe de Lariſſe. Cet événement a donné l'origine aux fêtes des flambeaux, qui étoient

(1) Strabon. *l.* VIII.
(2) Steph. *de Urb.*

célébrées à Argos par les perſonnes mariées, à l'honneur de l'amour conjugal.

Danaüs mécontent de ſa fille, la mit en jugement ; mais elle fut renvoyée abſoute de ſon accuſation, & honorée de la prêtriſe du temple de Junon. Le crime & la punition des Danaïdes ſont fameux chez les poëtes ; mais tout le monde ne les a pas condamnées ; car en quelques lieux elles ont obtenu les honneurs divins, à cauſe de l'invention des puits qu'on leur attribue. Il eſt certain, par Strabon & Polybe, que Danaüs embellit la ville d'Argos de pluſieurs belles fontaines, & qu'il montra le premier aux Grecs l'art de conduire les eaux, & les inſtrumens propres à ce travail.

Il mourut enfin, après avoir brouillé tous les pays où il avoit vécu, & laiſſé par-tout des marques de ſon injuſtice naturelle. Il fut enterré au milieu du marché de la ville d'Argos ; & ſon ſépulcre, (1) qui s'y eſt conſervé long-tems, étoit nommé *Palinthe*.

On rapporte aux (2) Danaïdes l'inſtitution de certaines fêtes nommées *Theſmophories*, que les femmes d'Argos célébroient, à l'imitation de celles d'Egypte : mais comme on les faiſoit à l'hon-

(1) Steph. *de urb. Arg.*
(2) Herodot. *l.* 2. *c.* 171.

neur de Cérès, il y a lieu de croire qu'elles étoient beaucoup plus modernes. On ceſſa de les pratiquer, quand les Locriens eurent chaſſé les anciens habitans d'Argos.

Lyncée, gendre & non fils de Danaüs, puiſqu'il étoit mari de ſa fille Hypermneſtre, échapé du danger de la mort, que ſon beau-pere lui avoit voulu procurer; ſuccéda à ſa puiſſance, & la conſerva 41 ans.

Abas, roi d'Argos après ſon pere Lyncée, épouſa Ocalie, qui fut mere de deux jumeaux, Acrisius & Prætus, leſquels eurent autant d'averſion l'un pour l'autre dès le ventre de leur mere, qu'autrefois Eſaü & Jacob. Abas étant mort, ſes deux enfans ſe firent la guerre. Acriſius chaſſa Prætus, & demeura maître d'Argos. Le malheureux ſe retira chez Arphidas, roi de Lycie, dont il épouſa la fille Sténobée; & avec les troupes qu'il lui donna, étant rentré dans l'Argolide, il s'empara d'un pays conſidérable, & choiſit la ville de Tirinthe pour en faire ſa capitale. Si toutefois nous donnons au témoignage de Strabon l'autorité, qu'on ne peut lui refuſer, il faudra dire que Tirinthe n'étoit qu'un château élevé dans un poſte avantageux pour dominer ſur la campagne. On dit que les Cyclopes ſurnommés

Ventrimanes aidérent à le bâtir : mais le même Strabon nous apprend qu'on ne les appelloit Ventrimanes, que parce qu'ils ſe nouriſſoient de leur travail. Ainſi c'étoit, à parler naturellement, des hommes de journée, que l'Arcadie, pays pauvre & rude, fourniſſoit aux contrées plus cultivées & plus polies.

Prætus laiſſa ſon royaume à MÉGAPENTE ſon fils, qui redevint roi d'Argos, par le moyen d'un échange avec Perſée, petit-fils d'Acriſius.

Le régne d'ACRISIUS ne doit s'étendre qu'à trente-un ans, contre l'opinion du P. Petau, qui a cru que parce que le canon de Caſtor, qui eſt le ſeul que l'on puiſſe ſuivre pour les années des rois d'Argos, fait régner Prætus pendant dix-ſept ans avant Acriſius, il falloit augmenter l'un des deux régnes, d'Abas ou d'Acriſius, de l'étendue de ces 17 ans, parce qu'il eſt conſtant par d'autres auteurs, que Prætus n'a point régné à Argos. Mais il n'a pas conſidéré que les alliances des héros de la Gréce nous obligent à racourcir les tems, autant que l'hiſtoire & la vérité le peuvent ſouffrir ; ainſi l'on doit dire vraiſemblablement que les années, qui ſont données à Prætus par Caſtor, regardent ſa domination à Tirinthe, depuis qu'il y fut établi par ſon beau-pere, & que les années d'Abas

& d'Acriſius doivent reſter comme Caſtor les a données.

La vie d'Acriſius a une ſingularité remarquable, en ce qu'il eſt le premier homme, pour qui la Pithie de Delphes ait chanté des vers. Cette Pithie s'appelloit *Phémonée*, & vivoit 27 ans avant Linus, précepteur (1) d'Hercule. Il y a pluſieurs autorités, qui placent à ce tems-là le commencement des vers (2) hexamétres; & l'on a même recueilli le premier de cette façon qui a été compoſé par cette prêtreſſe, dans lequel on juge qu'elle fait alluſion à la premiére forme du bâtiment du célébre temple de Delphes, qui n'étoit d'abord qu'une chaumine couverte de branches de laurier.

Les autorités de Clément Alexandrin & de Tatien, nous obligent de rapporter aux derniéres années du régne d'Acriſius, l'arrivée de PÉLOPS dans la Gréce. Il étoit fils, comme l'on ſait, du célébre Tantale, roi de Phrygie, dont la capitale étoit alors Sipilé, qui fut renverſée par un tremblement de terre. Une guerre avec Ilus, fils de Tros, roi de Myſie, l'obligea de quitter l'Aſie, & de paſſer dans la Gréce avec ſa ſœur. Leur arrivée y cauſa dans la ſuite de grands

(1) Clem. Alex. *Strom.* 1. p. 323.
(2) Plut. *de Pith. Orac.*

changemens : car Pélops parvint au royaume de Piſe, par le moyen de ſon mariage avec Hippodamie, fille de ŒNOMAUS, roi de cette ville ; & ſa ſœur Niobé épouſa AMPHION, qui, après avoir chaſſé de Thèbes Laïus, petit-fils de Cadmus, ceignit cette ville de tours & de murailles. Thucydide a remarqué que Pélops obtint aiſément un grand crédit dans la Gréce ; parce qu'il y apporta le premier des richeſſes inconnues juſque-là aux habitans naturels ; mais que ſa poſtérité ſe rendit encore plus puiſſante, quand elle acquit le royaume de Mycène, par la mort d'Euriſthée. Plutarque, en la vie de Théſée, dit au contraire que Pélops acquit moins de puiſſance par ſon argent, que par le nombre & les alliances de ſes enfans : car ſes filles furent mariées aux princes de la Gréce les plus puiſſans, & les garçons établis chacun dans de petits royaumes. Il étoit d'ailleurs prudent & vigoureux, & ſe faiſoit tellement honorer, que l'Elide quitta ſon nom pour prendre le ſien, puiſqu'elle a depuis toujours été nommée Péloponnèſe, d'un nom abſolu qui renferme & confond tous les autres.

Il acquit la ville d'Olympe, où il établit le culte & les jeux de Jupiter Olympien. On prétend néanmoins

que (1) l'ancien Hercule d'Ida, Climene (2) & Endymion en avoient été les inſtituteurs long-tems auparavant.

Pélops apporta dans la Gréce deux uſages de ſon pays natal. Le premier fut la muſique, qu'Amphion (3) perfectiona à l'école de ſa ſœur, ayant ajouté trois cordes à la lyre, au lieu de quatre qu'elle avoit auparavant; & le ſecond fut une eſpéce de danſe appellée (4) *cordace*, qui paſſa dans la ſuite pour indécente, à cauſe des poſtures & des mouvemens qu'on y employoit trop laſcivement. Nous parlerons dans la ſuite de la poſtérité de Pélops. On a feint qu'il avoit une cuiſſe d'or, à cauſe de ſes richeſſes, de ſa grande autorité & des grands progrès de ſa famille. On a dit que Vulcain ayant fait un ſceptre pour Jupiter, il étoit paſſé dans les mains de Pélops, & de lui à ſes enfans juſqu'à Agamemnon: mais revenons à l'hiſtoire d'Argos.

Acriſius n'eut qu'une fille, nommée *Danaé*, de laquelle naquit PERSÉE, qui devoit être l'héritier de ſon aïeul; mais qui, l'ayant tué par malheur, ſe condamna lui-même à quitter ſa patrie, & changea de royaume avec Mégapenthes,

(1) Pauſan. *l.* 5.
(2) Strab. *l.* 8.
(3) Pauſan. *l.* 9.
(4) Schol. Ariſtoph. in nub.

roi de Tirinthe ſon couſin. Les hiſtoires de Danaé & de Perſée ont été chantées avec toutes les graces de la poéſie grecque & latine, & par conſéquent ſont ſi connues, qu'il eſt inutile de les répéter ici.

Le royaume d'Argos perdit, après la mort d'Acriſius, la plus grande partie de ſa gloire, que PERSÉE transféra à Mycène. Nous en donnerons l'hiſtoire à la ſuite de celle-ci. MÉGAPENTHES, fils de Prætus, laiſſa ſon état à ſon fils ANAXAGORE, lequel eut le malheur de voir ſes filles affligées de folie. Mélampus fils d'Amithaon, de la race de Deucalion par Æole, en entreprit la guériſon, ſous la condition que le pere lui donneroit le tiers de ſes états, & l'autre tiers à ſon frere Bias; ce qui fut exécuté.

ANAXAGORE eut pour ſucceſſeurs conſécutifs, ſon fils ALECTOR, ſon petit-fils IPHIS, & enfin ETÉOCLE, le dernier des Inachides, qui mourut au ſiége de Troye. On ne ſait rien des années de tous ces rois, qui étoient peu conſidérables par l'étendue de leur puiſſance, quoique fort renommés par la gloire de leur origine.

BIAS a porté auſſi le titre de roi d'Argos, & l'a laiſſé à ſon fils TALAOS, duquel il a paſſé à ADRASTE, qui, ſelon

Pauſanias, en fut chaſſé; & s'étant retiré à Sycion, en devint roi, & y acquit après ſa mort les honneurs divins. Les peuples de cette ville avoient, ſelon Hérodote, élevé ſa ſtatue dans le marché : ils lui offroient des ſacrifices, & faiſoient des tragédies religieuſes, pour repréſenter les diverſes infortunes, dont ſa vie avoit été troublée. Pauſanias compte Adraſte pour le 27e roi de Sycion; Euſébe pour le 23; mais Homére dit poſitivement qu'il fut le premier (1).

Rois de Mycène.

PERSÉE fonda le royaume de Mycène, parce qu'il choiſit cette ville pour en faire ſa capitale, au lieu de Tirinthe. On ſait qu'il épouſa Andromède, fille de Céphée, de laquelle, outre un fils fabuleux dont quelques auteurs ont fait deſcendre les rois de Perſe, il eut ſix garçons & une fille. De ces enfans il y en eut quatre qui régnérent après lui, ſoit ſucceſſivement, ſoit en même tems & collatéralement, comme c'étoit l'uſage pour lors. MESTOR eſt le premier de ſes ſucceſſeurs; il épouſa une fille de Pélops, dont il eut *Hippothoé*, mere de TAPHIUS, auſſi roi de Mycène, qui ſe retira enſuite à Céphalonie, où il fut

(1) Iliad. B. v. 572.

roi des Téléboës, & pere de PTÉRÉLAS. ELECTRION, l'un des fils de Perſée, ſuccéda à Taphius, ou plutôt s'empara ſur lui de Mycène. Celui-ci avoit épouſé la fille de ſon frere Alcée; & il eut d'elle Alcméne, mere d'Hercule, & femme d'AMPHITRION. Mais après ſa mort, la couronne de Mycène paſſa à ſon frere Sthénélus, le dernier vivant des fils de Perſée, qui chaſſa Amphytrion, comme indigne de ſuccéder à ſon beau-pere, qu'il avoit tué par accident. Le P. Petau compte 58 ans, de la mort d'Acriſius au commencement du régne de Sthénélus. Ainſi il n'eſt pas difficile d'en déterminer la date dans la Période Julienne.

Ce prince avoit épouſé Nicippe, fille de Pélops, dont il eut un ſeul fils, EURISTHÉE, lequel fut après ſon pere roi de Mycène. On ſait l'hiſtoire de cet Euriſthée, & de quelle maniére Hercule, ſon proche parent, ſe vint ſoumettre à ſa puiſſance; à quel prix il lui rendit la liberté, & qu'enfin la famille de Perſée finit en ſa perſonne, lorſqu'étant allé porter la guerre en Attique contre les protecteurs d'Hercule, il fut tué, ſans laiſſer de poſtérité.

Entre les diverſes erreurs d'Apollodore, il n'y en a guère de plus ſenſible, que celle qu'il a faite à l'égard de la mort de ce prince, qu'il fait tuer par

Hillus, fils d'Hercule, que l'hiſtoire nous apprend avoir été ſi jeune, lorſque ſon pere mourut, qu'en lui deſtinant une femme, il ordonna qu'il ne l'épouſeroit qu'après avoir atteint l'âge nubile. Il eſt aiſé de juger combien peu il convient de rendre cet Hillus, auteur d'un exploit arrivé environ 15 ans devant ſa naiſſance. Cependant Thucydide, & pluſieurs hiſtoriens après lui, ont dit la même choſe, en ſe copiant les uns les autres, ſans attention à la probabilité.

Famille de Pélops.

En partant de Mycène, Euriſthée avoit laiſſé la conduite de ſes états à ſon oncle ATRÉE, fils de Pélops, qui en demeura le maître après lui. Il n'y a rien de plus horrible dans l'hiſtoire, que la haine des freres Atrée & Thyeſte, fondée ſur ce que celui-ci déshonora Ærope, femme de celui-là, & qu'en revanche Atrée fit manger à Thyeſte ſes propres enfans.

PLISTHENE fut fils d'Atrée, & ſuccéda à ſon pere au royaume de Mycène, qu'il laiſſa à ſon fils AGAMEMNON. D'autres diſent que celui-ci étoit l'aîné des enfans d'Atrée, & qu'il lui ſuccéda immédiatement en cette qualité : c'étoit le ſentiment de Strabon.

Ægiste fut fils de Thyeſte, & de la femme d'Atrée. Il tua Agamemnon au retour de l'expédition de Troye.

Oreste, fils d'Agamemnon, à ſon tour tua le meurtrier de ſon pere & ſa malheureuſe mere Clytemneſtre, qui pour épouſer ſon adultere Ægiſte, avoit procuré la mort de ſon mari. Cet Oreſte régna ſoixante-dix ans, & mit fin au royaume de Mycène, dont l'hiſtoire eſt remplie de crimes & d'horreurs, depuis qu'il entra dans la famille de Pélops. On compte néanmoins quelques ſucceſſeurs d'Oreſte, tels que Thisamene, Penthile & Cometès : mais leur hiſtoire regarde les tems poſtérieurs au ſiége de Troye.

ARTICLE V.

Hiſtoire d'Athènes.

L'antiquité de la fondation d'Athènes eſt devenue certaine depuis la découverte des marbres d'Arondel. La gloire paſſée de cette ville, qui excitoit autrefois les hommes à inventer des fables pour l'honorer, eſt à préſent tellement éteinte, qu'il n'y a plus que l'intérêt de la vérité, qui puiſſe nous porter à placer ſon origine dans un tems ſi éloi-

gné, & à concourir avec les marbres, pour en faire la plus ancienne ville de Gréce après Argos.

Je ne dirai rien ici en faveur de l'autorité de ces marbres célébres, dont la généroſité de Thomas, comte d'Arondel & de Surrey, maréchal d'Angleterre, a orné l'académie d'Oxford, parce que c'eſt une matiére qui a été miſe dans tout ſon jour par un grand nombre d'auteurs, & que nous l'avons déja touchée, quoiqu'en peu de mots. Mais il eſt néceſſaire de dire, que leur chronologie ſe rapporte tellement à l'hiſtoire des Athéniens, qu'on la peut regarder comme propre à leur république, quoiqu'elle renferme en même tems les époques des autres peuples. Il eſt vrai que la briéveté d'un pareil ouvrage, n'a pas permis à ſon auteur de s'étendre autant qu'il auroit été néceſſaire, pour l'inſtruction d'une poſtérité auſſi éloignée que nous. Mais outre qu'il n'eſt pas difficile de ſuppléer par les auteurs aux circonſtances qui leur manquent, il faut reconnoître que la Chronologie grecque, qui, juſqu'à préſent, n'avoit été appuyée que ſur des conjectures incertaines, y trouve un fondement aſſuré pour les plus conſidérables événemens. Et quoique

(1) *Ci-devant*, p. 8 & 9.

quelques nouveaux Critiques (1) aient voulu attaquer quelques-unes de ces époques, ils l'ont fait avec ſi peu de ſuccès, qu'il ne ſemble pas qu'on doive avoir aucun égard à leur entrepriſe.

La ſeule difficulté raiſonable qui puiſſe être propoſée ſur cela, a été obſervée par Marsham. C'eſt la différence de 36 ans, qui ſe trouve de moins dans la ſupputation d'Euſébe, que dans le calcul des marbres. Il a tenté d'en découvrir la raiſon ; & n'ayant pu y parvenir, il s'eſt réduit à blâmer les calculs d'Eratoſthènes & d'Apollodore, qu'Euſébe a ſuivis ; prétendant que ceux-ci, ayant établi leur chronologie ſur la ſucceſſion des rois de Lacédémone, qui eſt peu aſſurée par rapport au nombre des années, qu'on doit attribuer à chacun d'eux, ils n'ont pu s'empêcher de ſe méprendre & de tromper ceux qui s'en ſont rapportés à leur calcul. Mais il auroit mieux fait d'en chercher la raiſon dans l'irrégularité des années, que l'on faiſoit tantôt trop courtes, & tantôt trop longues, comme nous l'avons remarqué (2) : de maniére que quelques auteurs qui ont voulu fixer le tems écoulé entre la priſe de Troye, & la premiere Olympiade, n'ont pu s'accorder

(1) Journal de Trévoux, *février*, 1703.
(2) Au commencement de l'*article IV*. p. 62.

ſur le nombre d'années, comme le même Marsham l'a fait voir.

Pour trancher cette difficulté & toutes les autres, il ſuffit donc de rappeller ce que nous avons déja obſervé, touchant la forme des années grecques, & la méthode que nous avons ſuivie pour déterminer l'arrivée de Cécrops en Attique. Ce ſera pour nous une époque certaine à l'avenir, ſur laquelle nous corrigerons ce qu'il y a de défectueux dans la ſupputation des marbres, pour en réduire toutes les époques dans la Période julienne.

Athènes, l'inventrice des arts, des ſciences & des loix, le ſiége de la politeſſe & du ſavoir, le théâtre de la valeur & de l'éloquence, l'école publique de tous ceux qui ont aſpiré à la ſageſſe; plus fameuſe par l'eſprit de ſes habitans, que Rome ne l'eſt devenue par ſes conquêtes, doit ſes commencemens à l'Egypte & à la perſonne de Cécrops, originaire de la ville de Saïs dans le Delta. Ce n'eſt pas que le pays d'Attique ne fût habité avant l'arrivée de cet étranger; mais les peuples en étoient ſauvages; ils n'avoient aucune ſociété les uns avec les autres; ils ignoroient les arts les plus néceſſaires à la vie, & vivoient dans les montagnes & les bois ſans aucune diſcipline.

Cécrops, premier roi.

Cécrops arriva dans l'Attique, avec un aſſez grand nombre de compagnons, pour y former un établiſſement; & il travailla d'abord à lui donner un fondement ſolide, en bâtiſſant une fortereſſe, ſur une colline ſituée entre les deux rivieres de Céphiſe & d'Iliſſus, laquelle dominoit ſur la plus belle partie de la plaine, qui étoit déja nommée Attique, du nom d'Actée, un des anciens & principaux habitans de ce pays. Cette fortification eut le nom de *Cécropia*, qu'elle prit de ſon fondateur, & le communiqua à toute la terre d'alentour.

Quelques auteurs ont dit, (1) que Cécrops avoit épouſé *Agraulé*, fille d'Actée, dont nous venons de parler, & que la dot de cette princeſſe fut la ſouveraineté du pays d'Attique. Mais ceux qui ont débité ce fait, n'ont pas conſidéré qu'Agraulé étoit fille & non femme de Cécrops, (2) & que quand il paſſa dans l'île de Chypre en venant d'Egypte, il avoit déja cette fille, qui fut priſe dans la ſuite pour la divinité tutélaire de la ville de Salamine. Ces ſortes de ſuppoſitions viennent de ce que

(1) Apollodor. l. 3.
(2) Porphyre, *de Abſt. l.* 2. §. 54.

les

les modernes veulent juger des mœurs anciennes par rapport aux idées & aux coutumes préſentes : ce qui eſt une ſource très-commune d'erreurs populaires. Il eſt donc néceſſaire de ſe ſouvenir, que dans les tems dont nous parlons, il n'y avoit point de ſouverainetés réglées dans la Gréce. Celui-là étoit le maître, qui étoit le plus fort ou le plus hardi ; & les loix de la ſucceſſion, celles du mariage, & en général toutes les autres, étoient encore ſi confuſes, qu'il ne faut pas croire qu'il y eût alors des princeſſes héritieres de grands états, qui fuſſent maîtreſſes de tranſporter leurs couronnes à des étrangers avantureux. Les fictions ſont bonnes pour les romans ; mais on ne les doit point ſouffrir dans une hiſtoire.

Après cette obſervation, dont le premier uſage doit s'appliquer à nous-mêmes, en nous renfermant dans une narration exacte & ſimple des événemens, s'il peut être permis d'employer des conjectures, ſur la cauſe & le motif du paſſage de Cécrops dans la Gréce, nous dirons qu'il y a beaucoup d'apparence que, comme cette colonie eſt ſortie de la baſſe Egypte l'an 3099 de la Période Julienne, Cécrops & ſes compagnons ont été du nombre des Egyptiens, qui déſeſpérant de voir jamais rétablir la liberté de leur

patrie & l'obſervation des loix, s'échapérent à la tyrannie des Paſteurs, pour aller répandre ailleurs leur religion & leurs coutumes.

Les Colonies des Egyptiens ont été en ſi grand nombre dans le tems de l'oppreſſion des Paſteurs, que ſous le régne de Ptolémée Evergétes, un auteur nommé *Iſtrus* compoſa un gros volume de leur hiſtoire : ce livre s'eſt perdu. Diodore a dit quelque choſe de ces Colonies, & aſſure qu'elles ſe ſont répandues par tout le monde ; mais que les deux plus illuſtres, ont été celle qui a fait paſſer la religion d'Egypte dans la Chaldée, & celle qui a donné naiſſance à la ville d'Athènes.

Les anciens s'accordent tous à dire, que Cécrops étoit originaire de la ville de Saïs, & qu'il apporta en Gréce le culte de Minerve, qui étoit nommée *Athena*, dans la langue de ſon pays : d'autres diſent que ſon véritable nom égyptien étoit *Neith*. Mais tous conviennent que Cécrops perſuada fort habilement aux Achtéens, que cette divinité protégeroit ſi particuliérement cette nouvelle habitation, qu'aucun ennemi ne lui pouroit jamais nuire. Dans la ſuite, on imagina que Minerve quittoit ſouvent le ciel pour y faire ſon ſéjour ; & de-là ſe forma l'uſage de la nommer.

Athènes au lieu de *Cécropie*; la religion prévalant ainſi ſur la reconnoiſſance, qui étoit dûe au véritable fondateur.

Tout le monde convient aſſez que les Egyptiens ont connu fort tard la navigation, tant parce que l'abondance qui régnoit dans leur pays leur ôtoit l'idée de chercher une meilleure habitation, que parce que leur côte n'a point de port commode, & que la terre n'y produit point de bois propre à la bâtiſſe des vaiſſeaux. La Phénicie, au contraire, avoit l'un & l'autre avantage; & ſes peuples, naturellement inquiets & avides de gain, s'en ſervirent utilement pour établir leur commerce ſur toutes les côtes de la Mer Méditerranée. C'eſt ce qui a fait dire à Joſeph l'hiſtorien, que les Phéniciens ont été d'abord connus des Grecs, & que les Egyptiens n'ont paſſé en Gréce que par leur moyen; & delà quelques auteurs ont inféré, que Cécrops étoit venu premiérement en Phénicie; & qu'y ayant appris la facilité qu'il y auroit à s'établir dans la Gréce, il s'y étoit rendu en navigant le long des côtes. En effet, il paſſa à Coronis, ville de Chypre, depuis nommée Salamine, où il établit quelques loix, & où ſa fille Agraulé fut priſe pour une divinité. Porphyre a dit que Cécrops avoit introduit en cette île la coutume de ſacrifier

un homme tous les ans. Mais Pauſanias, (1) plus ancien que lui, a prévenu cette accuſation, nous apprenant que Cécrops, en faiſant le premier connoître la divinité aux Grecs, non pas ſous un nom particulier, mais ſous l'idée d'un être ſuprême, enſeigna qu'on ne l'honoroit point en ôtant la vie aux animaux; mais qu'on devoit offrir des fruits de la terre ſur ſes autels, en ſigne de ſoumiſſion & de reconnoiſſance. Un ſi beau ſentiment de religion ne pouvoit venir que d'Egypte : car tout le reſte de la terre étoit alors plongé dans la ſuperſtition & l'ignorance.

A la vérité, ce témoignage eſt bien contraire à ceux d'Euſébe & de S. Epiphane (2), qui chargent Cécrops d'avoir le premier invoqué Zeus ou Jupiter, & d'avoir apporté d'Egypte toutes les fictions de la généalogie des dieux. Mais le récit naturel de l'hiſtoire détruit évidemment cette imputation, puiſque nous avons vu que tous les dieux de la Gréce y ont vécu dans un tems où les Egyptiens n'en avoient, ni ne pouvoient en avoir aucune connoiſſance. Pourquoi donc les accuſer d'avoir apporté en Gréce un culte, qu'ils ont toujours ignoré

---

[1] *Lib. VIII.*
[2] Euſeb. *Præpar. Evang.* l. 10. S. Epiphan. *Hæres.* l. 1.

juſqu'aux derniers tems de leur empire, lorſque les Grecs ont paſſé chez eux, & le leur ont fait connoître ?

Cécrops établi dans l'Attique, travailla doucement à gagner l'eſprit des habitans, en leur faiſant connoître l'avantage de la ſociété. Il les aſſembla d'abord, ou plutôt il les diviſa en douze cantons, qui prirent le nom de la principale habitation de chaque territoire. Quoique leurs noms ſe trouvent dans pluſieurs livres, il ne ſera pas inutile de les rapporter ici, & de dire quelque choſe de leur ſituation, de laquelle les auteurs modernes nous inſtruiſent aſſez mal.

Athènes, alors nommée *Cécropie*, étoit le premier quartier. La *Tétrapole* étoit le ſecond, ſitué au nord-eſt d'Athènes, & comprenoit les habitations d'Ænoé, Problinthe, Tricorinthe & Macathoa. En ſuivant la côte orientale de l'Attique, ſe trouvoient *Brancon*, qui étoit le troiſiéme quartier, puis *Thoricos* le quatriéme ; l'*Epocrie*, qui occupoit toute la pointe du promontoire Sunium, étoit le cinquiéme. En rentrant dans les terres, mais toujours à l'orient d'Athènes, on trouvoit *Aphidna*, depuis célébre par le ſéjour d'Héléne, qui étoit le ſixiéme ; puis *Sphittos*, ainſi nommé du fils de Trœſéne, qui étoit le ſeptiéme.

Phalére, au bord de la mer, étoit le huitiéme, au midi d'Athènes. La *Doélie*, au pied du mont Himette, & la *Céphiſée*, ſur la riviere de ce nom, étoit préciſément au nord. L'onziéme quartier, qui étoit *Eleuſine*, occupoit l'occident, & enfin *Œnoé* qui étoit le douziéme, faiſoit la frontiere de la Béotie au nord-oueſt : on le nommoit auſſi le quartier de Cithére, à cauſe du voiſinage de cette montagne.

Telle fut la premiére diviſion de l'Attique, dont le principal motif étoit la néceſſité, que Cécrops fit enviſager aux habitans, de s'unir enſemble, pour ſe défendre des ravages, que les Béotiens, qu'on nommoit alors Æones, faiſoient par terre, & les Cariens par mer : ce qui expoſoit le pays à une déſolation continuelle.

Il fit auſſi comprendre aux habitans de l'Attique, que le véritable moyen de ſe mettre en état de repouſſer leurs ennemis communs, étoit de vivre en paix les uns avec les autres ; ce qui ne ſe pouvoit faire qu'en appaiſant leurs guerres domeſtiques, & convenant entr'eux d'un arbitre, ou juge des différends qui pouroient ſurvenir dans chaque territoire. Cet avis fut ſi bien reçu, que les peuples établirent auſſi-tôt des Magiſtrats, auxquels ils confiérent l'autorité publi-

que, pour vuider toutes les difficultés. On les nomma *Pritanes*; & il y en avoit douze, ſelon le nombre des quartiers.

Cécrops fit encore une autre diviſion des habitans de l'Attique, ſelon l'idée de celle des conditions, qui étoit établie en Egypte. Ceux qu'il nomma *Eupatrides* étoient deſtinés aux magiſtratures & aux emplois de la religion : c'eſt pourquoi ils devoient s'appliquer à l'étude. Les autres devoient cultiver la terre, & fournir des ſoldats pour la défenſe commune. La troiſiéme profeſſion comprenoit toutes les ſortes d'ouvriers, qui exercent les arts néceſſaires aux commodités de la vie.

Enſuite Cécrops introduiſit l'uſage des habits; car avant lui les peuples, ou n'étoient pas habillés, ou ne couvroient qu'avec des peaux de bêtes certaines parties de leur corps. Les robes de lin furent depuis lui l'habit ordinaire des Athéniens; & ils ne les quitterent que peu de tems avant la guerre du Péloponnèſe, ſelon la remarque de Thucydide. (1)

Mais la plus importante des loix que Cécrops établit dans l'Attique, fut celle du mariage. Il paroît qu'avant lui les femmes n'étoient liées à aucun mari, &

[1] *Lib. I.*

qu'elles appartenoient au premier occupant, parce que les filles paſſoient entre les mains de tous ceux qui avoient la force de les enlever & de les garder, juſqu'à ce qu'ils en fuſſent las. Ainſi les enfans ne connoiſſoient leurs parens que par conjecture. Cécrops fit enviſager à ſes peuples la barbarie de cet uſage, & l'obſtacle qu'il mettoit à la ſociété. (1) De ſorte que depuis ce tems-là ils s'aſſujétirent à la loi du mariage, dans la forme qu'elle étoit pratiquée en Egypte : c'eſt-à-dire, que chaque homme s'unit à une femme, & qu'ils s'accoutumèrent à regarder cette union comme le fondement de la diſtinction des familles & de la propriété des biens. On ne fit point alors de ſcrupule des degrés de parenté, ſi ce n'eſt entre les enfans d'une même mere, comme Solon l'établit depuis par ſes loix.

Nous avons déja parlé des inſtitutions de Cécrops, par rapport à la religion, qu'il ſemble avoir fait le premier connoître aux Grecs. Mais ſoit qu'il les eût mal inſtruits, ou que l'homme lui-même ſoit incapable de conſerver un culte dans la ſimplicité de ſon inſtitution, ils ne tardèrent guère à charger leurs ſacrifices de cérémonies, & la doctrine de

[1] Suidas, *in Prometh.* Athénée, *l.* 13.

la piété, de fables & d'embéliſſemens humains, qui firent perdre entiérement l'idée de l'Etre parfait. Nous examinerons, ſelon l'ordre des tems, & par rapport aux événemens, le progrès de leur ſuperſtition.

Cicéron (1) attribue à Cécrops l'inſtitution des funérailles. Il dit qu'il apporta la coutume d'inhumer les morts, & de ſemer du grain ſur leur tombeau, afin qu'après avoir rendu le corps au ſein de la terre, mere de tout ce qui eſt engendré de la matiére, la même le remît dans le commerce des vivans, par le moyen des fruits qui ſervent à leur nourriture. *Ut ſinus & gremium quaſi matris mortuo tribueretur; ſolum autem frugibus expiatum ut vivis redderetur.* Il ajoute que l'enterrement étoit ſuivi d'un feſtin, dans lequel on parloit à la louange du mort dans les termes d'une exacte vérité, étant défendu d'y faire aucun menſonge, & c'étoit-là toute la cérémonie qu'on y apportoit. Mais dans la ſuite on rendit les funérailles plus ſomptueuſes & plus lugubres, juſqu'à ce que Solon les réduiſit à leur premiére ſimplicité.

C'eſt-là tout ce que l'on ſait des actions de Cécrops, qui a vécu 50 ans

(1) *De Legibus, l. 2.*

depuis ſon arrivée en Gréce. La fable en a fait un monſtre, moitié homme & moitié ſerpent : ce que les allégoriſtes ont expliqué de l'inſtitution du mariage, qui a en quelque façon compoſé l'homme de deux corps différens ; d'autres l'ont expliqué de ſa naiſſance (1) étrangere ; d'autres de la grandeur de ſon corps ; d'autres enfin de ce qu'il parloit deux langues, & qu'il étoit inſtruit des mœurs de deux nations.

Il laiſſa trois filles, Agraulé, Herſée & Pandroſie, dont les deux premieres eurent, à ce que dit la fable, l'imprudence d'ouvrir un panier où Minerve avoit enfermé Erychton ; de quoi elles furent punies par une fureur, qui les porta à ſe précipiter. La troiſiéme ayant mérité la confiance de la Déeſſe, planta le célébre olivier, qu'on voyoit dans le Pandroſion de la citadelle d'Athènes, & qui en contenoit les deſtins, comme le figuier (2) de Rome. Cicéron dit quelque part, que ces filles furent d'illuſtres héroïnes, qui rendirent de grands ſervices à leur patrie.

Deucalion, roi de Lycorie.

Les marbres placent en la neuviéme année de Cécrops, 3105 de la Pé-

(1) Diod. *l.* 1. *Biblioth. hiſtor.* Syncelle & Euſebe *in Chronic.* n°. 460. Euſtathe *in Dionyſium Perieget.*

(2) Ficus Ruminalis.

:iode Julienne le régne de Deucalion dans la Lycorie, proche le Parnaſſe. C'eſt ainſi qu'ils s'en expliquent, contre e langage de Pauſanias, qui veut que Lycorie ait été, non une province, mais ne ville ſituée ſur le ſommet de la monagne, en un lieu, où les hurlemens des oups appellerent Deucalion, dans le ems qu'il étoit en peine de s'échaper à 'inondation du pays où il faiſoit ſa deneure. Mais nous verrons plus bas, que Deucalion ſe retira à Athènes, & non ıas à Lycorie, qu'il fut au contraire contraint d'abandonner. Or cette époque eſt rès-conſidérable, en ce que l'on en peut aire uſage, pour déterminer le tems où es dieux de la Gréce *Ourane*, *Kronos* & *Zan* ont vécu, parce qu'il étoit leur parent très-proche, ſelon la généalogie d'Apollodore (1).

En effet, Deucalion étoit fils de Prométhée, qui l'étoit de Japhet & de la ymphe Aſie, comme celui-ci étoit orti d'Ourane & de Titée. Par conſéquent Japhet étoit frere de Kronos, & Prométhée couſin germain de Zan ou Jupiter & de ſes deux freres. Ainſi Deucalion ſe trouvoit ſeulement d'un degré de énération au-deſſous de l'âge de celui ui a été reconnu pour le maître de tous es dieux.

(1) Apollod. *l.* 1.

Il y a beaucoup d'apparence que la famille de Japhet n'avoit pas vécu en bonne intelligence avec celle de Kronos, ou que s'il y en avoit eu quelqu'une, elle avoit été interrompue par de cruelles diviſions. Cela eſt en quelque ſorte prouvé par la fable, qui fait une fiction de la fin déſaſtreuſe de Prométhée, & qui parle des punitions de ſes frères Epiméthée, Atlas & Ménécée, comme de châtimens divins.

Il ſeroit inutile de rechercher la cauſe de ces diviſions domeſtiques, dont l'antiquité & la fable nous dérobent également la connoiſſance. Il ſuffit, après ce que nous avons dit du régne des dieux, de pouvoir, à l'aide de cette époque, déterminer à-peu-près l'âge de Jupiter, qui ayant, ſelon le P. Pezron, regné 62 ans, peut avoir commencé l'an 3040 de la Période Julienne; enſorte qu'il ſeroit mort environ l'an 3102, & que Deucalion profitant de la foibleſſe ou de l'indulgence de ſes enfans, ſe ſeroit retiré aſſez loin de leur pays de Theſſalie dans les environs du mont Parnaſſe, où il auroit commencé à former un établiſſement environ l'an 3105, 1573 avant l'ére vulgaire, à la fin du régne de Triopas 7e roi d'Argos. Que ſi ſur le fondement de cette époque, nous remontons au tems de la premiere incurſion des Sacques ou

Scythes, nous pouvons dire qu'ils ſont paſſés en Arménie ſous la conduite de Manée, à-peu-près l'an 2800 de la Période Julienne, en Cappadoce ſous celle d'Acmon, environ 60 ans après, & en Gréce ſous celle d'Ourane environ l'an 2920, qui eſt la 135e de l'ére Argienne.

Régne de Cranaüs.

Après la mort de Cécrops, CRANAUS, Grec & Athénien de naiſſance, lui ſuccéda dans le gouvernement, peut-être en exécution de la derniere volonté du légiſlateur, peut-être auſſi par le choix des peuples, qui avoient la liberté d'élire leurs magiſtrats.

Cranaüs ne gouverna que neuf ans; & nous aurions peu de choſe à dire de ſon regne, ſi les Marbres n'y plaçoient deux événemens conſidérables.

LE PREMIER eſt le jugement rendu par l'Aréopage entre Neptune ou Poſeidon, roi d'une partie de la Theſſalie, & Mars, autre tyran des mêmes quartiers, au ſujet de la mort de Halirothius, fils du premier, tué par le ſecond. Pauſanias (1) rapporte aſſez vraiſemblablement la cauſe de ce meurtre à l'inconti-

(1). *Lib. I.*

nence du mort, qui avoit forcé la fille de Mars nommée *Alcippe*. L'Aréopage jugea en ſa faveur; & la fable n'a pas manqué d'embellir cette hiſtoire, en diſant que douze dieux s'étoient mêlés dans le nombre des ſénateurs, pour donner leur voix dans ce jugement.

Voici une ſeconde preuve de l'âge des dieux. Poſeidon, que nous prenons pour Neptune, vivoit encore après la mort de ſon aîné, pendant le regne de Cranaüs, & il commandoit ſur les rivages de la Theſſalie; ce qui lui ayant donné occaſion d'équiper des vaiſſeaux, ou plutôt des barques, & de courir les côtes voiſines, on l'a pris dans la ſuite pour la divinité des mers, ſur leſquelles il avoit exercé ſa puiſſance pendant ſa vie. Mais parce que le pays de ſa demeure ordinaire étoit fécond en beaux chevaux, & qu'il étoit adroit & vigoureux pour les conduire, on n'a pas manqué de lui conſacrer après ſon apothéoſe, ces animaux dont il avoit mieux qu'un autre fait connoître l'uſage.

Quant à Mars, on convient qu'il étoit fils de Junon femme de Jupiter, qui pour ſe vanger des infidélités de ſon mari, ſe retira d'auprès de lui, excita ſes parens & ſes ennemis à lui faire la guerre, & prétendit être en droit d'uſer de ſa beauté, comme Jupiter faiſoit de

ſa force. Etant donc devenue groſſe, elle donna la naiſſance à cet enfant, & en accoucha dans la Thrace. La paix s'étant faite enſuite entre les époux, & Mars étant devenu homme, il ſignala ſi bien ſon courage, que tout illégitime qu'il étoit, il s'acquit une province & y regna dans le voiſinage de Poſeidon. C'eſt ce qui donna lieu au différend que le Sénat d'Athènes jugea pour lors. On avoit ignoré le tems de l'inſtitution de ce tribunal, avant la découverte des marbres, qui ne permettent plus de la apporter à un autre que Cécrops, puiſqu'il étoit déja dans une ſi grande réputation dès la premiére année de Cranaüs, que les étrangers venoient de bien loin ſe ſoumettre à ſon jugement. Long-tems près ceci, Solon, autre légiſlateur d'Athènes, changea & réforma pluſieurs choſes dans le choix des Sénateurs & la forme de leurs arrêts.

Le second événement que les marbres rapportent au regne de Cranaüs, eſt le *déluge de Deucalion*, arrivé dans la 4e année, qui étoit la 3149 de la Période Julienne. Les Marbres diſent ſimplement qu'il arriva une inondation; que les pluyes obligerent Deucalion de quitter la Lycorie, & de ſe retirer à Athènes, où il ſacrifia à Jupiter ſauveur. Hérodote en fait une plus ample deſ-

cription, (1) diſant que ce déluge arriva dans la Theſſalie, qui eſt toute environnée de montagnes, par une ſubite inondation du fleuve Pénée, qui reçoit une infinité d'autres rivieres; mais que Neptune qui regnoit alors, élargit le détroit par lequel ce fleuve ſe décharge dans la mer, & fit écouler les eaux par ce moyen. C'eſt encore une raiſon de la puiſſance qu'on attribue, à cet homme diviniſé, ſur l'élément liquide.

Deucalion a paſſé chez les anciens pour le premier homme qui a bâti des villes, élevé des temples aux dieux, & régné ſur ſes ſemblables. Le Scholiaſte d'Apollonius Rhodien, (2) dit qu'il dreſſa un autel aux douze dieux dans la Theſſalie; & tous les auteurs conviennent ſi unanimement de ſa bonté, que, vû l'injuſtice & les autres crimes héréditaires dans ſa famille, on peut le regarder avec ſa femme Pirrha, fille d'Epiméthée, comme les premiers hommes de leur race, les autres n'ayant rien eu d'humain que la figure & l'emportement.

Je le ſoupçone néanmoins d'avoir été le premier auteur du renverſement de la belle idée que Cécrops avoit appor-

(1) Hérodote, *lib. VII.*
(2) *Argon. l. III.*

e d'Egypte. En effet, les Marbres
oient fait une deſcription du ſacrifice,
il offrit à Athènes, qui eſt effacée;
ais dont quelques lettres reſtées me
nt juger qu'il immola des animaux.
eſt certain d'ailleurs, qu'il corrompit
notion de la divinité, en multipliant
s objets du culte public, faiſant adorer
s princes de ſa famille. Peut-être qu'il
ivit en cela l'uſage déja établi; peut-
re auſſi qu'il en fut l'inventeur : du
oins il eſt certain que ſon ſéjour dans
Attique fut une occaſion d'y répandre
s ſuperſtitions. On lui attribue encore
nſtitution de l'oracle de Dodone;
ais Hérodote aſſure qu'il devoit ſon
igine à l'Egypte.

Cranaüs ne régna que neuf ans, ayant
é chaſſé, l'an 3154 de la Période Ju-
enne, par AMPHICTION, que quel-
es-uns font fils de Deucalion, les au-
es de Hellen, tous les deux ſans véri-
, pour les raiſons que l'hiſtoire va
ous fournir. Il vaut donc mieux le
endre pour un Athénien, dont on
nore la famille. On ne ſait rien non
lus de ſes exploits, ni de ſa maniére
e gouverner, ſinon qu'il fut dépouillé
e la ſouveraineté par ERICHTON, après
n régne de dix ans : mais il tombe ſous
n régne quatre époques très-importan-

tes, deſquelles il eſt néceſſaire de dire quelque choſe.

Amphiction, fils de Deucalion, régnoit aux Thermopyles, en la 2e année d'Amphiction, roi d'Athènes : par conſéquent c'eſt à tort qu'on les confond l'un avec l'autre. Ce prince (puiſque l'uſage eſt de nommer ainſi ceux qui ont gouverné des états, quoique cette qualité ait été tout-à-fait inconnue aux Grecs) ce prince, dis-je, imitant la piété de ſon pere, & voulant avancer le culte des dieux & l'union des Grecs, afin que, comme le dit un ancien, étant amis les uns des autres, ils fuſſent plus terribles aux étrangers, procura une confédération de douze peuples, qui s'aſſembloient deux fois l'an aux Thermopyles, pour faire des ſacrifices communs, & pour délibérer ſur les affaires publiques ou particuliéres de chaque peuple. Ces aſſemblées ſe nommérent Amphictiones, du nom de leur auteur. On les appella auſſi le *Conſeil des Portes* (1), à cauſe qu'il ſe tenoit au paſſage des montagnes, ou parce qu'enſuite il ſe tint à la porte du temple de Cérès, ou de celui d'Amphiction, qui furent l'un & l'autre élevés long-tems après dans le

(1) Hérodote, *lib.* VII.

eu le plus étroit des Thermopyles.

Des douze peuples entrés dans cette ſociation, ſept étoient au nord du dé-oit, ſavoir les habitans du mont Œta, s Maliens, les Phtiotides, les Theſ-liens, les Dolopes, les Magnétes & s Perhébiens : cinq étoient au midi, s Locriens, les Phocéens, les Do-ens, les Béotiens & les Ioniens, c'eſt-dire les peuples d'Attique. On voit r là que les Grecs avoient déja com-encé à ſe diviſer en différens peuples, que pour prévenir les inimitiés, qui ouvoient naître de cette diviſion, les giſlateurs ſongeoient à les réunir au oins par des alliances.

Après Amphiction, la poſtérité jugea bien de ſon deſſein, que ſur ce mo-le on fit une infinité d'autres pareils ablifſemens, ſous le même nom de onſeils Amphictioniques.

L'ANNÉE SUIVANTE, c'eſt-à-dire, n 1357 de la Période Julienne, HEL-N, autre fils de Deucalion, régnant ns la Phtiotide, devint par ſa bonne nduite ſi fameux, & ſi chéri de tous s peuples du continent, qu'ils chan-rent volontairement à ſon honneur le om de la nation, pour prendre celui Hellénes, & donnérent à la Gréce lui de Hellas. Ce n'eſt pas que l'on oive penſer, que tous les Grecs pri-

rent ce nouveau nom à la fois, par conſidération pour ce prince. Strabon (1) nous dit fort bien, que le nom des Grecs a changé diverſes fois, tantôt ſelon les idées des poètes, qui ont été bien-aiſes d'avoir pluſieurs ſynonymes pour exprimer la nation en général, tantôt auſſi & plus véritablement, par alluſion au nom des princes les plus fameux qui y ont régné. Ainſi nous voyons, par exemple, que le nom d'Argos ou d'Argolide s'eſt communiqué à la plus grande partie du Péloponnèſe, par uſage; mais que l'Argolide a elle-même changé pluſieurs fois de nom; tantôt elle a été nommée *Apie*, à cauſe du roi Apis; tantôt *Jaſus*, par la même raiſon, à l'égard de Criaſus; tantôt *Danaïs*, par rapport à Danaüs, plus illuſtre que ſes prédéceſſeurs; & enfin que ce nom même de *Danaïs* eſt devenu commun à toute la Gréce, comme on le voit par une infinité d'exemples des poètes Grecs & Latins. De la même maniére, le nom de Hellénes s'eſt introduit avec plus de ſuccès qu'aucun autre, parce que les Grecs le trouvérent plus doux à l'oreille & à la prononciation.

Dans le fait, ce nom n'étoit propre, ſelon Strabon, qu'aux Myrmidons de

(1) Strabon, *l. VIII.*

heſſalie, leſquels étoient auparavant uls nommés *Graikoi ;* car l'appellation *Pan-Graikoi* ne convient qu'à la généralité des peuples compris entre la lacédoine & le pas des Thermopyles. lais ce qui a beaucoup contribué à endre ce nom de Hellénes, ce ſont les olonies répandues par-tout le continent, & même dans le Péloponnèſe, par s enfans & petits-enfans de Hellen, omme nous le dirons dans la ſuite. 'autres néanmoins ont prétendu que le om de Hellen eſt purement phénicien, gnifiant à la lettre un nomade ; & qu'il ur donné aux Grecs par les Syriens, ar rapport aux mœurs, qu'ils obſervènt chez eux dans leur premiére découerte.

Cette époque eſt d'ailleurs remarquale, en ce qu'elle nous fait connoître ue les Colonies grecques, qui ont paſſé n Italie, telles que les Latins, Umriens, Œnotriens, Samnites, &c. leſuelles ont gardé les noms de Gréce & e Grecs dans leur langue, ſont plus anciennes que le tems dont nous parlons. Cette remarque eſt du ſavant P. Pezron.

Les Marbres, qui ont conſervé le om de deux des enfans de Deucalion, ous préſentent ici une occaſion fort narelle de parler de ſa poſtérité, qui a onné des ſouverains à une grande par-

tie de la Gréce; mais, par malheur, l'hiſtoire en eſt fort imparfaite, puiſqu'elle n'a rapporté que les noms des enfans de HELLEN, qui furent ÆOLE, DORUS & XUTHUS, & qu'elle a négligé les autres. Le premier régna dans la Theſſalie; le ſecond dans la Doride, au voiſinage du Parnaſſe; & le troiſiéme dans l'Attique. Les deux premiers ont fait paſſer leurs noms aux peuples qu'ils ont gouvernés: mais XUTHUS, qui épouſa une fille d'Erichton, roi d'Athènes, laquelle lui fit obtenir la Tétrapole d'Attique, engendra deux enfans, ION & ACHÉE, qui ont été chefs de colonies, & ont donné leur nom aux Achéens & aux nouveaux Ioniens qu'ils conduiſirent dans le Péloponnèſe. Ils y occupérent la rive méridionale du golfe de Corinthe, qui, ſelon Strabon, s'appelloit pour-lors *Égialée*, d'un nom commun à tous les bords de la mer, mais que l'uſage lui avoit rendu particulier. Théſée voulut dans la ſuite, comme nous le dirons dans l'hiſtoire de ſon régne, faire connoître la vraie diſtinction des deux Ionies. C'eſt pourquoi il fit dreſſer la fameuſe colonne de l'iſthme avec ſes inſcriptions. A l'égard de l'Achaïe, & du nom de ſes peuples les Achéens, d'où les poètes ont pris celui d'*Achivi*, qu'ils ont donné à tous les Grecs; Strabon en rapporte l'o-

gine aux Arcadiens, qui étant premiérement ſortis du Péloponnèſe, ſous la nduite d'Achée fils de Piranthe, s'étairent, comme nous l'avons dit, en heſſalie; d'où ils revinrent avec les éraclides en Laconie. Il ajoute que s'ént depuis laſſés de leur domination, rès avoir pris TISAMÉNE, fils d'Oſte, pour leur chef, ils occupérent les rres que les nouveaux Ioniens avoient andonnées, pour paſſer en Aſie, & conſervérent ſous le gouvernement leurs rois juſqu'à Ogygès: après quoi prirent la forme de république, ſous nom de la Ligue d'Achaïe, qui s'eſt aintenue juſqu'au tems des Romains.

Mais pour revenir aux enfans de Deulion, ÆOLE eut de la nymphe Enarte, ſept fils & cinq filles. Il en ſortit un ombre extraordinaire d'autres enfans, ont nous ne donnons point l'énumération & la poſtérité, pour éviter la proxité & l'ennui d'un diſcours, qui ne ontiendroit que des noms.

rrivée de Cadmus dans la Béotie. Fondation de la ville de Thèbes. Lettres apportées en Gréce.

LA TROISIÉME ÉPOQUE, qui tombe ous le régne d'Amphiction, eſt l'arrivée e CADMUS dans la Béotie, & la fondaion de la ville de Thèbes. Ce nouveau

conducteur d'une colonie étrangére, étoit fils d'Agénor, ſoit de la race des rois d'Argos, ſoit d'un roi de Phénicie, ſoit même d'un Egyptien. Toutefois, il y a ſi peu de vraiſemblance aux deux derniéres opinions, que je ne puis m'empêcher de me déclarer pour la premiére, en reconnoiſſant que Cadmus, ſorti de l'Argolide, ou ſeul, ou avec ſon pere Agénor, paſſa en Orient & dans la Phénicie, où il demeura quelque tems, à s'inſtruire des mœurs & des arts pratiqués dans ces pays-là; mais que touché du deſir de revoir la Gréce, ou obligé par le commandement de ſon pere à chercher ſa ſœur, qui avoit été enlevée, (car il faut donner quelque choſe à l'idée que la fable préſente) il monta ſur des vaiſſeaux phéniciens avec quelques compagnons de ſa fortune, & ſa mere Théléphaſſa; mais que, comme la navigation n'étoit point encore ſure, & que peut-être même il voyageoit à l'avanture, il fit quantité de fauſſes routes, & ne s'arrêta enfin dans la Béotie, que parce qu'il lui fut impoſſible de s'en éloigner.

Avant de pouſſer plus loin le récit des avantures de Cadmus, il eſt néceſſaire, ce me ſemble, de donner les raiſons ſur leſquelles je me fonde pour rejetter l'opinion de ceux qui le font fils d'un

d'un roi de Phénicie, ou qui le font deſcendre d'un Epaphus, roi d'Egypte, pere de la nymphe Lybie, qui devint, ſelon Apollodore, mere d'Agénor & de Bélus, par ſon commerce avec Neptune.

Premiérement, toute la généalogie que donne Apollodore eſt viſiblement fabuleuſe; car il n'y a jamais eu de roi en Egypte nommé Epaphus, ni Bélus n'a point été frere d'Agénor. Il n'eſt pas moins évident que Phénix, prétendu frere de Cadmus, n'a point donné ſon nom aux parties maritimes de la Syrie, non plus que Cilix à la Cilicie : car le premier a peuplé la partie orientale de la Thrace ſur le Pont-Euxin, & quelque partie de la Bithynie dans l'Aſie mineure, pays bien différens & bien éloignés de la côte de Syrie; & le nom du ſecond eſt manifeſtement ſuppoſé, parce que la Cilicie a tiré le ſien de la nature de ſon terrein, qui eſt dur & pierreux, comme tout le monde en convient, & que le nom l'exprime en phénicien. De plus, ceux qui, comme Bochart, ont recherché plus ſoigneuſement les étymologies anciennes, ont trouvé que Cadmus, loin d'avoir été fils d'un roi de Phénicie, pouvoit bien avoir été ſon cuiſinier, ou, tout au plus, le maître de ſa milice. Il eſt vrai qu'ils veulent abſo-

lument que le nom de Cadmus vienne de l'hébreu *cadmoni*, qui ſignifie *oriental*, & que ce ſoit une preuve qu'il étoit Phénicien d'origine, puiſque d'ailleurs on trouve l'ancien langage béotien rempli de mots ſyriacs, & que l'on ſait auſſi que Cadmus a apporté de Syrie dans la Gréce l'alphabet & l'uſage des lettres. Mais il eſt viſible que tous ces faits ne prouvent rien de poſitif contre l'origine grecque de Cadmus, dès que l'on ſuppoſera qu'il a vécu aſſez long-tems parmi les Phéniciens, pour s'inſtruire des arts qui leur étoient propres. L'on convient d'ailleurs qu'il étoit fils d'Agénor; & que celui-ci étoit conſtamment un Grec de la race des Inachides, rois d'Argos. Sur ce fondement, je ne puis me réſoudre à chercher au loin ce que je trouve ſous ma main, avec une entiére convenance de tems & de générations: car CROTOPUS, roi d'Argos, fils d'Agénor, a certainement vécu du tems de Cécrops; & par conſéquent CADMUS, l'un des enfans du même Agénor, a pu arriver dans la Gréce, peu de tems après la mort de ſon frere aîné, après avoir vécu quelque tems dans la Syrie, & avoir eſſuyé diverſes avantures dans ſes voyages, que nous allons examiner.

Cadmus ſorti de Phénicie, avec un nombre de compagnons du même pays,

fut d'abord battu de la tempête, & obligé d'aborder à l'île de Rhodes: preuve certaine qu'il avoit ſuivi la côte d'Aſie dans ſon voyage. Là, il s'aquitta d'un vœu, qu'il avoit fait à Neptune dans le péril. Il bâtit un temple près de la ville de Jaliſe; & ce temple devint illuſtre dans la ſuite, par une ſociété & une ſucceſſion de prêtres. Marsham a prétendu, ſur l'autorité de Porphyre, que le ſacrifice d'un homme qui ſe faiſoit autrefois à Rhodes, avoit commencé dans ce tems-là: ce qu'il avance ſans la moindre preuve. Mais c'en eſt une pour nous de l'origine grecque de Cadmus, d'autant qu'un Syrien n'auroit pas connu le culte de Neptune.

De Rhodes, Cadmus navigea à l'île de Thaſe, alors fréquentée des Phéniciens, qui en fouilloient les mines; mais y ayant trouvé peu de profit, il paſſa dans la Thrace, où il perdit ſa mere, que l'âge & les fatigues de la mer avoient épuiſée. Il y fit connoiſſance avec les habitans du pays, & apprit d'eux, 1°. de nouvelles cérémonies de religion, qui étoient depuis peu établies en Samothrace, dans leſquelles il ſe fit initier, malgré la peine & la bizarerie de ces myſtères; mais il s'agiſſoit de ſe donner une nouvelle autorité ſur l'eſprit de ſes compagnons. 2°. Il fut viſiter les mines du

mont Pangée ; & ce fut là qu'il apprit non-ſeulement la maniére de fondre le cuivre, mais l'art d'en forger des armes offenſives & défenſives, dont il porta le premier l'uſage dans la Gréce, long-tems avant l'invention du fer. Il quitta enfin la Thrace, & s'efforçant de regagner Argos, il fut jetté par la tempête ſur la côte de Theſſalie. De-là, il vint à Delphes, pour conſulter l'oracle ; & l'on dit que, ſans répondre à la queſtion du lieu, où il pouroit trouver ſa ſœur, il lui ordonna de fixer ſon ſéjour au lieu, qui lui ſeroit montré par une vache d'un certain poil. En exécution de ce commandement, il s'établit dans la contrée que l'on a depuis nommée *Béotie*, au lieu où Thèbes a été bâtie ; il y éleva une fortereſſe qui fut nommée *la Cadmée*. Mais la fable a chargé cet événement de l'avanture d'un dragon, dont Cadmus ſema les dents, après l'avoir tué, & qui fit naître des ſoldats.

Mais c'en eſt aſſez ſur les avantures & les voyages de Cadmus. Examinons par ordre les effets de ſon retour dans la Gréce, c'eſt-à-dire, les nouveaux uſages qu'il y porta. Le plus conſidérable eſt celui de l'écriture ; de cet art prodigieux, par lequel les hommes ſe communiquent leurs penſées, malgré la diſtance des lieux & des tems ; de cet art

qui fait le fondement de tout ce que les hommes ont de capacité & de connoiſſances ; ſans lequel le paſſé ne ſeroit pour nous qu'un cahos ténébreux & inconnu, & toute la vie qu'une perpétuelle ignorance. A la vérité, l'écriture ne fut pas miſe d'abord au point de ſa perfection : Cadmus n'apporta d'orient que ſeize lettres, parce que les Phéniciens n'en avoient point encore davantage alors. On ſait combien les Grecs ont été attentifs dans la ſuite des âges à cultiver leur langue, & par quel progrès ils ont pareillement perfectioné leur écriture. Mais on ne ſauroit ravir à Cadmus & à ſes compagnons la gloire de l'invention.

Les premiers monumens d'écriture ſe ſont trouvés dans les tombeaux de la Béotie, ou dans le temple de Delphes, dédiés par des Thébains. Mais ce qui prouve évidemment que l'art d'écrire eſt venu d'orient, où Cadmus l'avoit appris, c'eſt que les anciennes inſcriptions dont nous parlons, étoient écrites de la droite à la gauche, comme on le pratique encore en Syrie : & dans la ſuite, quand l'écriture devint plus commune en Gréce, on écrivoit des deux côtés, en ſorte que la ſeconde ligne recommençoit ſous l'endroit où la premiére avoit fini ; & l'on appella depuis

cette maniére, *Bouſtrophedon*, c'eſt-à-dire, *retour des bœufs*, par la comparaiſon priſe du labourage, dont les ſillons recommencent du côté où ils ont fini.

On attribue à Cadmus la régle des années, telles qu'on les a formées dans la Gréce, juſqu'au tems des Philoſophes, qui étudiérent & connurent avec plus de préciſion le mouvement journalier du ſoleil & de la lune. Nous avons déja fait voir, que les années grecques étant lunaires, elles n'ont point tiré leur forme d'Egypte, où on les faiſoit ſolaires; mais de Syrie, où les Juifs même obſervoient les nouvelles Lunes.

Cadmus mit auſſi en vogue le culte de Bacchus, ſoit que ce fût en effet une divinité d'orient, ſoit qu'il y ait eu de ſa part une fineſſe particuliére pour couvrir l'honneur de ſa fille, comme Diodore l'en accuſe, (1) en diſant qu'il ſe ſervit heureuſement de la conjoncture de la couche prématurée de ſa fille, & des marques naturelles de ſon enfant, pour répandre dans le public, que c'étoit Oſiris, qui paroiſſoit une ſeconde fois dans le monde; le tout en conformité de la Mythologie égyptienne, qui déterminoit les marques viſibles, ſous leſquelles il plaiſoit aux dieux de ſe cacher, en ſe communiquant aux hommes.

(1) Diodore Sicul. *lib. IV.*

On n'eſt point d'accord ſur le pays de la naiſſance de Bacchus. Homère le fait naître en Arabie; d'autres y mettent ſeulement ſon éducation. Les uns le font originaire de Tyr; les autres, dans l'idée grecque, le font naître de Sémelé, fille de Cadmus: mais preſque tous ſe ſont accordés à en faire un conquérant de l'Orient, ſans qu'on en trouve néanmoins aucun veſtige dans l'hiſtoire. Il y a bien de l'apparence que cette divinité eſt imitée d'Egypte, & qu'elle eſt la même qu'Oſiris ſelon Diodore, ou que l'Adonis des Syriens, comme Auſone l'a dit. (1) Quant à ceux qui veulent que ce ſoit Moyſe, quoiqu'il n'y ait rien de plus ingénieux que la maniére dont on en compare les actions de l'un avec les fictions formées ſur la vie de l'autre, la chronologie démontre invinciblement leur erreur, puiſque Cadmus a précédé les miracles de Moyſe de 67 ans. La culture des vignes, les furies des Bacchantes, les ſacrifices & la vénération du Phallus ont été les ſuites du culte de cette divinité; ce qui ne peut avoir aucun rapport avec Moyſe, quand même l'on rejetteroit, contre toute apparence, juſqu'au tems de Mélampus & d'Orphée, l'introduction du culte de Bacchus.

(1) *Miobarb. Epigram.* 29.

On attribue encore à Cadmus la découverte de quelques mines d'or dans la Thrace (1) & dans l'île de Thaſe, à laquelle on croyoit que ſon frere THASUS avoit donné ſon nom, ſelon le témoignage d'un ancien hiſtorien, nommé *Conon*, rapporté par Photius. (2) Il eſt certain, d'ailleurs, que les Thraces & les Macédoniens ſe ſont adonnés à la recherche des métaux dès la premiére antiquité, & que Cadmus apprit parmi eux la maniére de revêtir les armes offenſives & défenſives, d'un airain endurci, qui tenoit lieu de fer dans ces premiers tems.

Enfin Cadmus fut le premier Grec initié dans les myſteres de Samothrace, où l'on adoroit les dieux Cabires, c'eſt-à-dire, forts & puiſſans. Diodore même ajoute qu'il y épouſa Hermione, ſœur de Jaſion, premier inſtituteur de ces myſteres; ce qui le faiſoit regarder par ſes compagnons comme une perſonne ſacrée, & ne contribua pas peu au ſuccès de ſon entrepriſe. Il vécut toujours en trouble juſqu'à ſa vieilleſſe, que de nouveaux mouvemens populaires l'obligérent d'abandonner la Cadmée, & de ſe retirer ſur la côte d'Illyrie, au lieu nom-

(1) Pline, *lib.* VII. *c.* 50.
(2) Photius, *Bibl. num.* 37.

mé *Enchelée*, où il mourut avec ſa femme Hermione : & ils furent enterrés dans un tombeau, ſur lequel ſe voyoit la figure d'un ſerpent ; ce qui a donné lieu à la fable de ſa métamorphoſe. Nous traiterons plus amplement de ce premier roi de Béotie, dans l'hiſtoire de Thèbes.

Mais nous obſerverons ici, par rapport à celle d'Athènes, que Cadmus amena d'orient une certaine eſpéce de Syriens, qui étoient ſurnommés *Géphiréens*, leſquels s'établirent à Tanagre, ſur le bord de la mer de Béotie, d'où étant chaſſés par les Béotiens, quand ils firent la conquête de la Cadmée, environ 60 ans après la priſe de Troye, ils furent reçus de la bourgeoiſie d'Athènes, à certaines conditions, qui conſervérent leur diſtinction. HARMODIUS & ARISTOGITON, qui délivrérent Athènes de la domination des enfans de Piſiſtrate, étoient Géphiréens.

LA QUATRIÉME ÉPOQUE du régne d'Amphyction, qui tombe en ſa huitiéme année, eſt fort incertaine, parce que les Marbres ſont effacés en cet endroit, & ne laiſſent lire que quatre lettres, qui compoſent le mot ΝΕΩΝ, lequel ſe peut rapporter à différens pays. Marsham a voulu l'entendre de la Laconie. Selden a cru qu'il avoit rapport aux

Phéniciens; & c'eſt auſſi mon ſentiment, quoique je ne le ſuive pas dans l'opinion que les Marbres parlent ici des royaumes de Tyr & de Sidon. Je crois au contraire, qu'il s'agit de la peuplade que PHÉNIX conduiſit en Thrace & en Aſie, où il établit un royaume, dans lequel PHINÉE, l'un de ſes deſcendans, régnoit au tems de l'expédition des Argonautes, comme on le peut voir dans Apollonius le Rhodien, & ſon Scholiaſte. Cependant, j'avoue que ma conjecture eſt ſi peu fondée, que je ſuis prêt d'embraſſer toute autre opinion qui ſera plus probable.

L'ÉPOQUE certaine du commencement de la royauté d'ERICHTON dans la Période Julienne, eſt l'année 3165, commencée ſeulement de 74 jours; ce que nous marquons avec préciſion pour ſervir de régle aux années ſuivantes.

C'eſt ce prince, que la fable dit avoir été produit par Vulcain, dans un effort que ce dieu fit inutilement ſur Minerve, qui rejettoit ſa paſſion. Il fut enfermé dans un panier, & confié à la garde des filles de Cécrops, dont la curioſité fut punie, comme nous l'avons dit. La même fable prétend que cet enfant étoit moitié ſerpent; & d'autres ſe contentent de dire qu'il avoit les jambes difformes, ce qui

lui donna lieu, pour cacher ou pour ſoulager ce défaut naturel, d'inventer l'uſage des chariots. C'eſt en effet un caractère ſingulier, par lequel les Marbres même ont pris ſoin de le diſtinguer.

Il ne me paroît pas bien néceſſaire d'entrer dans la diſcuſſion traitée par de célébres auteurs, (Scaliger, Selden) ſi Trochile, Argien, fils de Callithie, premiére prêtreſſe de la Junon d'Argos, ou ſi un autre, nommé Orſilochus, avoit inventé les attelages avant Erichton. Euſébe favoriſe ce ſentiment, par rapport à Trochile, que nous avons vu avoir été banni d'Argos par le crédit d'Agénor, ſous le régne de Triopas.

Les Marbres placent l'époque de l'arrivée de DANAUS à Argos, en la troiſiéme année d'Erichton, qui tombe préciſément dans la Période julienne, à l'année 3168, commencée depuis 103 jours, 1511 avant l'Ere chrétienne. Comme nous avons déja traité de cette époque célébre, qui lie enſemble les événemens de l'hiſtoire d'orient & de celle d'occident, nous n'en dirons rien davantage.

L'inſtitution des fêtes *Panathénienes* ſe peut rapporter, ſelon l'autorité des Marbres, au régne d'Amphyction & à l'année 3158, 1505 avant l'ere chrétienne. On peut même, ſelon Hérodote, en chercher l'origine dans les cérémonies d'E-

gypte, apportées en Gréce par Cécrops. Mais parce qu'Erichton les célébra avec une pompe nouvelle, & qu'il y joignit des jeux & des courſes de chariots; les Marbres, qui ont été fort exacts à marquer les commencemens de tout ce qui a du rapport aux ſpectacles publics, parce que c'étoit la paſſion commune de tous les Grecs, n'ont pas manqué d'en faire une époque particuliére au régne de ce prince. On appelloit ces jeux *Panathéniens*, non-ſeulement parce que les douze peuples d'Attique en étoient les principaux acteurs; mais encore parce que tous ceux qui faiſoient profeſſion d'honorer la déeſſe Minerve, étoient invités à y prendre part.

La fête conſiſtoit, outre les ſacrifices, en une illumination générale de toutes les maiſons, à la ville & à la campagne. On avoit ſoin d'allumer des lampes où l'huile étoit mêlée avec du ſel, & de les faire bruler toute la nuit aux fenêtres des maiſons. On faiſoit même des cavalcades & des courſes à cheval, où l'on portoit ces ſortes de lampes; & l'on terminoit la ſolemnité par des jeux, où l'on faiſoit courir des chevaux & des chariots. Les Grecs eurent dans la ſuite une paſſion ſi demeſurée pour ces ſortes d'exercices, qu'il n'y eut point de héros qui n'inſtituât de nouveaux jeux, les

conſacrant toujours à l'honneur de quelque divinité.

Les Marbres rapportent à la même année l'apparition de la déeſſe mere des dieux, dans la montagne de Cybéle en Phrygie. Certainement, le culte de cette divinité a commencé en ce pays, où les villes de Peſſinunte, de Sypilé, de Smyrne, de Magnéſie, &c. ont fait une profeſſion particuliére de l'honorer; mais on ne ſauroit dire préciſément ce que c'eſt que l'apparition, dont le marbre apporte l'époque, à moins de l'expliquer par Hérodien, comme a fait Marsham.

Cet auteur dit que les Peſſinuntins voient un ſimulacre de leur déeſſe, qu'ils diſoient être tombé du ciel, & n'avoir jamais été retouché de la main d'aucun homme. L'on ſait d'ailleurs que le temple de Peſſinunte étoit ſi reſpecté, que ſes prêtres ont été long-tems les ſouverains du pays, & que quand les Romains s'en furent rendus les maîtres, la dévotion publique ne diminua pas: car ils l'eſtimérent aſſez pour copier à Rome les cérémonies qu'on y obſervoit. Toutes les forêts de la Phrygie, le pays de Bérénithe, les montagnes de Cybéle, l'Ida, Dindime, &c. étoient remplis des autels de cette divinité, & peuplés de

ſes prêtres, qui pour la plupart étoient eunuques.

Mais quoique l'on puiſſe juger que ce culte n'étoit pas inconnu dans la Gréce, depuis que Cadmus l'y avoit apporté de Samothrace; (car la mere des dieux étoit l'une des Cabires qu'on y adoroit:) quoique Diodore (1) ait dit que Corybas, fils de Jaſion & de Cybéle, avoit le premier fait connoître cette divinité en Phrygie, y étant allé avec Dardanus, il n'eſt pas aiſé de croire que ſi, ſelon la tradition commune, & ſelon une foule d'anciens auteurs, Cybéle doit être priſe pour la mere, l'aïeule, ou pour l'épouſe de Saturne, ſon culte n'ait pas plutôt pris naiſſance en Phrygie, qui étoit le pays de ſon origine, que dans la Gréce, où elle n'a dû être connue, que par rapport au culte de ſes enfans. D'ailleurs, les prêtres de Cybéle étoient nommés Corybantes, par rapport à l'enthouſiaſme ou fureur, qui les tranſportoit en faiſant leurs cérémonies, & non par alluſion au nom de leur fondateur.

Au reſte, aucune divinité n'a eu plus de noms différens que celle-ci. On peut en voir une partie dans Lucien & dans Apulée. Mais il eſt à remarquer que ſon culte a toujours été joint à celui d'Atys;

(1) Diod. Sicul. *l.* V.

ce qui lui donne un rapport ſenſible avec ceux d'Iſis & d'Oſiris en Egypte, & de Vénus & d'Adonis en Syrie. Quant à la Mythologie, il eſt aiſé de reconnoître, par l'autorité des anciens & par les inſcriptions, que la mere des dieux étoit véritablement la Terre, & qu'Atys, ſurnommé *le Très-haut*, n'étoit autre que le Soleil.

Hiagnis, Phrygien de naiſſance, inventa dans le même tems la flûte & des chants particuliers pour célébrer les hymnes des dieux. On ſait que la muſique a pris ſon commencement en orient, & qu'elle s'eſt perfectionée dans la baſſe Aſie, en Phrygie & en Lydie; mais il eſt très-difficile de comprendre ce que les anciens en ont écrit, & les diſtinctions qu'ils mettoient entre les tons phrygien, mixophrygien, lydien, mixolydien, ou dorique. On peut croire qu'ils étoient ainſi nommés, à cauſe des inſtrumens différens, qui étoient en uſage en diverſes nations: mais il y a plus de vraiſemblance à juger que ces tons étoient des maniéres différentes de prononcer les vers, d'y faire certaines inflexions, & même qu'ils avoient rapport à la conduite de la voix. Les Lydiens voient un chant très-élevé, & les Doiens tenoient la baſſe; mais tous ſemblent avoir tiré leur muſique des chants

de leur religion. Car comme les prêtres d'Aſie étoient ordinairement eunuques, ils avoient la voix claire & raiſonnante : les Doriens au contraire, avoient la voix mâle ; & pour la rendre plus grave dans les cérémonies, ils l'accompagnoient du ſon des tambours. Les Curétes, prêtres de Jupiter dans l'île de Créte, & les Corybantes en Aſie, chantoient au bruit de leurs armes & de leurs boucliers. D'ailleurs on ne ſauroit douter que la muſique ancienne n'ait été pouſſée à une grande perfection ; ce qu'on peut juger par l'extrême délicateſſe des Grecs & des Latins ſur la prononciation des vers, & ſur la cadence. Mais parce que l'invention des notes de muſique eſt très-moderne, & que les divers tons d'un concert ne ſe peuvent conſerver par de ſimples paroles, il eſt très-certain que nous avons perdu tous les fruits de leurs travaux ſur cette matiére. Quant à moi, j'avoue que je n'entens rien à ce que Selden & pluſieurs autres ont écrit pour l'expliquer : du moins faut-il convenir qu'il eſt impoſſible d'en faire uſage dans la muſique préſente, ſi l'on n'excepte le plain-chant & les hymnes de l'égliſe, qui, au ſentiment de quelques-uns, en ſont une imitation.

Clément Alexandrin fait un autre dé-

tail des inventeurs de la muſique. Il convient que la flûte oblique, que nous appellons flûte traverſiére, a été inventée par un Phrygien nommé Satire ; mais il dit qu'Hiagnis inventa le ciſtre à trois cordes & le diatonique ; qu'Olympe inventa les cymbales : ce que je prens, ſelon la force du grec, pour tous les inſtrumens que l'on frape ; & enfin que Thamiris, fils de Philammon & d'Argiope, inventa la muſique dorienne. Au reſte, Hiagnis a été le pere de MARSIAS, qui jouoit certainement de la flûte, puiſque la fable a feint qu'il prétendit ſurpaſſer Apollon. Il fut auſſi maître d'Olympe. Mais pour Thamiris, il eſt aſſez difficile de déterminer le tems où il a vécu ; car ſi on le doit prendre pour le pere de Muſée le Thébain, ou pour le fils d'Ammon, dont les Marbres parlent ſous le régne de Théſée, il a été de beaucoup poſtérieur à ce tems-ci. D'ailleurs on ne peut le mettre au nombre des premiers inventeurs de la muſique, s'il n'a précédé le régne de Pandion. Ce dernier ſentiment a d'autant plus de vraiſemblance, que la fable l'a fait contemporain des Muſes qui l'aveuglérent, comme Apollodore le raconte, pour le punir du défi qu'il avoit oſé leur faire. Cet auteur auroit eu plus de raiſon d'attribuer cette punition

à la jalouſie, par rapport à l'uſage d'une paſſion illégitime, que Thamiris mit le premier en vogue parmi les Grecs, & à laquelle ils s'adonnérent enſuite, ſans la moindre idée de ſcrupule. L'exemple des cinq villes nous fait aſſez connoître le penchant des nations méridionales pour cet horrible déréglement. Mais le lieu de l'éducation de Thamiris, qui fut la Thrace, où ſa mere le porta dans ſon enfance, peut faire juger qu'il prit ce gout là des nations ſeptentrionales, & particuliérement des Scythes, chez qui il a toujours été commun. C'eſt peut-être la raiſon qui l'a rendu ſi fréquent parmi les dieux de la Gréce, qui étoient Scythes d'origine.

PANDION ſuccéda à Erichton ſon pere dans le royaume d'Athènes, l'an 3217 de la Période Julienne. Appollodore aſſure qu'il étoit fils de la nymphe Paſithée, & qu'il épouſa Zeuxippe, ſœur de ſa mere, qui le rendit pere de Progné, de Philoméle, d'Erectée & de Butès. Le régne de Pandion eſt célébre, par l'extrême abondance qui fut en Attique de ſon tems.

Denys, fils de Semelé, & petit-fils de Cadmus, vint pour lors à Athènes, & enſeigna la culture de la vigne à ſes habitans, auſſi bien que la religion de la divinité qui préſidoit au vin. Nous avons

u que Cadmus l'avoit apportée d'o-
ient, & que depuis ſon régne on l'avoit
onſervée à Thèbes; mais ce Denys s'en
endit de nouveau le propagateur dans
oute la Gréce; & enſuite ayant jugé par
es émotions prodigieuſes qu'il cauſa
armi les peuples, qu'il étoit en état de
erſuader ce qu'il voudroit, il ſe fit lui-
nême paſſer pour la divinité qu'il an-
onçoit auparavant. C'eſt de-là que les
Athéniens & après eux tous les Grecs,
nt fait dans la ſuite une confuſion du
ieu Dionyſios, célébré en orient, &
e Denys, petit-fils de Cadmus, juſqu'à
es prendre l'un pour l'autre. Toutefois
ne faut pas oublier ici d'obſerver qu'il
a eu, ſelon Euſébe & le Syncelle, un
utre Denys plus ancien que le fils de
emelé, dont on dit à-peu-près les mê-
nes choſes que du ſecond, à l'excep-
ion que l'on met ſon voyage en Atti-
ue ſous le régne d'Amphiction. Ils
joutent qu'il fut reçu en ce pays-là par
es filles d'un nommé Sémache, à qui
l enſeigna l'uſage du vin, leur fit pré-
ent d'une peau de chévre; & qu'en con-
équence de ces faveurs, elles ont été
es premiéres prêtreſſes de la nouvelle
ivinité du vin.

Pandion eut une guerre avec Labda-
us, roi de Thèbes, auſſi petit-fils de
Cadmus, dans laquelle il fut ſecouru

par TÉRÉE, fils de Mars, roi de quelques parties maritimes de la Macédoine : car alors on donnoit le nom de Thrace aux contrées ſeptentrionales de la Gréce. Cette alliance devint l'occaſion d'une autre plus étroite entre ces princes, puiſque Pandion donna ſa fille Progné en mariage à Térée ; mais le ſuccès en fit mourir Pandion de douleur, à cauſe des barbaries réciproques de ces époux, dont tout le monde ſait l'hiſtoire & la métamorphoſe. Pandion régna quarante ans ; & dans ce long eſpace, les Marbres ne donnent qu'une ſeule époque, encore eſt-elle incertaine, les caracteres des années en étant effacés.

Cette époque comprend le régne de Minos dans l'île de Créte, & l'invention du fer dans le mont Ida. On peut ſe ſervir pour corriger le défaut du marbre, de la Chronologie d'Euſébe, qui met le commencement du régne de Minos en la 32e année de Pandion : car encore qu'il y ait une différence de 36 ans entre ſa ſupputation & celle des marbres, elle ne touche proprement que les principes du calcul, & non les événemens particuliers. Et d'ailleurs notre méthode de rapporter les années grecques à celles de la Période Julienne, rétablit entiérement cette différence. Ainſi

l n'y a point d'inconvénient à ſuivre Euſébe dans la déterminaiſon de cette époque, qui tombe à l'année 3249 de la Période Julienne.

Bochart a prouvé que l'étymologie du nom de l'île de Créte, ſe devoit prendre du mot phénicien, Crethim, ou Cerethim qui ſignifie des archers. En effet, aucune nation Européenne n'a été plus célébre par ſon arc que les Crétois, comme ſur la côte de Phénicie, les Philiſtins étoient terribles à leurs ennemis par le même endroit; ainſi qu'on le peut voir dans l'hiſtoire de la mort de Saül, roi d'Iſraël. Or comme l'île de Créte a reçu pluſieurs colonies de Phéniciens, qui y ont apporté leurs coutumes, leurs mœurs & leur religion; c'eſt par ce moyen que le dieu Marnas de Gaza s'eſt fait connoître en cette île, pendant qu'elle a pris ſon nom de celui des archers de Paleſtine: & comme de leur part les Grecs l'ont peuplée de quelques colonies, il s'eſt fait une union tant des mœurs, que de la religion des deux peuples: ce qui a fait confondre leurs divinités, d'autant plus aiſément, qu'il y a plus de rapport entre le Seigneur des hommes, que les Phéniciens exprimoient par le nom de Marnas, & le Zeus des Grecs, maître du ciel & de la terre.

Diodore (1) dit expreſſément que TECTAME, fils de Dorus, qui l'étoit de Hellen, & celui-ci de Deucalion, paſſa dans l'île de Créte avec quelques Æoliens & Pélaſgiens; qu'y ayant épouſé la fille d'un habitant du pays, nommé Chrétus, il étoit devenu pere d'ASTÉRION, qui d'Europe avoit laiſſé trois enfans, Minos, Rhadamante & Sarpédon.

L'hiſtoire de ces trois freres eſt fort célébre & fort embrouillée, la fable ayant déguiſé tout ce qui les regarde. Il eſt pourtant certain que SARPÉDON paſſa dans la Lycie où il régna; que MINOS & RHADAMANTE établirent de bonnes loix dans leur pays, & furent ſi ſévéres juſticiers, qu'on a feint qu'ils étoient paſſés en enfer, pour y tenir le rang de juges de tous les hommes.

MINOS régna dans la ville d'Apollonie, qui fut depuis nommée Cydoné, du nom de ſon petit-fils, par ſa fille Acacallide; mais il ne faut pas le confondre avec le ſecond MINOS, célébre par l'empire de la mer & l'hiſtoire du Minotaure, qui vécut long-tems après le premier, comme nous le verrons dans la ſuite. Quelques auteurs ont prétendu que ce prince étoit lui-même Phénicien

(1) Diodor. Sicul. *lib.* IV.

le naiſſance, tant parce qu'il y avoit, ˙elon le témoignage de S. Jérôme (1), ın lieu nommé Minoé près de la ville le Gaza, que parce qu'il étoit ſuppoſé ils de Zeus ou Jupiter, dont on prétend que le culte étoit venu de Syrie, comne nous l'avons dit. Mais outre le témoignage d'Homère, qui le fait Indi-;éne, tant d'auteurs ont dit que Jupiter ui-même étoit né, ou avoit été élevé ans cette île, qu'on croiroit aiſément ue ſon fils y ſeroit né comme lui, ſi es marbres ne démentoient cette origie fabuleuſe, en faiſant connoître que Minos n'a commencé de régner que 150 ns après la mort de Jupiter. Au reſte on ait la conjecture de ceux qui croient ue le tombeau de Minos, qui s'eſt ong-tems conſervé dans la Créte, a onné lieu à ces idées. Ils prétendent u'il portoit pour inſcription, que Mios, fils de Jupiter, y étoit enterré, & ue dans la ſuite des tems, le nom de Minos s'étant effacé, les prêtres du pays voient fait croire que c'étoit le tombeau e Jupiter lui-même, né, mort & enterdans cette île : ſur quoi Callimaque fait des vers célébres cités en partie par . Paul, *Les Crétois, toujours menteurs, nt fabriqué votre tombeau, ô roi ſuprême!*

(1) Hieron. *In locis hebraicis.*

mais vous n'êtes point mort, car vous vivez toujours.

D'ailleurs, la ſituation de Sidoné au rivage occidental de l'île de Créte, aſſez proche de la côte du continent de la Gréce, fait juger que, comme la partie orientale a pû être peuplée de Phéniciens, l'autre l'a été des Grecs ſes voiſins, & que la race de Deucalion, qui cherchoit par tout des établiſſemens honorables, a pû, comme Diodore nous l'apprend, paſſer facilement dans l'île, dont nous parlons, & y obtenir la ſeigneurie d'une ville & de ſon territoire.

L'invention de *fondre & de battre le fer* eſt ſi conſidérable; elle eſt devenue ſi utile & ſi nuiſible aux hommes, que parmi pluſieurs époques importantes, il ne faut pas s'étonner, que les Marbres aient particuliérement conſervé celle-ci. On diſpute ſi le mont Ida, dont la mine a fourni le premier fer, eſt celui de l'île de Créte, ou celui de Phrygie. Les Marbres ſemblent l'avoir entendu du premier, puiſqu'ils joignent cette découverte au régne de Minos. Mais il y a une foule d'anciens auteurs, qui l'attribuent à l'Ida de Phrygie. Diodore dit poſitivement que c'eſt une montagne du pays de Bérécinthe; & quoiqu'il ajoute que ce pays eſt dans l'île de Créte, il eſt aiſé de voir que c'eſt une faute groſ-

ſiére

ière de Géographie. Il cite même un ancien auteur nommé Ephorus, qui dit que les premiers inventeurs du fer paſſérent de Phrygie dans l'île de Créte avec Minos : cela pouroit être, mais ce ſeroit une preuve que Minos n'auroit fait travailler au fer, qu'après qu'il auroit été découvert en Aſie. Homère a dit expreſſément, que le fer a été trouvé dans la Phrygie ; & Sénéque ajoute (1) que c'eſt le hazard qui l'a fait découvrir, & que ce n'eſt point un fruit de la ſageſſe des hommes ; mais que certaines forêts s'étant embraſées, elles avoient fondu le métal, qui étoit à la ſuperficie de la terre.

De tous les inventeurs du fer, qui ont été en grand nombre, les marbres n'ont conſervé que le nom de Kelmis. Clément Alexandrin y ajoute Dammanée, & le Scholiaſte d'Apollonius de Rhodes y joint le robuſte Acmon, qui porte manifeſtement un nom phrygien. Strabon & Pauſanias compte parmi eux un Hercule, bien différent du fils d'Alcmene : mais c'eſt à cette occaſion qu'il eſt juſte de faire uſage de la découverte nouvelle de la véritable ſignification du nom d'*Hercule* ; car on juge aiſément

(1) *Epiſt.* 90.

qu'il ne ſe doit prendre ici que pour le marchand Phénicien, qui s'aviſa le premier de porter ce métal en orient. Je ne m'attacherai point à faire le détail des preuves que M. le Clerc a données touchant la véritable ſignification & la prononciation du mot ſyriac *Haro-Kel*, dont les Grecs ont fait celui de *Heracles*, & les Latins *Hercules*, qui ne veulent dire autre choſe qu'un marchand. Le fer étant une marchandiſe d'uſage, on ne peut douter que, ſi-tôt qu'il a été découvert, pluſieurs trafiquans n'aient entrepris d'en faire commerce dans les lieux qui ne s'en pouvoient paſſer.

En effet, il eſt difficile d'imaginer comment les peuples & les villes du premier tems ont pû ſuppléer au défaut du fer : car quoique l'on voie par le Livre de Joſué, que l'on ſe ſervoit de pierres aiguës au lieu de couteaux & de raſoirs pour la circonciſion; quoiqu'Hérodote nous diſe que les Egyptiens faiſoient des diſſections avec des pierres d'Ethiopie; quoique l'on ſache que les armes anciennes, telles que les lances, les piques, les caſques, les cuiraſſes, &c. étoient ou d'airain fondu & endurci, ou couverts de plaques de ce métal, on ne conçoit pas comment on cultivoit la terre, ni comment on pouvoit bâtir

es maiſons ſans l'uſage du fer. Que ſi on a pû s'en paſſer, du moins eſt-il aparent qu'après ſa découverte il eſt deenu une marchandiſe très-recherchée : d'un débit très-profitable. C'eſt pouruoi non-ſeulement un marchand ſeul, ıais divers *Haro-Kélim* ou Hercules ont équenté tant les fonderies du mont Ida : Phrygie, que celles de Créte, quand ſinos y eut appellé des ouvriers.

Pauſanias compte encore parmi les emiers fondeurs, Pæonce, Epiméde, ſion & Ida; d'autres en ont marqué ſqu'à cent, & d'autres auſſi les ont réits à dix, pour faire alluſion au nom *Dactyles*, que les fondeurs de Créte ıt porté, & qui convient proprement x doigts de la main.

Mais il ne faut pas oublier de marıer que ces Dactyles ont été également nfondus avec les Curétes, prêtres de piter dans l'île de Créte, & les Cobantes, prêtres de la mere des dieux ns l'Ida de Phrygie. L'horreur des mis & des feux de ces fonderies faiſoient ître des ſentimens de crainte & de reſct dans les eſprits timides, que l'on èloit aiſément à ceux de la religion. thagore lui-même vint en Créte cherer ces Dactyles, pour recevoir la ſanfication; & Morgus, l'un d'entr'eux, purifia par des jeûnes, des veilles &

divers travaux qu'on peut voir dans Porphyre. (1)

Après la mort de Pandion, l'an 1463 avant l'ére chrétienne, ERECHTÉE ſon fils partagea ſes biens & ſes honneurs avec ſon frere. Il retint pour lui la royauté, & donna à BUTÈS la ſacrificature de Minerve & Neptune. C'eſt-là ſans doute le premier exemple de diviſion des puiſſances ſéculiére & eccléſiaſtique, du moins dans la Gréce. C'eſt Apollodore qui nous l'apprend, & qui ſoutient qu'Erechtée a été véritablement fils de Pandion; en quoi nous le ſuivons par préférence à Diodore, qui le fait venir d'Egypte, avec peu de vraiſemblance. Il dit auſſi qu'il épouſa Praxithée, fille de Phraſime, dont il eut Cécrops II qui régna après lui; Pandore, Ornée & Métion, avec pluſieurs filles, dont l'aînée nommée Procris, fut l'épouſe de Céphale, roi de Phocide, l'un des deſcendans de Deucalion. Tout le monde ſait que ſon mari la tua à la chaſſe avec un dard, dont elle lui avoit fait préſent. Quoique ce fût un effet du hazard, & que Céphale portât le titre de roi, il fut jugé ſur ce meurtre par l'Aréopage, qui le condamna à un perpétuel exil. C'eſt le ſecond jugement célébre de ce tribunal.

(1) Porphyr. *in vita Pythagor.*

Les autres filles d'Erechtée ne furent guères plus heureuſes. Orithie fut enlevée par un roi de Thrace nommé Borée, & devint mere de Zetès & Calaïs, fameux dans l'hiſtoire de Jaſon. Une autre fut ſacrifiée par ſon pere, pour le ſuccès de la guerre qu'il avoit contre les habitans d'Eleuſine; & les autres ayant fait entre elles une eſpece de conjuration, ſe tuérent toutes.

Erechtée régna 50 ans; & malgré ſes ſacrifices, il fut tué dans la guerre, qu'il avoit entrepriſe contre les Eleuſiniens. On ne ſait point quel en fut le ſujet; mais on ſait qu'EUMOLPE, fils de Chioné, l'une des filles d'Orithie, & par conſéquent petit-fils d'Erechtée, vint de Thrace au ſecours des Eleuſiniens, contre ſon aïeul. Il mourut auſſi dans cette guerre, avec l'un de ſes fils nommé Iſmarus ou Immaradus.

C'eſt à cet EUMOLPE que les Eumolpides & les Céryciens rapportoient leur origine. Ces deux familles étoient fort conſidérables parmi les Athéniens, parce que la ſacrificature de Cérès à Eleuſine & la diſpenſation des myſtères étoient entre leurs mains. Les premiers deſcendoient de MUSÉE le poète, fils d'Eumolpe & pere d'un autre, lequel régla les cérémonies des grands myſtéres, & qui eut un fils encore de même nom,

qui inventa les petits myſtéres, pour ſervir de préparation aux plus grands, ou, comme d'autres l'ont dit, en faveur d'Hercule.

Les ſeconds deſcendoient de CERIX, autre fils du premier Eumolpe. Nous verrons incontinent ce que c'étoit que ces myſtéres, & quelle fut l'occaſion de leur inſtitution.

Les marbres rapportent au regne d'Erechtée quatre époques, qui concernent l'arrivée de Cérès en Attique, l'enlévement de ſa fille, les ſemences de Triptolème & l'établiſſement des myſtéres. Ces quatre événemens ont une étroite liaiſon l'un avec l'autre, & doivent tenir un rang très-conſidérable dans l'hiſtoire d'Athènes, parce qu'ils ont, ainſi que l'a dit Cicéron, plus ſervi que tous les autres à adoucir les mœurs des anciens Grecs, & à leur faire gouter la liberté, la ſûreté & la religion. » Alors, » dit Thucydide, (1) les habitans de la » Gréce n'avoient entre eux aucun com- » merce; ainſi ils ne ſe mêloient pas les » uns avec les autres ſans danger; ils » craignoient également l'arrivée des » étrangers, ſoit par mer, ſoit par terre, » parce que n'y ayant aucunes villes fer- » mées, ils étoient toujours expoſés dans

(1) Hiſtor. *l.* 1.

» ce tems de déſordre à la violence des » plus forts ; de ſorte qu'ils étoient ré- » duits à ne cultiver la terre qu'autant » qu'il étoit abſolument néceſſaire pour » leur nouriture. » Ils n'amaſſoient donc point de richeſſes ; ils ne bâtiſſoient point, ils ne plantoient point ; & par conſéquent ils étoient toujours diſpoſés à quitter leur demeure, & à ſe tranſporter en tout autre lieu, quand ils trouvoient des chefs hardis & entreprenans. C'eſt la raiſon de tant de remuemens & de tant de colonies dont l'Hiſtoire ancienne eſt remplie, & des noms qui leur furent donnés par les étrangers, de Nation fuyante & d'Hommes changeans, qu'ils ſe ſont appropriés dans la ſuite, en ſe nommant eux-mêmes Hellénes & Pélaſgiens.

Les choſes ſe trouvoient en cet état, lorſqu'une femme étrangere arriva dans l'Attique : c'étoit CÉRÈS. Les marbres ne diſent point d'où elle venoit, ni qui elle étoit. Mais Diodore prétend qu'elle étoit originaire de Sicile, où elle poſſédoit un pays, dans lequel elle avoit fait fleurir le labourage par de bonnes loix, & que ſa fille lui ayant été enlevée, elle la vint chercher juſque dans la Gréce.

La fable l'a fait ſœur de Jupiter, & fait enlever Proſerpine ſa fille par Plu-

ton ſon frere ; mais il eſt fort aiſé de voir que les tems ne conviennent point.

Cette étrangere étant arrivée à Eleuſine, ſe trouva très-fatiguée ; mais ayant été bien accueillie par Célée, roi du pays, par Triptolème ſon fils, & par Eumolpe, dont nous avons déja parlé, elle les récompenſa de leur hoſpitalité, en leur apprenant à perfectioner le labourage, & les régles qu'ils devoient faire obſerver à leurs peuples pour favoriſer les moiſſons, & pour procurer à chaque particulier la récolte de ſon travail. C'eſt là une époque célébre, dont les plus grandes fêtes de la Gréce conſervoient la mémoire par des cérémonies fort ſinguliéres, que le ſecret rendoit vénérables, quoiqu'en effet ce ne fuſſent que des puérilités.

Je tombe dans le ſentiment des auteurs, qui penſent que la fille de Cérès, que nous nommons Proſerpine, & que d'autres appellent Péréphates ou Perſéphone, eſt elle-même la vraie Cérès. En effet, ſon nom grec en approche fort. Mais auſſi, il faut dire qu'il ne ſignifie autre choſe, dans la force du grec, qu'une fille vierge. Il n'y a pas de difficulté dans le reſte de ce qu'on en dit ; car elle fut enlevée par un roi de la côte d'Epire, deſcendant de Dis, frere de Jupiter, qui s'appelloit Hadès, ou Aidonée. C'eſt

de-là que la fable a pris occaſion de mêler l'enfer & la mort dans le récit de cette hiſtoire, qui, d'ailleurs, n'a rien d'extraordinaire par rapport à ce tems-là, où les enlévemens étoient fort communs. Mais nous verrons ailleurs que tout ce qu'on a dit de la Sicile, eſt une pure fiction, & que cet enlévement ſe fit dans la Gréce, au territoire d'Eleuſine, où Cérès faiſoit ſa demeure.

Au reſte, pour prévenir l'abus que l'on pouroit faire du nom de roi que les Grecs accordoient alors ſi libéralement, il eſt néceſſaire d'obſerver que Triptolème, Eumolpe, Diſaules & Eubulée, qui reçurent les premiers Cérès dans l'Attique, & qui y ont été nommés rois ou fils de rois, n'étoient que des paſteurs de troupeaux de bœufs, chévres, moutons & pourceaux; car chacun élevoit ſéparément le bétail qui lui plaiſoit le mieux. Nous verrons dans la ſuite, que les plus grands héros de la Gréce ont mis la matiére de leurs exploits de la conſervation, ou de l'enlévement de ſemblables troupeaux; preuve très-évidente de la ruſticité de ces premiers tems, & du progrès inſenſible par lequel la Gréce eſt parvenue à la connoiſſance de la philoſophie & des beaux arts.

Triptolème, fils de Celée, ayant hérité de la puiſſance de ſon pere, la-

boura & ſema, pour la premiére fois, la campagne de Rhaia, dite depuis Eleuſine. Rhaios avoit été pere de Célée & de Diſaules; &, ſelon l'ancien uſage, il avoit communiqué ſon nom à cette terre. Triptolème établit des loix dans ſon pays, & Porphyre, qui les rapporte, les réduit à trois. La premiére ordonnoit d'honorer ſes parens. La ſeconde, d'offrir à la divinité des fruits & de la farine, & la troiſiéme défendoit de tuer, pour aucune raiſon, les animaux qui ſervoient au labourage.

Ces loix, qui renouvelloient celles de Cécrops, furent reçues dans toute l'Attique. Dracon & Solon en rétablirent depuis l'uſage, qui avoit été interrompu. On rapporte encore une autre loi de Triptolème, que l'on doit néanmoins regarder comme propre à Cérès, qui eſt la diſtinction des labours particuliers, & la défenſe d'uſurper la récolte d'autrui.

Après ces établiſſemens, Triptolème voulant que tout le monde profitât des bons avis qu'il étoit en état de donner aux hommes pour leur avantage, ſe mit à parcourir la Gréce, & montra à ceux qui voulurent l'écouter, les mêmes choſes que Cérès lui avoit appriſes. On compte parmi ſes diſciples, Euméle, roi d'Achaïe, qui cultiva le territoire

le la ville où il demeuroit, & la nom-
na Aroé, en mémoire du labourage.
Cette ville a depuis été appellée Patras.
Au reſte, il ne paroît pas que Tripto-
ème ait été ailleurs que dans le Pélo-
onnèſe.

La troisiéme époque eſt extrê-
nement embrouillée, parce que les ca-
actères des marbres ſont effacés. On y
it néanmoins diſtinctement l'enléve-
nent de Proſerpine, qui eſt nommée
lle de Cérès, & la recherche qu'en fit
a mère. On y voit auſſi qu'elle prit ven-
eance de ceux qui avoient détruit les
ruits qu'elle avoit plantés, & le tout
e rapporte à la 36e année d'Erechtée,
oi d'Athènes. Ceci convient ſi peu avec
e que les fables, ſoutenues du témoi-
nage de Diodore, ont dit touchant
occaſion du voyage de Cérès en Attique,
c l'enlévement de ſa fille, qu'on ne ſait
lus auquel croire. En effet, voila une
utorité très-ancienne & très-poſitive,
ui nous fait connoître que cet enléve-
ient ne s'eſt point fait en Sicile, mais au
ilieu de l'Attique, ce qui, par conſé-
uent, ruine également la tradition des
yſtères & l'autorité de Diodore. Di-
ons donc que la patrie de Cérès eſt tout-
fait inconnue, ſi l'on ne juge que, vu
conformité de ſes myſtères & de ſes
érémonies, avec celles d'Iſis honorée

en Egypte, comme l'on ſait, & la perfection qu'elle a donné au labourage, qui étoit ſi heureuſement pratiqué dans le même pays, elle pouroit être véritablement Egyptienne, auſſi-bien que les premiers légiſlateurs de la Gréce. Dailleurs, comme l'abondance & la proſpérité excitoit plutôt la jalouſie dans des eſprits groſſiers, que la reconnoiſſance, il ne faut pas s'étonner que Cérès ait été perſécutée, & que l'on ait ravagé ſes moiſſons, ni que ſa fille, qui pouvoit être belle, ait été enlevée dans un tems de licence comme celui-ci. Il y a même lieu de croire que ce ravage fut fait par les ordres d'Erechtée, & qu'il fut la cauſe de la guerre qui s'éleva entre lui & les habitans d'Eleuſine : guerre même qui lui coûta la vie, comme nous l'avons déja dit.

La quatriéme époque, qui ne porte point de date, concerne l'inſtitution des *Myſtères à Eleuſine*, & les poéſies de Muſée, fils d'Eumolpe.

A l'égard de celles-ci, on a obſervé que ſous le régne d'Acriſius, roi d'Argos, qui commença l'an 3282, la Pithie du temple de Delphes commença à débiter ſes oracles en vers, & que ce fut alors, ou peu après, qu'il ſe forma des Poëtes dans la Gréce. On met au même rang Orphée, Linus & Muſée; mais je

crois que celui-ci eſt le premier, qui ait donné des régles certaines pour la compoſition & pour le chant des vers; parce que, quoique l'on donne communément cette gloire à Linus, il eſt certain que Muſée a été plus ancien. Diodore ne laiſſe pas de le faire diſciple d'Orphée : mais il y a lieu de croire qu'il veut parler de Muſée le Thébain, fils de Thamiris, entiérement différent de celui dont il s'agit, qui écrivit la guerre des Titans contre les Dieux, & un livre de morale dédié à ſon fils Eumolpe, lequel contenoit quatre mille vers. Ce ſont apparemment ces poéſies, qui furent alors divulguées, dont les marbres ont voulu parer.

QUANT AUX MYSTÈRES D'ELEUSINE, qui ont été plus célébres qu'on ne pouvoit l'imaginer, vû les fades cérémonies, & les tromperies qu'on y pratiquoit, il faut premiérement ſavoir, que les plus habiles gens ont cru que le monde leur devoit redevable de la politeſſe de leurs ſiécles. Ce ſont ces myſtères, dit Cicéron, qui nous ont tirés de la vie barbare & farouche que menoient nos peres; c'eſt le plus grand des biens que nous devions à la ville d'Athènes, entre tant d'autres qu'elle a répandus parmi les hommes. C'eſt d'elle, par conſéquent, que nous avons appris, non-ſeulement à

vivre avec joie, mais à mourir avec une meilleure eſpérance. Iſocrate en avoit dit autant long-tems auparavant; & tous convenoient de la propriété ſinguliére des mots dont on ſe ſervoit en grec & en latin pour les exprimer. Les Grecs les nommoient *perfection*, parce que les initiés acquéroient dans les myſtères la connoiſſance de la vérité, & l'habitude de la vertu. Les Latins les nommoient *Initia, commencemens*, parce que, comme dit Cicéron, ils renfermoient véritablement les principes de la vie heureuſe. Ainſi, les deux nations principales ont concouru à leur donner des éloges.

Dans le fond, les myſtères conſiſtoient à l'extérieur en des fêtes publiques, qui ſe faiſoient en juin, *Brocdromion*, & c'étoient les principales; en juillet, *Pyanepſion*, que l'on nommoit *Proeroſie*; en ſeptembre, *Poſſideon*, c'étoit les Theſmophories, ou les fêtes des loix; & en décembre, *Elaphebolion*, celles qu'on appelloit *Alæ*, parce qu'alors on battoit les grains dans les aires des granges. On ſe préparoit aux unes & aux autres par la chaſteté, par des veilles & des jeûnes : on les célébroit par des ſacrifices, des chants, des danſes & des cérémonies, telles que de manger certains gâteaux, de porter en cérémonie des Phallus de pâte, de ſe dire certaines pa-

:oles, d'allumer des flambeaux, de pleu-
:er & de rire à certaines occaſions ; tout
:ela, pour célébrer l'arrivée de Cérès,
a maniére dont elle avoit été reçue en
Attique, ſes déplaiſirs au ſujet de ſa
ille, & ſes peines pour la chercher. On
oignit dans la ſuite à ces ſolemnités, des
eux & des combats de lutte, dont le prix
:onſiſtoit en certaine quantité d'orge,
ju'on donnoit au vainqueur.

Quant à l'intérieur, c'eſt-à-dire, par
apport à un petit nombre de Miſtes &
l'Initiés, les myſtères formoient une
›rofeſſion utile & honorable, qui conſa-
roit extérieurement les hommes au ſer-
ice des Dieux, (1) & les aſſuroit d'ob-
enir la félicité après la mort ; mais dans
aquelle en acquérant, après cinq ans
le très-rudes épreuves, la connoiſſance
les vérités les plus cachées, ſous l'obli-
;ation d'un ſecret inviolable, on appre-
ioit que toute cette idée de religion n'é-
oit qu'une tradition purement humaine;
ue les dieux qu'on y honoroit avoient été
les hommes ; que la mort n'eſt rien, ou
ue c'eſt un paſſage à une meilleure vie ;

(1) Initiati credebantur deos habere in periculis præſen-ſimos, & ipſos fieri juſtiores & ſanctiores. Diodor. Si-il. *l.* V. Initiorum participes & de vitæ exitu & de omni vo ineundo ſpes habent. Isocr. Initia fiunt utilia, ſi ao-dat opinio quod iſtâ omnia ad erudiendam & corrigen-am vitam à veteribus inſtituta ſunt. Arr. *in Epicth.* ide Senecam, *epiſt.* 90.

enfin, que toutes ces cérémonies n'étoient bonnes, que pour retenir les peuples dans la crainte des loix, & les engager plus efficacement à pratiquer les devoirs de la ſociété.

Il faut pourtant reconnoître que tous les Initiés ne parvenoient pas à ce dernier terme de connoiſſance : on le cachoit aux perſonnes ſimples & timorées. Pour les conduire néanmoins à quelque point de ſatisfaction, (1) après les avoir long-tems tenus ſeuls & enfermés, les avoir fait jeûner, & veiller en diverſes poſtures, on leur découvroit les ſimulacres cachés des dieux, ſubitement au milieu de l'horreur de la nuit, avec des lumiéres ſemblables à des éclairs, & une infinité d'autres circonſtances, propres à les étourdir. Ainſi, ils demeuroient perſuadés d'avoir vû des prodiges, & racontoient à leur retour les choſes étonnantes qu'ils avoient vûes. Ils ſe vantoient d'avoir adoré de près les dieux de la mort & de la vie; d'avoir touché le ſeuil des enfers, & mille autres choſes extravagantes. *Je vous dirois tout*, dit Apulée, (2) *s'il vous étoit permis de l'entendre, & à moi d'en parler.* Ce qu'il diſoit, parce qu'en effet les loix civiles

(1) Dion Chryſoſt. *Orat.* 12.
(2) *Metamorph.* l. 2.

ne contribuoient pas peu à faire reſpecter les myſtères & leurs ſolemnités; car la divulgation de ce qui s'y paſſoit étoit un crime capital. Le peuple s'étoit tellement accoutumé à les reſpecter, que les plus grands hommes ont perdu la vie, ou couru danger de la perdre, lorſqu'ils ont été ſoupçonés de les avoir mépriſés. Toutefois, on peut dire en général, que les philoſophes firent peu de cas de tant de pratiques purement cérémonieles. Diogène demandoit s'il étoit poſſible que la condition d'Epaminondas, qui n'avoit point été initié, fût pire que celle d'un voleur de ſa connoiſſance, qui l'étoit dans toutes les formes.

Il reſte à dire à ce ſujet, que ce qui fait juſtement penſer que les myſtères ont été copiés d'après les fêtes qui ſe faiſoient en Egypte en l'honneur d'Iſis, c'eſt l'obſervation rigoureuſe du jeûne & de la chaſteté; idées qui certainement ont pris naiſſance en ce pays-là. Le prêtre d'Eleuſine & ſes aſſiſtans, non-ſeulement ſe frottoient d'une liqueur propre à endormir la chair; mais ils buvoient la ciguë, pour ſe priver de toute émotion enſuelle, juſque-là que S. Jérôme (1) a dit qu'ils ceſſoient d'être hommes en parvenant au pontificat: d'ailleurs, ils s'ab-

(1) Hieron. *contra Jovin.* l. 1.

ſtenoient de vin & de pain en certains tems, & ſe purifioient par des bains & des ablutions extérieures, ainſi qu'on le pratiquoit en Egypte.

En ce même tems, Acriſius, roi d'Argos, prit ſoin de la dévotion du temple de Delphes, dont l'oracle ſe rendoit plus fameux de jour en jour, & qui, par conſéquent, devenoit plus riche. Cette conſidération l'engagea à procurer une aſſociation des villes voiſines, ſur le modéle des conſeils Amphictioniques des Thermopyles, pour s'aſſembler tous les ans par députés ; nommer des intendans, des receveurs & des adminiſtrateurs des revenus de ce lieu ſacré ; pourvoir à la ſubſiſtance de ſes miniſtres, & en général délibérer de toutes les affaires, qui concernoient l'avancement du culte de la divinité qu'on y adoroit. Ces aſſemblées furent nommées *Piléennes*, apparemment parce qu'on les tenoit à la porte du temple ; & les députés qui les compoſoient prirent le nom d'Amphictions. Outre l'honneur de la direction du temple, ils eurent encore, après l'inſtitution des jeux Pythiens, celui d'y préſider. Cette fonction les diſtingue entiérement des Amphictions des Thermopyles, dont il a été parlé, & toutefois on les confond trop ordinairement.

Le Péloponnèſe fit auſſi pour lors éclater ſa piété envers la divinité des mers, & le temple qu'elle avoit dans l'île de Calaurie, vis-à-vis de Trœſéne. Sept villes conſidérables s'unirent pareillement pour procurer l'entretien du temple, & maintenir la ſureté de l'aſyle qu'elles y établirent. Cet aſyle devint, par ce moyen, ſi vénérable & ſi reſpecté, que plus de mille ans après, la puiſſance des Macédoniens n'oſa le violer, ni en arracher Démoſthène, qui s'y étoit retiré. Ce conſeil porta auſſi le nom de *Pilée*; mais les députés prirent celui de *Periƈtones*, qu'ils changerent néanmoins dans la ſuite en celui d'Amphictions.

Je ne ſaurois finir la vie d'Erechtée, ſans faire attention au génie qui dominoit alors dans le monde, ſoit pour imaginer des divinités, & inventer des cultes & des cérémonies, ſoit pour établir les loix; c'étoit ſans doute un effet de la néceſſité. Les hommes, qui juſques-là avoient vécu en barbares, ſans union & ſans diſcipline, avoient pu connoître par expérience, que ce n'eſt pas aſſez de s'unir les uns avec les autres; mais qu'il faut des loix pour établir la ſureté mutuelle, & que la religion eſt un reméde ſouverain, qui fait exactement & ſage-

ment obſerver les ordonnances les plus ſévères, & qui fait plier avec facilité les eſprits à leur obſervation. Cependant cette connoiſſance n'auroit guères avancé la guériſon d'un mal univerſel, ſi la Providence n'avoit fait naître dans le tems une grande quantité d'hommes, avec les diſpoſitions néceſſaires à la procurer efficacement, beaucoup de hardieſſe & de conſtance dans le travail, des cœurs portés à l'union & à la vertu; mais aſſez grands pour être capables de perſuader & de conduire les autres hommes, & pour s'en faire craindre dans le beſoin. Il faut avouer que, comme il y a des ſiécles ſtériles, il y en a d'autres très-féconds. Mais ne doit-on pas admirer cette heureuſe diſpoſition de la Providence, qui proportione ſes ſecours aux beſoins des hommes, & qui, pour tirer le monde de la barbarie, a ſuſcité tout-à-la fois tant d'eſprits différens en des climats fort éloignés les uns des autres? Cette obſervation a déja été faite par Tertullien (1), qui à la ſuite de Moyſe, de Cécrops, de Deucalion, de ſes enfans & des autres premiers héros de la Gréce, dit qu'Orphée dans la Piérie, (c'eſt une contrée de la Macédoine) Muſée à

[1] *Apologet.*

Athènes, Mélampe à Argos, & Tro-phonius dans la Béotie, ont achevé de ier les hommes par les cérémonies de eurs myſtères.

Cécrops II du nom, fils d'Erechtée, ui ſuccéda, comme ſon aîné. On place et événement, l'an 1373 avant l'Ere hrétienne; l'an 3308 de la Période Ju-ienne. Il épouſa, ſelon Apollodore, Metiaſada, fille d'Eupalame, de laquelle l eut un ſeul fils nommé Pandion. Le premier ſoin de Cécrops fut d'ap-aiſer la guerre, que ſon pere avoit eue ontre les habitans d'Eleuſine; & ceux-i de leur part n'étant pas moins diſpo-és à la paix que les Athéniens, il fut iſé de faire entr'eux un traité, par le-uel ceux d'Eleuſine ſe ſoumirent au ouvernement d'Athènes, pour former vec elle un ſeul peuple, comme tous es autres de l'Attique; & ceux d'Athè-es reçurent les myſtères d'Eleuſis, avec a clauſe expreſſe de la propriété du ſa-erdoce pour les deſcendans d'Eumolpe & de Cérix.

Le régne de Cécrops qui a été de 40 ans, ne nous fournit néanmoins aucun autre événement, ſi ce n'eſt celui de ſon expulſion d'Athènes, par la violence des enfans de Métion ſon frere. Il avoit partagé le gouvernement avec ſon fils

PANDION ; ce qui excita leur jalouſie, & marque en même tems que cela n'arriva que dans ſa vieilleſſe. Le pere & le fils furent donc tous deux chaſſés. Le premier mourut à Mégare, avec la conſolation d'y voir régner ſon fils, par le moyen de ſon mariage avec Pelie, fille de PILAS, & de la ceſſion que celui-ci lui fit de ſon royaume, étant obligé de l'abandonner, à cauſe d'un meurtre qu'il avoit commis en la perſonne de Bias ſon oncle, que je crois avoir été frere de Mélampe. Ce Pilas étant enſuite paſſé dans le Péloponnèſe, y fonda la ville de Piles ; mais on ne ſait laquelle, car il y en a eu pluſieurs de ce nom.

A l'égard de PANDION, il eſt difficile de déterminer s'il fut jamais paiſible poſſeſſeur d'Athènes ; car Apollodore dit expreſſément qu'il n'y rentra point, & que ſes enfans ſeulement en chaſſerent ceux de Métion. Cependant il eſt ſi certain qu'il a été compté au nombre des rois de cette ville, que les marbres donnent trois époques entiéres ſous ſon nom, & qu'Euſébe lui attribue un régne de vingt-cinq ans. On pouroit dire, pour accorder ces auteurs, que Pandion gouverna une grande partie de l'Attique, pendant que l'autre obéiſſoit aux ſéditieux.

Il eut quatre enfans mâles de ſa femme; EGÉE qui fut l'aîné, PALLAS, NYSUS & LYCUS. Il partagea entr'eux ſa province, conſervant néanmoins à l'aîné la juriſdiction dominante ſur tous les autres. Mégare étoit compriſe dans ce partage, & faiſoit la part de Nyſus, avec les terres compriſes dans l'iſthme; mais elle ſe ſépara bien-tôt du reſte de l'Attique, dont elle n'a fait partie qu'en ce ſeul tems. Cette obſervation eſt néceſſaire, à cauſe des grandes guerres, qui ſont arrivées dans les ſiécles ſuivans.

La premiére époque des marbres, qui ſe rapporte à la huitiéme année du régne de Pandion I, 325 avant l'Ere chrétienne, 3357 de la Période Julienne, eſt celle de l'établiſſement de la Luſtration, c'eſt-à-dire, d'une purification religieuſe après certains crimes, ſoit pour en obtenir le pardon des dieux, ſoit pour détourner les punitions qu'on craignoit après les avoir méritées. Les hommes ont de tout tems été ainſi formés, qu'autant ils ont de facilité à mal faire, autant ils ont de crainte d'en être punis.

Comme l'Egypte avoit fourni des légiſlateurs à la Gréce, quelques Grecs à leur tour s'aviſérent d'aller s'inſtruire eux-mêmes dans ce pays, dont la réputation étoit ſi floriſſante. Orphée, fils d'Œagre, roi des Biſtones dans la Piérie,

fut un des premiers qui y voyagea, & il acquit beaucoup de ſcience dans les myſtères & les pratiques de la religion. Il y cultiva la muſique & la poéſie; & depuis une eſpéce de réformation, qu'il apporta dans le culte des divinités de ſa patrie, on commença à connoître la mythologie des enfers, c'eſt-à-dire, qu'on eſpéra dès-lors parmi les Grecs, de n'être pas entiérement détruit par la mort. On redreſſa les cérémonies de Bacchus & de Cérès, ſur le modéle de celles d'Oſiris & d'Iſis; en ſorte que Diodore n'a pas feint de dire depuis, que les unes & les autres ne différoient que de nom.

La principale de ces cérémonies étoit la Luſtration : c'étoit elle qui donnoit entrée dans les myſtères; parce que non-ſeulement elle préparoit le corps, mais elle appaiſoit les troubles de la conſcience, & détournoit le couroux du ciel; on en pratiquoit de deux eſpéces.

La premiére, qui ſervoit de préparation aux myſtères, conſiſtoit en des bains réitérés, dans le jeûne & dans la pratique de la chaſteté. Celle-là étoit longue, & propre ſeulement à ceux qui aſpiroient à la perfection.

La ſeconde, qui purifioit du crime d'homicide : (car c'étoit le ſeul péché ſujet aux cérémonies de la religion :) n'étoit qu'un ſoulagement de conſcience, qu'on

qu'on croyoit obtenir par des pratiques bizares & des paroles ſuperſtitieuſes. On y employoit l'eau de la mer & des riviéres, les feuilles de laurier, l'orge, la laine noire, les pierres de tonnerre. On paſſoit le jour & la nuit au chaud & à la roſée durant certain tems; on ſouffroit les fouets & le feu; on éprouvoit la rigueur de tous les élémens; & après cela, on étoit admis à faire certains ſacrifices, dont l'effet étoit d'opérer une entiére réconciliation avec les dieux. On voit que les plus anciens héros ont cherché cette ſorte de purification; & ceux qui ſavoient mieux la faire, étoient en grande réputation: car dès le moment qu'il ne s'agiſſoit point de l'amendement des mœurs, & que la piété connue ne conſiſtoit que dans l'obſervation de quelques cérémonies frivoles, il n'étoit beſoin que de trouver le bon faiſeur. Tels ont été Carmanor, dans l'île de Créte, qui purifia Apollon; Prætus, roi d'Argos, qui purifia Bellérophon; Eumolpe, troiſiéme roi d'Eleuſine, qui purifia Hercule, & qui, pour trouver un tempérament à la loi, qui défendoit d'initier les étrangers dans les grands myſtères, inventa les petits: car ce héros ne vouloit point entreprendre la deſcente des enfers, ſans être aſſuré dès

cette vie, d'être favorablement traité dans l'autre.

> Felices nimis
> Initia quotquot iſta cùm conſpexerint
> Eunt ad orcum : namque eos ſolos manet
> Ibi vita, reliquos, præter miſerias, nihil.

C'eſt à-peu-près ainſi que Sophocle (1) a exprimé la penſée où il étoit ſur les myſtères ; & telle étoit ſans doute celle d'Hercule.

Que ſi nous voulons encore mieux approfondir les ſentimens d'Orphée ſur l'exiſtence des ames, nous ne ſaurions prendre un meilleur guide qu'Homére : car les vers que l'on a débités dans le tems du moyen âge ſous le nom d'Orphée, ne ſont pas plus anciens que celui de Piſiſtrate. Or, ce que le pere de la poéſie nous apprend à ce ſujet, établit dans l'homme une diſtinction poſitive de deux ſubſtances : car il enſeigne que les ames ſont éternelles, & que, comme elles deſcendent du ciel, pour venir animer les corps dans la génération, elles s'en ſéparent à la mort, pour retourner au lieu de leur origine. C'eſt pour dépeindre les divers états de ces ames & leur union avec les corps, qu'il a formé la belle fiction de l'antre des Muſes, ſur

(1) Plutarch. *de audiendis poetis ex Sophocle.*

iquelle Porphyre a fait un commentai-
e, à cauſe de la convenance de cette
octrine avec celle de Platon qu'il ſui-
oit. Mais ſi l'on cherche un rapport en-
re elle & celle des Egyptiens, il faut
vouer qu'on ne l'y rencontrera pas.
'eſt pourquoi Diodore parlant des opi-
ions qu'Orphée a débitées, dit nette-
ent, que dans ce qu'il a inventé tou-
hant les enfers, il a dit pluſieurs choſes
ar imitation; mais qu'il en a forgé plu-
eurs autres de lui-même. En effet, il
'a point parlé de la métempſicoſe, ni
e la réſurrection, qui ont été les opi-
ions dominantes en Egypte. Et s'il dit
uelque choſe de la félicité des ames
ertueuſes, auſſi bien que des ſupplices
es méchans, c'eſt évidemment par rap-
ort aux jugemens funébres, que les
gyptiens pratiquoient. Au reſte, l'opi-
ion de l'immortalité de l'ame fut long-
ms inconnue au commun des Grecs;
n'y avoit que les perſonnes diſtinguées
ui en fuſſent inſtruites: l'idée populaire
e s'étendoit point au-delà de la vie pré-
nte. C'eſt pourquoi Hérodote n'a point
lancé de dire que Phérécide eſt le pre-
ier des philoſophes, qui ait enſeigné
ue l'ame ſubſiſte après la mort.

L'inſtitution des *Combats Gymniques* Eleuſine eſt rapportée par les marbres régne de Pandion; mais ils n'en ex-

priment point l'année, qui eſt effacée. Nous avons dit que ces combats étoient des jeux de lutte, qui ſe faiſoient entre des hommes nuds & frotés d'huile, pour que la priſe fût plus difficile; & que le prix étoit de l'orge, parce que tout ce qui ſe faiſoit à Eleuſine devoit avoir rapport au labourage. Mais il eſt bon d'ajouter, que la principale récolte des Athéniens conſiſtoit en orge, le terrein du pays n'étant pas propre à d'autres grains. On dit encore, qu'on imagina ces ſortes de combats pour honorer la divinité, par l'offrande de la force que les corps tiroient de la nouriture, qu'elle leur avoit procurée par ſes inſtructions & ſes loix.

L'inſtitution des *Jeux lycéens*, ou plutôt l'introduction des fêtes lycéennes dans la religion d'Athènes, ſe rapporte encore, ſelon les marbres, au régne de Pandion, fils de Cécrops, LYCAON, roi d'Arcadie, en a certainement été l'auteur; mais on ne convient point du tems où il a vécu. Marsham a cru que le marbre fixoit certainement ſon âge, & le rendoit contemporain de Pandion: mais je penſe que par rapport aux générations & aux alliances des enfans de ce prince, Pauſanias a eu raiſon de le faire contemporain de Cécrops, & qu'Apollodore ne s'eſt point trompé, lorſ-

ju'il a dit que le déluge de Deucalion
roit arrivé pendant la vie de NICTIME,
ils de Lycaon. On peut donc s'aſſurer,
ue quand les marbres ont employé le
om de Lycaon au génitif, ce n'eſt qu'en
arlant des inſtitutions religieuſes, dont
n le croyoit l'auteur. Voici ce qu'en dit
'auſanias. *Lycaon, fils de Pélaſgus,*
nda la ville de Lycoſure ſur le mont Ly-
us; il invoqua Jupiter Lycéen, & établit
ne fête & des jeux à ſon honneur. Il ajoute
ue ce prince ayant ſouillé les autels de
upiter du ſang d'une victime humai-
e, il fut changé en loup: & que Jupi-
r fit périr tous ſes enfans, à la réſerve
e Nictime. Il eſt fort aiſé de voir que
ute cette répétition du nom de *Lycaon*,
ui ſignifie loup, n'eſt qu'une alluſion
rpétuelle au nom propre de Lycaon
à ſa conduite, qui fut violente &
humaine. Ainſi je juge que toute
bſcurité de ſon hiſtoire, vient de ſon
tiquité, & des ornemens que la fable
i a prêtés, comme à pluſieurs autres.
éduiſons-nous donc à dire que les Jeux
céens furent reçus à Athènes pendant
régne de Pandion, & laiſſons à l'Ar-
die & à la ville de Lycoſure, une par-
de l'antiquité qu'on ne lui ſauroit
r.

Ces jeux conſiſtoient en courſes de
vaux & en courſes de pied: car ſelon

Pauſanias, il y avoit un hippodrome & un ſtade ſur le mont Lycius. Au reſte, rien n'eſt plus abſurde que l'opinion d'Euſébe à ce ſujet, lorſqu'il remet l'inſtitution de ces jeux après la guerre de Troye, ſous le régne d'Oxinthe, treiziéme roi d'Athènes.

Nous voici enfin parvenus au tems le plus illuſtre de l'hiſtoire fabuleuſe, je veux dire au régne d'ÆGÉE, contemporain des Argonautes & d'Hercule; tems célébre par la grandeur des entrepriſes, par la force & la valeur de ceux qui les formérent, par l'invention de pluſieurs arts, & par le commencement des réglemens politiques, qui établirent la liberté de tous les Grecs.

Nous avons déja parlé du partage des enfans de Pandion; & l'on a vu que, quoique chacun d'eux eût la propriété d'une certaine contrée, l'aîné, dont le ſiége étoit à Athènes, en étoit le ſouverain. (1) Ces freres vivant au commencement en bonne intelligence, chaſſerent les enfans de Métion, & rétablirent leur pouvoir dans Athènes. Mais Ægée, d'un naturel timide, & par conſéquent ſoupçoneux, appréhenda que

[1] Pater me abire in Acten juſſit, honorem primogenium præbens hujus terræ. STRABO, l. 9. *ex Sophocle.*

ſes freres ne le dépouillaſſent de ſa puiſſance, à cauſe qu'il n'avoit point d'enfans; & c'étoit au contraire la raiſon qui le devoit raſſurer, puiſque ſa ſucceſſion devoit leur revenir naturellement. Dans cette inquiétude, il alla conſulter la Pythie de Delphes, qui lui fit une réponſe inintelligible; & je ne ſais comment à ſon retour il ſe trouva fortuitement à Trézéne, dont le roi Pythée, fils de Pélops, l'ayant enivré, lui produiſit ſa fille Æthra. Ce fut d'elle que naquit Théſée, lequel demeura longtems inconnu à ſon pere; ce jeune homme ambitieux n'ayant point voulu ſe produire dans Athènes, qu'après s'être rendu digne, par des exploits très célébres, d'y ſuccéder à Ægée & aux rois ſes prédéceſſeurs.

Les Marbres parlent d'Hercule dès le commencement du régne d'Ægée; mais on ne ſauroit ſavoir ce qu'ils ont autrefois marqué, les caracteres en étant effacés. Marsham a cru qu'on le pouvoit rapporter à la cérémonie de la luſtration, qu'il reçut à Eleuſine. Il y a plus d'apparence qu'il s'agit de ſa naiſſance.

En ce tems, Minos II, fils de Lycaſte, & petit-fils du premier Minos, régnoit dans l'île de Créte, avec beaucoup de réputation. C'étoit un juſticier très-

ſévére, qui ſe propoſoit l'exemple de ſon aïeul & de ſon oncle Rhadamante. Il avoit fixé ſon ſéjour dans la ville de Gnoſſe, vers la côte orientale ; & là il faiſoit croire au peuple que tous les neuf ans, c'eſt-à-dire, après huit ans révolus, il recevoit des inſtructions nouvelles de Jupiter, qu'il propoſoit enſuite comme des loix, que l'on devoit obſerver à la rigueur. Cette détermination de neuf années commencées, le tribut d'Athènes que Minos impoſa dans le même terme, & divers paſſages d'Apollodore, qui montrent que la grande année ancienne en comprenoit huit ordinaires, feroient preſque juger que l'octaétéride, c'eſt-à-dire, la forme d'intercaler, introduite par Eudoxe, étoit bien plus ancienne que lui, & en uſage dès ce tems-là ; ſi on n'étoit en droit de répondre que, comme les loix de Minos n'ont point été reçues des autres Grecs, & ſinguliérement des habitans de la terre ferme, auſſi la forme de ſes années n'a point été en uſage, du moins par rapport aux Athéniens, avant le philoſophe qui a réformé les années vulgaires ; & ſuivant la méthode duquel nous avons réglé juſqu'ici les tems courans, avec une probabilité tout à fait ſenſible, puiſque par ce moyen, nous avons trouvé la ſolution des anachroniſmes les plus difficiles.

Minos avoit un fils nommé ANDROGÉE, lequel vint à Athènes, pour y voir les jeux panathéniens. Alors, & longtems après, toute la Gréce accouroit à ces ſortes de ſpectacles & d'exercices, comme du tems de nos peres on a fait aux Tournois. Androgée ſurpaſſa tous les combattans par ſon adreſſe, & s'acquit l'amitié des neveux d'Ægée, enfans de Pallas, qui étoient de braves gens. L'union qui ſe forma entr'eux devint ſuſpecte à Ægée; de ſorte qu'il prit le parti de le faire aſſaſſiner ſur le chemin de Thèbes, où il alloit pour ſe trouver à une autre cérémonie ſacrée. Apollodore dit que c'étoit des jeux, que le roi de Thèbes avoit fait publier dans toute la Gréce.

Minos apprit la mort de ſon fils dans l'île de Paros, où il ſacrifioit aux Graces, qui y étoient honorées. Il reçut cette nouvelle avec une douleur ſi vive, qu'il jetta par terre ſa couronne, non celle qui pouvoit être la marque de ſon empire, mais celle qu'il portoit comme ſacrificateur. Il fit ceſſer le chant des flûtes; mais il acheva la cérémonie, après laquelle il partit pour faire la guerre aux Athéniens. J'ai remarqué ces circonſtances, parce qu'on ceſſa depuis ce tems-là de ſe ſervir de flûtes & de couronnes dans les ſacrifices qui ſe faiſoient aux Graces,

quoiqu'on le pratiquât à l'égard de toutes les autres divinités.

Ce prince avoit une flotte conſidérable, qui lui avoit aſſujéti la plupart des îles voiſines. Il s'en ſervit pour porter une armée dans l'Attique, où il aſſiégea d'abord la ville de Mégare, dans laquelle Nyſus, frere d'Ægée, ſe renferma. Celui-ci avoit eu de ſa femme Ebrota, Béotienne de naiſſance, & d'un mérite généralement reconnu, une fille nommée Scilla, qui le trahit, & livra la ville à Minos. La fable a encore embelli cette hiſtoire ; mais il n'eſt pas difficile d'y reconnoître la vérité.

Après la conquête de Mégare, Minos marcha à Athènes, & la réduiſit aux extrémités. La maladie ſe joignit à la diſette, de ſorte qu'ayant recours aux ſacrifices ordinaires, qui étoient en uſage dans les grands dangers, les Athéniens immolérent ſur le tombeau du Cyclope Géreſte, les quatre filles d'un étranger, Hiacynthe Lacédémonien, qui étoit venu de Lacédémone s'établir à Athènes. Mais cette offrande n'ayant point fléchi le courroux des dieux, ou plutôt Minos continuant de déſoler la campagne, & de reſſerrer la ville, ils s'adreſſérent à l'oracle, c'eſt-à-dire, à la Pythie, qui leur ordonna de ſubir toutes les conditions que Minos leur impoſeroit.

La guerre ne put cependant être en-
ore terminée. Minos propoſoit des con-
itions ſi dures, que les Athéniens ne
ouvoient ſe réſoudre à s'y ſoumettre ;
ais la miſere augmentant, ils conſen-
rent enfin de lui payer tous les neuf ans,
n tribut de ſept jeunes garçons & d'au-
ınt de filles.

La fable veut que Minos ait barbare-
ıent expoſé ces enfans de tribut aux
ents d'un monſtre, qu'on appelle le
linotaure, qui étoit né de ſa femme
aſiphaé, & d'un véritable taureau,
ont les dieux vengeurs l'avoient ren-
ıe amoureuſe. Mais Plutarque nous
›prend la vérité, qui eſt que Minos de-
ant honorer la mémoire de ſon fils,
ſtitua des jeux qu'il lui dédia, & que
prix de ces jeux ſe prenoit du tribut
:s Athéniens.

Cette époque ſe trouve écrite dans
s Marbres, & je la rapporte à la qua-
rziéme année d'Ægée: ce qui peut ſer-
r à déterminer le tems de la mort de
: prince, & le commencement du ré-
ıe de ſon fils, ſur quoi les ſavans ne
ıccordent pas. Nous verrons dans la
ıite l'uſage qu'on en peut faire.

Minos ſatisfait de la ſoumiſſion des
théniens, ſe retira dans ſon île, après
voir indiqué, ſelon l'opinion commu-
:, le premier payement dont il les avoit

chargés au premier printems, qui étoit à venir, lequel tombe évidemment à l'année 3397 de la Période Julienne. Etant de retour dans ſon royaume, il eut à ſouffrir des chagrins domeſtiques, par la mauvaiſe conduite de ſa femme, qui étoit extrêmement jalouſe, & qui gardoit ſi peu à ſon mari la foi qu'elle exigeoit de lui, que, pour dépeindre ſa lubricité, la fable l'a rendue amoureuſe d'un taureau.

Dédale, fils d'Eupalame, qui l'étoit de Métion, & celui-ci d'Erechtée, roi d'Athènes, étoit dans ce tems-là un ouvrier excellent, ſoit dans l'architecture, ſoit dans la ſculpture. Il avoit un génie propre à conſtruire des machines, & à perfectioner tous les arts; ce qu'il témoigna bien par l'invention des voiles des vaiſſeaux, qui juſqu'à lui n'avoient été conduits qu'à la rame, & par la perfection où il porta l'art ſtatuaire; car ce fut lui qui le premier donna, ſuivant l'ancienne expreſſion, la vie au marbre; & il le fit en ouvrant les ieux des ſtatues, qui avant lui avoient été fermés, en ſéparant les bras du corps, pour leur donner des attitudes différentes, & enfin en diſtinguant les pieds, ayant trouvé le moyen de leur donner aſſez de ſolidité pour porter le fardeau de la maſſe du corps, choſe que l'on ignoroit avant lui.

Cet habile homme avoit l'ame noire & maligne : car la jalouſie qu'il eut de ſon neveu Talaos, fils de ſa ſœur, par l'adreſſe duquel il craignoit d'être ſurpaſſé, le porta à le tuer. Ce Talaos avoit inventé les roues à potier, & l'art de tourner.

Quoique Dédale eût caché ſon crime, il ne laiſſa pas d'être découvert : ainſi il ne put éviter la punition qu'il méritoit. L'Aréopage le condamna à l'exil ; après quoi il ſe retira avec ſon fils Icare dans l'île de Créte, auprès du roi Minos. Là il ne ceſſa de l'irriter contre les Athéniens, & même il bâtit une priſon, pour y renfermer les malheureux que le ſort envoyoit d'Athènes dans l'île de Créte. C'eſt cette priſon qu'on a nommée le labyrinthe, parce qu'en effet, ceux qui y étoient retenus ſous la garde d'un nommé *Tauros*, ne trouvoient jamais moyen d'en échaper.

Dédale ne borna pas ſes crimes au meurtre & à l'injuſtice. Il porta le deſhonneur chez Minos ſon bienfaiteur, lequel ayant appris ſa trahiſon, l'en auroit puni rigoureuſement, ſi ſon adreſſe ne l'avoit dérobé à la juſte colere du prince. Ce fut alors qu'il fit uſage pour la premiére fois, d'une voile pour naviguer. Son fils & lui ſe ſauvérent dans deux eſquifs, leſquels à la faveur du

vent, paſſerent au milieu de la flotte de Minos, ſans pouvoir être joints par la force des rames. Dédale ne voulant s'arrêter dans aucune des îles ſujettes à ſon ennemi, fut porté juſques auprès de Samos, où ſon fils qui gouvernoit mal ſon vaiſſeau périt, & par ſa mort communiqua ſon nom à l'île & à la mer voiſine.

Minos, ſur quelques avis que Dédale s'étoit depuis retiré dans la Sicile, ſe mit en mer pour l'y aller chercher ; mais étant abordé à Camique, le roi du pays nommé COCALE, craignant la puiſſance de cet étranger, le fit mourir. Minos a certainement été un des plus grands & des plus ſages princes de la Gréce. Il ſe rendit formidable par le grand nombre de ſes vaiſſeaux ; il ſoumit la plupart des îles de l'Archipel, & y établit ſes enfans pour les gouverner : mais on obſerve que ſon ambition fut favorable à la juſtice, ayant chaſſé les pirates & aſſuré la navigation. La plupart de ſes aventures ſont poſtérieures à la mort d'Ægée, roi d'Athènes ; mais je n'en ai pas voulu interrompre le récit, parce qu'on en ignore le tems précis.

Quand Ægée eut affaire avec Æthra, il lui ordonna, ſi elle devenoit mere, de ne lui envoyer le fils qui naîtroit, que quand il auroit la force de remuer une

pierre, ſous laquelle il cacha une épée qui devoit lui ſervir de ſigne de reconnoiſſance. Cette pierre étoit proprement un autel dédié à Jupiter, laquelle ſervit depuis aux ſacrifices, que la poſtérité conſacra à THÉSÉE.

Celui-ci devenu grand, & inſtruit par les meilleurs maîtres, apprit auſſi le moyen qu'il avoit d'acquérir un royaume, en ſe faiſant reconnoître à ſon pere. Il leva la pierre ſous laquelle il trouva l'épée; & ſa mere lui conſeillant de ſe rendre à Athènes par le plus court chemin, qui étoit celui de la mer, ſa paſſion pour la gloire le porta à choiſir le chemin de l'iſthme, parce qu'il étoit plus expoſé aux dangers. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, il avoit donné des marques de ſa fermeté, particuliérement lorſqu'Hercule ſoupant chez ſon aïeul Pythée, & les autres enfans s'étant effrayés de la peau de lion qu'il portoit, celui-ci ne demanda qu'une hache pour tuer la bête qu'il croyoit vivante. On ſait de plus, que mépriſant les agrémens de ſon âge pour entrer de bonne-heure dans la carriére de la gloire & de l'honneur, il dédia ſa chevelure à Apollon avant le tems ordinaire de cette cérémonie, & que dans la ſuite, pour éviter de donner priſe à l'ennemi, il fit couper ſes cheveux par le devant: mode qui fut imitée par les

autres héros, & nommée de lui, la Théſéide.

Le premier exploit de ſon voyage fut la mort de Phériphéte, qu'il tua près d'Epidaure. C'étoit un brigand, qui déſoloit le pays, armé d'une maſſue, dont Théſée ſe ſervit après lui. Il alla enſuite attaquer Sines, qui occupoit l'entrée de l'iſthme de Corinthe, & qui étoit ſurnommé le Courbeur de pins, parce qu'il attachoit les hommes, après les avoir volés, à des branches pliées qui les déchiroient, en reprenant leur ſituation. Après cela, il oſa attaquer une laye que l'on nomme *Sus Crommia*, qui déſoloit le même territoire. Puis paſſant plus avant dans l'iſthme, il combattit un autre voleur public, qui tenoit le paſſage des rochers de Mégare, nommés de ſon nom Scironides, & le précipita dans la mer. Etant parvenu à Eleuſine, il attaqua Cercion, qui étoit un luteur très-cruel, & le tua. Dans l'Attique il vangea la mort, qu'une infinité de malheureux avoient ſoufferte par l'inhumanité de Dimaſte, qui avoit un lit où il meſuroit les hommes, coupant les membres de ceux qui étoient trop grands, & allongeant ceux qui étoient trop petits. Il le punit du même ſupplice.

Enfin, il arriva à Athènes; & comme

Il étoit fort jeune, & qu'il ne vouloit pas être connu, il ſe déguiſa en fille pour y entrer. Là, il apprit que ſon pere avoit envie d'épouſer une étrangére diffamée, qui lui promettoit des enfans (c'étoit Médée;) & qu'affoibli par l'âge, il ſuivoit toutes ſes volontés. Cette circonſtance l'obligea de ſe cacher encore mieux; mais Médée pleine de défiance l'ayant découvert, obligea Ægée, qui ne le connoiſſoit pas encore, de l'inviter à un repas. Le vieillard naturellement foible & déloyal, avoit conſenti que Médée lui préſentât un breuvage empoiſoné; mais ayant tout d'un coup reconnu l'épée de ſon fils, il renverſa la coupe, & ayant embraſſé Théſée, il le fit reconnoître par le peuple d'Athènes; & Médée s'échapa.

Cet événement ne fut pas également agréable à tout le monde. Les enfans de Pallas, neveux d'Ægée, qui s'étoient flatés de l'eſpérance de ſa ſucceſſion, après s'être retirés mécontens de la ville, entreprirent de la ſurprendre; mais ils furent eux-mêmes ſurpris par Théſée, qui les tua. Il ſe crut alors plus obligé à faire de grandes actions pour mériter l'eſtime publique: c'eſt ce qui lui fit entreprendre de combattre un taureau ſauvage, qui faiſoit des dégâts dans la plaine de Marathon. Il le domta, & l'ayant amené

dans la ville, Ægée l'immola à Apollon. Ce fut en cette occaſion que Théſée logea chez la vieille Hécalés, qui forma des vœux pour la réuſſite du combat qu'il alloit faire.

Tant de grandes choſes auroient pu contenter le cœur de Théſée, & ſatisfaire les peuples, qui vouloient des rois excellens en mérite, ſi ſa conſcience eût pu ſe calmer après tant de meurtres. Il ſe retira donc à Trézéne, & y fut un an pour y recevoir l'expiation. A ſon retour, il fut appellé en jugement à l'Aréopage, pour la mort des enfans de Pallas : mais ayant trouvé moyen d'attirer la cauſe devant le conſeil des Amphictions de Delphes, il y fut abſous, tant à l'égard de Pallas, que de Sines & de Sciron. Il pouvoit alors gouter quelque repos; mais la deſtinée qui fait naître les grands hommes pour les grands périls, lui en préſenta un nouveau, dont il ſe tira avec un ſuccès préférable à tous les autres, puiſqu'il délivra ſa patrie de l'impôt le plus onéreux qui fut jamais, & ſon pere de la honte de l'en avoir chargé.

Le tems de payer, pour la troiſiéme fois, le tribut du à Minos, étoit arrivé. Il falloit que le ſort décidât entre tous les Athéniens, quels ſeroient ceux qui demeureroient privés de leurs enfans. Et

on peut juger que ce tems n'arrivoit mais, que les plaintes ne recommenſſent contre la conduite du roi, qui ur avoit attiré une ſemblable miſére. héſée outré de ces reproches, s'offrit néreuſement à être l'un des enfans de ibut; & le ſort, ſecondant ſa valeur, condamna, pour le combler enſuite gloire.

On préparoit ſans doute le tribut quelue tems avant l'échéance du terme: car voit par l'hiſtoire, que Théſée eut le ms de conſulter l'Oracle de Delphes, r le ſuccès de ſon voyage. Sa réponſe t qu'il devoit prendre Vénus pour gui-; ce qui l'engagea à divers ſacrifices, our ſe rendre cette divinité favorable. fit auſſi un vœu à Apollon, & le reouvella en paſſant à l'île de Délos, où tempête jetta le vaiſſeau qui le porit. Enfin, il arriva dans l'île de Créte, Minos ayant reçu ſes captifs, devint noureux de Péribée. Cette fille s'en réuit, dans l'eſpérance que la paſſion de prince lui fourniroit l'occaſion de le ignarder. Mais Théſée lui fit connoîe que la mort de Minos ne feroit qu'irter ſes enfans, & l'expoſeroit, elle & s autres Athéniens, à une punition rioureuſe; de ſorte qu'elle abandonna deſſein. (1) En même tems, l'amour

(1) Pauſanias & Hygin diſent que Théſée s'oppoſa aux

d'Ariadne, fille de Minos, préſenta à Théſée un autre moyen d'affranchir ſa patrie, & de ſauver ſes compagnons. La fable fait une fiction très-agréable du fil dont cette princeſſe lui fit préſent, avec lequel il parvint à démêler les détours du labyrinthe, après avoir tué le Minotaure. Cela ſignifie qu'Ariadne procura aux Athéniens le moyen de s'échaper de la priſon; ce qu'ils ne purent faire néanmoins que par la mort de ce *Tauros*, qui en avoit la garde. Ils remontérent enſuite ſur leur vaiſſeau. Ariadne, paſſionée pour Théſée, ne manqua pas de le ſuivre : ainſi, tous enſemble, ils quittérent l'île de Créte, & fruſtrérent Minos d'une vengeance injuſte, puiſqu'il ne l'exerçoit que contre des innocens.

La navigation étoit alors ſi peu certaine, que, quoique les Athéniens euſſent d'excellens pilotes, Nauſithée & Phéax, (car leurs noms ſe ſont conſervés) la mer les jetta contre les côtes d'Aſie, ſoit à Naxos, ſoit en Chypre. Théſée y perdit ſon Ariadne, qui mourut du travail de la mer; peut-être même qu'il l'abandonna, par la raiſon de l'averſion naturelle qu'on a pour les traîtres, quoi-

efforts de la paſſion de Minos, & qu'ils eurent ſur cela une forte diſpute, dans laquelle Théſée fit connoître, qu'il étoit véritablement fils de Neptune.

u'on ait profité de leur trahiſon. Il y a es autorités pour ſoutenir l'une & l'au- e opinion. Mais quant à ce que la fable joute, que Bacchus prit ſoin de conſo- r Ariadne de la fuite de ſon amant, a différence du tems où Bacchus & Thé- ée ont vécu, prouve évidemment que e n'eſt qu'une fiction. De-là, les Athé- iens repaſſérent à Délos; & après s'être cquittés des vœux faits à la divinité de e lieu, ils ſe rendirent à leur patrie.

Pendant ces divers détours, qui favo- iſérent leur évaſion, Minos avoit en- oyé pluſieurs vaiſſeaux à leur recherche: ais une autre inconſtance de la mer es jetta ſur les côtes d'Italie, où les Cré- ois ne ſe trouvant plus en état de retour- er auprès de leur roi, s'établirent, & onnérent commencement à la ville de Brindes. On ſait enfin que le pilote des Athéniens, tranſporté de joie de revoir a côte de l'Attique, oublia de changer la oile noire de ſon vaiſſeau; ce qui fit uger, à ceux qui le découvroient de la ôte, qu'il revenoit à vuide, & que tous es enfans de tribut étoient demeurés en Créte. Ægée, qui voyoit à cette occa- ion renouveller les murmures contre ui, touché d'ailleurs de la perte, qu'il royoit avoir faite en particulier, ne put urmonter ſon déplaiſir, & ſe donna la ort en ſe précipitant. Ainſi, Théſée

arrivant au port de Phalére, trouva tous les eſprits conſternés. Cependant, l'heureux ſuccès de ſon voyage ranima bientôt les Athéniens, & ce fut pour lui une diſpoſition favorable, qui lui fit obtenir ſans contradiction la ſouveraineté de l'Attique.

L'inauguration de THÉSÉE tombe donc au mois d'octobre de l'année 3424 de la Période Julienne. Il étoit parti d'Athènes dans le mois qui répond à celui de mars, & il y revint ſix mois après. Cette époque concourt parfaitement avec les quarante-huit années du régne d'Ægée, & toutes celles de ſes prédéceſſeurs: mais elle n'eſt pas ſi bien d'accord avec les années du tribut impoſé par Minos. Car s'il eſt vrai, ſelon le ſentiment de Plutarque, que la mort du Minotaure arriva dans l'année du troiſiéme payement, & ſi, ſelon que les Marbres ſemblent l'indiquer, l'impoſition du tribut concourt avec l'année 288 de l'Ere Attique, qui eſt la 3389 de la Période, le troiſiéme payement tombe au printems de l'année 3415, & non pas à l'année Attique 304, comme Marsham l'a dit mal-à-propos. Mais cette difficulté n'eſt pas conſidérable; car Plutarque a pu ſe tromper au nombre des tributs payés à Minos, ou ce prince a pu faire grace d'un terme aux Athéniens, ou bien

:s conditions de la paix avoient pu fixer
: premier payement neuf ans plus tard
u'on ne le croit communément. Cha-
une de ces ſolutions peut diſſiper l'em-
aras, qui roule ſur l'autorité de Plu-
.rque; mais il n'y auroit pas la même
icilité à altérer le nombre & l'ordre des
nnées des rois d'Athènes, qui eſt telle-
ient fixe, qu'il ſe doit trouver 374 At-
iques depuis la premiére année de Cé-
:ops, juſqu'à la 22e de Meneſtée, ſuc-
ɛſſeur de Théſée. Le Marbre, dont les
poques ſe rapportent aux régnes de
hacun de ces princes, ne ſouffre point
ue l'on change leurs années; & enfin,
ɛt ordre eſt ſi conſtant, qu'Euſébe con-
ɔurt avec nous, à la différence d'une
ɛule année, mettant le commencement
e Théſée au nombre 783, qui revient
l'année 323 de l'Ere Attique.

Marsham, pour ſortir de la difficulté,
ù il s'eſt mis, a cherché un ſecours
tranger chez Clément Alexandrin, au
remier des Stromates. Cet auteur rap-
orte un Canon de quelques événemens
ui a été dreſſé par Traſille, & qui
ommence au déluge de Deucalion,
epuis lequel, juſqu'au régne de Thé-
ée, il compte 283 ans, leſquels étant
ɔints à l'an 3149, qui eſt celui de la Pé-
iode Julienne, qui concourt avec ce
éluge, le total fera 3432. Mais comme
e calcul éloigne encore un événement,

que Marsham vouloit rapprocher, il s'eſt arrêté, malgré lui, à la ſupputation d'Euſébe. Cependant, ſi cet illuſtre auteur avoit eu quelque connoiſſance de notre méthode, il auroit trouvé que le Canon de Traſille, loin d'être contraire à la ſupputation d'Euſébe, ni aux époques des Marbres, concourt très-naturellement avec elles : car on s'apperçoit d'abord, en la ſuivant, que Traſille n'a compté que par années égales, ſans égard à l'intercallation ; ce qui fait qu'il a employé plus d'années, qu'il n'y en avoit en effet. Celui qui a dreſſé la Chronologie des Marbres, eſt tombé, comme nous l'avons remarqué tant de fois, dans une irrégularité oppoſée : ayant fait les années trop longues, il en a, par conſéquent, moins compté qu'il n'y en avoit de ſolaires. Mais de la même maniére que nous remettons les années des Marbres au niveau de celles de la Période Julienne, on doit remettre celles de Traſille à l'égalité des années d'Athènes ; ce que l'on fera en augmentant les premiéres de quinze jours, qui dans l'eſpace de 283 ans, donnent douze années, dont le calcul de Traſille ſurpaſſe celui des Marbres. Ainſi, réduiſant ces 283 ans à 271, & y en ajoutant 54 pour le tems écoulé depuis Cécrops juſqu'au déluge de Deucalion, on aura préciſément

écisément 325, qui eſt, à très-peu choſe près, le même calcul que celui Euſébe & celui des Marbres.

Ayant heureuſement fixé cette époe, qui eſt d'autant plus importante, 'elle a juſqu'à préſent été diſputée, us continuerons le récit des actions de ıéſée.

Les premiers ſoins de ce nouveau roi, ent de ſignaler ſa reconnoiſſance enrs les dieux, & de s'aquitter envers la moire de ſon pere; mais il diſpoſa telnent ſes nouvelles inſtitutions, qu'elles ıdoient toutes à conſerver le ſouvenir ſa derniére action. Il fit un temple de maiſon dont il étoit parti pour s'emrquer, & un autre de celle où il logea ſon retour. Il obligea les familles dont avoit délivré les enfans, à rendre cerns devoirs à ces temples. La ville, en mmun, s'obligea d'envoyer tous les s à Délos, pour accomplir le vœu de ıéſée; & c'étoit une cérémonie ſi ſolemlle, que depuis le jour du départ du vaiſu qui portoit les députés, juſqu'à ſon our, on ne faiſoit pas même mourir criminels condamnés. Le vaiſſeau i avoit porté Théſée, fut conſervé ndant plus de neuf cens ans; & c'eſt à ı ſujet qu'on faiſoit la queſtion, s'il ɔit toujours le même, parce qu'à force

de le racommoder, la premiére piéce ne s'y trouvoit plus.

Théſée avoit le cœur trop grand pour ne pas aimer la liberté; mais il l'aima ſi noblement, qu'il voulut la procurer à tous ſes ſujets, & l'aſſurer pour toujours à leur poſtérité, faiſant moins de cas du faſte de la royauté & de ſon autorité, que de l'amour des peuples, (1) & de la gloire, qu'une action ſi déſintéreſſée lui procureroit dans les ſiécles futurs. Il parcourut donc tous les quartiers de l'Attique; il aſſembla les peuples, & leur fit comprendre les avantages d'un gouvernement commun, lequel uniſſant mieux leurs forces rendroit leur ville plus floriſſante, aſſureroit les biens de chaque canton particulier, les rendroit tous heureux en général, & plus terribles à leurs ennemis. Mais ce qui marque le pouvoir de l'habitude, c'eſt que les Athéniens eurent beaucoup de peine à ſe laiſſer perſuader. Cependant ils ſe rendirent

(1) Cette idée n'eſt pas tout-à-fait juſte; car l'hiſtoire précédente, & particuliérement un paſſage de Thucydide, (l. 2.) témoignent que les rois d'Attique n'avoient point une autorité deſpotique ſur les peuples, qui ſouvent leur faiſoient la guerre, & ſe gouvernoient toujours eux-mêmes, quand il n'y avoit point de péril commun qui les obligeât de recourir au roi pour être conduits. Ainſi tout le héroïſme de Théſée, en cette occaſion, ſe réduit à avoir heureuſement imaginé de former une grande ville de pluſieurs petites, & de l'avoir exécuté, en ſoumettant toutes les habitations au jugement du magiſtrat d'Athènes.

à ſes raiſons. Ils conſentirent à abolir les magiſtrats & les tribunaux particuliers, pour réunir toute la police, & la force du gouvernement dans la ville principale, qu'ils devoient tous déſormais regarder comme la vraie patrie. Théſée ſe chargea de l'exécution & de l'arrangement : il établit l'ordre & la maniére de choiſir les magiſtrats; il diſtingua leurs emplois; mais il voulut que la ſouveraine puiſſance n'appartînt qu'aux aſſemblées générales du peuple; de ſorte que depuis ſon tems, Athènes étoit une véritable république, gouvernée démocratiquement, quoiqu'elle conſervât la royauté.

Théſée ſe fut ſi bon gré d'avoir réuſſi dans cette entrepriſe, qu'il dédia le temple célébre de l'Eloquence, autrement Vénus perſuaſive, pour remercier les dieux d'avoir ſecondé la force de ſes diſcours. Iſocrate (1) nous a laiſſé une peinture bien vive des ſentimens & de la conduite de Théſée en cette occaſion. » Il voulut, dit-il, que tous ſes peuples » euſſent une patrie commune; ayant mis » les cœurs en liberté, il deſira que tout » le monde aſpirât aux honneurs, & que » chacun ſe rendît digne de les poſſéder. » Il ne crut pas que l'abattement des ſu-

(1) *Helenæ encom.*

» jets ſervît à relever ſon rang, étant per-
» ſuadé que la déférence des hommes ne
» peut honorer que ceux à qui on la rend
» volontairement. Les ſujets, au contrai-
» re, jugeoient que la fidélité & la droi-
» ture de ſon adminiſtration leur étoient
» plus utiles que leur liberté. En effet, il
» étoit incapable de choiſir pour lui les
» plaiſirs, & de laiſſer le travail aux au-
» tres : il cherchoit avidement les pé-
» rils qui procuroient l'utilité publique,
» c'eſt pourquoi il a paſſé ſa vie ſans les
» chagrins & les dangers (1) qui naiſſent
» de trop de pouvoir. Il a été aimé de
» tous les hommes : il a conſervé & aug-
» menté ſon état par le charme de ſa gé-
» néroſité, plutôt que par la force des
» armes, lui qui étoit plus brave que
» tous les autres. Il a pourtant été vrai-
» ment roi; mais il n'a voulu devoir ſa
» puiſſance qu'à ſes bienfaits. Enfin, s'il
» reſte à Athènes quelque magnanimité
» dans les courages, quelque humanité
» dans les mœurs, quelque religion dans
» le culte des dieux, nous le devons aux
» vertus de Théſée. «

Plutarque dit que ce prince inventa la monnoie, & qu'il fit le premier fraper le métal ſous l'empreinte d'un bœuf,

(1) La ſuite de l'hiſtoire fera voir qu'Iſocrate ignoroit la fin de Théſée, ou qu'il en a parlé en pur orateur.

peut-être par rapport à ſa victoire ſur le taureau de Marathon, peut-être auſſi pour ſuivre l'idée de l'échange, qui avoit été juſque-là le ſeul commerce.

Mégare ayant été du domaine de ſon aïeul, il la voulut auſſi poſſéder, & n'eut pas de peine à y faire reconnoître ſon autorité, après y avoir donné de ſi grandes marques de ſa valeur, par la mort de Scyron & celle de Damaſte. Il établit enſuite les célébres Jeux de l'iſthme, à l'honneur de Neptune : tous les Grecs y étoient invités. Les uns diſent que ce fut par une imitation d'Hercule, en quoi ils ſe trompent : car les Jeux olympiens n'ont été établis, ſelon Traſille, qu'en la treiziéme année de Théſée; d'autres veulent que ce fût une expiation de la mort de Sines, qu'il avoit tué, comme nous avons dit, quoique ce fût ſon couſin germain, fils de Canéthus & de Hénioché, ſœur de ſa mere. Les Marbres expriment aſſez poſitivement cette derniére opinion ; mais comme Glaucus ou Perſée avoit déja établi des combats iſthmiques à l'honneur de Mélicerte, Plutarque a pris ſoin d'en faire voir la différence d'avec ceux de Théſée. Les premiers ſe faiſoient la nuit, & reſſembloient mieux à des myſtères de religion, qu'à des fêtes publiques.

La premiére convocation de ces jeux,

tombe, ſuivant l'inſcription des marbres, dans l'automne de l'année 3426, c'eſt-à-dire, au commencement de la troiſiéme année de ſon régne. Ce fut dans cette ſolemnité, à la face de toute la Gréce, que pour prévenir les différends des peuples, qui ſous prétexte de rentrer dans leurs anciens héritages, ſe tranſportoient d'une terre à l'autre, & pour mettre des bornes fixes à la diſtinction des deux principales parties de la Gréce, il fit dreſſer une colomne, avec deux inſcriptions, dont celle d'occident portoit : *C'eſt ici le Péloponnèſe, & non pas l'Ionie ;* & celle d'orient, *C'eſt ici l'Ionie, & non pas le Péloponnèſe.* Elle fut abattue par les Héraclides & les Doriens, quand ils occupérent Mégare.

Le reſte de la vie de Théſée ne contient que des fables ou des aventures funeſtes, dont ſon incontinence fut la cauſe. La guerre (1) des Amazones eſt la premiére qui lui arriva, pour une infidélité criante, que Théſée commit en enlevant Antiope. Je ne m'arrêterai pas à cette hiſtoire, que je traite ailleurs dans un plus grand détail. Antiope rendit Théſée pere du malheureux Hippolyte, qui fut ſacrifié aux

(1) Plutarque nie que Théſée ait fait la guerre des Amazones en la compagnie d'Hercule. La plupart des auteurs & les anciens monumens d'Athènes, étoient tout remplis des témoignages de cette guerre.

injuſtes ſoupçons de ſon pere, ſur l'accuſation de Phédre ſa belle-mere, qui le voulut perdre, n'ayant pu l'induire à ſe déshonorer lui-même avec elle. Phédre, fille de Minos, & par conſéquent ſœur d'Ariadne, fut mére de Démophoon & d'Acamas. Outre ces deux femmes, Théſée eut encore Anaxo, Trœſénienne de naiſſance; Péribée, l'une des captives de Minos, de laquelle nous avons parlé, & qui fut mere d'Ajax, par ſon ſecond mariage avec Télamon; une autre Péribée; Joppé, fille d'Iphiclès, niéce d'Hercule; Æglée, fille de Panopé; & ſur la fin de ſon régne, il s'aviſa d'enlever Héléne: action deshonorante dans un jeune homme, & plus encore dans un vieillard. Elle lui couta la vie, & la meilleure partie de ſa gloire.

Plutarque, ſur le témoignage d'Hérodote, a obſervé que ces différentes paſſions de Théſée l'occupérent ſi fort, qu'il ne prit preſque plus de part aux événemens de la Gréce, lui qui dans ſa jeuneſſe avoit tant travaillé pour ſa réputation. Toutefois, ce ſentiment eſt balancé par l'autorité de tous ceux qui ont parlé de Théſée, & qui aſſurent que de ſon tems il ne ſe paſſa rien de conſidérable dans la Gréce, où il n'accompagnât les chefs de l'entrepriſe: ce qui donna lieu au proverbe: *Nil abſque*

Theſeo. Plutarque reconnoît même, que Théſée s'employa en faveur d'Adraſte, roi de Sycion, auprès de Créon, roi de Thèbes, pour retirer les corps de ceux qui avoient été tués en la guerre des ſept héros. Il les obtint par ſon crédit, & fit inhumer les ſoldats à Eleuthére, & les capitaines à Eleuſine. Les Marbres ont parlé d'Adraſte ſur l'anné 3327 de la Période Julienne; mais il eſt impoſſible d'expliquer ce qu'ils veulent dire, à moins que cela ne regarde ſon établiſſement à Sycion: ce qui même a peu d'apparence, ſi l'on doit compter ſur le calcul de Traſille, qui met la guerre de Thèbes en la dixiéme année de Théſée.

Au reſte, ce prince languiſſant dans la volupté, fut attaqué par un roi étranger, nommé Pirithoüs, qui vint de gayeté de cœur ravager l'Attique, & particuliérement la contrée de Marathon, où Théſée avoit quelques troupeaux. Cette inſulte réveilla ſa vertu. Il courut à l'ennemi qui l'attendoit; mais par un événement ſingulier, ces deux héros n'eurent pas plutôt jetté la vûe l'un ſur l'autre, que leur colére s'éteignit. Ils furent ſurpris réciproquement de la bonne mine & de la fierté qu'ils trouvérent en leur ennemi. Pirithoüs tendit le premier la main à Théſée, lui demanda ſon amitié, & le fit juge du dommage. L'autre répon-

dit conformément à cette généroſité: & ſur le champ, ils liérent une étroite liaiſon, ſur le modéle de laquelle Oreſte & Pylade formérent depuis leur amitié.

Pirithoüs, fils d'Ixion, étoit roi des Lapithes qui habitoient alors une partie de la Theſſalie. Il invita Théſée à la fête de ſes nôces avec Deidamie, qui étoit une des grandes beautés de ſon tems: mais le concours des peuples voiſins y fut ſi grand, & la bonne-chere ſi abondante, que la fête fut troublée par les Centaures. C'étoit des paſteurs de troupeaux de bœufs, ou, ſelon Paléphate, des habitans d'un lieu nommé Néphelé, au pied du mont Pélion, qui s'étoient accoutumés à monter à cheval, dans un tems où cet exercice étoit peu connu. Les Centaures donc s'enivrérent, & troublérent la fête par leur inſolence envers les femmes du pays. Hercule, qui ſe trouva au feſtin, & Théſée, avec les autres héros du tems, réprimérent cette licence, & tuérent pluſieurs Centaures. Il y eut même une continuation de guerre contr'eux, dans laquelle ils furent exterminés. Hercule étoit alors fort âgé. Théſée qui le vit en ce lieu pour la premiére fois depuis ſa tendre jeuneſſe, l'honora comme le modéle parfait d'une illuſtre vaillance, & ils ſe promirent une réciproque amitié. Cela fait voir

qu'il n'y a rien de plus fabuleux que l'hiſtoire, qui fait Théſée compagnon des Argonautes, & de l'expédition d'Hercule en Aſie.

Pirithoüs devint bientôt veuf de ſa femme Deidamie; & pour s'en conſoler près de ſon ami, il fit un voyage à Athènes, où il le trouva affligé du même accident par la mort de ſa femme Phédre. Ils ſe déterminérent enſemble à voyager dans le Péloponnèſe : c'eſt-là qu'ils virent Héléne, alors âgée ſeulement de dix ans. Sa beauté toucha le cœur de ces étrangers, qui l'enleverent. D'autres diſent que ſon pere Tindare, roi de Sparte, la mit lui-même entre les mains de Théſée, pour la dérober à la violence du fils d'Hippocoon. Mais la vérité, ſelon Plutarque, eſt qu'ils l'enlevérent dans une ſolemnité de Diane. Ils furent pourſuivis juſqu'à Tégée; mais étant ſortis du Péloponnèſe, ils tirérent au ſort à qui poſſéderoit cette jeune beauté, ſous la condition que celui à qui le deſtin l'accorderoit, aideroit l'autre à chercher pour lui une autre femme. Héléne échut à Théſée, qui craignant la puiſſance de Tindare, & la valeur de Caſtor & de Pollux, freres de la fille, la cacha dans le bourg d'Aphidna, la mettant en la garde de ſa mere Æthra. Le canon de Taſille met cet événement en la 22e

année du régne de Théſée, qui tombe à l'an Julien 3446. On ne ſait pas quel uſage ce prince put faire d'une ſi jeune beauté. Il y a des auteurs, qui diſent qu'il la rendit mere d'Iphigénie : mais cela eſt incertain ; parce que d'autres ont aſſuré qu'elle ſortit fille de ſes mains.

Pirithoüs conçut après cela le deſſein de chercher pour lui une femme dans l'Epire ; & d'enlever la fille d'Aidonée, roi des Moloſſes, & de Proſerpine, fille de Cérès. Théſée, ſelon ſa promeſſe, ne manqua pas de l'accompagner dans cette entrepriſe, qui réüſſit très-mal, parce que Aidonée les arrêta, fit mourir Pirithoüs, & retint Théſée dans une étroite & dure priſon. Pauſanias dit que ce fut un roi de Theſprotie, & que le lieu de la priſon de ces héros fut Cichyra : c'eſt toujours la côte de l'Epire, & Cichyra étoit bâtie ſur le fleuve Achéron ; ce qui a donné lieu à la fable de la deſcente de Théſée au tartare, qu'Héſiode a chanté dans ſes vers. Mais l'imagination des poëtes eſt plaiſante, qui feignent que la punition de Théſée avoit été de ne ſe pouvoir détacher d'une pierre où il s'étoit aſſis.

Pendant la triſte détention de Théſée, la ville d'Athènes fut expoſée à de grands changemens. Nous avons vu que

les enfans de Métion avoient autrefois chaſſé Cécrops & Pandion ſon fils, à qui le royaume appartenoit, & que le danger qu'Ægée & Théſée lui-même coururent de la part des enfans de Pallas fut très-grand. Un autre ambitieux ſe préſenta ſur les rangs en cette occaſion : ce fut MÉNESTHÉE, fils de Pétéon fils d'Ornée, fils d'Erechtée, & par conſéquent deſcendu du ſang des rois. Il commença par flater le peuple ; il s'allia enſuite avec les grands ; & dans toutes les aſſemblées il ne faiſoit point difficulté de blâmer la conduite de Théſée, de laquelle pluſieurs Athéniens étoient las ; mais dans le même tems il entretenoit des intelligences ſecretes avec les étrangers, particuliérement avec Caſtor & Pollux, freres d'Héléne, auxquels il promit de les venger de l'affront que Théſée leur avoit fait, & de leur rendre leur ſœur. C'eſt ce qui décida de la couronne ; car ces princes étant entrés dans l'Attique avec une armée, Ménesthée perſuada aux Athéniens, qu'ils ne devoient pas s'oppoſer à leur entrepriſe, qui étoit pleine de juſtice, d'autant qu'ils ne faiſoient point la guerre à leur république, mais à Théſée ſeul qui les avoit déshonorés. Ces raiſons, jointes à la préſence d'une armée, furent ſi efficaces, que les enfans

de Tindare furent reçus dans Athènes, où ils firent régner Ménesthée. Celui-ci pour leur tenir parole, les mena à Aphidna, qu'ils aſſiégerent dans les formes; & l'ayant priſe, ils délivrérent leur ſœur, & emmenérent avec elle captive la mere de Théſée, qui ſemble n'avoir vécu ſi long-tems, que pour éprouver toutes les rigueurs & les inconſtances de la fortune, puiſque de Lacédémone elle paſſa à Troye avec Hélène, où elle vécut dans l'eſclavage, juſqu'à ce qu'Acamas ſon petit-fils la ramena à Athènes, où elle éleva Munitus, fils d'Acamas & de Laodicée, fille de Priam. Plutarque donne cet enfant à Démophoon.

Ménesthée régnoit à Athènes aſſez tranquillement, après que ces premiers troubles furent paſſés, lorſque Théſée, délivré de ſa priſon, rentra ſubitement dans ſa capitale. Son arrivée rendit le courage à ſes amis; mais le plus grand nombre du peuple ne voulut point qu'il reprît le gouvernement. Il y eut même une ſédition, qui dégouta tellement Théſée, lui faiſant ſentir l'ingratitude & l'oubli dont la populace eſt capable, qu'après avoir mis ſes enfans en ſureté près d'Elphénor, roi d'Eubée, il ſe retira à l'île de Sciros, où il avoit quelques biens paternels. D'autres diſent qu'il

voulut gagner l'île de Créte, & ſe retirer chez Deucalion fils de Minos ; mais que la mer le jetta dans cette île. Là régnoit Lycomédes, prince jaloux & de ſon autorité & de ſa femme. Comme il connoiſſoit l'humeur de Théſée, il crut que, pour mettre l'une & l'autre en ſureté, il devoit s'en défaire, ce qu'il exécuta en le faiſant précipiter d'un rocher. Euſtathe dit nettement, que Théſée ſe rendit coupable à ces deux égards envers Lycomédes qui l'avoit reçu ; d'autres diſent qu'il craignoit de s'attirer les Athéniens. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt ainſi que périt Théſée, qui fut un héros dans ſa jeuneſſe ; mais qui, dans ſa virilité, déshonora ſes premiéres années, pour n'avoir pû ſe rendre maître d'une paſſion, qui ſurprend, à la vérité, les plus grands hommes, mais qui leur fait toujours perdre leur gloire, & très-ſouvent les autres avantages qu'ils poſſédoient ; exemple célebre de la force & de la foibleſſe humaine. Il régna trente ans entiers, juſqu'à ſa détention, qui dura quatre années, après leſquelles il revint à Athènes ſans autorité. Pauſanias, & quelques autres auteurs ont même aſſuré, qu'il en fut banni par un décret du peuple, & qu'il donna le premier exemple de l'oſtraciſme. Il ſe retira donc chez Lycomédes, où il mou-

fut en la troiſiéme année de Ménesthée ſon ſucceſſeur.

Les enfans de Tindare, qui mirent le royaume entre les mains de Ménesthée, y arriverent dans le tems de la fête de Cérès; ce qui leur donna occaſion de demander d'être reçus à ſes myſteres: (car c'eſt tout ce qu'ils voulurent obtenir pour eux:) ainſi l'on peut naturellement placer l'inauguration de ce nouveau roi, au mois de juin de l'année 3455.

L'apothéoſe d'Hercule ſe rapporte, ſelon le calcul de Traſille, à l'an 33 depuis le combat du Minotaure & le commencement du régne de Théſée. Ainſi on doit néceſſairement la placer dans la Période Julienne, à l'été de l'année 3457. Et c'eſt une occaſion de confondre une erreur commune des anciens auteurs, qui ont dit que Théſée avoit été délivré de ſa priſon de Cichyra à la priére d'Hercule. Il eſt certain que ſa mort a du précéder ſon apothéoſe de quelques années: mais cette cérémonie a précédé d'un an la délivrance de Théſée. Il s'enſuit donc qu'Hercule étoit mort peut-être pluſieurs années auparavant, & que par conſéquent il n'a jamais été en état de s'employer pour la délivrance de ce prince. C'eſt ce que nous examinerons dans l'Hiſtoire de

Thèbes. Nous corrigerons par le même moyen l'erreur, qui regarde la dédicace ſous le nom d'Hercule, des temples d'Athènes, qui avoient été conſacrés par Théſée à ſon retour de Créte. On a dit que Théſée lui-même étoit l'auteur de ce changement, qu'il avoit fait par reconnoiſſance de la faveur qu'Hercule lui avoit portée, en le faiſant ſortir de priſon : mais on doit plutôt juger que ce fut un effet de la jalouſie de Ménesthée, qui fut bien-aiſe que les cérémonies d'un nouveau culte fiſſent oublier les mémorables actions de Théſée.

Le ſecond enlévement d'Héléne, qui fut fait par Alexandre, fils de Priam, roi de Troye, tombe, ſuivant Traſille, à l'an 7e du gouvernement de Ménesthée, c'eſt-à-dire, à l'automne de l'année 3461 de la Période Julienne. Alors cette belle perſonne étoit âgée ſeulement de vingt-cinq ans : car on voit par les auteurs qu'elle n'en avoit que dix, quand elle fut priſe par Théſée, dix-ſept quand elle fut délivrée par ſes freres; & Traſille ne compte préciſément que quinze années entre ces deux enlévemens.

On ſait qu'Héléne étoit alors femme de Ménélas, roi d'une partie de la Laconie; que ſa ſœur Clytemneſtre étoit auſſi femme d'Agamemnon, le plus puiſſant prince du Péloponnèſe, & frere

aîné de Ménélas ; qu'ainſi l'autorité de ces rois vint aiſément à bout de rendre commun à tous les Grecs un outrage, qui ne regardoit proprement que leur famille. Cependant les Grecs délibérerent long-tems avant d'en entreprendre la vengeance. L'aſſemblée générale ſe tint à Ægium, dans l'Achaïe, ſur le bord du golfe de Corinthe ; & en mémoire de la convocation, qui s'y fit de toute la nation, plus nombreuſe, qu'il ne s'en étoit encore tenue juſque-là, on y dédia un temple à Jupiter, & dans la ſuite les aſſemblées de la ligue d'Achaïe ſe tinrent toujours au même lieu.

Après que la guerre fut réſolue, les préparatifs n'en furent pas moins longs chez tous les peuples, qui s'y étoient engagés. Enfin, comme le rendez-vous général avoit été fixé au port d'Aulide, dans l'Euripe méridional, il s'y trouva à la fin de la 13e année de Méneſthée, 3469 de la Période Julienne, une flotte de douze cens voiles, qui porta l'armée des Grecs.

Malgré tant de forces raſſemblées, ils ne laiſſerent pas d'être neuf ans devant Troye, qui ne fut priſe qu'à la fin de la neuviéme année, ou au commencement de la dixiéme.

La fable & les poëtes ont orné l'hiſtoire du ſiége de cette ville d'une infi-

nité d'incidens particuliers ; mais le fond eſt certain. Nous en donnerons quelque détail, dans l'article où nous ferons l'hiſtoire du royaume de Troye.

Les tems inconnus de l'ancienne hiſtoire étant finis au déluge d'Ogygès, ſuivant la ſupputation des anciens, les tems fabuleux commencent alors & finiſſent vers Hercule, qu'on regarde comme le dernier des dieux, ou le premier des héros, qui a été pluſieurs années contemporain de Théſée. Les tems héroïques finiſſent quelques années après le ſiége de Troye. C'eſt pour-lors que les lumiéres, qui deviennent plus abondantes, donnent lieu aux tems hiſtoriques, qui ſont expliqués dans la plupart de nos auteurs. Ce n'eſt pas que ces derniers tems ne ſouffrent des difficultés, & ne ſoient quelquefois altérés par des fables ; mais il y a beaucoup de moyens pour en diſſiper les obſcurités, & pour ramener les faits à la vérité hiſtorique.

La ruine de Troye ne mit pas fin aux malheurs des Troyens. Ils furent obligés de chercher de nouvelles terres & de nouvelles habitations. Les Grecs eux-mêmes ne tirérent pas de cette expédition toute la gloire qu'ils devoient en attendre. Il ſemble que les dieux irrités les voulurent punir de toutes les cruautés qu'ils avoient exercées dans cette guerre.

Meneſthée, roi d'Athènes, mourut dans le retour, dans l'île de Mélos, après 23 ans de régne.

Les Athéniens rendus à eux-mêmes par cette mort, rappellerent la poſtérité de Théſée ; & DÉMOPHOON ſon fils monta ſur le trône, qu'il occupa 33 ans. Ses deſcendans le tinrent après lui pendant quelques générations. Ce furent OXYNTHÈS, APHIDAS, & après lui TIMOÉTHÈS, qui n'étant que fils naturel d'Oxynthès, chaſſa & tua même Aphidas, véritable héritier de la couronne, qu'il n'avoit portée qu'une année. Mais Timoéthès n'eut pas, pour ſe conſerver ſur le trône, le courage qu'il avoit eu pour y monter par un crime. Les Béotiens conduits par leur roi Xanthus, faiſoient la guerre aux Athéniens. Ne voyant qu'avec peine le ſacrifice qu'il falloit faire d'un grand peuple pour les intérêts de deux ſouverains, ils convinrent d'une choſe, dont il ſeroit à propos, pour le bien commun de l'humanité, que l'uſage ſe renouvellât plus ſouvent, dès qu'il ne s'agit que des intérêts particuliers des chefs. Les deux nations tombérent d'accord, que les deux rois vuideroient leurs différends dans un combat ſingulier. Mais la lâcheté de Timoéthès lui fit refuſer le défi ; & il ordonna de publier dans l'armée, qu'il abandonneroit le trône à ce-

lui qui voudroit entreprendre de combattre Xanthus. MÉLANTHUS ſe préſenta, combattit & vainquit le roi de Béotie, & demeura paiſible poſſeſſeur du royaume d'Athènes, que Timoéthès, qui l'avoit eu pendant huit ans, n'étoit pas digne de poſſéder ſi long-tems. Mélanthus régna 37 ans, & laiſſa la couronne à CODRUS, qui ſe dévoua lui-même pour le ſalut de ſes peuples : choſe bien rare dans un chef. On ſait que la plupart aiment mieux ſacrifier leurs peuples à leurs intérêts propres, que de ſe ſacrifier eux-mêmes pour le bien commun de leurs ſujets. Ce fait eſt d'autant plus célébre dans nos hiſtoires, qu'il eſt difficile d'en trouver de ſemblables. Après lui, le titre de roi fut éteint par les Athéniens. On déſeſpéroit ſans doute de trouver quelqu'un qui le portât avec autant de déſintéreſſement que Codrus. MÉDON ſon fils fut mis à la tête de la république, avec le titre d'*Archonte*, c'eſt-à-dire, de prince ou de chef. Les premiers Archontes furent à vie; mais les Athéniens fatigués d'une domination qui leur paroiſſoit encore trop approcher de la royauté, élurent de nouveaux Archontes de dix ans en dix ans : enfin, on en vint à les élire tous les ans. La nature & les révolutions de ce gouvernement

ſont décrites par MEURSIUS, dans ſon Livre ſur les Archontes.

ARTICLE VI.

Hiſtoire de Thèbes.

LA régle que nous avons ſuivie dans l'hiſtoire d'Athènes, de nous attacher aux époques données par les Marbres, nous a fourni l'occaſion de parler des aventures de CADMUS, fondateur de Thèbes, ou plutôt de la Cadmée, & de montrer que, ſuivant les meilleures conjectures, c'étoit un Grec naturel de la race des Inachides, lequel après avoir voyagé en orient, c'eſt-à-dire, en Phénicie, trouva moyen de revenir en Gréce; à quoi même on pouroit dire qu'il fut obligé, par la conjoncture de l'enlévement de ſa ſœur Io, dont il eſpéra trouver le raviſſeur. Nous avons parlé de quelques circonſtances de ſon retour, entr'autres, des connoiſſances qu'il prit en l'île de Samothrace & dans le continent, s'étant inſtruit dans le premier endroit de certaines cérémonies de religion; & dans le ſecond, de la maniére de chercher & de fondre le métal. Nous avons vu auſſi, qu'il alla conſulter l'oracle de Delphes, & que là,

il apprit que, ſans s'amuſer à la recherche de ſa ſœur, qui n'étoit d'aucune utilité, à cauſe du long tems qu'il y avoit qu'elle étoit perdue, il devoit choiſir une retraite, tant pour lui que pour ſes compagnons fatigués de tant de courſes. Enfin, nous avons dit qu'il s'établit dans la Béotie, & qu'il y bâtit une fortereſſe, qui de ſon nom fut nommée la Cadmée. C'étoit environ l'an 1519 avant l'Ere vulgaire.

Il ſemble qu'il ne ſeroit pas néceſſaire de s'étendre ſur toutes les fictions, dont la fable a déguiſé la vie de CADMUS, ſi ce n'eſt qu'il faut rendre raiſon, autant qu'on le peut, des choſes qui ont donné lieu de les former. On prétend donc que Cadmus ne s'établit pas ſans quelque peine dans la Béotie; qu'il y trouva un certain Dracon, fils de Mars, avec lequel il combattit, & qu'il tua: qu'après ſa mort, la diviſion ſe mit parmi les naturels du pays, dont les uns conſentoient à recevoir Cadmus, & les autres ne le vouloient point ſouffrir; d'où s'enſuivirent entr'eux des combats, qui les affoiblirent tous également: après quoi Cadmus eut une entiére liberté de bâtir une fortereſſe & de fonder un état. Les principaux habitans qui ſe joignirent à Cadmus, furent Echion, Oudeos, Xthonios,

Upothrenor & Pelor ; ce qu'il eſt néceſſaire d'obſerver, à cauſe des alliances dont nous parlerons dans la ſuite.

Cadmus s'étant rendu redoutable dans ces quartiers, obtint non-ſeulement la paix de tous les rois voiſins ; mais même ils s'empreſſérent de gagner ſon amitié. C'eſt pourquoi ils lui offrirent une beauté du pays ; c'étoit Hermione, fille de Mars, leur parente, pour en faire ſon épouſe. Les nôces en furent ſi ſolemnelles, que tous les dieux s'y trouvérent pour l'honoret, c'eſt-à-dire, tous les enfans de ceux que l'on commençoit pourlors à honorer comme des dieux. Parmi les préſens qu'ils firent à la mariée, on a beaucoup parlé d'un ornement de tête & d'un collier, qui étoient des ouvrages de Vulcain, leſquels contenoient les deſtins de la famille, & paſſérent depuis en bien des mains différentes, que l'hiſtoire a pris ſoin de marquer.

De ce mariage de Cadmus, naquit un fils nommé POLYDORE, & quatre filles, célébres par leurs aventures. Authonoé, qui étoit l'aînée, épouſa Ariſtée, & fut mere d'Actéon, roi de quelque partie du mont Cythéron, lequel mourut à la chaſſe, qu'il avoit aimée trop paſſionément. La fable a voulu qu'il ait été dévoré par ſes chiens. Ino, la ſeconde, fut femme d'Athamas, l'un des fils d'Æole,

petit-fils de Deucalion, qui avoit déja des enfans de Néphélé ſa premiére femme. Ino devenue belle-mere, ne manqua pas de les perſécuter, de ſorte qu'ils furent obligés d'abandonner leur patrie: mais Athamas & Ino s'étant, par cette injuſtice, attiré la colere céleſte, tombérent dans une fureur ſi grande, qu'ils tuérent leurs propres enfans, Léarque & Mélicerte. Celui-ci périt dans la mer avec ſa mere, & Siſiphe leur oncle, frere d'Athamas, qui demeuroit dans l'iſthme, où il avoit fondé Corinthe, en fit des divinités, auxquelles il dédia les premiers Jeux Iſthmiens, s'il faut croire que ces Jeux ſoient plus anciens que Glauque ou que Perſée. Il eſt certain que Mélicerte fut invoqué, comme une des grandes divinités de la mer, favorable à ceux qui étoient battus de la tempête.

La troiſiéme fille de Cadmus, qui fut Sémélé, étoit ſi belle, que le maître des dieux, Jupiter, en fut épris. Il la rendit mere d'un fils dont elle mourut en couches. Ce fils a été le célébre Dionyſius, honoré des Grecs comme la divinité du vin. Nous avons déja dit à quelle occaſion l'on confondit ce Dionyſius avec le Bacchus de Samothrace ou d'orient, parce que ce fut lui qui enſeigna dans la Gréce la culture des vignes, & l'uſage d'en tirer le vin.

La

La quatriéme fille de Cadmus fut Agavé, mariée à Echion, l'un des amis de ſon pere. Penthée, roi de Thèbes, duquel nous parlerons incontinent, fut leur fils.

Cette deſcription des alliances de Cadmus, & de la maniére dont il s'établit en Béotie, nous fait connoître qu'il ne devint pas maître abſolu du pays : dans lequel il reſta un grand nombre de ſeigneurs particuliers ou de rois, comme on les a nommés depuis. C'eſt pourquoi les diviſions y furent ſi fréquentes après la mort de Cadmus, & même telles pendant ſa vie, que s'en trouvant fatigué, il aima mieux renoncer à ſa Cadmée, pour aller ſur la côte d'Epire, où il forma un nouvel établiſſement, & y mourut.

Cadmus ſe gouverna avec tant de prudence dans ſon entrepriſe ſur la Béotie & la conſtruction de ſa fortereſſe, que la fable en a pris occaſion de dire qu'il avoit été conduit par Minerve. Mais ce qui lui eſt beaucoup plus glorieux, la Gréce lui eſt redevable, 1°. de l'écriture, comme nous l'avons déja obſervé : 2°. de la culture des vignes, quoiqu'on la rapporte proprement à ſon petit-fils, qui, cependant, ne la tenoit que de lui ; 3°. de l'uſage du métal pour forger des armes offenſives & défenſives : 4°. de la

conſécration des images dans les temples des dieux. Il eſt vrai que ce n'étoient d'abord que des pierres de diverſes figures rondes ou pointues : car les anciens temples de la Gréce n'avoient point d'autres ſimulacres, même depuis que la ſtatuaire fut inventée ; mais ce culte en reſſembloit mieux à celui d'orient, d'où Cadmus l'avoit apporté. 5°. Pour accroître le nombre de ſes habitans, il mit en uſage le premier la faveur des aſyles, ordonnant que tous ceux qui ſe retireroient dans la Cadmée, y trouvaſſent une entiere ſureté. Mais ſi d'une part, ce trait de politique augmenta le nombre de ſes ſujets ; de l'autre, il expoſa ſa ville à la jalouſie des peuples voiſins, irrités de ce que tous leurs criminels trouvoient à Thèbes un ſecours toujours certain, & toujours prêt pour s'oppoſer à leur vengeance.

L'hiſtoire de Thèbes, que nous allons rapporter, eſt ſujete à trois grands inconvéniens. Le premier, en ce qu'elle ne peut être ſoutenue de la Chronologie ; parce que les années de ſes rois n'ont été conſervées par aucun auteur. Ainſi, on eſt néceſſairement réduit à l'appuyer ſur le ſeul ordre des générations ; ce qui eſt ſujet à bien des erreurs, à cauſe que cette même hiſtoire nous préſente pluſieurs minorités & de fréquentes uſurpations. Le

ſecond eſt, que cette hiſtoire eſt mêlée avec celle de tant d'autres différens peuples, qu'il eſt très-difficile d'y éviter la confuſion. Enfin, les diviſions particulieres de la Béotie, qui ont rempli cet état d'horreurs & de crimes, que la fable a déguiſés & ornés de différentes façons, font un troiſiéme obſtacle à la clarté de cette hiſtoire. Cependant nous verrons que cette même Béotie a été dès les premiers tems plus féconde en grands perſonnages que le reſte de la Gréce, quoiqu'on lui ait toujours reproché d'élever des hommes plus groſſiers, moins capables de ſcience & de vertu, que les autres Grecs.

Pour ſuivre un ordre dans la diſtribution des événemens dont nous devons parler, il faut ſe ſouvenir que le régne d'Hellen, fils de Deucalion, dans la Phtiotide, ſe rapporte, ſelon les marbres, à l'année 3157 de la Période Julienne, 1521 avant l'Ere chrétienne, deux ans ſeulement avant l'arrivée de Cadmus. Ainſi, l'on doit juger qu'ils ont été contemporains, avec cette différence néanmoins, que le régne d'Hellen finiſſoit quand celui de Cadmus a commencé. Cela ſe prouve, parce que Ino, fille de Cadmus, a épouſé Athamas, fils d'Æole, fils d'Hellen, & même qu'elle ne l'a épouſé qu'en ſecondes nôces; de

ſorte que l'on peut croire qu'Athamas étoit déja âgé au tems de ce mariage.

Polydore, fils de Cadmus, a gouverné après ſon pere; & celui-ci, par conſéquent, ſe doit trouver contemporain d'Erichton, roi d'Athènes, & de tous les enfans d'Æole. C'eſt pourquoi nous rapporterons à ſon régne, 1°. celui d'Athamas ſon beau-frere: lequel fut pourſuivi de la vengeance céleſte, tant à cauſe de la haine de Junon, qui ſe plaignoit qu'il eût contribué à l'éducation de Denys, fils de Sémélé, que parce qu'il avoit injuſtement perſécuté ſes enfans du premier lit, les ayant obligés d'abandonner la demeure paternelle.

Ces enfans ſe nommoient Phrixus & Hélléne, ou Hellé, deſquels Mercure ayant pitié, leur procura le moyen de s'échaper. La fable raconte que ce fut par la commodité d'un mouton, qui marchoit en l'air, & qui avoit la Toiſon d'or; & que le frere & la ſœur s'étant confiés à cette voiture, avoient traverſé tout l'eſpace des terres & des mers juſqu'au Boſphore, & de-là à Colchos; mais que dans le cours de ce voyage, la fille qui étoit derriere ſon frere vint par malheur à regarder en-bas, & que s'étant effrayée de voir la mer au-deſſous d'elle, elle ſe laiſſa tomber dans celle qui, de ſon nom, a été appellée l'Helleſpont.

Quant à Phrixus, il arriva en Colchide, dont le roi nommé Ætès lui donna ſa fille Calciopé en mariage. En reconnoiſſance du grand bienfait de ſon évaſion, il ſacrifia ſon mouton à Jupiter Sauveur, de la même maniére qu'avoit fait ſon aïeul Deucalion, après le danger qu'il avoit couru par le déluge. La peau, qui n'entroit point dans le ſacrifice, fut pendue à un arbre dans la forêt de Mars, & bien attachée à des cloux, pour empêcher qu'on ne la pût enlever. Cette Toiſon devint depuis le ſujet d'une grande entrepriſe, dont nous parlons plus bas.

Nous avons déja parlé de la mort de Léarque & de Mélicerte, enfans d'Athamas du ſecond lit. Il nous reſte à dire que ce prince, obligé de quitter ſon pays, à cauſe de ſes meurtres, ſe retira, par le conſeil de l'oracle, vers l'Illyrie, où, après s'être marié pour la troiſiéme fois, il donna ſon nom à une contrée, qu'il peupla de ſes enfans. La Béotie avoit auſſi une plaine au midi du lac Copaïs, en tirant vers Coronée, qui retint le nom d'Athamas.

2°. Siſiphe, autre fils d'Æole, s'établit dans l'Iſthme du Péloponnèſe, où il bâtit une ville ſur une montagne, & l'appella Ephirus; c'eſt celle qui depuis a pris le nom de Corinthe. Celui-ci

épouſa Mérope, ſa parente, deſcendue d'Atlas, & il devint pere de Glauque, dont nous parlerons dans la génération ſuivante. La fable a feint que Siſiphe étoit condamné dans l'enfer à rouler continuellement une pierre pour l'élever au ſommet d'une montagne, d'où elle retomboit toujours, & que cette punition étoit la peine de ſon indiſcrétion, d'avoir révélé au fleuve Aſopus une intrigue de ſa fille avec Jupiter.

3°. Déjon, autre fils d'Æole, régna dans la Phocide. Il épouſa Diomédée ſa couſine, fille de Xuthus, de laquelle, entr'autres enfans, il eut Céphale, mari de Procris, fille d'Erechtée, roi d'Athènes. Actor, Emition, Mennécius, & Patrocle roi de Phocide & de Phtiotide, deſcendoient auſſi de lui.

4°. Périères & Magnès, autres enfans d'Æole, ont auſſi régné dans les mêmes quartiers; mais leur poſtérité s'eſt rendue moins conſidérable, que celle des premiers. On a même prétendu qu'on les avoit confondus avec d'autres perſonnes de même nom. En effet les générations ne ſe rapportent pas.

5°. Salmonée, ſixiéme fils d'Æole, régna d'abord dans la Theſſalie; mais s'étant dégouté de ce pays-là, il paſſa dans le Péloponnèſe, où il bâtit une ville, & devint ſi puiſſant, que ſa fierté

mérita d'être terraſſée par les foudres de Jupiter. Il ne fut pere que d'une fille nommée Tiro, de laquelle Neptune eut deux enfans, PÉLIAS & NÉLÉE, dont le premier fut un roi fameux de la Theſſalie, & le ſecond a été la ſouche des rois de Meſſéne.

6°. Chrétus, ſeptiéme fils d'Æole, fut roi d'Iolcos, ſur le golfe Pélaſgique, au pied du mont Pélion. Il épouſa Tiro, fille de Salmonée, de laquelle nous venons de parler. Sur quoi l'on peut remarquer, par le nombre extaordinaire d'enfans que la fable fait naître des dieux, que les filles qui étoient aſſez belles pour mériter la faveur des immortels, acquéroient plus de gloire que de honte par ce commerce, quoiqu'il ſoit certain que cette réputation dépendoit de l'adreſſe avec laquelle les plus habiles ſavoient couvrir leur jeu. Il naquit encore une grande lignée de cette femme, ſavoir, ÆSON, que quelques-uns ont fait mal-à-propos roi d'Iolcos; AMITHAON, roi de Piles, dans l'Élide, & PHÉRÈS, premiérement roi de Phéra, en Theſſalie, puis de Némée, dans le Péloponnèſe.

7°. Endymion, fils d'Æthlius & de Calicé, fille d'Æole, avoit mené une Colonie de Theſſaliens dans le Péloponnèſe, qui s'établirent en Elide. Il y devint pere d'Ætholus, lequel ayant com-

mis un meurtre, fut obligé, ſuivant la coutume, de quitter ſa patrie. Il ſe retira dans le pays des Curétes, qui fut enſuite appellé l'Ætholie, où il bâtit deux villes, Pleuros & Calydon, du nom des deux enfans, qui lui naquirent de ſa femme Pronoé, fille de Phorbas, célébre brigand des mêmes contrées.

Mais pour revenir à POLYDORE, roi de Thèbes, dont l'hiſtoire eſt peu connue, on ſait qu'il épouſa Nictéide, fille de Nictée, qui étoit gendre de Xthonius, & d'Agavé ſa ſœur, ce qui marque aſſez que ce mariage fut tardif. Il en vint néanmoins un fils, qui fut Labdacus, duquel nous allons parler.

La vie de LABDACUS, roi de Thèbes, fut encore moins tranquille que celle de ſon aïeul & de ſon pere. Il y a toute apparence que celui-ci le laiſſa fort jeune ſous la tutelle de Penthée, ſon couſin germain, autre fils d'Agavé & de Xthonius. En effet, il eſt certain que ce PENTHÉE a été reconnu pour roi de Thèbes; & comme il eſt mort avant Labdacus, on ne peut, par conſéquent, mettre ſon adminiſtration dans un autre tems que celui-ci.

Le principe de tous les troubles de la Béotie, pendant les deux régnes dont nous parlons, vint du changement, ou

plutôt, de la fureur que Dionyſius, fils de Sémélé, s'efforça d'introduire dans la religion du pays. On peut croire que ſon ambition ſe cachoit ſous le voile de cette nouvelle piété, & qu'il n'avoit d'autre deſſein que celui de ſe défaire de Penthée & de Labdacus, pour s'emparer de leur état. En effet, il excita une ſi forte ſédition, que le premier fut déchiré par les femmes qui ſuivoient ces nouvelles cérémonies, & que l'on a depuis nommées les Bacchantes. On rapporte que d'abord il n'affecta pas de ſi grandes choſes ; mais que ſon eſprit mécontent de ce qu'il n'avoit point d'occaſion de ſe faire valoir dans ſa patrie, le porta à faire un voyage en orient, c'eſt-à-dire, en Syrie. C'eſt-là qu'il ſe confirma dans le culte de Bacchus, que ſon aïeul y avoit appris avant lui, & dont il avoit laiſſé une teinture dans la Béotie. Il s'y perfectiona auſſi dans l'art de cultiver la vigne, puis il revint dans les îles de l'Archipel, d'où il paſſa en Phrygie, & ſe fit initier dans les myſtères de la mere des dieux. Il vint enſuite dans la Thrace, & s'étant rendu près de Lycurgue, roi des Edoniens, dans le voiſinage de la Macédoine, ſur le rivage de Strymon, il commença d'y débiter ſes maximes ; mais ce prince le chaſſa d'abord, ce qui l'obligea de ſe retirer en Theſſalie. Il arriva bien-

tôt après des déſordres dans la famille & le royaume de Lycurgue, qu'on attribua à la punition céleſte du mauvais traitement fait à Denys ; de ſorte qu'il fut obligé de ſe ſoumettre au nouveau culte. Mais la vengeance du nouveau prophéte n'étant pas encore ſatisfaite ; il en couta la vie à Lycurgue, dans une ſédition de ſes ſujets. Enfin, Denys ſe rendit à Thèbes, & il excita d'abord les femmes à quitter leurs familles pour le ſuivre dans les montagnes : il les accoutuma auſſi à ſe dépouiller de leurs habits ordinaires, à ſe couronner de liere ſur leurs cheveux épars, & à porter des thyrſes à leurs mains : c'étoit des eſpéces de piques entourées de liere & de pampres.

Le bon ordre d'un état ne pouvoit ſouffrir une pareille corruption : c'eſt pourquoi Penthée s'y oppoſa de toutes ſes forces ; mais il fut, comme nous avons déja dit, la victime de cette extravagante dévotion.

Labdacus, roi de Thèbes après Penthée, ne céda pourtant point au torrent : il fut fort à propos ſe renfermer dans ſa forteresſe, de ſorte que Denys ſe vit contraint de paſſer en Attique. Là, il établit ſes nouvelles cérémonies, avec toute la facilité poſſible ; il enſeigna à tout le monde l'art nouveau de planter

la vigne, & ſe joignit à Cérès, pour procurer la fertilité du pays : mais il ne ceſſa pas de nuire au roi de Thèbes ; car il excita Pandion, roi d'Athènes, à lui faire la guerre. Térée, roi de quelques parties de la Thrace, ou Macédoine, ſe joignit aux Athéniens : mais tous enſemble ne firent pas grand mal à Labdacus.

Dans ce tems, Dionyſius déclara nettement, qu'il étoit lui-même cette divinité qu'il annonçoit auparavant aux hommes ; & pour le prouver, il ſe vantoit d'ôter la raiſon à qui il lui plaiſoit, ce qui étoit ſans doute bien aiſé à l'égard de ceux qui buvoient du vin, ſans en connoître la force. De l'Attique, Denys paſſa dans le Péloponnèſe, où il excita les mêmes déſordres, ſur-tout dans Argos, dont les femmes ſe laiſſérent ſurprendre aux fureurs, qu'il avoit accoutumé d'inſpirer. On dit que c'étoit l'effet d'une vengeance céleſte, qui porta ces malheureuſes à ſe repaître de la chair de leurs propres enfans, ſoit que Junon irritée de la réception favorable, que les Argiens avoient faite à ſon ennemi, les eût frapées de cette fureur ; ſoit que Denys en fût l'auteur immédiat : car il ne feignoit plus de dire qu'étant venu ſur la terre pour le bien de tous les hommes, &

pour leur apprendre l'art de charmer leurs déplaiſirs, il ne trouvoit par-tout qu'une noire ingratitude, qui l'obligeoit malgré lui à des vengeances éclatantes. Il ſe vantoit auſſi du pouvoir qu'il avoit ſur les enfers; car il fit croire qu'il en avoit rappellé ſa mere Sémélé, produiſant à ſa place une femme, à qui il donna le nom de *Thioné*. Enfin, après avoir troublé toute la Gréce, il abandonna le continent, & repaſſa dans l'île de Naxe, dont le ſéjour lui plaiſoit plus qu'aucun des endroits qu'il avoit viſités dans ſes voyages; & on répandit après ſa mort, le bruit qu'il étoit monté au ciel avec ſa mere, & qu'il y avoit pris place parmi les dieux.

Au reſte, il eſt bon d'obſerver que le culte de Bacchus étoit également dangereux à ceux qui le recevoient & à ceux qui le rejettoient : aux premiers, parce qu'ils s'attiroient la colére de Junon, ennemie de Dionyſius, à cauſe de ſa naiſſance : & aux ſeconds, parce que cette nouvelle divinité ne manquoit pas de ſe venger par d'étranges barbaries. L'effet du vin, qui étoit alors inconnu, ſervoit ainſi à juſtifier les excès dont les ſectateurs de Bacchus ſe rendoient coupables. Les cris de Jacchos, Evoæ, &c. les courſes de nuit, l'embraſement des forêts, les fureurs inexprimables des Bacchan-

tes, tout cela fut conſacré par ce nouveau culte.

Les princes contemporains de Labdacus ſont premiérement, dans le Péloponnèſe, GLAUQUE, roi de Corinthe, fils de Siſyphe, inventeur des Jeux iſthmiens, qui ne furent proprement que des myſtères nocturnes, célébrés à l'honneur de Mélicerte, divinité nouvelle de la mer, comme nous l'avons déja dit. Ce prince épouſa la belle Euriméde, de laquelle naquit Bellérophon.

AMITHAON, roi de Piles d'Elide, qui ayant épouſé Idoméne, fille de ſon frere Phérès, devint pere de Bias & de Mélampe, dont nous parlerons ſur la génération ſuivante.

NÉLÉE, fils de Tiro, fille de Salmonée & de Neptune, ayant été chaſſé par ſon frere Pélias, de la Theſſalie, paſſa dans la Meſſénie, où il bâtit la ville de Piles, qui a donné naiſſance à un aſſez grand état. Ce Nélée épouſa Chloris, fille d'Amphion, de qui ſortit une grande poſtérité; mais il y a peu de vraiſemblance à prolonger ſa vie juſqu'aux derniers tems d'Hercule, comme l'a fait Apollodore. Il vaut mieux dire qu'il y a eu pluſieurs rois de ce nom dans la Meſſénie.

2°. Dans la Gréce ſupérieure, PHÉRÈS, l'un des fils de Crithée, bâtit une ville en Theſſalie, à laquelle il donna

ſon nom, & qui devint capitale d'un petit royaume. Il fut pere d'Admète & de Lycurgue, deſquels le premier ſuccéda à ſon pere, & le ſecond paſſa au Péloponnèſe, & s'établit à Némée. Nous parlerons dans la ſuite de l'un & de l'autre.

Pélias, autre fils de Tiro, ſuccéda à Crithée, dans le royaume d'Iolcos, au préjudice de ſes propres enfans, dont l'un, qui étoit Æſon, vécut ſous ſa puiſſance en ſimple particulier. Ce Pélias étoit ſans doute un homme fort jaloux de ſon autorité. Car outre qu'il ne put ſouffrir la concurrence de ſon frere Nélée, nous verrons bientôt le procédé, qu'il tint à l'égard de ſon neveu Jaſon : ſi toutefois on peut penſer qu'il ait vécu juſqu'au tems des Argonautes, ce qui ne me paroît aucunement probable.

3°. Dans l'Ætholie, Pleuros régnoit dans la ville de ſon nom, & Calydon dans la ſienne. Le premier fut pere d'Agénor ; & le ſecond, qui avoit épouſé Æolie, fille d'Amithaon, roi de Piles, fut pere d'Epicaſte, qui épouſa Agénor ſon couſin, lequel réunit ainſi les royaumes d'Ætholie en ſa perſonne.

A l'égard des rois d'Athènes & d'Argos, on ſait certainement que Labdacus a été contemporain de Pandion, contre lequel il a fait la guerre : mais on peut

juger auſſi qu'il a vécu aſſez avant ſous le régne d'Erechtée, ſucceſſeur de Pandion, auſſi-bien que ſous celui d'Abas, douziéme roi d'Argos.

Au reſte, Labdacus ne laiſſa qu'un fils unique, âgé ſeulement d'un an, lequel eſt devenu très-célébre dans la fable, tant par ſes propres aventures que par les malheurs de ſa poſtérité. Il ſe nommoit LAÏUS. Sa jeuneſſe obligea ſon pere à confier ſon royaume, ſa nourice & ſon éducation à Lycus ſon ami & ſon parent; car il étoit oncle de ſon épouſe Nictéide. Mais ce choix fut très-fatal à la Béotie; car les malheurs particuliers de ce Lycus mirent tout le royaume dans un très-grand péril, & particuliérement la perſonne de Laïus. En voici la cauſe & l'hiſtoire.

Nictée, frere aîné de Lycus, avoit une fille nommée *Antiope*, laquelle devint enceinte. Elle eut beau dire, ſelon la mode de ce tems-là, que Jupiter l'avoit honorée de ſes faveurs; ſon pere n'en voulut rien croire, & comme il ſe préparoit à la châtier, elle ſe ſauva à Sycion. Nictée prit la choſe ſi vivement, qu'il s'en donna la mort, après avoir recommandé cette vengeance à ſon frere Lycus. Celui-ci leva une armée, & vint aſſiéger Sycion, qu'il prit. Il tua Epopée, qui avoit épouſé Antiope, & la ramena

captive à Thèbes; mais dans le chemin, elle mit au monde deux jumeaux, que Lycus fit expoſer ſur une montagne. Ces enfans furent conſervés par des paſteurs, qui les trouvérent par hazard, & furent nommés ZÉTHUS & AMPHION.

Quand ils eurent atteint l'âge raiſonnable, ils apprirent leur origine. Et comme la ville de Thèbes étoit toujours diviſée, ils trouvérent moyen de s'y faire recevoir. Leur premier ſoin fut de délivrer leur mere de priſon; & le ſecond, de punir Lycus & ſa femme Dircé, qui avoit le plus contribué aux chagrins de leur mere. Ils tuérent le premier, & firent mourir la ſeconde, la faiſant traîner par un taureau indomté, à la queue duquel ils l'avoient attachée par les cheveux.

Laïus ſe retira dans le Péloponnèſe, où il fut reçu par Pélops, qui régnoit à Piles d'Elide. Tout ceci arriva la 20e année de Lycus. Zéthus & Amphion régnérent enſuite paiſiblement. Ce dernier épouſa Niobé, fille de Tantale, & ſœur de Pélops; & le premier ſe maria à Thébée, en faveur de laquelle il changea le nom de la Cadmée en celui de ſa femme. Ces deux rois environnérent leur ville de nouvelles murailles; parce que Amphion avoit de l'éloquence, & qu'il fut auſſi l'inventeur de la lyre, la fable a feint

qu'il avoit bâti ces murailles au ſon de cet inſtrument; ce que l'on peut expliquer de l'engagement, où il mit ſes ſujets de travailler volontairement à ce grand ouvrage, en leur perſuadant, comme il étoit vrai, qu'il procureroit leur repos & leur ſureté.

Amphion eut une lignée extraordinaire, dix garçons & dix filles, deſquelles l'aînée, nommée Chloris, épouſa Nélée, roi de Meſſéne. Mais leur fierté ayant attiré la colére des dieux, ou plutôt, le mécontentement des peuples, ils furent tous tués malheureuſement, auſſi-bien que Zéthus & Amphion. On ne peut pas douter que Laïus n'ait été l'auteur de cet exécution, puiſqu'il prit auſſitôt poſſeſſion de ſon royaume. Il commençoit pour-lors à vieillir; & avoit épouſé Jocaſte, fille de Ménécée, lorſque l'oracle lui apprit qu'il feroit bien d'éviter d'avoir des enfans, parce qu'il devoit mourir de la main de ſon fils. Cependant, il ne laiſſa point, un jour de bonne-chére, de s'approcher de ſa femme, & de la rendre groſſe; mais il ne balança pas à ſe défaire de l'enfant qui naquit: car lui ayant fait percer les deux talons, il le fit expoſer en cet état ſur le mont Cithéron, où il ne pouvoit manquer de périr, lorſqu'il fut ſauvé par les paſteurs du roi de Corinthe, qui le

panſérent de ſes bleſſures, & le portérent enſuite à Péribée, femme de ce roi. Elle le nomma Œdipe, par rapport à ſes talons percés & enflés, & le fit élever avec ſes propres enfans. Les uns & les autres étant devenus grands, eurent des diſputes ſur la naiſſance d'Œdipe, à qui l'on reprochoit d'être étranger ou illégitime. Ce qui l'obligea d'aller conſulter l'oracle, qui lui défendit de s'informer de ſes parens, parce qu'il devoit tuer ſon pere & épouſer ſa mere. C'eſt ce qui l'empêcha de retourner à Corinthe, qu'il croyoit être le vrai lieu de ſa naiſſance : mais la fatalité lui fit rencontrer le crime qu'il vouloit éviter. Comme il cherchoit un établiſſement, incertain du lieu où il pouroit vivre innocent, il ſe trouva au détroit d'une montagne par lequel Laïus, peu accompagné, devoit paſſer. Ceux qui le précédoient voulurent faire ranger Œdipe, lequel prit querelle avec eux. L'on en vint aux mains, & Laïus fut tué. Œdipe ne laiſſa pas de ſe retirer à Thèbes, ignorant entiérement quels étoient ceux qu'il venoit de faire périr : ce qui ne fut découvert que long-tems après.

A meſure que les ſiécles s'avancent, nous voyons par la ſuite de l'hiſtoire, que toutes les connoiſſances des hommes s'augmentent ; mais auſſi que leurs paſ-

ſions ſe dévelopent, & produiſent des malheurs qu'on ne connoiſſoit point dans les tems d'ignorance. Seroit-ce donc à l'augmentation des lumiéres de l'eſprit, qu'il faudroit attribuer le progrès des miſères du monde? Notre raiſon nous tromperoit, ſi cette propoſition étoit véritable. Il vaut mieux dire que c'eſt l'abus de ces lumiéres, l'emploi qu'on en fait pour donner de l'appui & de la force aux paſſions, qui corrompt l'ordre naturel des événemens. Mais ſi l'on recherche le principe de cet abus, on reviendra aux paſſions avec leſquelles les hommes ſont nés : ainſi, le raiſonnement ſera circulaire, & par conſéquent, ne nous inſtruira de rien.

On penſe aſſez communément que les déſordres du monde viennent de la perte que les hommes ont faite de leur liberté, en ſe donnant des rois & des maîtres. En effet, examinant la conduite des ſouverains, on en trouve ſi peu de bons, ſi peu qui ſe ſoient aquittés envers les autres hommes, des devoirs d'un gouvernement légitime, qu'il eſt difficile de ſe défendre de cette opinion. Mais ſi d'un autre côté, on fait réflexion à la foibleſſe du public, à la conſtitution des hommes qui ne peuvent ſe paſſer d'un maître, qui ſe livrent eux-mêmes, & qui préviennent par leur ſou-

miſſion tous les deſirs des ambitieux ; on trouvera que les rois ſont plus excuſables qu'ils ne le paroiſſent d'abord. L'autorité eſt néceſſaire pour la ſureté commune : ſans elle il n'y auroit ni tranquillité, ni repos, moins parce que les hommes ſont ambitieux, que parce qu'ils ſont foibles ; car on voit par expérience, que les peuples veulent être commandés. Il faut que l'imagination du vulgaire ſoit fixée par le ſentiment d'une autorité ſupérieure ; & ſi celle qui paſſe pour légitime par le droit de ſon ancienneté, laiſſe trop de liberté aux eſprits, ils forment auſſi-tôt des partis & des cabales, non pour ſe mettre dans l'indépendance, mais pour changer de ſupérieur. L'on voit même ordinairement, qu'ils en choiſiſſent de plus rudes que ceux qu'ils ont quittés. N'eſt-il donc pas vrai de dire que ceux qui ſont en poſſeſſion de l'autorité, ſont en droit d'exiger pour eux la ſoumiſſion que les peuples rendroient à tout autre, à leur préjudice.

Cette indépendance extrême, deſirée par quelques-uns, n'eſt en effet, qu'une chimére impraticable, ſi ce n'eſt parmi les barbares, qui rejettent toutes ſortes de loix & de dominations. Ceux qui ſoupirent après elle, ſuivent une coutume veugle de louer & de deſirer ce qu'on

ne connoît pas, & de refuſer ſon approbation à ce qu'on pratique le plus naturellement.

Ceux qui regardent les républiques comme l'aſyle de la liberté, ſe trompent très-lourdement ; parce que l'autorité y eſt égale à celle des monarchies ; avec cette différence, que ſon exercice eſt plus dur ; 1°. parce qu'elle ſe communique à un plus grand nombre de perſonnes ; 2°. parce que les loix y ſont en plus grand nombre ; qu'il y a plus de ſurveillans à les faire obſerver, & plus de jalouſie entre les particuliers : 3°. parce que l'ingratitude eſt le fruit certain des ſervices qu'on y rend : 4°. parce que les altercations & les mouvemens ſont plus dangereux dans les républiques que dans tout autre gouvernement. Ne diſons point que les emplois y ſont exercés par des perſonnes que leur mérite fait choiſir : car ceux-là ne ſont pas moins conduits par leurs paſſions que les autres hommes.

On ne trouve donc l'indépendance entiére, ni ſous les monarchies, ni dans les républiques. Ce n'eſt donc pas un bien qui doive faire l'objet de nos deſirs ; & loin que le monde ſoit troublé, parce que les hommes en ſont privés, on peut dire que c'eſt l'ennemi du repos, & que les peuples ne ſont tran-

quilles, que quand ils n'en font aucun uſage.

A quoi donc pourons-nous attribuer la cauſe de tant de malheurs, que nous lirons déſormais dans l'hiſtoire, ſi ce n'eſt à la multiplication des objets, qui excitant les paſſions, font perdre l'idée de la félicité, qui eſt attachée au repos dans l'état où l'on ſe trouve ? Quand les rois ne connoiſſoient point la fertilité, ou les autres avantages des terres voiſines, ils ne penſoient point à faire des conquêtes : quand ils vivoient dans leur province, qu'ils n'avoient point d'armées, point de cour réglée, point de charges à donner, les hommes eſpéroient peu de choſe de leur faveur, & ſe livroient moins à leur autorité : les rois & les peuples étoient exempts par conſéquent de tant de paſſions, qui ſe ſont élevées par ces divers moyens, & qui, ſe joignant à d'autres, ont ſouillé de crimes le cours des ſiécles paſſés.

Ainſi je crois pouvoir dire, que les malheurs du monde ne ſont cauſés ni par l'augmentation des lumiéres de l'eſprit, ni par la perte de la liberté, ni par l'uſurpation des rois, ni par tous les déſordres de leur gouvernement ; mais par le peu d'eſtime que les hommes font du repos. Si l'on tenoit école ſur l'art de tranquilliſer ſon cœur & ſon

eſprit, le public en tireroit plus d'utilité que de tout autre ſavoir : mais c'eſt le grand fruit que l'on doit attendre de l'hiſtoire : car c'eſt elle qui, nous mettant en vue le cours d'un ſi grand nombre d'événemens, nous fait ſentir que la prudence humaine n'en diſpoſe point ; & que de toutes les conditions des hommes, celles-là ſont les plus heureuſes, qui, par une fermeté tranquille, donnent le moins de priſes à la fortune.

Mais pour revenir à l'hiſtoire de Thèbes, nous allons voir que, comme les événemens & les affaires ſe ſont multipliées dans le progrès des ſiécles, auſſi les hommes ſe ſont formés par l'exercice ; & c'eſt ce qui a rendu l'âge de Laïus plus fécond en grands perſonnages, que tous les précédens. Nous en ferons donc une courte énumération.

1°. Bellérophon, fils de Glauque, roi de Corinthe, fut obligé de quitter ſa patrie, pour avoir tué ſon frere Délias. Il ſe retira à Argos, où le roi Prætus le purifia par les expiations ordinaires ; mais ſa femme Sténobée en étant devenue amoureuſe, Bellérophon ſe trouva accuſé du crime qu'il refuſa de commettre. Prætus, qui le croyoit coupable, l'envoya à Jobate, roi de quelque partie de la baſſe Aſie, pour le faire pé-

rir. Celui-ci lui propoſa divers travaux très-difficiles, & Bellérophon les ſurmonta tous : car il combattit la Chimére, à ce que dit la fable ; il ſurmonta les Amazones ; il ſe défit d'une troupe de conjurés, qui le vouloient aſſaſſiner : & par-là il mérita non-ſeulement l'eſtime, mais l'alliance de Jobate, qui de plus le déclara ſon ſucceſſeur. Ainſi il devint roi de Lydie, au lieu de l'être de Corinthe, comme le droit naturel l'ordonnoit. A ſa place, POLYBE occupa ce royaume ; ce fut lui & ſa femme Péribée, qui nourirent Œdipe, fils de Laïus.

2°. PERSÉE, fils de Danaé, & petit-fils d'Acriſius, roi d'Argos, devint ſi conſidérable par le nombre & l'importance de ſes entrepriſes, que la fable en a fait un des premiers héros de la Gréce. Ce fut lui qui coupa la tête de Méduſe, & qui, ayant obtenu des nymphes le pouvoir de voler dans les airs, délivra Androméde, fille de Céphée, prête à périr ſur un rocher où elle étoit expoſée par quelque vœu bizare, comme on en faiſoit en ce tems-là. Il revint après tant d'exploits à Argos ſa patrie ; mais ayant tué ſon aïeul par un haſard très-malheureux, il changea ſon état avec celui de Mégapente, roi de Tyrinthe, fils de Prætus, & donna commencement

mencement au célébre royaume de Mycène.

3°. Les enfans d'Amithaon, roi de Piles, furent Bias & Mélampe, leſquels ſe trouvant reſſerrés par Œnomaüs, roi de Piſe, aimerent mieux tenter la fortune dans un autre pays, que de s'engager à une guerre, dont ils craignoient le ſuccès. Mélampe fut un de ces hommes extraordinaires, qui au tems paſſé ſe donnoient pour prophétes. Il ſe vantoit d'entendre le langage des oiſeaux, de connoître le paſſé & l'avenir, & de guérir toutes ſortes de maladies. Il fut un des plus ardens protecteurs du culte de Bacchus, auquel il ajouta quelques cérémonies & des hymnes nouvelles; car il ſe mêloit auſſi de poéſie. Enfin ce fut lui qui entreprit de rendre la raiſon aux filles d'Anaxagore, roi d'Argos, & à la plupart des femmes de cette ville, qui étoient tombées en phrénéſie ou en fureur par la colére des divinités Bacchus & Junon : mais il ne le fit qu'à condition de partager le royaume en trois parts, dont lui & ſon frere Bias en auroient chacun une, ce qui fut exécuté. Celui-ci fut tué par Pilas, ſon gendre & ſon neveu, roi de Mégare, qui céda ſon royaume à Pandion II, roi d'Athènes, comme nous l'avons déja dit. Bias avoit épouſé Pero, fille de Nelée, roi de

Meſsène, dont il eut TALAUS qui lui ſuccéda.

4°. ŒNOMAUS, roi de Piſe & d'Olympie dans l'Elide, étoit auſſi dans le même tems en grande réputation. Il eut une fille unique, la belle Hippodamie, aux noces de laquelle tous les enfans des rois voiſins aſpiroient avec ardeur: mais le ſcrupule d'Œnomaüs, à qui les oracles avoient prédit que ſon gendre ſeroit cauſe de ſa mort, retardoit ſon mariage. Car il avoit juré de ne la donner qu'à celui qui le ſurmonteroit à la courſe des chariots: & comme il menoit ſon chariot avec une adreſſe ſinguliére, aucun n'oſoit s'expoſer à ce combat, qui coutoit la vie aux vaincus. Pélops arrivé en Gréce depuis quelque tems, trouva moyen, en gagnant le cocher, d'enrayer le chariot: de ſorte qu'Œnomaüs, qui le conduiſoit, fit une chûte, qui lui donna la mort. Et Pélops poſſéda ſa fille & ſon royaume, pour le prix de ſa victoire. En traitant l'hiſtoire d'Argos, nous avons déja parlé de ce prince, & des changemens que ſa venue fit dans les mœurs de la Gréce.

5°. LYCURGUE, fils de Phérès, roi de Némée dans l'Arcadie, épouſa Eurydice, dont naquit Opheltes, ſurnommé Archémore, à l'honneur duquel furent

inſtitués les Jeux Néméens, comme nous le dirons plus bas.

6°. AGÉNOR, roi d'Etholie, devint pere de Parrhaon, lequel engendra Œnée & pluſieurs autres enfans; mais celui dont nous parlons devint plus fameux que tous les autres, ſur-tout à cauſe de la naiſſance qu'il donna à Méléagre, dont la valeur eſt ſi connue dans l'hiſtoire fabuleuſe, & à Tydée pere de Diomèdes.

7°. ADMETE, roi de Phérès en Theſſalie, a vécu dans le même tems. Il eſt auſſi fort renommé, tant parce qu'Apollon chaſſé de l'Olympe pour quelque faute, fut réduit à le ſervir, que par le bonheur qu'il eut d'obtenir en mariage la fidéle Alceſte, fille de Pélias, roi d'Iolcos. Entre les dons que ce prince avoit reçus d'Apollon, il obtint que, quand il ſeroit au dernier terme de ſa vie, il ne mourroit point, ſi quelque autre vouloit mourir à ſa place. Alceſte fut la ſeule qui voulut être ſa victime: on l'immola en effet. Mais cette extraordinaire amitié d'une femme, fut récompenſée de l'immortalité que Proſerpine lui accorda.

8°. PÉLIAS, roi d'Iolcos, vivoit toujours, ſi l'on n'aime mieux dire que c'étoit un autre du même nom. Il étoit tranquille dans ſon état; mais inquiet dans

ſon cœur, la jalouſie de ſon autorité ne lui laiſſant point de repos. Il s'aviſa donc de conſulter l'oracle, pour ſavoir qui devoit être ſon ſucceſſeur : il apprit que ce ſeroit le premier homme, qu'il verroit un pied chauſſé & l'autre nud. Quelque tems après, ſacrifiant à Neptune ſur le bord de la mer, & ayant invité pluſieurs perſonnes à cette ſolemnité, JASON, ſon neveu, fils d'Æſon, ne manqua pas de s'y trouver : mais ayant été obligé de paſſer une riviére à gué, il y avoit perdu un de ſes ſouliers, de ſorte qu'il ſe préſenta à ſon oncle dans l'état dont l'oracle lui avoit parlé. Il n'en fallut pas davantage pour allumer contre lui la jalouſie de Pélias, ce qui réduiſit Jaſon à chercher fortune en d'autres pays. Il ſe fit tant d'amis dans ſes voyages, qu'il ſe trouva bientôt en état de former l'entrepriſe la plus conſidérable, dont on eut parlé juſqu'alors, je veux dire, d'aller en Colchide à la conquête de la Toiſon d'or. Nous en parlerons dans la génération ſuivante.

Après qu'Œdipe eut tué ſon pere, ſans le connoître, il entra dans la ville de Thèbes, comme dans un lieu où il ſe propoſoit de s'établir, ſans ſonger à la royauté, qui paſſa entre les mains de Créon, fils de Ménécée, apparemment

fils d'Actor, fils de Dejon, fils d'Eole. Mais dans ce même tems, la ville fut affligée d'un fléau extraordinaire, envoyé par Junon : c'étoit un monſtre qui dévoroit les hommes, & duquel on ne pouvoit être délivré, que par la ſolution d'une énigme très-difficile, qui avoit été propoſé par l'oracle. Cette énigme conſiſtoit à deviner qui eſt l'animal qui n'a qu'une voix, quatre, deux & trois pieds. Œdipe appliqua cette énigme à l'homme, qu'on peut dire n'avoir qu'une voix, parce qu'il ſe plaint toujours; qui marche à quatre pates dans ſon enfance, qui eſt ferme ſur ſes deux pieds dans ſa virilité, & qui, dans la vieilleſſe, eſt obligé de s'appuyer ſur un bâton. Après la mort du monſtre, Œdipe obtint la couronne & l'alliance de Jocaſte, veuve du dernier roi, pour récompenſe. On peut expliquer cette allégorie avec quelque vraiſemblance, en diſant que par la défaite de quelque ennemi voiſin de la ville de Thèbes, qui en troubloit le commerce, & ruinoit la campagne, Œdipe ſut s'attirer aſſez de partiſans pour ſe faire donner la couronne au préjudice de Créon, qui d'ailleurs n'y avoit aucun droit. Ainſi l'oracle qui avoit prédit qu'Œdipe, avec une entiére innocence, ſe trouveroit chargé de deux crimes énormes, la mort de ſon pere &

l'inceſte avec ſa mere, ſe trouva tout-à-fait accompli. Je ne ſais s'il eſt beſoin d'avertir que ces oracles doivent toujours être pris pour des fictions de la ſuperſtition ou de la poéſie à l'égard des tems anciens, ou pour des adreſſes de la Pythie ou des autres prêtres des idoles, en des tems plus modernes. VAN-DALE, médecin Hollandois, a tellement prouvé l'un & l'autre, qu'il ne reſte rien à dire ſur ce ſujet.

Du mariage d'Œdipe avec ſa mere naquirent deux jumeaux, Etéocle & Polynice; & deux filles, Iſméne & Antigone. Mais après une aſſez longue vie, tout le malheur de la conduite de ce prince fut découvert; & ſon cœur innocent, agité des remords d'une conſcience effrayée, qui s'imputoit des crimes involontaires, ne put ſoutenir la vue des objets qui lui étoient préſens: il s'arracha lui-même les ieux, & ſe dépouillant de la royauté, il ſe retira dans l'Attique, où Théſée le reçut.

Toute l'hiſtoire de ce prince a été tellement altérée par les embelliſſemens des tragédies grecques & latines, qu'on ne peut guères en démêler la vérité. Je penſe néanmoins qu'il y a quelque choſe de vrai dans le fond de ſes aventures, qui a donné matiére aux fables des poètes; & ſur cette vérité on peut juger que

toute la Gréce étoit encore bien ſimple dans ſa conduite, & tous les hommes bien faciles à être trompés, en même tems qu'il leur étoit aiſé de tromper les autres. On voit auſſi, qu'on ne meſuroit point alors les fautes par l'intention de celui qui les commettoit; mais que les actions étoient en elles-mêmes jugées louables ou criminelles, ſelon l'idée qu'on s'en étoit formée. (1)

Expédition des Argonautes.

I. Le premier des contemporains d'Œdipe, tant à l'égard de l'ordre hiſtorique, que par rapport à la renommée de ſes actions, eſt JASON, fils d'Æſon, roi de quelques parties de la Theſſalie, ſinon de fait, du moins par le droit certain qu'il y avoit. Pélias, ſon oncle, l'obligea par ſes ſoupçons de voyager dans les divers royaumes de la Gréce, où il ſignala ſon courage, & s'éleva le cœur ſi fortement à l'entrepriſe de quelque

(1) Contre le ſentiment ordinaire, l'abbé LENGLET a mis dans ſes *Tables Chronologiques*, deux Laïus, rois de Thèbes; le premier qui régne 21 ans, ſous la tutelle de Nyctéus & de Lycus; & Laïus II, qui commence 38 ans après le premier. Ceux qui ne font de ces deux princes qu'un même Laïus, ſont obligés de lui donner plus de 110 ans de vie: ce qui n'eſt point marqué dans les anciens; & ce qui eſt encore moins croyable, ils ſont obligés d'accorder à Jocaſte au moins 80 ans lorſqu'elle épouſe ſon fils Œdipe, dont elle ne laiſſe pas d'avoir des enfans. En faiſant deux Laïus, dans l'obſcurité & l'incertitude de ces premiers tems, l'abbé Lenglet a ſuivi un parti plus ſimple & plus raiſonnable.

action conſidérable, que loin de s'effrayer de la propoſition du voyage de la Colchide, il l'embraſſa avec joie, & fut accompagné de la plus vaillante jeuneſſe, qui eut encore paru parmi les Grecs. La fable a feint que Minerve avoit conduit la fabrique du vaiſſeau qui le porta, & que le gouvernail de ce vaiſſeau, qui étoit fait d'un hêtre de la forêt de Dodone, avoit l'uſage de la parole; ce qui ne ſignifie autre choſe, ſinon que la conſtruction de ce bâtiment fut heureuſement exécutée, & que Minerve en fut la divinité tutélaire. Bochart a montré que le ſurplus de cette fable eſt pris de l'équivoque du mot ſyriac *Dobera*, qui ſignifie également la parole & la direction d'une entrepriſe, comme en effet le gouvernail conduit le vaiſſeau.

Les principaux compagnons de Jaſon, furent Tiphis, qui en étoit le pilote; Zétès & Calaïs, enfans de Borée & d'Orithie, fille d'Erechtée, roi d'Athènes; Télamon & Pélée, fils d'Eaque, roi d'Ægine, & enſuite des Mirmidons, dans la Theſſalie; Idas & Lyncée, fils d'Apharée, roi de Meſsène; Amphiaraüs, fils d'Oiclès, petit-fils de Mélampe le devin, & roi d'une partie de l'Argolide; Laërte, roi d'Ithaque; Admète, roi de Phéres; Acaſte, fils de Pé-

lias, roi d'Iolcos ; Méléagre, fils d'Œnée, roi d'Etholie ; Ancée, fils de Lycurgue, roi de Némée, & pluſieurs autres.

C'eſt à tort que les auteurs ont mis de ce nombre Caſtor & Pollux, Théſée, & même Hercule. A l'égard des premiers, il eſt évident qu'ils ſont poſtérieurs à cette génération. Pour Théſée, ſi l'on s'en peut rapporter au calcul de Traſille, qui place l'expédition des Argonautes trente-deux ans avant la mort du Minotaure, (& c'eſt le ſeul monument, qui nous donne la date de cette entrepriſe) il faut convenir qu'il étoit encore trop jeune, étant né depuis que ſon pere Ægée étoit parvenu à la royauté. On en doit dire autant d'Hercule à proportion, quoique bien plus âgé que Théſée, puiſqu'il n'avoit alors que 17 ans. Il eſt vrai que Jaſon & tous ſes compagnons étoient de véritables Hercules, c'eſt-à-dire, des marchands, qui faiſoient ce voyage à deſſein de s'enrichir du commerce d'or & de fourures, qu'on faiſoit en Colchide. La qualité d'enfans de rois n'étoit pas alors incompatible avec celle d'aventuriers : car toute l'hiſtoire eſt pleine de pareils exemples ; mais il ne s'enſuit pas qu'Alcide, qui eſt ſurnommé Hercule par

excellence, ait eu quelque part à ce voyage.

Jaſon aborda premiérement dans l'île de Lemnos, où il eut une aventure avec Hipſipile, reine du pays : puis ayant ſurmonté le détroit d'Abydos avec beaucoup de peine, il aborda à Cyzique, dont le roi fut tué par ſes gens ; mais par mépriſe. Ils ſuivirent enſuite la côte d'Aſie, abordérent en Myſie & en Bithynie. Cependant le vent les rejetta ſur la côte de Thrace, où ils trouvèrent le malheureux Phinée, roi de Salmideſſe, privé des ieux, & d'ailleurs affligé par la déſolation, que les Harpies cauſoient dans ſon pays ; car c'eſt ainſi que la fable a nommé des animaux, qui avoient mis la famine dans cette contrée : à quoi elle ajoute que les enfans de Borée, c'eſt-à-dire, les vents ſeptentrionaux, l'en délivrérent. Les convenances que l'on a trouvées pour appliquer cette fiction à des ſauterelles, ſont ſi ſenſibles, qu'on ne peut pas douter de la ſolidité de cette interprétation, d'autant plus que ces régions de la Thrace & de l'embouchure du Danube ſont encore extrêmement ſujétes aux ravages de ces inſectes.

En reconnoiſſance des bons offices que Phinée reçut des Argonautes, il leur enſeigna la route de la Colchide, & leur apprit à éviter les écueils des îles Sim-

plégades à l'entrée du Boſphore ; marque certaine qu'ils navigeoient en côtoyant la terre. Enfin étant arrivés aux rivages du Phaſe, l'amour qui ſert toujours les héros, ne manqua pas d'être favorable à Jaſon. Il lui livra la Toiſon d'or, par l'entremiſe de Médée, fille du roi du pays, qui voulut ſuivre la fortune de Jaſon, & venir en Gréce avec lui. (1) A leur retour, comme ils avoient commis pluſieurs violences, ils trouvèrent à propos de recevoir l'expiation d'une célébre enchantereſſe nommée Circé, qui par conſéquent ne pouvoit plus être en vie au tems d'Ulyſſe, comme Homére l'a ſuppoſé. Ce fut à l'occaſion des longues erreurs de leur voyage, qu'ils imputoient à la colére des dieux, qu'ils ſe ſoumirent à cette cérémonie : car au lieu d'aborder au côté oriental de la Gréce, ils firent le tour du Péloponnèſe, & vinrent deſcendre ſur la côte méridionale

(1) Médée épriſe d'amour pour Jaſon, lui livra les tréſors de ſon pere, qui tiroit des ſommes conſidérables des mines de la Colchide, très-abondantes en or, ou même de la riviere du Phaſe, qui rouloit ce métal parmi ſon ſable, & que l'on recueilloit apparemment comme on fait encore aujourd'hui dans le bas Rhin vers le Fort-Louis, où la poudre d'or ſe ramaſſe avec des toiſons de mouton. C'eſt là, ſelon pluſieurs ſavans, ce qui a donné lieu à cette fable de la Toiſon d'or, ſi célébre dans l'ancienne poéſie grecque. D'autres penſent que cette toiſon ne déſigne autre choſe que les peaux des animaux rares & précieux, comme les martes, dont on faiſoit un grand commerce dans la Colchide.

d'Italie, puis à Corcyre, où régnoit Alcinoüs, qui fit le mariage de Jaſon avec Médée. Après quoi ils remontèrent ſur leur vaiſſeau, en la bonté duquel ils ſe confioient; & après avoir touché à l'île de Créte, ils vinrent prendre terre à Iolcos. Pélias étoit encore vivant; mais Médée ne tarda guères à s'en défaire, ce qui obligea Acaſte ſon ſucceſſeur de bannir Jaſon & ſon épouſe. Ils ſe retirerent à Thèbes, & de-là à Corinthe, où Créon régnoit. Après y avoir été quelque tems en repos, il arriva que Jaſon devint amoureux de Creüſe, fille de Créon: il n'eut pas de peine à l'obtenir de ſon pere. Médée, irritée de l'infidélité d'un mari, pour qui elle avoit tout fait & tout quitté, s'en vengea en déſeſpérée, ayant tué ſes propres enfans, & empoiſonné Creüſe. Elle ſe retira enſuite à Athènes, où elle penſa épouſer Ægée: nous en avons déja parlé.

II. Nous pouvons compter pour contemporain d'Œdipe, MÉLÉAGRE, roi de Calydon ou d'Etholie, lequel, au retour de Colchos, tint chez lui une aſſemblée des héros de la Gréce, pour la chaſſe d'un ſanglier furieux, qui ravageoit ſes terres. Les fables ont fort parlé de cet exploit, dans lequel elles donnent pour compagnons de Méléagre

à peu près les mêmes braves, qui avoient fait le voyage de Colchos. On y voit de plus, Pirithoüs, fils d'Ixion, roi des Lapithes ; on y peut remarquer qu'entre les enfans d'Eaque, Pélée régnoit déja dans la Pthiotide, & Thélamon, dans l'île d'Egine. Méléagre mourut dans ſa jeuneſſe, par la fureur de ſa mere Althée, fille de Theſtius, roi de Theſpie. Tydée ſon frere de pere lui ſuccéda, & ne fut pas moins brave que lui.

III. Amphitrion, fils d'Alcée & petit-fils de Perſée, roi de Tyrinthe, ou plutôt de Mycène, doit être compté pour un des contemporains d'Œdipe, quoiqu'il ait vécu dès le tems de Laïus; mais il eſt plus commode de le rapporter à celui du fils, afin de donner tout de ſuite ce qui regarde la famille d'Hercule. Nous avons vu dans l'hiſtoire d'Argos, qu'il devoit être naturellement héritier de ſon aïeul Perſée; mais que ſon oncle Sthénélus employant la force & l'artifice, l'exila pour le meurtre imprévu & par accident, qu'il avoit fait dans un combat contre les Téléboës d'Electrion, l'un de ſes autres oncles. Amphitrion ſe retira à Thèbes, où Créon, qui en étoit roi, le reçut & lui conféra les cérémonies de l'expiation. Alcméne, fille d'Electrion, & par conſéquent, couſine germaine

d'Amphitrion, s'étoit refugiée avec lui; mais elle avoit juré de ne prendre pour mari que celui qui la vengeroit de ces mêmes peuples, habitans de l'île de Céphalonie, nommés Téléboës, leſquels étoient cauſe de la mort de ſon pere. Amphitrion ſe chargea par honneur & par devoir de cette vengeance, dans laquelle Créon roi de Corinthe, Panopé, roi de Phocide, & pluſieurs autres, lui prêtérent du ſecours, avec quoi, & par l'amour de la fille de Ptérébas, roi de ces peuples, il en obtint la victoire. Mais la fable a voulu, que la même nuit qu'Amphitrion revint à Thèbes victorieux, pour combler ſa fortune par la poſſeſſion d'Alcméne, Jupiter, qui depuis long-tems étoit amoureux d'elle, s'étant caché ſous la figure de celui qui alloit être heureux, la rendit mere d'Alcide, comme de ſa part Amphitrion la rendit enceinte d'Iphiclès. Ainſi, le grand Alcide fut gémeau. Amphitrion, qui ſut par le prophéte Tirésias, l'honneur qu'avoit reçu ſa femme, éprouva qui des deux enfans devoit ſa naiſſance à Jupiter, & connut que c'étoit Alcide. Il l'éleva néanmoins, comme s'il eût été à lui, & lui donna les meilleurs maîtres en toutes ſortes d'exercices. Mais Alcide, naturellement indiſciplinable, tua Linus, excellent poète & muſicien, qui

lui montroit à jouer de la lyre, parce qu'il l'avoit corrigé avec ſévérité. Sur quoi ayant été mené en juſtice, il ſe diſculpa par une loi de Rhadamanthe, qui portoit qu'il étoit permis de ſe défendre, quand on étoit injuſtement attaqué. Toutefois Amphitrion craignant les ſuites de l'humeur impétueuſe d'Alcide, l'envoya garder ſes troupeaux. Ce fut dans cet emploi, qu'étant âgé ſeulement de 18 ans, il combattit un lion du mont Cithéron, & qu'il le tua; & depuis, il ſe vêtit toujours de ſa dépouille. Peu après, il s'éleva une guerre entre les habitans d'Oncheſte & d'Orchoméne, qu'on nommoit les Minyens, dans laquelle Amphitrion fut tué. Alcide y acquit tant de réputation, que le roi Créon de Corinthe lui donna ſa fille aînée en mariage: elle s'appelloit Mégare; & il donna la plus jeune à ſon frere Iphiclès, qui fut pere d'Iolas.

Après la mort d'Amphitrion, on dit que ſa veuve ſe remaria à Rhadamanthe, qui étant exilé de Créte, étoit venu s'établir à Ocalée; mais il falloit qu'il fût extrêmement âgé. Après ſa mort, elle fut inhumée à Haliarte, ville ſituée au bord du lac Copaïs, aſſez près d'Ocalée. Son tombeau fut découvert plus de 900 ans après, dans le tems d'Agéſilas, roi de Sparte. On y trouva, à ce

que Plutarque rapporte, un braſſelet d'airain, deux petites cruches de terre, & une lame de cuivre, ſur laquelle il y avoit des caractères, qui ſe firent voir, quand on eut lavé le métal; mais perſonne ne put les déchiffrer : & comme ils parurent reſſembler à ceux des Egyptiens, Agéſilas, qui étoit curieux, les envoya en Egypte, pour en avoir l'interprétation. Le prêtre qui les examina, après les avoir étudiés trois jours, dit que les caractères étoient pareils à ceux qui étoient en uſage du tems d'un roi que les Grecs ont nommé Protée, & qu'on ne trouve point dans les Canons des rois d'Egypte, ſi ce n'eſt qu'à cauſe que l'on dit qu'il a régné du tems de la guerre de Troye, on ne le prenne pour Thuoris, dont quelques auteurs ont dit la même choſe. Au ſurplus, cette écriture parloit d'Hercule, fils d'Amphitrion. Voila tout l'éclairciſſement qu'on en put avoir, ſelon Plutarque.

Hiſtoire d'Alcide, ſurnommé Hercule.

La force du tempérament d'Alcide étoit extraordinaire : aïnſi, il n'eſt point étonnant qu'il fût ſujet à des maladies toutes ſinguliéres. On parle d'une eſpéce de fureur qui lui fit commettre des meurtres très-exécrables : car il tua ſes

propres enfans & deux de ceux de ſon frere; mais étant revenu à lui, il ſe condamna lui-même à l'exil. Il alla ſe faire expier à Theſpie, par le roi du pays; & ayant conſulté l'oracle ſur le lieu de ſa retraite, Apollon l'envoya à Tyrinthe, près d'Euriſtée, qui en étoit le roi, & le dernier du ſang de Perſée. On peut croire qu'Alcide regardoit ſa ſucceſſion comme ſon propre bien, & que ce fut la cauſe de l'extrême ſoumiſſion qu'il rendit à ce prince. Mais nous devons remarquer, que ce fut en cette occaſion que la Pithie lui donna le nom d'HERCULE dans ſa réponſe, & que depuis ce tems-là, il ſe fit une gloire de le porter.

On ſait quels furent les douze travaux qu'Euriſthée lui impoſa, & la gloire qu'il acquit par leur moyen. Le premier fut la mort du lion de Némée; le ſecond, celle de l'hydre du marais de Lerne, dont il vint à bout par le ſecours d'Iolas ſon neveu; le troiſiéme, fut la priſe de la biche d'Ænoé en Arcadie; le quatriéme, fut la mort du ſanglier d'Erimanthe, montagne auſſi ſituée en Arcadie. Ce travail lui donna occaſion de combattre les Centaures de ce pays-là: c'étoient des paſteurs de bœufs très-féroces, dont il réprima la brutalité. Le cinquiéme,

fut de nettoyer les étables d'Augée, roi d'Elide : travail dont Euriſthée crut que la honte le détourneroit ; mais il en vint à bout par adreſſe, ayant détourné une riviére qui vuida, par la rapidité de ſes eaux, toutes les ordures qu'il devoit ôter. Le ſixiéme fut de chaſſer les oiſeaux du marais de Stimphale ; ce qu'il fit par le moyen de certain tambour d'airain qu'il inventa. Le ſeptiéme, fut d'enlever le taureau de Créte. Le huitiéme, d'en faire autant des cavales de Dioméde. Le neuviéme, d'apporter la ceinture de la reine des Amazones. Ce travail engagea Hercule à voyager en orient ; & au retour, il fut à Troye, où il délivra Héſione, fille de Laomédon, expoſée ſur un rocher pour être la proye d'un monſtre marin. Le dixiéme, fut d'enlever les bœufs de Géryon ; ce qui engagea Hercule à naviger juſqu'en Eſpagne. Au retour de ce voyage, il fut en Italie, en Sicile, en Afrique, où il eut divers combats, dont il ſortit toujours victorieux, avec des peines extraordinaires. Ces dix travaux ne coutérent que huit ans & un mois à Hercule. Le onziéme, fut de prendre les pommes d'or du jardin des Heſpérides ; ce qu'il fit plus aiſément qu'il n'auroit pû l'eſpérer, en trompant Atlas. Le douziéme enfin, de tirer le Cerbére des enfers, ce qu'il exécuta.

On voit que tout cela eſt fable, pour la plupart. Cependant, on peut aiſément s'appercevoir que la conjecture de ceux, qui ont cru qu'Alcide n'avoit entrepris tant de voyages, que pour commercer au profit d'Euriſthée & au ſien, n'eſt pas ſans apparence. En effet, on peut s'aſſurer qu'il y a quelque choſe de vrai, qui ſert toujours de fondement aux fictions; & dans tous les tems, les auteurs ſont convenus qu'Hercule avoit exécuté de très-grandes choſes.

Après tant de travaux entrepris & achevés, ou pour le ſervice d'Euriſthée, ou pour contenter ſon humeur rude & difficile, Hercule ſe trouva moins avancé qu'il ne l'étoit au commencement, parce que ce prince le craignoit plus qu'auparavant; c'eſt ce qui l'obligea de ſe retirer à Thèbes, où il maria ſon ancienne femme Mégare, avec Iolas ſon neveu. Enſuite, ayant appris qu'Euryté, roi d'Œchalie dans l'île d'Eubée (car il y en avoit une autre dans le Péloponnèſe) avoit promis ſa fille Iolé à celui qui remporteroit le prix de l'arc en des Jeux, qu'il avoit indiqués, il ne manqua pas de s'y rendre, & il obtint la victoire ſur tous ſes concurrens. Mais les fureurs auſquelles il étoit ſujet, l'avoient tellement décrié, que, quand il fut queſtion du prix propoſé, Euryté lui refuſa nette-

ment ſa fille. On jugea bien qu'il en étoit mécontent : c'eſt pourquoi certains brigands ayant enlevé peu après des bœufs de l'Eubée, Euryté en ſoupçona Hercule. Au contraire, Iphite, frere d'Euryté, qui avoit bonne opinion de la probité d'Hercule, le vint prier de l'aider à la recherche de ces bœufs. Hercule s'y engagea ; mais étant tombé dans une nouvelle phrénéſie, il maſſacra ce même Iphite. Le repentir qu'il en eut, l'engagea à chercher une nouvelle expiation, pour laquelle il s'adreſſa à Nélée, roi de Meſſène, qui le refuſa. Ce fut un ſujet de vengeance qu'Hercule prit dans la ſuite avec beaucoup de cruauté ; mais quand il fut en Laconie, le roi Deiphobus le purifia. Il retomba néanmoins malade auſſitôt : & apprit de l'oracle que c'étoit une punition céleſte de ſon infidélité à l'égard d'Iphite, & qu'il ne pouroit guérir, qu'après avoir payé ſon ſang au prix qu'Euryté demanderoit, & qu'après avoir été réduit en eſclavage. C'eſt à cette occaſion qu'on dit qu'il fut vendu à Omphale, reine de Lydie, & qu'il la ſervit trois ans. Apollodore prend cette époque pour le tems du voyage des Argonautes, & de la chaſſe du ſanglier de Calydon. Au retour de Lydie, il fit une entrepriſe ſur Troye, & la prit par le ſecours de Télamon, roi d'Egine, qui eut Hé-

ſione pour le prix de ſa victoire, de laquelle il engendra Teucer, dont nous parlerons ailleurs. Il fit en revenant pluſieurs expéditions dans les îles; & enſuite voulant faire la guerre à Augée, roi d'Elide, il retomba malade; mais après ſa guériſon, il acheva cette entrepriſe, prit les villes d'Elide & de Piles, leſquelles il rendit à Philée, fils aîné, injuſtement déshérité par Augée ſon pere.

Ce fut alors qu'il rétablit les Jeux Olympiens, dont il eſt regardé comme l'auteur, quoiqu'on les eût célébrés avant lui. Cette époque tombe, ſelon le calcul de Traſille, en la quatorziéme année de Théſée, c'eſt-à-dire, à l'an de la Période Julienne 3438, préciſément 500 années ſolaires, c'eſt-à-dire, 488 ans Attiques avant la premiére Olympiade vulgaire. On ſait que ces Jeux étoient célébrés tous les quatre ans, au ſolſtice d'Eté, & que tout ce qu'il y avoit de beau & de grand dans la Gréce, ne manquoit pas de s'y venir montrer. Les hommes robuſtes & adroits ſe ſignaloient en diverſes ſortes d'exercices, & les vainqueurs étoient honorés de l'applaudiſſement de toute l'aſſemblée. Les auteurs y venoient lire leurs ouvrages, ſoit en proſe ſoit en vers. Les philoſophes y déployoient leur ſcience & leur morale.

Ceux même qui croyoient acquérir l'immortalité de leur réputation par une mort extraordinaire, choiſſoient le tems de ces jeux pour ſe donner en ſpectacle. C'eſt ainſi que le fit le célébre Pérégrin*, qui ſe brula à Olympe, ſelon Lucien. Enfin, les bâteleurs s'y raſſembloient en foule, & y faiſoient une infinité de tours extraordinaires, pour la ſeule gloire de leur adreſſe. Nous verrons dans la ſuite, de quelle maniére on honora les vainqueurs de ces Jeux, en conſacrant la mémoire de leurs noms, en datant les événemens par leur victoire ; mais il ne faut pas oublier de dire que, quoique les Jeux Olympiens fuſſent conſacrés à Jupiter, Hercule y fit honoter une divinité nouvelle, qui fut Pélops, auquel il dreſſa un autel particulier ; ſoit pour flater Atrée, roi de Tyrinthe & de Meſſène ; ſoit par une eſpéce d'expiation des dommages qu'il avoit cauſés à quelques-uns de ſes deſcendans ; ſoit parce qu'Olympe avoit été le ſiége de ſa royauté. Le territoire de cette ville, & même toute l'Elide, acquirent dans la ſuite, par ce moyen, la réputation d'être conſacrés, en ſorte que l'on n'oſoit y porter la guerre ; & que quand les troupes étoient obligées d'y paſſer, elles ne le faiſoient que déſarmées.

Après ces expéditions, Hercule porta

la guerre dans Meſsène, conte le vieux Nélée & contre ſes enfans. Il les tua tous, à l'exception de Neſtor, dont nous parlerons plus amplement dans l'hiſtoire de Troye. De Meſsène, il paſſa en Laconie, en chaſſa les enfans d'Ipocoon, & donna le royaume à Tindare, que ſon frere avoit dépouillé. Après quoi, il repaſſa l'iſthme, & vint à Calydon, où il devint amoureux de Déjanire, ſœur de Méléagre & de Tydée, qu'il épouſa, & dont il eut Hillus & pluſieurs autres enfans. Mais y ayant fait encore un meurtre, il fut obligé, par la loi publique, de ſe condamner de rechef à l'exil. Il ſe retira donc à Trachine, au pied du mont Œta. Cette ville fut depuis nommée Héraclée, quand une colonie de Lacédémoniens la vint habiter, au tems de la guerre du Péloponnèſe. Ceix, deſcendu d'une fille d'Æole, y régnoit alors; il le reçut, & l'expia de nouveau. C'eſt à ce tems qu'il faut rapporter les nôces de Pirithoüs, & la guerre des Lapithes contre les Centaures, la mort de Lagoras, roi des Driopes, celle de Cygnus, celle d'Amintor, roi d'Orchoméne, & enfin, celle d'Euryté, roi d'Œchalie, à qui Hercule en vouloit depuis long-tems, pour lui avoir refuſé ſa fille Iolé. Cette beauté fut le fruit de ſa derniere victoire: mais Déjanire ſa femme craignant cette

rivale, & croyant avoir un philtre certain, pour rappeller la tendreſſe de ſon mari, dans un vêtement empoiſonné du ſang du Centaure Neſſus, lui envoya ce fatal habit, au lieu d'un autre qu'il avoit demandé pour la ſolemnité d'un ſacrifice, qu'il vouloit faire pour ſa victoire. Cet habit n'eut pas plutôt touché la chair de ce héros, qu'il ſe ſentit embraſé intérieurement d'un feu dévorant, qui le conſumoit. Il voulut arracher ce vêtement, mais il s'étoit attaché à ſon corps; & avec lui, il emportoit auſſi ſa chair, qui étoit toute gangrenée. En cet état, il ordonna que ſon fils Hillus épouſeroit la belle Iolé; & puis étant tombé en fureur, il tua Lycas qui avoit été le porteur de ce funeſte habillement. Enfin, il ſe fit faire un bucher ſur le haut du mont Œta; mais perſonne n'y vouloit mettre le feu; juſqu'à ce qu'un nommé Péas, qui cherchoit ſes troupeaux égarés, s'étant trouvé en ce lieu, rendit ce dernier ſervice à Hercule, lequel en récompenſe le fit héritier de ſon arc & de ſon carquois. A peine le bucher fut-il enflammé, que le ciel, chargé de nuages, fit entendre le tonnerre; & les aſſiſtans aſſurérent à leur retour, qu'Hercule avoit été enlevé dans le ciel, où l'on croyoit qu'il avoit été mis au rang des dieux.

J'avois

J'avois remis à cet endroit à parler préciſément du tems de la mort d'Hercule, eſpérant faire quelque découverte plus heureuſe qu'auparavant; mais j'en ſuis demeuré au même point, certain qu'on la doit placer entre l'année 3438, qui eſt celle de l'inſtitution des jeux olympiens, & la 3457 qui eſt celle de ſon apothéoſe. S'il eſt vrai qu'Hercule, en mourant, ait ordonné le mariage de ſon fils Hillus avec Iolé, qu'il ſe deſtinoit à lui-même, il faut que ſon apothéoſe ait immédiatement ſuivi ſa mort; autrement, ce fils, qu'il n'avoit eu que depuis ſon retour dans le continent de la Gréce, n'auroit point été en un âge, où l'on pût ſonger à le pourvoir de femme. Or, en lui donnant quinze ans à la mort d'Hercule, il ne reſte plus que deux ans pour le tems de ſa naiſſance après les jeux Olympiens, & pareillement deux entre la mort d'Hercule & ſon apothéoſe, qui ſont les moindres eſpaces que l'on y peut ſuppoſer.

L'on pouroit faire encore une autre recherche du tems de la mort d'Alcide, par rapport à celui des nôces de Pirithoüs, arrivées certainement depuis ſa retraite à Trachine: mais cet événement n'a point de date, & par conſéquent, je me réduis à juger qu'Hercule a terminé ſes exploits par la défaite d'Euryté, au

même tems que Théſée perdit ſon royaume par ſa priſon, c'eſt-à-dire, l'an 3455. C'eſt cependant une pure conjecture; car les auteurs ne diſent rien, qui puiſſe donner quelque lumiére ſur un fait ſi éloigné de nous.

Je me ſuis étendu ſur la vie de ce héros, parce qu'il y a pluſieurs utilités à en connoître toutes les circonſtances; 1°. en ce qu'il a été tellement mêlé dans toutes les affaires de ſon tems, qu'elle en éclaircit parfaitement l'hiſtoire, en ſorte qu'il n'eſt plus beſoin de faire d'autres articles pour les vies de ſes contemporains. 2°. En ce qu'elle nous dépeint mieux que toute autre les mœurs & les uſages communs de ce tems-là. 3°. Parce que nous y apprenons les exploits qui ont diviniſé un homme, dont le culte a été répendu par tout le monde. 4°. Enfin, parce que le récit ſuivi de ſes actions, ſert à diſtinguer les fictions de la vérité, qu'on a corrompue, en lui voulant donner plus d'éclat qu'elle n'en avoit. Revenons à l'hiſtoire de Thèbes, qui eſt notre ſujet principal.

Guerre des ſept héros devant Thèbes.

Si la fin de la vie d'Œdipe fut malheureuſe & criminelle, toute la durée de celle de ſes enfans ne le fut pas moins. Nous avons dit qu'ils étoient deux ju-

meaux, Etéocle & Polynice, leſquels après l'abdication de leur pere, prirent le gouvernement de l'état, ſous la condition de le conduire enſemble; mais peu après, ne s'accordant pas, ils convinrent de le gouverner annuellement. On prétend que Polynice commença le premier; qu'il remit fidélement l'adminiſtration à ſon frere: mais que celui-ci ayant achevé ſon tems, refuſa de la rendre. Polynice fut donc obligé de ſe retirer; mais il emporta avec lui les reliques de ſa famille, je veux dire, le monument précieux de la faveur des dieux envers leur aïeule Hermione, ſavoir le voile & le collier dont ils lui avoient fait préſent le jour de ſes nôces. Il ſe retira à Argos, auprès d'Adraſte, fils de Talaüs, qui l'étoit de Bias, fils d'Amithaon roi de Piles. Là, il rencontra Tydée, qui étoit exilé de Calydon, & tous les deux obtinrent en mariage les filles d'Adraſte. Polynice eut Argie, ou Ægialée, & Deipile fut femme de Tydée. Ce roi promit à l'un & à l'autre de ſes gendres de les rétablir dans leur pays, & il en commença l'entrepriſe par l'attaque de Thèbes, dont la conquête étoit plus difficile, afin de s'épargner la plus aiſée, qui n'auroit point tenu après la réduction d'une ville auſſi conſidérable. Un autre auroit peut-être autrement rai-

ſonné, ſur le fondement que les conquêtes aiſées font naître des facilités pour de plus difficiles, ſoit en hauſſant le cœur & les eſpérances des ſoldats, ſoit en intimidant les ennemis.

Adraſte ſe diſpoſa donc à la guerre de Thèbes, en joignant à ſes forces particuliéres celles de tous ſes alliés. On compte ſept capitaines illuſtres qui s'unirent pour cette expédition ; & c'eſt pour cela qu'on la nomme ordinairement la *Guerre des ſept preux*, ou *des ſept héros*. Polynice, pour l'intérêt duquel on alloit combattre, étoit le premier ; Tydée ſon beau-frere, le ſecond ; Capanée, fils d'Hipponoüs, le troiſiéme ; Hippomédon, frere d'Adraſte, le quatriéme ; Parthénopée, fils de Mélanion, le cinquiéme ; Adraſte lui-même le ſixiéme ; & enfin Amphiaraüs, fils d'Oiclès, qui avoit été l'un des Argonautes, le ſeptiéme. Mais celui-ci, qui avoit épouſé Eriphile, ſœur d'Adraſte, avoit une grande répugnance à cette entrepriſe, parce qu'il connoiſſoit, dit-on, que tous les chefs y devoient périr. Cependant il n'étoit pas ſi ſûr de ſa ſcience, qu'il ne ſe laiſſât déterminer par les ſollicitations de ſa femme Eriphile, qui fut fort à propos corrompue par les préſens de Polynice, lequel lui donna le voile & le collier d'Hermione.

Le premier mouvement de ces capitaines fut leur marche par la forêt de Némée, qui fut l'occaſion de la mort du petit Ophelthes, qu'ils ſurnommérent Archémore, & à l'honneur duquel ils inſtituérent les Jeux néméens. Cette époque tombe en la dixiéme année de Théſée, ſelon Traſille, & par conſéquent en l'année de la Période Julienne 3434. Ces généraux s'étant avancés juſqu'au mont Cythéron, députérent Tydée, qui étoit auſſi éloquent qu'il étoit brave, pour repréſenter à Etéocle l'injuſtice de ſon procédé avec ſon frere ; mais ni le roi, ni ſes ſujets ne s'émurent point de ſes diſcours : de ſorte que Tydée quittant ſon caractere d'ambaſſadeur, défia au combat ſeul à ſeul les plus braves des Thébains, & il les vainquit tous l'un après l'autre. Les Thébains voulant avoir leur revanche, ils lui dreſſerent une embuſcade à ſon retour ; mais ſa valeur ordinaire le tira de ce péril, où il tua cinquante hommes de ſa main, & ne ſauva qu'un nommé Mæoné, pour avoir un témoin de ce qui s'étoit paſſé.

Les ſept capitaines formerent enſuite réguliérement le ſiége de Thèbes, & chacun ſe deſtina à l'attaque d'une de ſes portes ; car il y en avoit un même nombre. Etéocle de ſa part ſe prépara à la

défenſe de la même maniére, ayant ordonné ſept corps de garde principaux : après quoi, chaque parti ſe propoſa de demander à l'oracle quel devoit être le ſuccès de ſes armes.

Il y avoit à Thèbes un vieux devin nommé Tirésias, dont la réputation étoit fort grande, qui déclara que la victoire ſeroit pour ſa patrie, ſi quelqu'un du ſang de Créon, autrefois roi de Thèbes, ſe dévouoit lui-même à la mort. Ménécée, fils de Créon, n'eut pas plutôt appris l'ordre du deſtin, qu'il ſe plongea lui-même ſon épée dans le cœur. Cependant Adraſte preſſoit tellement la ville, qu'il penſa l'emporter d'aſſaut. Déja Capanée étoit monté ſur la muraille, & les ſoldats le ſuivoient avec ardeur, lorſqu'il fut renverſé d'un coup de foudre. La fable n'a pas manqué d'employer ici le merveilleux, au lieu de dire naturellement qu'il fut tué par un bois allumé, qui lui fut lancé d'une machine. Cependant cet accident fit ceſſer l'aſſaut ; & les partis convinrent que les deux freres, Etéocle & Polynice vuideroient entr'eux leur différend. Ils ſe battirent à la vue des deux armées, & s'enférerent l'un l'autre.

Les autres capitaines ne furent guères plus heureux. Hippomédon & Parthénopée furent tués ſur la place. Tydée fut

bleſſé ſi dangereuſement, qu'il en mourut peu après ; & Amphiaraüs ne parut plus. On débita que Jupiter l'avoit enlevé au ciel. Pour Adraſte, il ſe ſauva par la viteſſe de ſon cheval Arion, & ramaſſa les débris de cette armée. Voila quel fut le ſuccès de la guerre des ſept héros, après laquelle les Thébains ſe donnerent pour roi Créon, frere de Ménécée, à la piété duquel, envers ſa patrie, ils croyoient devoir la victoire.

Les Thébains devinrent ſi fiers par cet avantage, qu'ils refuſerent aux vaincus de leur rendre les morts, pour leur donner la ſépulture. Créon, nouveau roi, fit même une punition très-barbare d'Antigone, ſeule reſtée des enfans d'Œdipe, à cauſe qu'elle avoit inhumé ſon frere Polynice. Il la fit enterrer toute vive, pour empêcher par cet exemple, qu'aucun de ſes ſujets ne ſe laiſſât toucher de pitié à l'avenir ; de ſorte qu'Adraſte fut obligé d'avoir recours à Théſée, qui les obtint & les fit inhumer, comme nous l'avons déja dit. Ces funérailles furent ſinguliéres, par la douleur & la fidélité d'Evadne, fille d'Iphis, & femme de Capanée, qui ſe tua ſur le bucher de ſon mari.

Guerre des Epigones.

La dixiéme année du régne de Créon, qui ſe trouve la vingtiéme de celui de Théſée, & la 3444 de la Période Julienne, la guerre des Epigones, c'eſt-à-dire, des enfans ou ſucceſſeurs des ſept premiers capitaines, recommença contre la ville de Thèbes. Adraſte fut encore le promoteur de celle-ci, pour procurer la couronne à Therſandre, fils de ſa fille & de Polynice; mais l'oracle, conſulté ſur le ſuccès qu'elle devoit avoir, ne promit la victoire, qu'au cas qu'Alcméon, fils d'Amphiaraüs, en eut le commandement. Il ne fut pas aiſé d'engager celui-ci à cette entrepriſe. Cependant il l'accepta, après avoir tué ſa mere Eriphile, ſelon le commandement qu'il en avoit reçu de ſon pere, en punition de ce que l'ayant engagé à la premiére guerre, elle étoit devenue la cauſe de ſa mort.

Tous les enfans des premiers capitaines allerent à celle-ci; ſavoir, Alcméon leur général; Therſandre, en faveur duquel ſe faiſoit l'entrepriſe; Ægialée, fils d'Adraſte; Diomède, fils de Tydée; Promachus, fils de Parthenopée, & Euripile, fils d'Hippomédon.

Ils commencerent par le ravage des

environs de la ville de Thèbes, que Laodamas, fils d'Etéocle, voulut empêcher. Il y eut un combat très-âpre en cette occaſion, dans lequel Laodamas tua de ſa main Ægialée; mais peu après il fut lui-même tué par Alcméon. Sa mort mit la conſternation parmi les Thébains. Tirésias leur conſeilla de terminer la guerre par une capitulation; mais la plupart aima mieux abandonner la ville. En effet, ils ſe retirerent en Theſſalie, dans l'Eſtiotide. Les Epigones ayant appris cette fuite, entrerent dans la ville, la ravagerent & la brulerent, de ſorte qu'ils ne laiſſerent au nouveau roi, pour lequel ils en avoient fait la conquête, qu'un monceau de cendres. Cependant le gouvernement de ce prince fut ſi ſage, que la capitale ſe trouva rétablie en peu de tems, & que le nombre de ſes ſujets s'accrut aſſez, pour le mettre en état de conduire une troupe conſidérable au ſiége de Troye, 23 ans après cet événement. Il fut tué dans cette expédition, & ſon fils Pénélée lui ſuccéda. On ne ſait rien de ſes deſcendans. La famille royale s'étant éteinte, Thèbes ſe forma en république. Elle a produit de grands hommes, qui ont été l'honneur de leur patrie, & même du reſte de la Gréce, comme on le verra par la ſuite de l'Hiſtoire.

On peut encore remarquer que du tems d'Hérodote, malgré le grand nombre d'années, qui s'étoient écoulées depuis ce tems-là, malgré les changemens de peuple & de gouvernement, il s'étoit conſervé un trépied, conſacré à Thèbes dans le temple d'Apollon Iſménien, par Laodamas, fils d'Etéocle, dont l'inſcription étoit liſible, puiſque cet auteur l'a rapportée.

Voila ce que nous avons pu recueillir en abrégé, touchant l'hiſtoire ancienne d'une des plus renommées villes de la Gréce, dans laquelle nous avons fait entrer les plus conſidérables événemens de la plupart des autres, parce qu'ils ont preſque tous un rapport très-naturel avec elle. Nous avons ſuivi les meilleurs auteurs dans ce récit, & particuliérement APOLLODORE, profitant de l'avis que M. LE FÉVRE ſon traducteur, nous a donné dans ſa Préface, touchant la facilité & l'utilité qu'il y auroit à réduire tout ce qu'il nous apprend en ordre chronologique.

ARTICLE VII.

Hiſtoire de Lacédémone.

Après avoir parlé d'Argos, d'Athènes & de Thèbes, il ſemble que nous ne pouvons nous diſpenſer de rechercher de la même maniére les Antiquités de Lacédémone, ville auſſi renommée que les autres, ſoit par rapport au premier rang, qu'elle a tenu long-tems dans la Gréce, ſoit par rapport à la réputation de la diſcipline & de la fermeté de ſes habitans. Il eſt vrai que ni l'un ni l'autre de ces avantages ne convient aux premiers ſiécles de ſon gouvernement; & même nous ſommes obligés de dire, que ſes premiéres années ont été ſi obſcures, que la fable n'y a preſque pas trouvé matiére à s'exercer: mais auſſi il en ſera plus facile d'attraper la vérité. Si ſon hiſtoire eſt moins brillante, elle en ſera plus naturelle & plus vraie.

Les anciens auteurs ſont tous d'accord à l'égard du premier roi de Laconie, qu'ils appellent Lelex, & qu'ils diſent avoir été *Autochtone*, c'eſt-à-dire, né dans le pays. On lui donne pour femme la nymphe Cléocharée. Mais cela a paru une fiction aux Critiques modernes, qui rejettent les choſes avancées ſans autre preuve que la tradition. Ils

prétendent que la méthode que ſuit Bochart, pour trouver l'étymologie des noms de diverſes contrées voiſines de la Mer Méditerranée, doit être ſuivie en toute rencontre, lorſqu'il y a un fondement vraiſemblable. Ainſi, de même que cet auteur a juſtifié que l'île de Cithére, les deux promontoires de Laconie, le Malée & le Ténare, avoient tiré leurs noms de la langue ſyriaque, ils jugent que le nom de *Lacédémone*, celui de *Sparte*, & même celui de *Lelex*, ſont purement phéniciens, & ne déſignent point des hommes particuliers, ou des rois de cette contrée; mais la nature même du pays: qu'ainſi Lacédémone eſt viſiblement pris du ſyriac Lach-Adamon, qui ſignifie un pays marécageux, comme il étoit en effet avant que le roi Eurotas eût creuſé le canal de la riviére, à laquelle il donna ſon nom, par le moyen de laquelle il vuida les eaux dormantes, qui rendoient ces quartiers mal ſains, & en quelque ſorte inhabitables. Ils diſent que le nom de *Sparte* eſt manifeſtement pris du ſyriac *Tſarah*, qui ſignifie fondre, affiner, travailler un métal. En effet, on ſait que cette ville étoit fameuſe par les ouvrages de fer, que l'on y faiſoit, & par la trempe particuliére qu'on y donnoit à l'acier, ſoit pour des épées, ſoit pour tous les inſtrumens

méchaniques. Enfin ils veulent que le nom de *Lelex* & du pays nommé *Lélégie*, ſoit naturellement tiré du phénicien *Leach*, qui veut dire être humide, ou verdoyant, & *Lach Lach*, qui ſignifie produire de l'herbe, parce qu'en effet toute la Laconie eſt abondante en pâturages, & contient pluſieurs marais, d'où vient qu'une partie étoit nommée Lymnée, comme on le voit dans Homére. Sur ce pied-là tout ce que l'on dit des anciens rois de ce pays n'auroit aucun fondement, que dans l'imagination des Grecs poſtérieurs, qui avoient coutume de multiplier les héros de leur pays, & d'en feindre tout autant de fois qu'ils en avoient beſoin, pour juſtifier une étymologie, ou pour appuyer quelque culte ou quelque ſuperſtition nouvelle.

Le P. Pezron ſuit une autre opinion. Il prétend que les Spartiates ſont les plus anciens habitans du Péloponnèſe; qu'ils ont été ainſi nommés, de leur maniére de vivre, épars dans les bois; & il ſemble les faire deſcendre des Saces ou Scythes, qui paſſerent en Gréce avec les Titans. Mais je ſuis perſuadé que cette idée n'eſt point juſte: car en cela les Spartiates n'étoient point différens des peuples des autres parties de la Gréce, qui vivoient auſſi d'une maniére tout-à-fait ſauvage.

Il y a bien plus de vrai-ſemblance à dire, que les anciens Spartiates ſont des Elidiens naturels, deſcendus d'Eliſchah, fondateur de la premiére colonie, qui a peuplé le Péloponnèſe, & que leur nom, dont on cherche vainement l'étymologie dans le grec, ne leur a été donné, que depuis leur union avec quelques peuplades de Phéniciens qui vinrent s'établir en ce pays-là, où ayant porté leur langage, ils donnerent des noms à leur maniére aux plus conſidérables endroits de cette contrée, leſquels furent adoptés par les naturels du pays, après leur union avec les étrangers.

On trouve une preuve indubitable de cette vérité, dans la tradition conſervée à Sparte, que les Juifs étoient freres des Lacédémoniens. On voit bien que ce n'étoit point par la filiation d'Abraham, quoique ç'ait été l'opinion de Voſſius, fondée ſur le texte, qui y donne occaſion : car les deſcendans de ce patriarche étoient encore trop obſcurs en ce tems-là, pour qu'il y ait aucune probabilité à les faire négocier ſur mer, ou à les rendre chefs de colonies. Scaliger a parfaitement réfuté cette erreur au livre III de ſes *Canons iſagogiques*; mais on peut juſtement penſer que leurs peres étoient venus de Phénicie, & ne diſtinguant pas les Juifs des autres peuples de

cette terre, ils les ont traités de freres, ſans éclaircir le fait particulier, ſe contentant de la connoiſſance de leur ancienne origine qu'ils tiroient de Phénicie. Ainſi, il eſt naturel de penſer que les anciens noms de Lacédémone, de Sparte, de Lelex, de Malée, de Ténare, de Cithére, &c. ont été pris du langage phénicien, comme Bochart & M. le Clerc, au 8e tome de ſa *Bibliothéque univerſelle*, l'ont montré.

Il n'y a pas moins d'erreur dans le ſentiment de ceux qui ont voulu faire deſcendre les Lacédémoniens des dents du ſerpent, que Cadmus ſema. Bochart en a fait voir l'abus, en montrant que quoique Cadmus eût été honoré à Sparte comme une divinité, le temple qui lui avoit été bâti, étoit poſtérieur de quelques ſiécles à la guerre de Troye, & devoit ſon origine à trois femmes, filles d'Hircé, deſcendantes de Cadmus, par Théras, chaſſé de Thèbes par les Béotiens.

Revenons donc à parler de LELEX, ſuppoſé premier roi de Laconie, car la ville de Sparte n'a été fondée qu'après lui. On place le commencement de ſon régne environ 1516 ans avant l'Ere chrétienne. Apollodore aſſure qu'il avoit épouſé la nymphe Cléocharée, & qu'elle fut mere de quatre enfans, MILÈS, roi de

la Laconie proprement dite; POLYCAON, roi de Meſſéne, BOMOLOCH & THERAPNÉ. Ces deux derniers noms ſont manifeſtement phéniciens. Thérapné a donné le ſien à un bourg de Laconie, où l'on bâtit depuis le célébre temple des Dioſcures, c'eſt-à-dire, de Caſtor & de Pollux.

MILÈS inventa, ou plutôt, facilita la mouture du bled, par le moyen des meules de moulin, qu'il trouva le ſecret de faire tourner l'une ſur l'autre. Cette découverte fut faite au bourg d'Aleſſe, ſelon Pauſanias: les autres nomment ce lieu Aléa; mais tous conviennent que c'étoit auprès du mont Taygete, aſſez avant dans les terres, parce que le bord de la mer étoit encore trop marécageux pour être habité. Milès épouſa une femme Argienne, que les uns nomment Télédica, les autres Meſſéne, & que l'on dit fille de Phorbas, ou de Triopas, rois d'Argos. Mais cette époque eſt trop incertaine, pour que l'on s'en puiſſe ſervir à déterminer le tems de la vie de ce héros.

De ce mariage ſortit EUROTAS, & la nymphe Cépédia. Nous avons déja dit qu'il fut roi de Laconie après ſon pere, & qu'il prit ſoin de faire vuider les eaux, qui rendoient le pays mal ſain, faiſant creuſer un canal, qui ſervit à deſſécher le grand marais ſurnommé Lymna, & qu'il lui donna ſon nom qu'il a porté dans

toute l'antiquité. Nous ajouterons, que ce prince ſe donna la peine de faire cultiver les terres, à meſure qu'elles devinrent pratiquables, & que par-là, il rendit ſon état beaucoup plus abondant qu'il n'étoit. Cette remarque eſt tirée du Scholiaſte d'Euripide, cité par Meurſius. Il épouſa une nymphe ſurnommée *Cléta ;* mais il n'en eut que des filles, Sparta, Thiaſa, Mecionica, & Phaenna. Ce ne fut pas ſon ſeul malheur : il eut encore une guerre contre les Athéniens, quoique fort éloignés de ſon pays. Et comme il étoit près de leur donner bataille, il arriva une éclipſe de lune, accompagnée d'orage. Il mépriſa cet augure avec raiſon ; mais le ſuccès de ſa hardieſſe & de ſa fermeté lui devint fatal, & il fut défait. D'autres diſent que ſes ſoldats ſe battirent malgré eux, parce qu'ils vouloient attendre la pleine lune, & qu'il crut que l'occaſion étoit plus propre à lui procurer la victoire que la ſuperſtition. Il eſt ſûr qu'il y fut trompé. Mais celui qui avoit mépriſé les vaines terreurs de l'imagination populaire, ne put ſupporter ſon adverſité : il ſe noya lui-même, s'étant précipité dans ſon nouveau canal, qui porta depuis ſon nom à double titre.

Il y a quelque lieu de douter de la vérité de ce récit : parce que l'hiſtoire

d'Athènes ne parle point de cette guerre, qui d'ailleurs n'eſt preſque pas poſſible, puiſque les intérêts de ces peuples étant alors ſans mêlange, il n'y avoit entre eux aucune occaſion de querelle. Cependant, Plutarque l'a donnée comme certaine. Ainſi, nous n'avons pas du l'oublier.

La nymphe SPARTA, fille de ce roi, & de Cléta, épouſa LACÉDÉMON, fils de Jupiter, & de la nymphe Taygete. Elle lui porta le royaume que ſon pere avoit poſſédé; & ſon mari ayant bâti une ville, il lui donna le nom de Sparte, à l'honneur de cette épouſe, illuſtre héritiére d'une ſouveraineté. Les ſœurs de Sparta furent diviniſées, & on leur conſacra le temple des Graces, dont parle Pauſanias. Il y en a pourtant une, qui eſt Métionica, qui n'y eut point de part, parce qu'elle ſe laiſſa ſurprendre, & qu'elle devint mere d'un certain Euphémus. Elle eut beau attribuer cette naiſſance à Neptune, on ne voulut point l'en croire, & ce fut un obſtacle à ſon apothéoſe.

Tout ce qui regarde ces prétendues nymphes, & le mariage de Sparta, a l'air d'une fiction. En effet, ſi la remarque que nous avons faite touchant la ſignification propre de ces noms, a quelque vérité, comme elle a beaucoup

d'apparence, il ne paroît pas que l'on puiſſe prendre ni Sparte, ni Lacédémon pour des perſonnes, encore moins l'un pour un roi, & l'autre pour l'héritiére du royaume.

Les enfans de Lacédémon furent AMYCLAS, qui lui ſuccéda, & Eurydice, femme d'Acriſius, roi d'Argos. Cette alliance eſt la premiére dont on puiſſe ſe ſervir pour fixer la chronologie de cette hiſtoire : car comme le régne d'Acriſius ſe rapporte, ſuivant notre calcul, à l'année Julienne 3282 ; il s'enſuit que, quand la fondation de Sparte l'auroit précédé de vingt années, on ne la pouroit pas mettre plutôt qu'à l'an 3262. Mais je juge par la convenance du tems, où les Iſraélites occupérent une partie de la Phénicie, qu'on peut la retarder juſqu'à 3268 ou 3270, parce que c'eſt celui de la fuite d'une grande partie des peuples de ce pays-là, qui ſe retirérent où ils purent, pour évirer un ennemi qui ne faiſoit aucun quartier : cette conjoncture a pu fournir aiſément une nouvelle Colonie, pour peupler ce canton du Péloponnèſe, où l'on convient qu'il n'y avoit encore que très-peu d'habitans. Ainſi, la fondation de Lacédémone ſe rapporte fort bien à l'année 3268 ou 70, & ſert de preuve à l'opinion de ceux qui

en tirent le nom de la langue phénicienne.

AMYCLAS, cinquiéme roi de Laconie, bâtit beaucoup de villes, s'il eſt vrai, comme le dit Etienne de Byzance, qu'il en a fondé juſqu'à cent. Effectivement, on compte qu'il y en avoit un pareil nombre dans la Laconie, dont chacune envoyoit un bœuf aux ſacrifices publics; ce qui fait que tous les anciens ont tant parlé des hécatombes des Spartiates. Ce roi donna ſon nom à celle d'Amycle, qui a été fameuſe dans l'antiquité, & qui étoit ſituée ſur le fleuve Eurotas, au-deſſous de Sparte. Il avoit épouſé Diomédée, fille de Lapithe, dont il eut quatre fils, ARGALUS & CYNORTAS, qui lui ſuccédérent; Leuſippe, pere d'Arſinoé, qui fut mere d'Eſculape, & Hyacinthe, favori d'Apollon, lequel fut tué dans ſa jeuneſſe, à ce que dit la fable, par le dieu même qui l'aimoit.

ARGALUS, ſixiéme roi, fut auſſi nommé AGIGÉE, ſelon le témoignage d'Héſychius. On ne ſait ni le tems, ni la durée de ſon régne, ni aucune particularité de ſes actions. Il eſt certain qu'il ne laiſſa point ſon royaume à ſes enfans; mais qu'il paſſa à CYNORTAS ſon frere, au préjudice de Dérités ſon fils, lequel a laiſſé néanmoins une

aſſez longue poſtérité, dont Pauſanias a conſervé la filiation.

CYNORTAS, ſeptiéme roi, ſuccéda donc à ſon frere, peut-être à cauſe de la minorité de ſon fils Dérités, ou pour quelque autre raiſon. On ne ſait rien des circonſtances de ſon régne; mais ſon tombeau a long-tems ſubſiſté, puiſque Pauſanias en parle.

ŒBALUS, fils de Cynortas, ſelon les uns, ou ſon petit-fils, ſelon les autres, a été le huitiéme roi de Laconie. Il épouſa Gorgophone, fille de Perſée; ce qui doit faire une preuve, ſuivant l'ordre des générations, qu'il a été fils immédiat de Cynortas; autrement ſa femme auroit pu être ſa mere. C'eſt par cet Œbalus que quelques auteurs ont voulu juſtifier l'alliance des Lacédémoniens & des Juifs, prétendant que c'eſt le même, dont il eſt fait mention dans la Genèſe: (1) mais Scaliger a réfuté ce ſentiment d'une maniére à ne recevoir aucune réplique, faiſant voir que le Hébal de l'Ecriture a précédé celui-ci de 675 ans. Il auroit pu mettre bien davantage; mais c'en eſt aſſez pour faire juger de l'abſurdité de cette opinion. Les enfans qu'il eut de Gorgophone, furent Tyndare, Icare, Arené & Pyrené.

(1) C. X. v. 28.

Arené fut femme d'Apharée, roi de Meſſéne, & mere d'Idas & de Lyncée, que nous avons vû au nombre des Argonautes, & qui ſont comptés parmi les héros de la Gréce. Icare fut l'ennemi de ſon frere, & le pere de Pénélope femme d'Ulyſſe, comme nous le dirons plus bas. On ne ſait rien de Pyrené; mais Œbalus avoit eu un autre fils de Nicoſtrata, avant ſon mariage avec Gorgophone. Ce fils fut Hippocoon, ſi célébre dans l'hiſtoire d'Hercule.

Le neuviéme roi de Laconie eſt TYNDARE, duquel nous venons de parler. Son pere Œbalus le déclara héritier de ſon état, & il en jouit quelque tems, juſqu'à ce qu'HIPPOCOON, aſſiſté d'Icare & des plus grands du pays, lui fit la guerre pour occuper ſa place, ſur le fondement de ſon aîneſſe. Tyndare céda paiſiblement le royaume, & ſe retira à Theſpie, où il épouſa Léda, fille de Theſtius, roi de cette ville, la plus belle perſonne de ſon ſiécle, ſi l'on en croit la fable, puiſque Jupiter prit la figure d'un cygne, pour en approcher. Tyndare content de la poſſeſſion d'une telle beauté, ne ſongeoit plus à la Laconie, où Hippocoon régnoit paiſiblement, & rendoit ſa puiſſance redoutable par le grand nombre de ſes enfans, plus fiers & plus vaillans qu'il ne l'étoit lui-même, lorſ-

que ſes enfans lui attirérent une querelle avec Hercule, en portant du ſecours à Nélée & à ſes fils, qu'il avoit entrepris de chaſſer de la Meſſénie. Nous avons parlé de cette guerre dans le récit de la vie d'Hercule; & nous avons dit qu'après qu'il l'eut achevée, il tourna ſes armes contre Hippocoon, qu'il le tua, chaſſa tous ſes enfans, & qu'il rendit le royaume à Tyndare.

Ici, la fable commence à déguiſer l'hiſtoire de Lacédémone: elle a trouvé matiére à ſes fictions dans les aventures de Léda; & par une imitation de celles d'Alcméne, elle a dit que cette belle reine étoit à la fois devenue enceinte des faveurs de Jupiter & des careſſes de ſon mari; qu'elle avoit mis trois enfans au monde d'une portée, Pollux & Héléne, qui tenoient de la divinité de Jupiter, & Caſtor, qui étoit fils de Tyndare. D'autres ont dit, par rapport aux malheurs dont Héléne a été cauſe, qu'elle étoit née d'un œuf, que Néméſis, l'une des Furies, avoit enfanté. On ſait que Néméſis étoit une de ces divinités équivoques, dont la fonction étoit de diſtribuer le bien & le mal; mais ſurtout, de punir par des malheurs imprévus l'orgueil des ambitieux. Héléne, en effet, ſemble n'être née que pour cauſer de ſemblables vengeances, comme nous

le verrons dans ſon hiſtoire particuliére.

Les autres enfans de Tyndare furent, 1°. Clytemneſtre, femme d'Agamemnon, roi de Mycènes, dont la conduite a fait honte à toute ſa race, ayant ſouillé la couche de ſon mari par un adultére, & l'ayant fait enſuite aſſaſſiner, pour en éviter la punition. Son fils Oreſte vengea ces deux crimes par un autre, car il la tua de ſa propre main. 2°. Timandra, femme d'Euchemus; & 3°. Philonoë, qui a été honorée comme une nymphe.

Castor & Pollux, freres, furent élevés à la royauté par leur pere Tyndare, & gouvernerent enſemble leur état avec une concorde d'autant plus admirable, qu'elle eſt plus rare. Leur premier exploit fut celui qu'ils entreprirent contre Théſée abſent, pour délivrer leur ſœur Héléne, qu'il avoit enlevée & cachée dans une ville de l'Attique. Ils vinrent à bout de cette entrepriſe avec beaucoup de facilité, par le moyen de leur intelligence avec Ménesthée, qu'ils mirent en poſſeſſion du royaume d'Athènes, comme nous l'avons dit. Les éminentes qualités de ces deux freres les ont fait mettre au nombre des dieux, ſous le nom de Dioſcures, ou enfans de Jupiter. Caſtor ſurpaſſoit en quelque ſorte ſon frere, par ſa force & ſa hardieſſe dans les combats; mais Pollux étoit

étoit au-deſſus de lui par ſa prudence, & ſur-tout, par ſa capacité à conduire une armée, & ſa fermeté à établir la diſcipline militaire. Ils enlevérent les filles de Leucippe, roi de quelque partie de la Meſſénie, & frere d'Apharée, dont nous avons parlé. Pollux épouſa Phébée, & fut pere de Mnéſilée. Caſtor prit pour femme l'autre ſœur, nommée Ilcira, de qui naquit Anagon. Mais ni l'un ni l'autre ne ſe trouva en état de ſuccéder à leur aïeul Tyndare. Les Dioſcures moururent, ſelon Apollodore, dans une guerre qu'ils eurent contre Idas & Lyncée, fils d'Apharée, au ſujet de l'enlévement de quelques beſtiaux. Idas les tua tous deux, les ayant ſurpris dans une embuſcade, où ils vouloient le faire tomber. D'autres ont dit qu'ils étoient péris ſur mer, & que par cette raiſon, ils étoient favorables à ceux qui les invoquoient dans les tempêtes. Les anciens mariniers croyoient, en effet, que le feu qu'on nomme de S. Elme, & qui paroît ſouvent dans les tempêtes, étoit la divinité des Dioſcures, qui ſe rendoit préſente, pour diſſiper le péril. D'autres ont dit qu'ils étoient morts dans une guerre contre les Athéniens, & que le ſépulcre de Caſtor étoit conſervé à Argos. La fable enſeignoit que la divinité de ces freres étoit alternative, Jupiter ayant ordonné que

l'un ſeroit au ciel, pendant que l'autre parcoureroit la terre, & que ce changement ſe feroit de jour à autre.

Hiſtoire d'Héléne.

Tyndare affligé de la perte prématurée de ſes deux enfans, qui promettoient tout ce que l'on peut attendre de deux héros, ſongea à ſe donner un ſucceſſeur, en choiſiſſant un gendre digne de poſſéder ſa fille Héléne, & capable de gouverner ſon état. On ne ſut pas plutôt ſon deſſein, qu'il ſe préſenta une foule de princes, qui croyoient tous en particulier qu'on ne pouvoit en choiſir d'autres qu'eux-mêmes, ſans leur faire injure. De ſorte que Tyndare ſe trouva très-embaraſſé à ſe déclarer, voyant qu'il ne le pouvoit faire avec ſureté, & ſans donner occaſion à une guerre, qui pouroit inquiéter ſa vieilleſſe & ruiner ſon état. Ulyſſe, fils de Laërte, roi d'Ithaque, qui étoit l'un de ces prétendans, commença dès-lors à ſignaler ſa prudence : car il conſeilla à Tyndare de faire jurer ſolemnellement à chacun des concurrens, qu'il ſe contenteroit du choix que feroit Héléne, & qu'il ne troubleroit jamais celui qui, par cette élection, deviendroit roi de Laconie. Aucun n'oſa ſe diſpenſer de faire ce ſerment, parce que chacun avoit ſi bonne opinion de

lui-même, qu'il ſe flattoit que le choix d'Héléne tomberoit ſur lui. Cette beauté, qui devint ainſi l'arbitre de ſa fortune & de celle de tant de princes, ſe détermina en faveur de MÉNÉLAS, fils de Pliſthéne, roi de Mycène, ſorti du ſang illuſtre de Pélops, & par le conſentement de Tyndare, le mit en poſſeſſion du royaume de Sparte. Chacun des prétendans ſe retira enſuite chez lui; & le ſage conſeil d'Ulyſſe fut récompenſé par ſon mariage avec la vertueuſe Pénélope, fille d'Icare, & couſine germaine de la belle Héléne.

On voit par-là, & par une infinité d'autres exemples, que nous avons déja cités, combien l'on étoit alors peu délicat ſur le choix d'une épouſe, & que l'on conſidéroit autant la dot que la perſonne, puiſqu'Héléne enlevée dès l'âge de dix ans, & retenue juſqu'à dix-huit, accuſée d'être déja mere, (car on diſoit que ſa ſœur Clytemneſtre nouriſſoit Iphigénie, comme ſi elle eût été ſa fille, quoiqu'elle le fût d'Héléne & de Théſée) ne laiſſoit pas d'attirer les vœux de tant de princes. On ne ſauroit marquer préciſément le tems de ſon mariage avec Ménélas, l'hiſtoire ſe contentant de rapporter le fait ſimplement. Mais comme l'on peut ſuppoſer, ſur ce que nous en avons rapporté dans la vie de Thé-

ſée, qu'elle étoit née avec ſes freres jumeaux, environ l'an 3437, puiſqu'elle avoit dix-huit ans lorſque ſes freres paſſérent en Attique pour la délivrer de ſa priſon d'Aphidna, ce qui tombe en l'année 3455, il s'enſuit qu'en donnant trois ans pour le tems que Caſtor & Pollux ont ſurvécu à cette délivrance, & pour celui que ſon pere paſſa à délibérer avant de lui donner un mari, on peut fixer ſon mariage avec Ménélas à l'année 3458. De ſorte qu'ayant été enlevée une ſeconde fois par Alexandre Paris le Troyen en 3461, on juge qu'elle ne demeura que trois ans avec Ménélas. C'eſt pendant ce tems qu'elle devint mere d'Hermione, autre héritiére de Laconie, dont elle porta le royaume à ORESTE, ſon couſin germain, fils d'Agamemnon. Son ſecond enlévement fut l'occaſion de la guerre de Troye.

Quatre-vingts ans après la priſe de cette fameuſe ville, 1129 avant l'Ere chrétienne, les Héraclides rentrerent dans le Péloponnèſe, & ſe ſaiſirent de Lacédémone, où deux freres, EURISTHÈNES & PROCLÈS, fils d'ARISTODEMUS, commencerent ce prodige de gouvernement, qui n'a jamais eu d'exemple, dans lequel deux rois dans l'enceinte de la même ville, gouvernerent paiſiblement un grand peuple, qui a

produit des choſes étonnantes en fait de valeur & de police. Ces prodiges ſont dûs à LYCURGUE, qui en forma le gouvernement ſur ces idées d'auſtérité & de vertu qu'on auroit peut-être peine à retrouver aujourd'hui dans les plus ſévères communautés. C'eſt donc ici, qu'outre la vie de cet illuſtre légiſlateur, donnée par PLUTARQUE, il faut encore lire la deſcription de Lacédémone, écrite par XENOPHON. Si l'on n'y joint pas le livre de *Lacédémone ancienne & moderne* du ſieur GUILLET, je crois qu'on ne peut guères ſe diſpenſer de lire ce qu'UBBO-EMMIUS a marqué de cette république, dans ce qu'il a fait ſur les différens royaumes de la Gréce. Leur chronologie ne laiſſe pas d'avoir ſes difficultés, qui ont été ſuccinctement expliquées par SIGONIUS, dans le petit traité qu'il a fait ſur la diſpoſition de l'hiſtoire de Lacédémone. Mais dès qu'on eſt arrivé cinq ou ſix ſiécles avant l'Ere chrétienne, cette hiſtoire devient commune avec celle de toute la Gréce. On n'ignore pas que dans ces tems de l'hiſtoire grecque, il y a toujours une république qui prend le deſſus, régle la fortune de toutes les autres, & dont l'hiſtoire, par conſéquent devient celle de toute la Gréce.

ARTICLE VIII.

Hiſtoire de Corinthe.

CORINTHE commença plus tard que les autres à être gouvernée par des rois particuliers. D'abord elle fut ſoumiſe à ceux d'Argos & de Mycène : mais ſa ſituation, la plus avantageuſe de tout le Péloponnèſe, excita la jalouſie des étrangers. Elle étoit au pied d'une montagne, dont le ſommet défendu par un château, empêchoit par terre l'entrée de toute la province, & commandoit au levant & au couchant à deux golfes de mer, qui en ont fait toute la richeſſe, par le commerce & l'abondance qu'ils y ont porté, auſſi-bien que tous les vices attachés à l'aiſance de la vie. SISYPHE, fils d'Æole, fut celui qui s'en rendit maître environ 1376 ans avant l'Ere chrétienne. Ses ſucceſſeurs, occupés à s'établir & à ſe fortifier, ne ſe ſont mêlés des affaires de la Gréce, que très-indirectement, & toujours en ſecond. La race de Siſyphe en fut chaſſée par les Héraclides, c'eſt-à-dire, par les deſcendans d'Hercule, environ 110 ans après le ſiége de Troye, ou 1099 avant l'Ere vulgaire. Les deſcendans de BACCHIS y régnérent enſuite ;

mais une révolution en fit changer le gouvernement de monarchique en républicain, environ 749 ans avant l'Ere chrétienne. Les peuples accoutumés à obéir à un prince, ont peine à ſe laiſſer gouverner par une multitude de chefs, qui veulent tous commander, ſans que perſonne ſe mette en devoir d'obéir. CYPSÉLUS, qui connoiſſoit le caractere de la nation, n'eut pas de peine à gagner la ſupériorité; il uſa de douceur à l'égard du peuple, & de rigueur à l'égard des perſonnes puiſſantes. Par-là, ayant écarté tout ce qui pouvoit nuire à ſon élévation, il ſe rendit maître abſolu de la république, & garda pendant trente ans une autorité uſurpée, qu'il fit paſſer à ſon fils PÉRIANDRE, qui fut une eſpéce de prodige dans la vie civile. Les Sages, ſur leſquels, par politique, il répandoit ſes faveurs, l'ont mis au rang de ces hommes illuſtres, qui par leurs vertus, leur conduite & leurs lumiéres ont été l'ornement de l'ancienne hiſtoire. C'eſt à ce titre que DIOGÈNE-LAERCE a joint la vie de ce tyran à celles de Thalès, de Solon, de Bias & de ces hommes célèbres, dont la mémoire ſera toujours reſpectée de ceux, qui ne chériſſent dans les hommes que des vertus épurées, qui les approchent de l'état des ames bienheureuſes.

PERIANDRE fut un compoſé aſſez bizare de probité & de vices ; de clémence & de férocité. Les aventures de ce prétendu ſage ſeroient capables de faire un roman intéreſſant, ſi les objets en étoient moins funeſtes. Comme on le ſavoit livré à ſes plaiſirs, & toujours environé d'un eſſain de maîtreſſes, qui ſeules auroient été capables de le deshonorer, ſa mere lui vint faire une confidence. Elle lui déclara qu'une perſonne des plus conſidérables de la ville avoit pris du gout pour ſa perſonne ; mais que ſa naiſſance & ſa condition jointes à un reſte de pudeur, ne lui permettoient pas de ſe déclarer : que s'il vouloit jouir de ſa bonne fortune, ſans faire agir ſa curioſité, n[illegible]porter ſes recherches au-delà de ce que cette perſonne lui permettoit, il ne tiendroit qu'à lui d'être heureux. Périandre donna dans la nouveauté de cette aventure, & en jouit aſſez longtems ; mais enfin, dégouté de l'uniformité d'un plaiſir, dont il n'étoit plus touché ; ſa curioſité l'agita ; il voulut ſavoir à quoi s'en tenir. Mais quel fut ſon étonnement, lorſque prenant une lumiére, il apperçut l'horrible crime qu'il avoit involontairement commis ; ſes remords l'agiterent, & le porterent même à des accès de fureur qui firent tout le malheur de ſa vie. Ce fut dans

un de ces accès qu'il tua Méliſſe ſon épouſe, princeſſe vertueuſe; mais contre laquelle ſes maîtreſſes chercherent à lui faire naître quelques ſoupçons. A peine eut-il commis ce nouveau crime, qu'une tendreſſe extravagante ſe ſaiſit de ſon ame, & le porta à des excès inexcuſables, dont les paſſions les plus brutales ſont à peine capables. Il regarda Méliſſe morte comme ſi elle eût été vivante, & qu'elle pût répondre à ſes ſentimens.

Voila quel fut le tyran de Corinthe que les Sages ont daigné prendre pour collegue, parce que ſa vanité l'avoit porté à leur faire du bien. Il mourut rongé de chagrins, après avoir impérieuſement gouverné ſa patrie pendant quarante ans. Elle ne recouvra néanmoins ſa liberté que quatre ans après la mort de Périandre. Profitant de ſa ſituation, elle s'attacha principalement à augmenter ſon commerce, & à maintenir la liberté de toute la Gréce. Ce fut pour avoir pouſſé trop loin cet amour de l'indépendance, que les Romains qui vouloient des eſclaves & non des amis ou des égaux, la détruiſirent 145 ans avant l'Ere chrétienne. Cependant Céſar la releva; & depuis elle parut encore comme une des plus brillantes & des plus importantes villes de toute la Gréce.

ARTICLE IX.

Hiſtoire d'Arcadie.

IL ne faut pas quitter le Péloponnèſe, ſans dire quelque choſe d'un peuple, qui a eu beaucoup de réputation, & qui a porté ſon nom dans pluſieurs autres contrées. Je veux dire les Arcadiens ou Pélaſgiens, dont les rois ſortoient du plus noble ſang de la Gréce, comme nous l'avons déja marqué, dans la généalogie des Inachides, que nous avons conduite dans cette branche, juſqu'à Parthenopée, l'un des ſept chefs de la guerre de Thèbes. Mais outre ces rois, l'Arcadie a eu pluſieurs autres grands hommes, qui ſe piquoient de deſcendre des filles d'Atlas: en ſorte que l'on pouroit croire que ce Titan s'étoit autrefois retiré dans le Péloponnèſe, & qu'il y avoit laiſſé ſes enfans.

Entre ces héros ſortis d'Atlas, on compte 1°. ŒNOMAUS, roi de Piles, dont la fille Hippodamie épouſa Pélops.

2°. HIRÉE & HIPÉRÉNOR, qui paſſerent dans la Béotie au tems de Cadmus, & que la fable a feint être nés des dents du ſerpent. Hirée fut pere de Ni-

ctée, de Lycus, & aïeul d'Antiopé, dont nous avons parlé dans l'hiſtoire de Thèbes.

3°. MERCURE, dont on a fait une des grandes divinités, ſortoit encore de cette race, auſſi bien qu'APOLLON. Mais il n'eſt pas poſſible de dire rien de précis de ce qui les concerne, tant la fable a chargé & déguiſé toutes leurs actions. Il y a néanmoins un événement dans leur hiſtoire, ſur lequel on pouroit régler leur âge; car on convient qu'ils ont été contemporains. C'eſt l'expiation des filles de Danaüs, leſquelles après le meurtre de leurs maris, eurent recours à Mercure pour obtenir, ſinon l'oubli, du moins l'impunité d'un ſi grand crime. Mais comme on ne s'adreſſoit pas à de jeunes gens pour de ſemblables cérémonies, il y a lieu de juger que le tems de leur vigueur doit être placé au milieu du 32e ſiécle de la Période Julienne, c'eſt-à-dire, environ l'an 3150, tems qui convient parfaitement à des enfans de Jupiter, & qui ſe rapporte à l'âge de tous ceux qu'on lui donne.

4°. PÉRIÉRES, que quelques-uns ont confondu mal-à-propos avec un autre du même nom, fils d'Æole, a fait la tige particuliére des rois de Meſsène. Il fut pere d'Apharée & de Leucippe, dont nous avons ſouvent parlé : ſur quoi il

faut obſerver de ne pas confondre ces rois Arcadiens avec ceux de la race de Nélée, qu'Hercule détruiſit, & dont Neſtor fut le réparateur, parce que ceux-ci régnoient proprement à Piles de Meſsène.

5°. Jaſion & DARDANUS, freres, enfans de Jupiter & d'Electra fille d'Atlas, furent des héros fort illuſtres, quoiqu'ils n'aient point obtenu les honneurs divins. Le premier eſt accuſé d'avoir voulu faire violence à Cérès, & l'on a dit qu'il mourut d'un coup de tonnerre, en punition de cet attentat : mais il y a un anachroniſme de cent ans au moins dans cette ſuppoſition. Le ſecond a été le fondateur du célébre royaume des Troyens, dont nous allons parler.

6°. ASOPE, aïeul du fameux ÆAQUE, roi de l'île d'Egine, en faveur duquel la fable a feint que Jupiter avoit changé les fourmis en hommes, pour lui donner des ſujets, parce que cette île étoit inhabitée. Cet Æaque fut en grande réputation de probité, & vivoit au tems de Pélops, puiſque l'oracle aſſura que lui ſeul pouvoit appaiſer la colere du ciel irrité, qui puniſſoit la Gréce par une grande famine, à cauſe d'une trahiſon déteſtable que Pélops avoit faite à Stimphale, roi d'Arcadie : car ne l'ayant pû vaincre dans une guerre ouverte,

& craignant au contraire d'en être vaincu, il l'attrapa ſous la bonne-foi d'un traité, & le fit inhumainement mourir.

ÆAQUE fut pere de Télamon, de Pelée & de Phocus. Les deux premiers tomberent dans la diſgrace de leur pere, qui les exila. PELÉE chercha retraite en Theſſalie, où il épouſa la fille d'Eurition, fils d'Actor, roi de Phtiotide : c'étoit le troiſiéme deſcendant depuis Hellen, fils de Deucalion. Il devint ainſi maître de cet état : il eut beaucoup à ſouffrir de la part d'Acaſte, roi d'Iolcos, fils de Pélias, duquel nous avons parlé ; mais enfin le ciel le dédommagea de ſes traverſes, par ſon mariage avec Thétis, qui le rendit pere d'Achille, le plus illuſtre des héros de l'antiquité. TÉLAMON revint à Egine après la mort de ſon pere, & y épouſa la nymphe Péribée, que quelques-uns diſent avoir été l'Athénienne de ce nom, délivrée par Théſée du danger du Minotaure. Il en eut Ajax, autre héros fameux par ſa colere immodérée, dont il fut lui-même la victime.

7°. Enfin nous devons mettre au rang des plus illuſtres capitaines ſortis de l'Arcadie, les trois enfans de PIRANTHE, Achée, Phtius & Pélaſgus, qui conduiſirent une puiſſante colonie dans

les parties ſupérieures de la Gréce. Nous en avons déja parlé dans l'hiſtoire d'Argos : il ſeroit inutile d'en faire un ſecond détail. Mais on peut obſerver qu'encore que ces Arcadiens aient porté leurs colonies dans l'Italie, la Sicile, ſur toutes les côtes de la Mer Adriatique, & en général plus loin qu'aucun des autres peuples de la Gréce, la grande antiquité de leurs entrepriſes leur en a dérobé preſque toute la gloire, parce que l'on n'a connu leurs deſcendans que ſous les noms particuliers qu'ils ont pris dans leurs nouvelles demeures.

ARTICLE X.

Hiſtoire de Troye.

DARDANUS, après la mort de ſon frere Jaſion, que quelques auteurs ont dit qu'il avoit tué lui même, paſſa, ſelon Apollodore, dans l'île de Samothrace : ſans doute pour y chercher l'expiation de ſes forfaits, parce que ce lieu étoit en grande réputation pour ſes myſteres, ceux de la Gréce n'étant point encore établis. Si nous ſuppoſons, avec tous les chronologiſtes, que le royaume de Troye a ſubſiſté pendant 296 années communes, c'eſt-à-dire, de la forme de

telles d'Athènes, nous pouvons rapporter le paſſage de Dardanus en Aſie à l'année 1506 avant l'Ere chrétienne, de la Période Julienne 3174, parce qu'Apollodore dit préciſément que, ſans s'arrêter en Samothrace, il paſſa dans le continent oppoſé, où il fut reçu par TEUCER, roi du pays, qui lui donna un établiſſement conſidérable, & ſa fille Baté en mariage, avec l'eſpérance de lui ſuccéder. Mais il y a ici une grande difficulté, parce que cette année a précédé de cent ans l'arrivée de Cérès en Attique : ce qui prouve, ou que l'attentat dont on accuſe Jaſion envers cette divinité, n'eſt point vrai; ou que Dardanus n'a jamais été ſon frere. Quand on nieroit tous les deux, il n'y auroit pas grand mal; auſſi bien n'eſt ce pas la ſeule rencontre, dans laquelle Apollodore a fait des anachroniſmes ſenſibles. Mais j'aime mieux juger que ce prétendu crime de Jaſion eſt une chimère, puiſque les tems ont ſi peu de rapport, & que d'ailleurs l'année que nous fixons ici pour la fondation du royaume de Troye, convient parfaitement à l'âge où les enfans de Jupiter, tels que Dardanus & Jaſion, ont pu vivre.

Il y a encore un autre embaras dans cette époque, par rapport au culte de la déeſſe Cybéle, que Diodore a dit avoir

paſſé en Phrygie par l'organe de Dardanus, & de Corybas, fils de ſon frere Jaſion. Son ſentiment, en cette occaſion, eſt ſoutenu de la Chronologie, puiſque le calcul des Marbres place l'apparition de la mere des dieux dans la montagne de Cybéle en l'année 3173. L'on y trouve encore une autre convenance, dans le voyage que Dardanus fit en l'île de Samothrace, où certainement cette divinité étoit honorée entre les Cabires, & où, par conſéquent il a pu s'inſtruire des cérémonies qui lui étoient propres. Malgré cela, je ne puis quitter l'opinion pour laquelle je me ſuis déja déclaré, que ce culte étoit une production de la Phrygie, fondé ſur les raiſons que j'ai rapportées dans l'hiſtoire d'Athènes; mais je n'ai pas voulu ſouſtraire en cet endroit une convenance chronologique, qui peut ſoutenir avec probabilité le ſentiment contraire.

Dardanus a régné 31 ans, ſelon les auteurs, & a laiſſé deux enfans, ILUS & ERICHTON. Le premier n'a point eu de poſtérité; mais le ſecond épouſa Aſtioché, fille de Simoentes, dont il eut un fils nommé TROS, à l'honneur duquel la province quitta le nom de Dardanie, pour prendre celui de Troade. Celui-ci eut pour femme Callirhoé, fille de Scamandre, de laquelle il eut Cléopatre,

ILUS, ASSARACUS & Ganyméde.

La fable a dit que ce dernier, qui étoit un très-beau garçon, avoit été enlevé par Jupiter, qui s'en ſervoit dans les cieux pour lui verſer le Nectar. Mais la vérité eſt que Tantale, roi de Lydie, fit cet enlévement, en vengeance duquel, ILUS, frere aîné de Ganyméde, lui fit une ſanglante guerre, qui l'obligea de quitter l'Aſie. Ce fut l'occaſion du paſſage de Pélops dans la Gréce, comme nous l'avons déja marqué dans l'hiſtoire d'Argos. La chronique de Traſille, qui fait une époque de cet enlévement, le place 138 ans après le déluge de Deucalion, c'eſt-à-dire, le 192 de l'Ere Attique, qui concourt avec l'année 3292 de la Période Julienne. Mais ce calcul, qui convient parfaitement avec l'arrivée de Pélops dans la Gréce, n'a aucun rapport avec les années des rois de Troye, puiſque, ſelon tous les auteurs, le régne de Tros s'étend juſqu'à l'année 3345, c'eſt-à-dire, 53 ans plus tard qu'il ne conviendroit; d'autant que l'on ſuppoſe que cet enlévement n'a pas été fait durant ſa vie, la vengeance en étant attribuée au régne d'Ilus ſon ſucceſſeur. Mais comme la ſupputation de Traſille convient entiérement avec le tems de l'arrivée de Pélops, par une conſéquence naturelle, on doit conclure, ou que Gany-

méde n'a point été le fils de Tros, comme Apollodore l'a dit expreſſément, ou que les années des rois de Troye ſont mal ordonnées par les meilleurs auteurs. Cette remarque eſt d'une grande importance, parce qu'elle fait connoître le peu d'exactitude des généalogies, que l'on trouve dans les anciens.

Quant à ASSARACUS, il épouſa Hiéromnéme, fille ou petite-fille de Simoentes, de laquelle il eut CAPIS, qui fut pere d'Anchiſe, & aïeul d'ENÉE, duquel nous aurons encore occaſion de parler.

ILUS fut un prince fort heureux. Il bâtit la citadelle de Troye, à laquelle il donna ſon nom, *Ilium*. Il reçut du ciel le *Palladium*, qui étoit une ſtatue de trois coudées de hauteur, repréſentant une fille armée, qui, par une rareté conſidérable en ce tems-là, avoit les pieds ſéparés, en ſorte qu'elle ſembloit vouloir marcher.

Dans ces ſiécles barbares, tout ce qu'on trouvoit beau & parfait, étoit regardé comme l'ouvrage des dieux. Pour attirer à cette ſtatue les reſpects & la vénération des peuples, on publia qu'Ilus, pour l'avoir touchée, avoit été puni de la perte de la vue, qu'il n'avoit recouvrée, qu'en appaiſant la colère des dieux, juſtement irrités de cette irrévérence. On s'imagina dans la ſuite que les deſtins de l'état

étoient attachés à cette image; & les Romains, qui ſe vantérent depuis de la poſſéder, crurent lui devoir la grandeur de leur empire, & la gloire de leurs conquêtes. Ilus, à la différence de ſes peres, s'allia dans la Gréce, & y épouſa Eurydice, fille d'Adraſte.

De ce mariage naquit LAOMÉDON, roi de Troade, après ſon pere. Ce fut lui qui bâtit les murs de Troye, qu'il fit conſtruire avec tant de magnificence, que l'on voulut croire que les dieux même y avoient travaillé. Quelque tems après, ſon état ſouffrit beaucoup de la peſte; & l'oracle conſulté ſur les moyens de faire ceſſer cette maladie, n'en propoſa point d'autre que d'expoſer Héſione, la plus belle des filles de Laomédon. Hercule, qui voyageoit par mer, fut obligé de prendre terre en ce pays-là; il y arriva fort à propos pour délivrer cette victime de la ſuperſtition, & la maria avec Télamon, ſon compagnon dans cette guerre. De ce mariage naquit le ſecond TEUCER, fondateur d'une colonie grecque de l'île de Chypre.

Laomédon eut enſuite le malheur de ſe brouiller avec Hercule, qui ne lui pardonna point; mais l'ayant dépouillé de ſon royaume, il le donna au plus jeune de ſes enfans, qu'on appelloit pour-lors PODARCES, & que l'on con-

noît mieux ſous le nom de PRIAM. Il y a quelques auteurs qui diſent que la femme de Laomédon étoit fille d'Atrée, roi de Mycène, d'où il s'enſuivroit que Priam auroit été couſin germain d'Agamemnon. Et ce fut, vraiſemblablement, ce motif qui détermina le choix qu'en fit Hercule. Il eſt certain, d'ailleurs, que Laomédon eut une grande lignée; mais cet abrégé ne ſouffre point le détail qu'on en pouroit faire, qui ſeroit même fort inutile.

Priam fut marié deux fois. La premiére, avec Ariſba, fille de Mérope, dont il eut un fils qui mourut jeune. La ſeconde, avec Hécube, fille de Dymas ou de Ciſſœus, roi de quelque partie de la Thrace, de laquelle il eut Hector ſon fils aîné, Alexandre le ſecond, de qui la malheureuſe naiſſance cauſa la ruine de ſon pays & de ſa famille, conformément aux préſages que ſes parens en avoient eus, & qui les avoient portés à l'expoſer dans une forêt, d'où quelques paſteurs le retirérent & le nourirent juſqu'à ce que ſa beauté, ſa bonne mine & ſa force le firent enfin reconnoître pour ce qu'il étoit. Hécube eut encore huit autres garçons & quatre filles, qui furent tous les victimes de la guerre dont nous allons parler, ou de l'inhumanité des Grecs. On compte encore trente-cinq

autres garçons & quatre filles que Priam eut de ſes maîtreſſes.

Comme dans ces premiers tems le nombre & la valeur des enfans étoit le principal ſoutien de la puiſſance des peres, il ne faut pas s'étonner que celle de Priam fût très-conſidérable, puiſque, outre les forces de ſa famille, il étoit encore maître d'une ville importante, bien peuplée & bien fortifiée, & d'une province petite, à la vérité, mais cultivée avec ſoin par un peuple actif & laborieux.

Hector, fils aîné de Priam, avoit épouſé Andromaque, fille d'Ection, roi de Thèbes de Cilicie, ſur le golfe d'Adramyte, de laquelle il n'avoit, quand il fut tué, que deux jeunes enfans, nommés Aſtianax & Laodamas.

Alexandre, le ſecond des fils de Priam, avoit pris pour femme Œnone, fille de Cebtené; mais il la mépriſa dans la ſuite, lorſque, pour ſon malheur particulier & pour celui de ſon pays, il réſolut de voyager dans la Gréce.

Le principal motif de ce voyage fatal ſemble avoir été la néceſſité où ſe trouvoit Alexandre, de chercher un établiſſement convenable à ſa naiſſance, parceque le royaume de ſon pere regardoit probablement Hector ſon frere aîné, qui

avoit d'ailleurs toutes les qualités de l'ame & du corps, propres à former un grand roi. Mais on en trouve une ſeconde cauſe, dans l'alliance & la proximité de la famille de Priam avec celle d'Agamemnon & de Ménélas; c'eſt ce qui fit qu'il aborda dans le Péloponnèſe, où il trouva l'occaſion de ſe laiſſer charmer par l'amour de la belle Héléne. Mais comme la paſſion méne ordinairement les hommes plus loin qu'ils ne penſent, ces amans criminels (car l'un violoit les droits de l'hoſpitalité, & l'autre ceux du mariage,) paſſérent de la tendreſſe aux deſſeins de ſe poſſéder toujours, & ils ne trouvérent point de moyen plus propre pour y parvenir, que de quitter la Gréce & de reprendre le chemin de Troye. Ce fut le ſecond enlévement d'Héléne, ſi toutefois on peut nommer ainſi une fuite volontaire. Nous en avons marqué la date préciſe à l'automne de l'année Julienne 3461. En ſorte que depuis ce tems juſqu'à l'embarquement de l'armée des Grecs, ou plutôt, juſqu'à ſon arrivée ſur la côte d'Aſie, on peut compter ſept ans & demi, qui ſe paſſérent apparemment en négociations infructueuſes, & en préparatifs de vengeance de la part d'Agamemnon & de Ménélas.

Guerre de Troye.

Nous avons déja parlé de la convocation générale de tous les Grecs, que les rois Agamemnon & Ménélas aſſemblerent à Ægium dans l'Achaïe, & de la réſolution qui fut priſe alors de porter la guerre en Aſie. Il nous reſte à donner le détail des chefs d'une ſi grande entrepriſe : ce qui ne ſervira pas ſeulement à l'hiſtoire de Troye ; mais nous fera connoître en particulier l'état des divers royaumes de la Gréce, auſſi bien que le nom & les familles des princes, qui les poſſédoient alors.

Agamemnon, roi de toute la partie ſeptentrionale du Péloponnèſe, (car il poſſédoit Mycène, Corinthe, Sycion, & pluſieurs autres villes, qui avoient avant lui porté le titre de royaume en particulier) fut déclaré chef de cette guerre, & général de l'armée, tant à cauſe de la grandeur de ſes états, que parce qu'il étoit le dépoſitaire du ſerment que tous les amans d'Héléne avoient fait, d'aſſurer ſa poſſeſſion à celui qu'elle choiſiroit pour mari. Ce prince avoit auſſi une flotte ; ce qui élevoit extrêmement ſa puiſſance, ſur-tout à l'occaſion d'une guerre, que l'on ne pouvoit faire ſans vaiſſeaux : c'eſt pourquoi non-ſeulement il en fournit pour le tranſport de ſes

troupes particuliéres ; mais il en prêta aux Arcadiens, qui occupant le milieu des terres, n'en avoient aucun.

Ménélas, roi de Laconie, en faveur duquel l'entrepriſe étoit formée, conduiſoit les Lacédémoniens, & fournit ſoixante-ſix vaiſſeaux pour cette expédition.

Les Argiens y parurent ſous la conduite d'*Etéocle*, fils d'Iphis, roi d'une partie de l'Argolide : mais ayant été tué dès le commencement de la guerre, *Sténélus*, fils de Capanée & d'Evadné, fille d'Iphis, prit ſa place.

L'autre partie des Argiens étoit commandée par *Eurialus*, fils de Meciſtée, qui l'étoit de Talaüs, de ſorte qu'il étoit neveu d'Adraſte, dont nous avons parlé.

Dioméde, roi d'Ætholie, fils de Tydéo, & petit-fils du même Adraſte par ſa fille, commandoit une autre partie des Argiens. Nous avons vu, dans l'hiſtoire particuliére de ce pays-là, les cauſes de cette diviſion.

Le vieux *Neſtor*, dernier des enfans de Nelée, & le ſeul qui eut échapé à la vengeance d'Hercule, étoit naturellement roi de Piles ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'après la mort d'Apharée & de ſes enfans, il accrut ſon royaume du reſte de la Meſſénie. Il conduiſit les peuples

peuples de ce pays à la guerre de Troye. Sa vieilleſſe lui ayant acquis beaucoup d'expérience, il étoit conſidéré comme le plus prudent des capitaines Grecs. Agamemnon n'en auroit ſouhaité que dix comme lui pour achever promptement la guerre : car ſon âge de 90 ans, qui donnoit du poids à ſes conſeils, n'avoit rien diminué de la force de ſon corps : il joignoit l'éloquence & les charmes du diſcours à la raiſon, de ſorte qu'il acquit en Aſie plus de réputation qu'aucun autre. Il y mena cinquante vaiſſeaux. Son fils *Calchas* fit l'office de ſacrificateur & de prophéte dans l'armée. *Agapenor*, fils d'Ancée, qui l'étoit de Lycurgue, & de la race de Lycaon, conduiſoit les Arcadiens. Au retour de Troye, la tempête le jetta ſur les côtes de Chypre, où il devint le fondateur de la ville de Paphos.

Les Eléens eurent quatre capitaines, *Polixénes*, *Amphimaque*, *Thalpius* & *Diorès*, auſquels Agaſthénes, pere du premier, avoit fait part de ſa royauté. Cet Agaſthénes étoit frere de Philée, rétabli par Hercule après la défaite d'Augée & des fils d'Actor l'Arcadien. L'Achaïe étoit encore alors compriſe, partie dans l'Elide, & partie dans le royaume d'Agamemnon.

A l'égard des Grecs établis hors du

Péloponnèſe, *Meneſthée*, roi d'Athènes, conduiſoit ſes peuples en perſonne. *Ajax*, fils de Télamon, menoit les habitans de Mégare & ceux de l'île de Salamine. *Schedée* & *Epiſtrophe*, enfans d'Iphitus, l'un des Argonautes, commandoient les Phocéens.

Les Ætholiens avoient deux chefs, *Dioméde*, fils de Tydée, & *Thoas*, pere de Pénélope. Les îles de leurs côtes que l'on nommoit Echinades, en avoient deux autres, *Mégès*, roi de Dulichium, & *Ulyſſe*, roi d'Ithaque. L'on ſait trop comment ce dernier ſe ſignala par ſa ſubtilité dans toutes les occaſions de cette guerre. Homére en a fait le héros de l'Odyſſée, pour montrer peut-être le foible de la prudence humaine, ou du moins les traverſes & les accidens auxquels elle eſt ſujete. J'emploie avec peine le terme de prudence en ce lieu : car je trouve dans toute la conduite de ce héros plus d'adreſſe, que de prudence véritable ; & il me ſemble, que comme celle-ci met les hommes au-deſſus des événemens qu'elle fait prévoir, elle fournit auſſi la conſtance ; au lieu que la ſubtilité chicane, pour ainſi dire, avec la deſtinée, ou le courant de la nature, ſans fournir la force néceſſaire pour y réſiſter, ou pour la ſupporter. Je penſe qu'Homére vouloit peut-être marquer les in-

convéniens de cette fauſſe prudence, en montrant par l'exemple d'Ulyſſe, qu'elle eſt le jouet de tous les vents, ou pour mieux dire, de l'ordre de la nature.

Les Béotiens parurent dans cette guerre ſous la conduite de cinq rois différens. *Therſandre*, fils de Polynice, l'étoit de la ville de Thèbes, & après ſa mort il fit place à *Pénélé*. *Leitus*, *Arcéſilas*, *Prothoënor* & *Elonius* étoient les quatre autres; mais j'ignore leur famille & les lieux particuliers où ils régnoient.

Les habitans d'Orchoméne, connus alors ſous le nom de Myniens, étoient conduits par *Aſcalaphe* & *Jalméne*, freres, enfans d'Aminthor, tué par Hercule.

Les Locriens, ſurnommés Opuntiens & Epicménides, avoient pour chef *Ajax*, fils d'Oilée; l'un des plus renommés capitaines de l'armée grecque, qui périt ſur mer à ſon retour, comme il le méritoit bien par une barbarie & une brutalité indigne de tout homme raiſonnable: car il viola la malheureuſe Caſſandre, fille de Priam, ſur l'autel de la déeſſe Minerve.

Les Abantes (on nommoit ainſi certains peuples de l'île d'Eubée) étoient conduits par *Elphénor*. Les enfans de Théſée, *Acamas* & *Démophoon*, apprenoient la guerre ſous ſes ordres, ſuivant

la volonté de leur pere, qui les avoit confiés à ſa conduite. *Palaméde* étoit chef des autres Eubéens.

La Theſſalie qui contenoit un grand nombre de peuples, avoit dix capitaines particuliers. *Achille*, fils de Pelée, conduiſoit les Mirmidons, les Helléniens & les Achéens de la Phtiotide. La fable dit que Thétis, mere de ce prince, connoiſſant qu'il devoit mourir à la guerre de Troye, le cacha dès ſa tendre jeuneſſe, l'envoyant dans l'île de Scyros, chez le même Lycoméde, que l'on accuſe d'avoir trahi Théſée. Là ce jeune héros habillé en fille, vivoit dans les plaiſirs d'aimer & d'être aimé. Il rendit Déidamie, fille de Lycoméde, mere de Pyrrhus ou Néoptoléme, & ne ſongeoit nullement à quitter ce ſéjour, lorſque les Grecs avertis par le devin Calchas, que la priſe de Troye étoit attachée au ſang d'Achille, le firent chercher; & ayant appris qu'il étoit à Scyros, ils députerent Ulyſſe, dont l'adreſſe merveilleuſe étoit néceſſaire, pour découvrir celui que ſes habits de fille & ſa jeuneſſe déguiſoient parfaitement. Il en vint à bout, comme l'on ſait, en produiſant des marchandiſes de toutes façons, où parmi des bijoux il y avoit de belles armes. Achille ne s'amuſa qu'à celles-ci, & Ulyſſe en prit occaſion de lui parler de la guerre de Troye & de l'y engager.

Les autres capitaines de Theſſalie étoient *Protéſilas*, fils d'Iphicle, neveu d'Hercule; *Philoctéte* fils de Péas; *Podalyre* & *Machaon* fils d'Eſculape, tous enfans d'Argonautes & rois de ces contrées. Il y en avoit encore cinq autres qui ſont moins illuſtres.

Les Perhébiens avoient pour chefs *Guneus*, & les Magnéſiens *Prothoüs*; mais les Epirotes, les Acarnaniens, & tous les autres peuples de la côte occidentale de la Gréce, ne fournirent aucunes troupes pour cette expédition. Ainſi, le reſte des ſoldats & des vaiſſeaux fut fourni par les îles de l'Archipel.

Idoménée & *Mériones*, rois de l'île de Créte, enfans de Deucalion, qui l'étoit de Minos II, conduiſoient les forces de cent villes différentes, qui étoient entrées dans la ligue.

Tlépoléme, fils d'Hercule, conduiſoit les Rhodiens; *Carphate*, les habitans de l'île de Coo; *Nyreus* ceux de Sima, & *Phidippe* avec *Antiphe*, petit-fils d'Hercule, ceux de quelques autres îles, dont ils avoient le gouvernement.

Il eſt croyable qu'un ſi grand nombre de rois & de peuples différens, furent long-tems à faire les préparatifs néceſſaires pour une telle entrepriſe; & ſans doute, elle méritoit qu'ils y donnaſſent

leurs ſoins & leur application ; car il ne s'en étoit point encore fait de pareille dans le monde. Si Séſoſtris étoit ſorti d'Egypte pour courir une grande partie de la terre, il alloit de proche en proche, & chaque contrée qu'il ſoumettoit, lui fourniſſoit les moyens de s'avancer davantage : il ne pouvoit manquer de vivres, parce qu'il marchoit toujours dans des pays fort abondans, où il obligeoit ces mêmes contrées à lui faire des magaſins, pour ſubſiſter dans les endroits moins fertiles. D'ailleurs, comme il étoit roi abſolu, ſes forces étoient unies ; la diſcipline étoit en vigueur parmi ſes troupes. Mais les Grecs avoient une grande mer à paſſer, dont la navigation étoit périlleuſe, parce que l'art en étoit encore inconnu. Ils alloient dans un pays où tout étoit ennemi, & où, par conſéquent, ils ne devoient trouver ni d'autres vivres, ni d'autres commodités, que celles qu'ils porteroient avec eux. L'eſpérance des convois que la Gréce auroit pû leur envoyer auroit été frivole ; parce qu'ils emmenoient tout ce que chaque pays pouvoit fournir de vaiſſeaux : par-là, ils avoient juſte raiſon de ſe bien préparer aux événemens d'une ſemblable guerre ; mais ce ne fut pas la ſeule raiſon de la longueur de leurs préparatifs. Les plus prudens crai-

gnoient le ſuccès qu'elle pouvoit avoir. Ulyſſe lui-même contrefit l'inſenſé, pour éviter le voyage. Achille ne fut pas des premiers prêts. On peut juger la même choſe de la plupart des autres capitaines.

Malgré ces longueurs, la flote ſe trouva enfin aſſemblée dans le port d'Aulide, & prête à mettre à la voile au printems de l'année Julienne 3469. Elle étoit compoſée, ſelon le détail qu'en fait Homére, de 1186 navires. Thucydide y en met juſqu'à 1200; mais d'autres n'en comptent que mille. Ces vaiſſeaux n'avoient point de ponts, étant conſtruits à la maniére des barques, dont les premiers pirates ſe ſervoient. Les ſoldats en étoient les rameurs; & l'on peut juger qu'ils avoient d'ailleurs peu de charge, vû la difficulté qu'il y auroit eu à conſerver ce qu'ils auroient porté. A l'égard de leur grandeur, elle étoit différente. Les navires de Béotie, qui étoient les plus grands, portoient cent vingt hommes: les plus petits, comme les Theſſaliens, & particuliérement ceux de Philoctéte, n'en avoient que cinquante. Or, ſi l'on juge proportionellement du nombre d'hommes que tous enſemble pouvoient contenir, & qu'ils portérent en effet, on trouvera que l'armée grecque n'étoit compoſée que de 102000 hommes; ce qui eſt peu de choſe, eu égard à la quan-

tité de rois & de nations, qui étoient entrées dans cette ligue. Auſſi Thucydide, qui a fait des réflexions très judicieuſes ſur cette guerre, a remarqué que la Gréce auroit pû fournir une bien plus grande quantité de troupes; mais que la difficulté de les faire ſubſiſter en Aſie ſans convois, ſans magaſins & ſans argent, empêcha ceux qui conduiſoient l'entrepriſe, d'en prendre un plus grand nombre.

Les Troyens, de leur côté, aſſemblérent leurs forces & celles de leurs alliés. On peut juger par leur longue réſiſtance, & par la crainte qu'ils donnérent ſouvent aux Grecs, qu'elles n'étoient pas inférieures aux leurs. Le ciel ſe partagea auſſi pour cette querelle, & chaque parti eut pour lui des dieux, qui combattirent en perſonne en ſa faveur. Ce ſont-là des traits de poéſie; mais la ſuperſtition en a ſu faire ſon profit.

Les Grecs enfin prirent terre, & donnérent d'abord un grand combat, dans lequel ils furent victorieux. Thucydide a bien remarqué qu'on doit juger, que depuis cette occaſion les Troyens ne parurent plus en corps d'armée, puiſque les Grecs ne fortifiérent point leur camp, dans lequel il ne reſta même que la moindre partie de leur armée, un tiers étant paſſé à la côte d'Europe dans la

Cherſonnèſe de Thrace, pour y ſemer du bled pour la nouriture de l'armée pour l'année ſuivante ; & l'autre tiers s'étant engagé dans le pays, pour y faire des pillages & ruiner les villes voiſines, qui avoient fourni du ſecours aux Troyens.

Siége & priſe de Troye.

Il eſt à préſent impoſſible de rendre année par année les divers exploits qui ſe firent de part & d'autre, nul auteur ne s'étant expliqué avec ordre ; & les Poètes, qui ſont ceux qui en ont le plus parlé, n'ayant à deſſein rapporté que les événemens qui pouvoient embellir leur ſujet, & laiſſer une idée plus curieuſe & plus grande de ce qu'ils n'ont pas dit. Il eſt ptobable néanmoins, que la premiére année ſe paſſa dans le pillage du plat-pays, d'où les Grecs tirérent leur ſubſiſtance d'une maniére barbare, mais qu'ils ménagérent encore plus barbarement. Et comme entre les chefs il y en avoit de plus emportés les uns que les autres, & que ceux-là ne pouvoient ſouffrir ni régle, ni gouvernement, il arriva bientôt que la diviſion ſe mit entr'eux. Ce fut ſurtout après les priſes & les pillages des villes de Thèbes & de Lyrneſſe ; où tout ce qui étoit échapé à la fureur du ſoldat ſervit à l'intempérance des capitaines. On ſait l'hiſtoire de Briſéis & de Chri-

dis ſa couſine, qui furent les captives, ou plutôt les maîtreſſes d'Achille & d'Agamemnon.

Mais, ſoit que le ciel voulût punir, comme les poëtes l'ont dit, une ſi grande licence, ſoit que ce fût un effet naturel, & une ſuite du déſordre dans lequel les Grecs vivoient, il ſe mit une maladie dans le camp, qui fit plus de tort à l'armée, que tous les efforts des Troyens. Les devins conſultés ſur les moyens de la faire ceſſer, ordonnérent de rendre les captives à leurs peres. Il fallut donc arracher Briſéis d'entre les bras d'Achille. Agamemnon, qui s'étoit dépouillé lui-même de Chriſéis, y employa ſon autorité; mais Achille ſut ſi mal ſe ſoumettre à la raiſon, qu'il refuſa entiérement de porter les armes à l'avenir : & comme pluſieurs ſoldats ſuivirent ſon exemple, les Troyens, pendant cette diviſion, remportérent tant d'avantages, qu'il s'en fallut peu que toute l'entrepriſe n'échouât. Achille y perdit plus qu'un autre : car ſon ami Patrocle, fils de Ménécius, l'un des rois de Theſſalie, fut tué par Hector, dans une ſortie, quoique revêtu des armes d'Achille.

Ce ne fut pas le ſeul combat que rendit Hector : il ne ſe paſſoit aucun tems, qu'il ne harcelât l'armée des Grecs, tantôt par un côté, & tantôt par un autre ;

le jour & la nuit; il enleva pluſieurs fois des quartiers. De ſorte que l'armée, qui regardoit Achille comme le ſeul héros qu'on lui pouvoit oppoſer, l'obligea de reprendre les armes. La vengeance de la mort de Patrocle ne l'y excita pas moins que les vœux des ſoldats. Ainſi, ſon premier exploit fut de défier Hector au combat ſingulier. Il le tua par une valeur extraordinaire; mais il ſouilla ſa victoire par l'indigne traitement qu'il fit au corps de ce brave homme, l'ayant traîné autour du tombeau de Patrocle, & même autour des murailles de Troye, pour inſulter à la douleur de ſa famille.

Les autres capitaines ſe ſignalérent auſſi par diverſes entrepriſes; mais ordinairement ils en ſouilloient auſſi la gloire par une barbarie & un emportement exceſſif. Ulyſſe ſeul, toujours cauteleux & adroit, n'en faiſoit que d'utiles, & cherchoit à ſe rendre recommandable par le ſoin qu'il prenoit de l'intérêt public. Ce fut cette réputation qui fit périr le malheureux Palaméde, prince d'Eubée. Il le haïſſoit, pour avoir découvert aux autres capitaines la feinte qu'il employoit pour s'exempter d'aller à la guerre de Troye. Ce reſſentiment, qu'il cacha long tems, ſe découvrit par une accuſation d'intelligence avec les Troyens, qu'il intenta contre Palaméde. Il produiſit des lettres in-

terceptées; & fit trouver dans la tente de ce prince une ſomme d'argent cachée, qu'il diſoit lui avoir été envoyée par Priam. Enfin, il conduiſit cette intrigue avec tant d'attifice, que le conſeil de l'armée condamna l'accuſé, quoiqu'innocent, ſelon le témoignage de la plupart des auteurs, à être lapidé, comme il le fut. C'eſt ainſi que le zèle du bien public a fourni de tout tems des prétextes d'exercer des haines & des vengeances invétérées, au mépris de la juſtice & de la vérité.

On peut juger que les dix années, que les Grecs paſſérent devant Troye, ne fuſſent pas toujours employées à livrer des combats. Les aſſiégés & les aſſiégeans faiſoient quelquefois des trèves, & quelquefois ils s'entreviſitoient. Ce fut dans un de ces tems de tranquillité, qu'Achille devint amoureux de Polixène, la derniére des filles de Priam. Il la demanda en mariage; & ſon pere, qui croyoit par ce moyen venir à bout de renvoyer les Grecs en leur pays, ou les priver du plus hardi de leurs capitaines, n'eut garde de la refuſer. Le jour fut pris pour en faire les nôces; mais dans le temple même où la cérémonie ſe devoit accomplir, Alexandre, fils de Priam, fit aſſaſſiner Achille; ce qui cauſa une in-

dignation générale, & renouvella toute la fureur des Grecs.

Outre la perte que faiſoit l'armée en la perſonne de ce héros, elle fut affligée d'une diviſion nouvelle, qui ſurvint entre les premiers capitaines, au ſujet des armes qu'il avoit laiſſées. Ulyſſe les vouloit avoir; & pour montrer qu'il en étoit plus digne qu'un autre, il repréſentoit, avec ſon éloquence ordinaire, les grands ſervices qu'il avoit rendus, & l'utilité de ſes conſeils. Ajax, fils de Télamon, le premier de ſes concurrens, faiſoit voir, au contraire, que les armes d'Achille ne pouvoient convenir à celui qui faiſoit profeſſion de tant de prudence; mais qu'elles étoient néceſſaires à un capitaine entreprenant, qui ne mettoit ſa gloire qu'à ſe bien battre. Les uns diſent que les armes furent adjugées à Ulyſſe, & qu'Ajax, qui étoit le plus emporté de tous les hommes, ſe tua dans ſa colére, avec une épée dont Hector lui avoit fait préſent: car on dit qu'il étoit arrivé à ces deux princes, dans une certaine action, quelque choſe de ſemblable à ce qui s'étoit paſſé entre Théſée & Pirithoüs, lorſqu'ils ſe virent la premiere fois, c'eſt-à-dire, qu'ils avoient été l'un & l'autre réciproquement étonnés de leur vaillance & de leur force, & que s'étant fait des préſens mutuels, ces

dons étoient devenus funeſtes à tous les deux, puiſqu'Ajax ſe tua de cette épée, & qu'Hector fut traîné après ſa mort, par le baudrier qu'Ajax lui avoit donné. D'autres diſent que le procès, au ſujet des armes d'Achille, ne fut point décidé; mais qu'Ajax ayant été trouvé mort dans ſa tente, Ulyſſe s'en mit en poſſeſſion, ſans réſiſtance d'aucun autre.

Cependant, les affaires des Troyens alloient en décadence. Hector & Troïle, les plus braves des enfans de Priam, étoient morts. Alexandre fut auſſi tué par Philoctéte; & Héléne ſa veuve épouſa Déiphobe, qui étoit devenu la reſſource de ſa patrie, & l'eſpérance de ſon pere. En cet état, Ulyſſe forma le deſſein d'enlever le Palladium : car on croyoit que Troye ne pouvoit être forcée, tant qu'elle ſeroit protégée par la force inviſible de cette image. Il entra donc, accompagné de Diomèdes, dans le château d'Ilium, par un égout; & ayant pénétré juſqu'au temple, où elle étoit gardée, il la prit, & l'emporta. Alors, la confiance des Grecs s'étant augmentée avec la crainte des Troyens, il ſe forma dans la ville un parti en faveur des premiers. Enée, Anténor & Laodamas, en furent les chefs; mais n'oſant ſe déclarer, parce qu'ils n'étoient pas les plus forts, ils eurent recours à l'artifice. De concert

avec eux, les Grecs feignirent de ſe retirer, après avoir laiſſé un puiſſant détachement dans les forêts voiſines, & dédié un cheval de bois à l'honneur de Pallas, comme pour obtenir ſa protection pour leur retour. La joie mal fondée que les Troyens conçurent de cette retraite, les empêcha de prendre les précautions néceſſaires: de ſorte qu'Enée & ſes compagnons eurent bientôt l'occaſion de livrer une porte aux Grecs. Cette ſurpriſe ſe fit la nuit, dans le tems que tout le peuple dormoit avec une pleine ſécurité: ainſi, les Troyens firent peu de défenſe. La ville fut donc priſe & ſaccagée, avec toute la fureur que l'on peut imaginer dans les hommes les plus barbares. Héléne, qui voyoit le déſordre où tomboient les affaires de Troye, avoit lié quelque intelligence avec Ménélas, ſon ancien mari. Elle l'introduiſit dans la chambre de Deiphobe, pour l'y maſſacrer dans ſon lit, comme il fit. Cette trahiſon fit concevoir à ce crédule époux qu'Héléne avoit été enlevée malgré elle, & que dans cet éloignement elle avoit toujours ſoupiré après lui: ainſi, il lui redonna toute ſa tendreſſe. On peut remarquer, par le calcul précis de ſes années, qu'elle n'avoit alors que quarante-un ans: ainſi, toute ſa beauté ne devoit pas être effacée, comme quelques

critiques l'ont prétendu, ou bien, il n'étoit pas néceſſaire qu'ils miſſent cette reine au rang des femmes qui ont conſervé leur beauté dans l'âge le plus avancé.

Nous prouverons plus bas que Troye fut priſe le 24e jour du mois Targélion, dix-ſept jours avant le ſolſtice d'été, & que ce jour répond au 16 ou 17 de juin de l'année 3478 de la Période Julienne. Cette époque eſt bien établie.

A l'égard de la fin malheureuſe de tous les princes Troyens, le détail en ſeroit trop long. Il ſuffit de dire que Priam fut tué par Pyrrhus, fils d'Achille, dans le temple de Jupiter Hécatéen, comme une victime qu'il ſacrifioit à l'ame de ſon pere. Polixène, que le même Achille avoit voulu épouſer, fut immolée ſur ſon tombeau, par un ordre de Calchas, qui prétendit que l'ombre de ce héros ne pouvoit être contente, ſi on ne l'uniſſoit ainſi à ce qu'il avoit aimé. Caſſandre, autre fille de Priam, fut violée par Ajax, & tomba enſuite au nombre des captives d'Agamemnon, auquel elle prédit le deſtin qui l'attendoit dans la Gréce. Hécube leur mere, femme très-fiére, vit avec tant de douleur le déſaſtre de ſa famille, qu'elle tomba dans une eſpéce de fureur qui la fit mourir. Son principal déplaiſir vint de l'infidélité de Po-

lymneſtor, l'un de ſes parens, auquel elle avoit confié le plus jeune de ſes fils, nommé Polydore, avec quelques richeſſes, qu'elle eſpéroit devoir être ſa reſſource en cas de malheur. Ce traître tua le jeune Polydore, & s'empara des biens d'Hécube.

Enfin, il y a un nombre infini d'incidens dans toute cette hiſtoire, ſur leſquels les poètes ont dit les choſes du monde les plus tendres, en inſérant néanmoins pluſieurs fictions dans leurs récits; mais on juge bien qu'ils ne laiſſent pas de renfermer des ſujets véritables; car une ville, priſe après une guerre de dix années, qui avoit irrité les eſprits au dernier dégré; la dureté de ces tems-là, qui répandoit les fureurs de la guerre, auſſi bien ſur les enfans, que ſur ceux qui étoient pris les armes à la main; la férocité naturelle des Grecs, dont les héros nous ſont repréſentés comme des hommes indomtables, qui n'écoutoient preſque jamais la raiſon; tout cela n'a pu manquer de fournir matiére à leurs vers, en les tournant, comme ils ont fait, du côté de la pitié.

Epoque de la priſe de Troye.

Les Marbres d'Arondel marquent l'époque de la priſe de Troye, à l'an 374 de l'Ere Attique; ce qui revient à l'an

1209 avant l'Ere vulgaire. Il faut avouer cependant que tous les auteurs ne ſuivent pas la même ſupputation. La plupart des anciens ont cru que la priſe de cette ville célébre tomboit à l'an 408 avant la premiére olympiade vulgaire, c'eſt-à-dire, 1184 ans avant Jeſus-Chriſt. Cette différence vient de deux cauſes; & de la forme différentes des années, qui n'a pas toujours été ſemblable; & de l'ignorance où les anciens ont eux-mêmes avoué que l'on étoit ſur le tems précis de ce grand événement.

Voici de quelle maniére le comte de Boulainvilliers en établit la date.

La guerre de Troye a duré dix ans: tout le monde en convient: mais on convient auſſi, que la derniére année n'a pas été employée à des exploits militaires. En effet, les Grecs la paſſérent à partager le butin, ou à ſe quereller les uns les autres, ou à attendre le vent pour s'en retourner. La fable & les poètes ont orné tous ces incidens d'une infinité d'aventures; mais le fond eſt certain. Il faut donc s'aſſurer que la ville de Troye & ſa forteresſe furent emportées la neuviéme année de la guerre, ou au commencement de la dixiéme. Les Marbres marquent cet événement par deux époques, dont la premiére eſt l'année Attique 374, qui revient dans la Période

Julienne à l'an 3478 commencée depuis 50 jours : & la deuxiéme, eſt la 22e année de Ménesthée, qui ſe termine à la même année Julienne, commencée depuis 66 jours. Ainſi, ces deux calculs conviennent avec une extrême juſteſſe. Mais pour achever la preuve du rapport que ces deux époques ont avec l'année 3478 de la Période Julienne, nous avons l'autorité de Denys d'Halicarnaſſe, qui caractériſe cet événement par deux circonſtances, qui ne peuvent convenir qu'à cette année. Il dit que Troye a été priſe le 24e jour du mois Targelion, préciſément 17 jours avant le ſolſtice d'été, *vergente jam æſtate*. Sur ce pied-là, il n'y a qu'à voir ſi ces circonſtances ſe rapportent à l'année 3478 ; ce qui n'eſt pas difficile, lorſqu'on aura établi pour principe, que le ſolſtice ſe rencontroit alors au 4 de juillet, & non pas au 28 de juin, comme le P. Petau l'a dit mal-à-propos. La nouvelle lune du ſolſtice commençoit cette année-là au 23 du mois de juin : ainſi, le 24e jour du Targelion, qui eſt le mois précédent, ſe rencontroit le 17e jour du même mois de juin, ſix jours avant la nouvelle lune. Or, du 17 juin au 4 de juillet, il y a préciſément 17 jours : ce qui remplit parfaitement les caractères marqués par Denys d'Halicarnaſſe. Selden,

Marsham & les autres ſavans, qui ſe ſont attachés au calcul des Marbres, l'ont fait ſans connoître le mérite de cette époque, puiſqu'ils l'ont rapportée à l'année 3505. Scaliger & le P. Petau l'ont éloignée juſqu'à 3530 & 3531, tous ſur le fondement que le ſolſtice d'été ne paſſoit pas le 28 de juin dans ce tems-là. Mais pour les convaincre d'erreur, il n'y a qu'à conſulter les premiéres Tables aſtronomiques. Que ſi du ſolſtice d'été de l'année 3478, on ôte neuf ans complets, ou dix années commencées, il reſte préciſément 3469, pour le départ de la flotte des Grecs, qui eſt l'époque que nous lui avons aſſignée.

Retour des Grecs, & leurs infortunes.

Au reſte, la victoire des Grecs ne leur procura aucun avantage; ils ne remportérent qu'un butin médiocre, qu'ils diſſipérent bientôt, par le ſéjour qu'ils firent en Aſie, pour attendre la ſaiſon & le vent. Là, comme ils n'avoient plus d'ennemis étrangers à combattre, leurs diviſions particuliéres ſe renouvellérent. Les plus ſages, qui conſidéroient la perte de leurs affaires domeſtiques, & les inconvéniens de ces querelles, ſongérent à regagner leurs provinces. *Ménesthée*, roi d'Athènes, partit des premiers;

mais il mourut dans ſa route, comme nous l'avons déja dit. *Ulyſſe* fut, dit-on, pendant dix années entiéres, le jouet de la mer & des vents ; il ne regagna ſa patrie qu'à la fin de ſa vie. *Agapénor* fut jetté dans l'île de Chypre, où il s'établit. *Diomède*, honteux des déſordres où ſa femme s'étoit plongée en ſon abſence, renonça à ſon royaume, & paſſa en Italie, où il s'arrêta chez les Dauniens. *Ajax*, fils d'Oïlée, roi des Locriens, périt ſur les côtes d'Eubée, prêt à rentrer dans ſes ports. *Pyrrhus*, fils d'Achille, abandonna la Theſſalie, & paſſa en Epire, ſur la côte occidentale de Gréce, où il fonda un nouveau royaume. On ſait la compaſſion qu'il eut pour Andromaque, veuve d'Hector, & l'établiſſement qu'il lui procura, en la mariant à Hélénus, ſeul reſté des enfans de Priam. Ménélas, avec ſon épouſe, reconquiſe à tant de frais, fut jetté ſur la côte d'Egypte, où quelques-uns diſent qu'il mourut. Héléne repaſſant en Gréce, aborda l'île de Rhodes, où Polixo, veuve de Tlépoléme, mort à Troye, vengea ſur elle la perte qu'elle avoit faite de ſon mari : elle la fit pendre à un arbre. *Teucer*, fils de Télamon par Héſione, & frere d'un autre Ajax, aborda en l'île de Chypre, où il fonda Salamine. Les devins *Calchas* & *Amphilo-*

que, le premier fils de Neſtor, & le ſecond d'Amphiaraüs, furent portés ſur la côte de Pamphilie, où ils reſtérent. *Agamemnon*, de retour à Mycène, ſe trouva la victime de l'impudicité de ſa femme, qui l'aſſaſſina. Ainſi cette grande armée des Grecs périt preſque toute, & particuliérement les généraux, ſoit à la guerre dans les combats, ſoit par leurs propres diviſions, ſoit par les tempêtes dans le voyage.

Quant aux ſoldats qui arriverent à bon port, comme ils s'étoient accoutumés à la licence d'un camp, où la diſcipline étoit mal obſervée, ne trouvant plus chez eux de familles : car les peres, meres, femmes ou autres proches étoient morts pour la plupart dans ce long eſpace de dix années : ſe jetterent dans le brigandage. Ainſi toute la Gréce changea deux fois de face à l'occaſion de cette guerre. Quand l'armée partit, on la laiſſa preſque vuide ; & quand elle revint, elle apporta de nouveaux déſordres : tous les eſprits, les courages & les idées étant changées.

Mais pour parler à leur tour des malheureux Troyens ; on peut compter qu'à la réſerve d'Hélénus & d'Andromaque, que l'amour de Pyrrhus conſerva, tout le reſte de ceux qui avoient été fidéles à leur patrie périt par la main du

vainqueur, excepté ceux qui l'avoient trahie.

Enée ſe retira en Italie, ſuivant la tradition commune, auſſi-bien qu'*Anténor*; mais ils ſuivirent des routes différentes; Enée y ayant abordé ſur la côte Latine, & Anténor s'étant engagé dans la Mer Adriatique, juſqu'au fond du golfe. Nous verrons ailleurs ce qu'ils devinrent, l'un & l'autre.

Je ne crois pas inutile d'obſerver, que les Troyens étant Grecs d'origine, & liés avec eux par un commerce continuel & des alliances fort étroites, parloient la même langue que leurs ennemis. On pouroit même étendre cette remarque plus loin, & juger qu'avant les colonies Ioniennes & Eoliennes, qui vinrent habiter l'Aſie mineure, long-tems après la deſtruction de Troye, la langue grecque étoit commune à toute la côte, parce qu'en effet, c'étoit le lieu de l'origine de la nation entiére.

Pour achever l'hiſtoire de Troye, il nous reſte à dire que pluſieurs critiques ont voulu douter de tout ce qu'elle contient. D'autres ont même paſſé beaucoup plus avant, puiſqu'ils ont ſoutenu que jamais cette ville n'avoit été attaquée, ni priſe par les Grecs. Tant il eſt vrai qu'il n'y a rien de ſi éclatant dans

le monde, qui ne devienne ſujet à l'oubli, ou du moins à la conteſtation. Les preuves des vérités paſſées s'évanouiſſent; après quoi les faits les plus certains, nous paroiſſent auſſi obſcurs, que s'ils étoient encore futurs.

Dion Chryſoſtome, dans une harangue adreſſée aux habitans d'Ilium, (1) traitant de paradoxe hiſtorique toute l'hiſtoire de la guerre de Troye, attaque d'abord l'autorité d'Homere, ſur la foi duquel les Grecs ont cru & publié ce fait. Il traite les poéſies d'Homere de fables & de ſonges, comparables à ceux d'un délire : enfin il dit des choſes ſi peu favorables à ce poète, qu'on diroit qu'il a été animé du même eſprit que MM.

---

[1] Dio Chryſoſtomus, *de non capto Ilio*, in orationibus, & ad calcem Quinti Calabri, cum notis Laurentii Rhodomanni, *Hanoviæ* 1604. *in*-8. & *Northuſæ* 1652. *in*-8. Il a été ſuivi par Cluvier, *Italiæ antiquæ lib* III. *cap.* 2. Chriſtop. Adamus Rupertus, *in obſervationibus ad hiſtoriæ univerſalis ſynopſin Beſoldi, pag.* 75 : & M. Thomaſius qui croit comme ces Auteurs, que la priſe de Troye eſt une fable, s'eſt perſuadé que pour appuyer ce ſentiment, il ſuffiſoit de montrer qu'Homere a été le plus fabuleux de la race menſongere des Poètes. *Patet ergo ex ante dictis, quænam Poetarum, quænam Homeri fides, quo tamen omnis res Trojana nititur. Everſâ ergo Homeri autoritate, tanquam excidit Trojani baſi, omnis res concidet, cum anteriores nihil afferant momenti, quia de illis nihil ampliùs ſupereſt, & quinam de Trojanis rebus ſcripſerint, non conſtet, præterquam quod, ſolo Dyctii excepto, poetæ ſint omnes, id eſt, ſcriptores nullius fidei.* Thomaſius *in obſervationibus ad rem litterariam ſpectantibus, Halæ in* 8. Mais pour le dire ici en deux mots, le merveilleux d'Homere ne fait tort qu'aux circonſtances, & non au fond de cette hiſtoire.

de

de la Motte & Terraſſon, gens habiles, mais les vrais fléaux de l'antiquité. Dion Chryſoſtome rapporte donc une hiſtoire de ce ſiége qu'il prétend véritable, & qu'il aſſure avoir appriſe d'un prêtre Égyptien. Ce prêtre ſuppoſoit, en ſuivant les plus anciennes annales gravées ſur les colonnes & les murailles des temples d'Egypte, qu'Hélène, fille de Tyndare, roi de Sparte, recherchée par les plus puiſſans princes de l'Aſie & de la Gréce, fut mariée par ſon pere à Alexandre fils de Priam. Ces rivaux jaloux de voir que ce prince leur avoit été préféré, ſe liguerent pour faire la guerre aux Troyens qui avoient refuſé de leur rendre cette princeſſe. Les Grecs affoiblis par la peſte, la famine & les diſſentions, ne ſe rebuterent point, & tinrent bon devant la ville, par les ſecours qu'ils tirerent de Neoptoléme & de Philoctete; mais d'un autre côté les Troyens, ſoutenus par les Ethiopiens & les Amazones, obligerent enfin les Grecs à demander la paix, aux conditions que les Troyens voudroient leur impoſer : & pour perpétuelle mémoire de ce traité, il fut fait un cheval de bois, ſur lequel on avoit marqué la paix qui venoit de ſe faire entre les deux puiſſances. Les Troyens abattirent un pan de muraille pour faire entrer dans leur ville ce tro-

phée, c'eſt-à-dire, ce cheval, qui ne pouvoit paſſer par la porte. De-là eſt venu le bruit que la ville de Troye avoit été priſe par un cheval ; & pour marque de leur victoire, les Troyens envoyerent enſuite diverſes colonies en pluſieurs parties du monde. C'eſt-là tout le plan que Dion Chryſoſtome s'eſt formé pour attaquer un fait circonſtancié par tous les auteurs anciens, juſqu'à marquer même avec la plus ſcrupuleuſe exactitude le mois, le jour & l'heure à laquelle cette grande ville fut priſe par les Grecs. L'on n'ignore pas qu'Homere a traité en poète toute cette guerre ; qu'il a retranché, ajouté, ou altéré les circonſtances qui convenoient à ſon ouvrage : on devoit s'y attendre dès qu'il faiſoit un poème ; mais tous ſont d'accord du fond de l'hiſtoire, & d'ailleurs il n'y a pas moins de fables dans la narration de Dion Chryſoſtome, que dans celle d'Homere.

Le déclamateur Grec devoit ſavoir que ce cheval de bois chanté par les poètes, étoit une machine militaire dont on ſe ſervoit pour abattre les murailles, comme on s'eſt ſervi depuis du bélier pour le même uſage. Pauſanias, (1) écri-

(1) In arce Athenienſium equus Durius ex ære poſitus eſt, quem machinam fuiſſe bellicam, ab Epeo factam, ad muros dejiciendos, fateatur neceſſe eſt qui Trojanos nolit

vain ſage & judicieux, avoit vu la repréſentation de ce prétendu cheval, dans la citadelle d'Athènes; & il marque qu'on ne ſauroit s'empêcher de le prendre pour une ancienne machine militaire.

On doit donc tenir pour certain, qu'il y a eu une ville, un ſiége & un ſaccagement de Troye, à peu près pareil à ce que nous en avons raconté: autrement il faudroit accuſer toute l'antiquité d'ivreſſe ou d'extravagance, de nous en avoir conſervé l'hiſtoire avec tant de circonſtances, auxquelles elle a même ajouté toutes les beautés, dont elle pouvoit la revêtir. Dion n'avoit propoſé ſon paradoxe que pour s'égayer, ou pour flater ſes auditeurs: ailleurs il a donné à Homère les éloges les plus étendus, ce qu'il n'auroit pû faire dans un diſcours dogmatique, s'il eut penſé qu'il s'étoit occupé de fables extravagantes, & qu'il n'eût enſeigné que cela aux hommes. Diſons donc qu'il y a plus de ſingularité & d'entêtement que de raiſon, dans les modernes, qui, comme Hornius, &c. nient une vérité ſi conſtante. Je dirai volontiers que cette chimére me remet devant les ieux l'opinion d'un autre écrivain (1) encore plus récent, qui prétend

ſtuporis ac ſtultitiæ condemnare. PAUSANIAS, *in Atticis*, ſive lib. I. cap. 23.

(1) Le P. Hardouin.

que le peu de livres que l'antiquité nous a tranſmis, ſont tous ſuppoſés, & qu'ils ont été écrits ou par des moines, ou par d'autres gens oiſifs, qui ſe ſont divertis à nous conter des fables. Cet auteur n'admet de vérités que celles qui ſe liſent dans les anciens monumens, ou ſur des médailles : en quoi ſans doute il confirme, ſans y penſer, la vérité de la ruine de Troye, puiſque nous la trouvons marquée autentiquement dans les Marbres d'Arondel.

ARTICLE XI.

Hiſtoire des Amazones.

L'HISTOIRE des Amazones forme depuis long-tems une difficulté conſidérable dans l'Hiſtoire ancienne. Strabon, au *livre XI de ſa Géographie*, ſoutient qu'il n'y en a jamais eu : mais d'autres hiſtoriens en parlent comme d'une vérité hiſtorique : & pour éviter les inconvéniens qui naiſſent d'un état formé d'un ſeul & unique ſexe, on a cherché les explications les plus vraiſemblables. On a dit qu'il y avoit une ſorte de Scythes, qui étoient gouvernés par des femmes. C'eſt ce que remarque Pline (1) &

(1) Plin. *Hiſt. nat. l.* VI, *c.* 7.

après lui Pomponius Méla. Il paroît qu'Hippocrate croit que ces Amazones étoient les filles de Sarmates, qui s'adonnoient aux exercices militaires, & qui même ne pouvoient être mariées, qu'elles n'euſſent tué trois de leurs ennemis. C'eſt à peu près ce que dit auſſi Platon, (1) qui marque même que de ſon tems il y en avoit encore quelques-unes aux environs du Pont-Euxin. D'autres ont cru qu'il y avoit des états entiers uniquement compoſés de femmes guerrieres ; ce qui eſt impoſſible dans l'exécution ; autrement le gouvernement n'auroit pas même duré une génération, parce que l'eſpece manquant peu à peu, l'état n'auroit pu ſe ſoutenir.

Cependant pluſieurs faits décident la queſtion en faveur des Amazones, ou des femmes guerrieres. Les ſtatues (2) qu'on en a faites dans les anciens tems, témoignent qu'elles ont exiſté : on n'éleve point de ces ſortes de monumens à des êtres imaginaires. Les tombeaux même de ces courageuſes femmes, qui ſe voyoient en divers endroits, ſoit dans la Troade, ſoit ailleurs, montrent qu'elles avoient vécu, & que la guerre avoit fait leur occupation favorite. C'eſt ce

(1) *De Legib. lib.* 7.
(2) Plin. *lib.* 34. *cap.* 8.

qu'on trouve dans Homère & Diodore de Sicile. (1) De pareils tombeaux ſe voyoient auſſi à Athènes, au rapport de Plutarque, (2) & même dans l'Attique & Theſſalie.

Je tire de-là une preuve de leur exiſtence. Eſt-il vraiſemblable que l'on éleve des monumens publics, ſur-tout des tombeaux, à des perſonnes qui n'auroient jamais vécu?

Je tire une autre preuve, des villes qui les reconnoiſſent pour fondatrices; telle fut Thémyſcire, capitale de leur état. Lycaſte, Ephèſe, Smyrne, Thyatyre, furent l'ouvrage des Amazones, ou du moins elles furent réparées par ces illuſtres guerrieres; & ces villes porterent la reconnoiſſance juſqu'à repréſenter toujours des Amazones dans leurs monnoyes ou dans leurs médailles.

Les campagnes de Themyſcire, au ſud du Pont-Euxin, furent la demeure des Amazones; elles y avoient même pluſieurs autres villes. Juſtin (3) rapporte ainſi l'origine de cet établiſſement ſingulier. » Ilius & Scolopitus, qui étoient » deux jeunes princes du ſang des Scy» thes, ayant été chaſſés de leur pays » par la faction des grands, emmene-

(1) *Iliade* II. Diodor. *lib.* 4. (2) Plut. *in Theſeo.*
(3) Juſtin. *hiſt. lib.* II.

» rent avec eux beaucoup de jeunes gens
» de la Scythie, & vinrent s'établir dans
» la Cappadoce, auprès du fleuve Ther-
» modon, & s'emparerent du plat pays
» de Thémyſcire. Là n'ayant fait pen-
» dant pluſieurs années que piller leurs
» voiſins & ravager leurs pays, les peu-
» ples conſpirerent contre eux, & les
» firent périr. Leurs femmes, outre le
» chagrin de l'exil, ſe voyant veuves,
» prirent les armes, & ſe mirent à dé-
» fendre leur pays contre leurs ennemis;
» elles porterent enſuite la guerre chez
» les peuples voiſins. La paſſion des ar-
» mes leur fit perdre l'envie de ſe ma-
» rier, appellant la condition des fem-
» mes une ſorte d'eſclavage; & par une
» vertu auſſi rare qu'admirable, elles
» agrandirent leur état, ſans le ſecours
» des hommes, qu'elles mépriſerent
» dans la ſuite, juſqu'à tuer ceux de
» leurs maris, qui étoient reſtés dans le
» pays.

» Alors ayant obtenu la paix à la
» pointe de l'épée, elles firent des ma-
» riages momentanés avec leurs voiſins,
» afin de ne pas laiſſer manquer l'eſpé-
» ce. Mais elles faiſoient mourir tous
» les garçons qu'elles mettoient au mon-
» de, & ne gardoient que les filles,
» qu'elles accoutumoient à la vie dure
» qu'elles menoient. On les exerçoit à

» manier les armes, à monter à cheval.
» On leur bruloit auſſi la mamelle droite
» dans leur enfance, afin qu'elles fuſſent
» en état de tirer de l'arc. C'eſt de-là
» qu'elles furent nommées Amazones. »

Il s'agit à préſent de ſavoir à peu près dans quel tems s'eſt paſſé un événement auſſi remarquable. On voit par la vie de Théſée dans Plutarque, que les Amazones avoient commencé avant ce prince; ainſi avant le ſiége de Troye, & même avant l'Hercule des Grecs, qui étoit contemporain de Théſée. On prétend qu'elles ſont antérieures à Bacchus. Ainſi leur hiſtoire a commencé dans les tems, que nous appellons fabuleux. Le premier Bacchus s'en ſervit (1) même dans la conquête des Indes.

Depuis ce tems-là elles ont fait pluſieurs expéditions militaires. Homère (2) rapporte qu'elles vinrent attaquer Priam roi de Troye. Une autre fois, elles donnerent du ſecours à ce prince; & le nom de Pentéſilée leur reine, eſt célébre dans la guerre de Troye. Dans une autre expédition, (3) elles pénétrerent dans l'Attique, pour délivrer Antiope, que Théſée avoit emmenée priſoniere : cette guerre fut très-ſanglante, & fatale à la

(1) Diodor. Sicul. *lib.* 4.
(2) Homer. *Iliad. lib.* 3.
(3) Plutarc. *in Theſeo.*

plupart des Amazones, dont les plus diſtinguées moururent & furent inhumées dans la Gréce; cependant la guerre fut terminée par un traité ſolemnel. Elles ne laiſſerent pas en d'autres occaſions d'être battues, comme le rapporte Hérodote, (1) même par les Perſes; mais elles ne furent pas toujours malheureuſes dans leurs expéditions : il n'en faut pas d'autres preuves, que les villes qu'elles ont fondées, & les colonnes ou les monumens élevés à leur mémoire.

On ignore quand a ceſſé la race de ces femmes courageuſes. Une choſe doit ſurprendre, c'eſt le ſilence des hiſtoriens à leur ſujet. A peine eſt-il mention de ces illuſtres guerrieres, depuis le ſiége de Troye juſqu'au tems d'Alexandre, que (2) Taleſtris, reine des Amazones, accompagnée de 300 femmes, vint trouver ce prince dans le deſſein d'en avoir des enfans. Le roi lui accorda ſa demande, & elle ne s'en retourna que quand elle ſe crut enceinte. Mais depuis Alexandre il n'eſt plus mention d'Amazones.

Tout ce qu'on peut conclure des monumens de l'antiquité, eſt qu'il y a eu des femmes courageuſes, qui combat-

(1) Lib. 4. & Plutarc. *de fluminibus.*
(2) Juſtin. *lib.* 12. *hiſtor.*

roient en corps d'armée ; mais on ne ſauroit prouver qu'elles aient ſubſiſté en forme de gouvernement, ſans la fréquentation d'aucun homme. Et comme il a toujours été extraordinaire de voir des femmes les armes à la main, on en a parlé beaucoup dès qu'elles ont paru dans le monde, ſans faire attention à leurs maris, que ſouvent elles laiſſoient pour avoir ſoin des affaires domeſtiques.

La néceſſité d'une juſte défenſe, une rudeſſe intolérable de mœurs, une éducation dure, telle que la donnoient les Scythes, dont les Amazones étoient une branche; enfin la rigueur du climat où elles étoient nées & élevées, a pu les porter à ce genre de vie, dans lequel elles vouloient imiter leurs maris. Mais de croire qu'elles aient penſé à s'en ſéparer entiérement, c'eſt ce qu'on ne croira jamais, ſi l'on ſuppoſe que le gouvernement des Amazones a duré quelque tems.

Il ne ſeroit pas impoſſible qu'il ne fût arrivé dans ces tems reculés ce qui eſt arrivé au cinquiéme ſiécle, en Bohême, lorſqu'après la mort de Libyſſa, fille de Cracus, roi de Bohême, qui gouverna ce royaume pendant pluſieurs années ; on vit Vélaſia, jeune fille de courage, aſſembler ſes compagnes, qui

avoient été élevées comme elle dans des exercices durs & violens, pour les exhorter à s'emparer du gouvernement du royaume. La fortune ſeconda ſi bien leur courage, que Vélaſia devint maîtreſſe abſolue de la Bohême, qu'elle gouverna avec ſes femmes pendant ſept ans, preſque avec les mêmes loix que les Amazones avoient autrefois obſervées. On aſſure qu'elles ſe choiſirent des maris, afin d'avoir des enfans capables de ſoutenir leur république. Mais elles firent une loi qui obligeoit de garder & d'élever ſoigneuſement les filles, & d'arracher aux garçons l'œil droit, & de leur couper les pouces, afin qu'ils ne puſſent ni tirer de l'arc, ni ſe ſervir d'aucunes armes. La Bohême fut donc ſoumiſe pendant ſept ans à ces filles impérieuſes, qui ſe conduiſirent même d'une maniére trop dure & trop auſtère, pour faire aimer leur gouvernement.

GRAMMAYE avoit déja raſſemblé, dans ſon Aſie, ce qu'il y a de plus curieux dans l'antiquité au ſujet des Amazones : mais M. PETIT a recueilli dans ſa belle Hiſtoire des Amazones les monumens les plus certains & les plus ſinguliers, qui regardent ces illuſtres guerrieres. Son livre, qui avoit été imprimé en latin, a été traduit en françois, &

imprimé en 1718. C'eſt dans cet ouvrage qu'on poura puiſer de juſtes idées ſur cette hiſtoire. Il faut y joindre *l'Hiſtoire des Amazones anciennes & modernes* que l'abbé GUYON a donnée depuis, & dans laquelle ſans doute il a beaucoup profité des recherches de M. Petit.

ARTICLE XII.

Auteurs qu'on doit lire pour étudier l'Hiſtoire grecque.

LES détails dans leſquels nous ſommes entrés ſur l'ancienne Hiſtoire grecque, doivent ſuffire pour les premiers ſiécles. Nous n'avons ſuivi les hiſtoriens, que dans ce qu'ils ont de vraiſemblable & de ſimple. Nous avons réduit toutes ces hiſtoires à leur juſte valeur, ſans nous jetter dans les excès fabuleux, où ſe ſont précipités les poètes & les hiſtoriens. Ce qu'il y a de ſatisfaiſant dans l'Hiſtoire grecque, ne commence que cinq ou ſix ſiécles avant l'Ere vulgaire; tout ce qui précéde, renferme plus de curioſité que d'inſtruction. A l'exception des vies de Théſée & de Lycurgue, écrites par PLUTARQUE, qui ne laiſſent pas même de ſouffrir quelques difficultés, le reſte eſt

couvert de ténébres ou d'incertitudes, ſur leſquelles il faut paſſer légérement, pour deſcendre au ſiécle de Solon, où la Gréce commence à prendre ces ſentimens généreux qui font encore aujourd'hui notre admiration. C'eſt alors qu'on doit commencer à entrer dans le détail des faits, parce que l'Hiſtoire grecque devient infiniment intéreſſante.

Après avoir étudié les préliminaires de cette hiſtoire, de la maniére que nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, il faut prendre une connoiſſance générale des faits qui la concernent, dans une Hiſtoire générale de la Gréce. L'*Hiſtoire grecque* de TEMPLE-STANYAN, traduite en françois par M. DIDEROT, ou celle que M. ROLLIN a inſérée dans ſon *Hiſtoire ancienne*, eſt ce qu'on peut lire de mieux. Mais quelque profit qu'il y ait à faire dans la lecture de ces bons ouvrages, on ne peut ſe diſpenſer d'étudier les auteurs originaux, qui portent un caractère de nobleſſe & de ſimplicité, que les plus habiles d'entre les modernes ne peuvent imiter qu'avec beaucoup de peine, parce qu'en écrivant même les hiſtoires anciennes, on ne peut ſe défendre de les rapprocher de nos mœurs & de notre maniére de penſer, plus délicate qu'é-

nergique, & qui a moins d'expreſſion que de fineſſe.

Hérodote eſt le premier de ces auteurs qu'il faut conſulter. Il a ſoin, quand il ſe préſente un fait eſſentiel, de faire connoître ce qui le précéde ou ce qui le ſuit. Curieux obſervateur des mœurs de toutes les nations qu'il avoit parcourues, il a ſoin de les peindre au naturel. Peut-être en rapporte-t-il quelquefois des minuties; mais le génie & le caractère des peuples ſe connoît également dans les grandes & dans les petites choſes.

Son premier livre, qui contient l'hiſtoire d'environ 180 ans, a pour objet principal les conquêtes de Cyrus, & la défaite de l'infortuné Créſus, qui ſe croyoit heureux, parce qu'il poſſédoit d'immenſes richeſſes, qu'un moment de diſgrace lui fit perdre plus aiſément qu'il ne les avoit acquiſes. Nous avons marqué dans l'Hiſtoire des Perſes, ce que cet hiſtorien nous fait connoître d'eſſentiel au ſujet de Cyrus. Hérodote finit ſon premier livre à la mort de ce prince, 529 ans avant l'Ere chrétienne.

Le deuxiéme commence l'hiſtoire de Cambyſe; & comme il veut décrire la conquête que ce prince fit de l'Egypte, il donne le détail des mœurs & du cara-

ctere des Egyptiens, qu'on ne connoiſſoit alors que très-imparfaitement. C'eſt l'objet de ce deuxiéme livre, qui contient, avec des choſes très-curieuſes, des maximes eſſentielles pour la conduite de la vie civile.

Le troiſiéme livre continue la conquête de l'Egypte & le reſte de l'hiſtoire de Cambyſe, dont les fureurs & les extravagances font beaucoup mieux connoître la grandeur & le héroïſme de Cyrus, & la ſageſſe du régne de Darius fils d'Hyſtaſpe. C'eſt dans ce livre qu'on trouve cette admirable converſation de trois ſeigneurs Perſans, qui examinent la nature des différens gouvernemens, & qui s'en tiennent enfin à l'état monarchique, comme au plus parfait de tous. » Je » veux, fait dire Hérodote à Darius fils » d'Hyſtaſpe, que ces trois eſpéces de » gouvernemens, du peuple, des gens de » bien, & d'un ſeul, ſoient excellentes; je crois néanmoins que l'état monarchique l'emporte par-deſſus les » deux autres. Il eſt conſtant qu'on ne » peut rien imaginer de meilleur ni de » plus parfait, que le gouvernement » d'un homme de bien. Celui qui aura » cette divine qualité, gouvernera ſes » ſujets ſans blâme & ſans reproche; » outre que quand un ſeul homme eſt » le maître, il eſt difficile que les enne-

» mis aient la connoiſſance des conſeils
» & des entrepriſes ſecretes. Quant au
» gouvernement de peu de perſonnes,
» où pluſieurs travaillent pour la vertu
» & pour le bien public, il eſt impoſſible
» d'empêcher que la haine & l'inimitié
» ne prennent naiſſance parmi eux. Car,
» comme chacun veut être conſidéré, &
» faire en ſorte que ſon opinion l'em-
» porte, ils deviennent peu à peu en-
» nemis, & enfin, leur haine ſe por-
» te juſqu'à l'excès. De-là naiſſent les ſé-
» ditions; des ſéditions, les meurtres;
» & enfin, du meurtre & du ſang des
» autres, on voit naître inſenſiblement
» un monarque. Ainſi, le gouvernement
» tombe toujours dans les mains d'un
» ſeul; & de-là, on peut connoître
» combien l'un eſt meilleur que l'autre.
» Pour l'état populaire, il eſt impoſſible
» qu'il n'y ait pas beaucoup de corrup-
» tion & de malice; toutefois, cette
» corruption n'engendre aucune haine;
» mais elle fomente l'amitié entre les
» méchans dans une république. Car
» ceux qui la gouvernent mal, n'ont
» garde de ſe découvrir; ils ſe ſoutien-
» nent les uns les autres, juſqu'à ce que
» quelqu'un, qui ſe fera conſidérer du
» peuple, & qui aura acquis du crédit
» ſur ſes concitoyens, découvre leurs
» trames, & faſſe voir leurs perfidies.

» Ainſi, cet homme ſe faiſant conſidé-
» rer par la multitude, ſe montre véri-
» table monarque, & fait voir, par ce
» moyen, que de tous les gouvernemens
» le monarchique eſt le meilleur. Mais
» pour achever en un mot; d'où la li-
» berté nous eſt-elle venue, & par qui
» nous a-t-elle été donnée ? par le
» peuple, par (1) l'oligarchie, ou par le
» monarque ? Puiſqu'il eſt donc véritа-
» ble que nous avons été délivrés par un
» ſeul, je ſuis d'avis que nous nous ar-
» rêtions à la monarchie, pour ne pas
» rompre les loix de la nation, qui ont
» été établies avec tant de ſageſſe &
» de prudence. Auſſi-bien, je vous aſ-
» ſure que le contraire ne peut réuſſir,
» & qu'il ne nous ſeroit pas avantageux
» de prendre une autre réſolution. «

Enfin, après avoir fait le détail de l'élévation de Darius ſur le trône des Perſes juſqu'à la priſe de Babylone, 517 ans avant l'Ere vulgaire, le quatriéme livre continue l'hiſtoire de Darius; mais on le trouve moins heureux contre les Scythes, qu'il ne l'avoit été contre les Babyloniens. Ce quatriéme livre comprend beaucoup plus de choſes curieuſes qu'inſtructives. Cependant, elles ont

---

[1] Gouvernement dont l'adminiſtration eſt confiée à un petit nombre de perſonnes.

l'avantage de faire connoître d'anciennes nations, qui ne ſont aujourd'hui connues que très-imparfaitement.

C'eſt au cinquiéme livre d'Hérodote, que commencent à paroître les tems floriſſans de la Gréce. Les Grecs, animés par des ennemis puiſſans qu'ils trouvérent dans les Perſes, s'élevérent au-deſſus d'eux-mêmes. Il ne s'agiſſoit plus de ſecouer le joug d'un Périandre ou d'un Piſiſtrate leurs compatriotes, qui avoient, pour ſe ſoutenir, plus d'induſtrie que de force, & ne traitoient point, par conſéquent, leur patrie en conquérans, mais en premiers citoyens : il y avoit tout à craindre de la part des Perſes, pour des cœurs, qui ſans faire attention au malheur inévitable de l'indépendance, avoient gouté le peu de bien qu'on trouve quelquefois dans la liberté. Les Perſes entrent donc dans la Gréce, dont les frontiéres ſe ſoumettent. Cependant, les Athéniens tiennent bon, & ménagent quelque révolte domeſtique contre leurs ennemis. Ils en viennent à bout par le moyen d'Ariſtagoras, qui quitte le parti de Darius pour ſuivre celui des Athéniens, avec le ſecours deſquels il brule & ſaccage la ville de Sardes, capitale de la Lydie. Les Perſes tombent ſur l'Ionie, & prennent la ville de Milet. Miltiade, qui craignoit tout pour la Cherſonnèſe

de Thrace, dans laquelle il commandoit, ſe retire à Athènes, ſe met à la tête des Grecs, & défait les Perſes à la journée de Marathon, la trente-uniéme année du régne de Darius fils d'Hyſtaſpe, 490 ans avant Jeſus-Chriſt. C'eſt le ſujet du ſecond livre d'Hérodote, auquel il faut joindre la vie de Miltiade & de Cimon, par PLUTARQUE & CORNELIUS NEPOS. La perte, qui étoit peu conſidérable pour une puiſſance auſſi redoutable que celle des Perſes, ne les empêcha point de faire de nouveaux préparatifs pour venger l'incendie de Sardes, & l'affront reçu à la journée de Marathon. Darius s'y prépara; mais il mourut avant que d'en venir à l'exécution. La honte en fut réſervée à Xerxès, qui ſe rendit dans la Gréce avec une de ces effroyables armées, capables d'épouvanter tout autre qu'un officier qui ſait la guerre. Cette opération, avec ſes préparatifs & ſes ſuites, ſont le ſujet du ſeptiéme livre d'Hérodote. On y voit, au paſſage des Thermopyles, ce que peut une poignée de gens réſolus, qui ne connoiſſent de véritable gloire que celle de mourir avec honneur. On remarque encore dans le huitiéme livre des caractères mieux tracés de cette ſage réſolution, qui ſait prendre des meſures juſtes & un parti convenable. Xerxès, en s'em-

parant d'Athènes, ne prit qu'une ville : mais il ne ſubjugua point un peuple ; les citoyens s'en étoient retirés : il fut lui même battu au combat naval de Salamine. Les journées de Platée & de Mycale, 479 ans avant l'Ere chrétienne, couronnérent les victoires des Grecs, ſoit en Europe, ſoit en Aſie.

C'eſt-là que finit le neuviéme & dernier livre d'Hérodote, dont l'ouvrage, ſur-tout dans ce qui regarde l'hiſtoire des Grecs, eſt fait, pour ainſi dire, ſur les mémoires de ſon tems, ou ſur le récit de ceux qui avoient pu ſe trouver aux expéditions des rois de Perſe. La narration en eſt douce, variée & inſtructive. Peut-être dans les choſe anciennes & éloignées ſe trouve-t-il quelque mécompte ; mais, ou ils ne ſont pas importans, ou ils peuvent être corrigés par d'autres monumens hiſtoriques.

A Hérodote, il faut joindre la vie de Thémiſtocle, par PLUTARQUE & CORNELIUS-NEPOS, & celle de Pauſanias, écrite par ce dernier, avec les XI & XII livres de DIODORE de Sicile. JUSTIN ne peut ſervir que pour examiner ſi les autres n'ont point omis des circonſtances eſſentielles. C'eſt donc ici qu'il faut lire les trois premiers livres de ſon hiſtoire ; car d'ailleurs, il ne ſuffit pas : il a trop énervé l'hiſtoire de TROGUE-POMPÉE.

Il ne ſera pas inutile d'ajouter à Hérodote, le traité que PLUTARQUE a fait ſur la malignité de cet Hiſtorien. Plutarque étoit piqué de ce qu'Hérodote n'avoit point parlé favorablement de Chéronée ſa patrie; mais ſes remarques ne ſont pas eſſentielles : avec moins de ſecours que n'en avoit Plutarque, on feroit aujourd'hui une cenſure plus juſte, plus exacte & mieux raiſonée que celle qu'il a publiée contre Hérodote.

THUCYDIDE, qui ſuit Hérodote, n'embraſſe point une ſi grande étendue de matiére. Son objet étant plus reſſerré, il a eu & le tems & le moyen de le mieux pénétrer. C'eſt la guerre du Péloponnèſe.

Dès que les Grecs n'eurent plus à craindre les Perſes, ils tournérent leurs armes contre eux-mêmes. Comme cette guerre ne commence que 431 ans avant l'Ere chrétienne, il y auroit un vuide entre l'hiſtoire de Thucydide & celle d'Hérodote, qui finit 479 ans avant Jeſus-Chriſt, ſi Thucydide lui-même n'avoit ſoin de le remplir, en rapportant dans le premier livre de ſon hiſtoire ce qui s'eſt fait de plus important dans les quarante-huit années qui ſe ſont écoulées entre la bataille de Mycale & la guerre du Péloponnèſe. Mais comme cette guerre doit ſon com-

mencement à l'ambition de Périclès, & à ſa haine contre les peuples de Mégare & du Péloponnèſe, il faut ſe former une idée du caractère de cet illuſtre Athénien, en liſant exactement ſa vie dans PLUTARQUE; après quoi, l'on doit continuer la lecture du ſecond livre de Thucydide, qui contient les trois premiéres années de cette guerre. Outre une deſcription célébre de la peſte, qui affligea la Gréce, après avoir déſolé l'Orient, on y voit le caractère & l'éloge de Périclès, l'ame & le mobile de toute cette entrepriſe, & les premiéres expéditions de cette guerre, qui ne furent pas toutes favorables aux Athéniens. Ils ne laiſſérent pas de prendre Potidée, & de battre leurs ennemis ſur mer, les trois années ſuivantes, c'eſt-à-dire, la quatriéme, la cinquiéme & la ſixiéme année de la guerre, compriſes dans le troiſiéme livre de Thucydide.

La révolte des peuples de Leſbos donne lieu à Thucydide de ſemer dans ſon ouvrage ces ſages maximes, ſi néceſſaires dans la vie civile, que l'amitié ne peut être ſolide que quand elle eſt appuyée ſur la vertu. Mais Leſbos fut ſévérement punie de ſa révolte. Les troubles de Corfou & la guerre de Sicile ſont d'autres événemens eſſentiels dans cette guerre. Les premiers ſont rigoureuſement

punis par les Athéniens, qui ſont eux-mêmes humiliés les années ſuivantes, expliquées dans le quatriéme livre de Thucydide; auquel on doit joindre la vie d'Alcibiade, écrite par PLUTARQUE & par CORNELIUS NEPOS. Elles doivent être ſuivies de la lecture des cinquiéme & ſixiéme livres de Thucydide, où l'on voit la continuation de la guerre de Sicile, qui ne finit que dans le ſeptiéme; mais d'une maniére fatale aux Athéniens, qui l'avoient entrepriſe avec plus d'ardeur que de prudence. On voit dans le huitiéme livre, que les Perſes, toujours attentifs aux mouvemens de la Gréce, ſoutenoient Athènes ou Lacédémone, ſelon qu'ils y trouvoient leurs intérêts particuliers. Après le huitiéme livre de Thucydide, il faut lire la vie de Nicias, dans PLUTARQUE, & la ſuite du douziéme, & tout le treiziéme livre de DIODORE de Sicile. Thucydide, qui écrit avec élévation & avec force, ſervira toujours de modéle à ceux qui veulent travailler ſur de pareils ſujets, ou qui veulent ſe former aux affaires. C'eſt celui de tous les anciens hiſtoriens, qui écrit avec plus de ſens & de lumiéres politiques; mais il s'en faut beaucoup que ſon huitiéme livre ſoit comparable aux autres.

XÉNOPHON, dont le caractère eſt plus

doux, continue l'hiſtoire de la guerre du Péloponnèſe, qu'il commence à la XXI année; & la conduit dans les deux premiers livres à la XXVIII, qu'elle finit, lorſque Traſybule rendit la liberté aux Athéniens. Soumis par les Lacédémoniens, ils eurent à eſſuyer les mauvais traitemens & les inhumanités des trente tyrans, que Sparte envoya, moins pour gouverner que pour humilier Athènes. On voit paroître dans ces tems-là tout ce que la Gréce a produit de grands hommes, Alcibiade, Conon, Agéſilas, Chabrias, Lyſander, Epaminondas, Pélopidas, Xénophon lui-même, qui étoit grand capitaine, hiſtorien élégant, grand homme d'état & profond philoſophe. Les vies de tous ces grands hommes ont des caracteres particuliers, qui peuvent ſervir également d'inſtruction à l'homme de guerre, à l'homme d'état, & à tous les bons citoyens. Ils découvrent dans ces tableaux la ſupériorité que la probité, l'honneur & la fidélité à ſes devoirs a toujours eue au-deſſus des vertus militaires, qui n'étant pas ſoutenues des autres vertus ou des devoirs de la vie civile, font ordinairement d'illuſtres ſcélérats, que l'on admire quelquefois, mais auxquels on ne voudroit pas reſſembler. On a de l'obligation à PLUTARQUE & à CORNELIUS-

NEPOS

Nepos, de nous avoir conſervé les portraits de ces hommes illuſtres, dont la réputation n'eſt différente, que parce que leur vie n'a pas été la même ; & je crois, quand on les aura bien comparés, qu'on aimera mieux reſſembler à Epaminondas & au roi Agéſilas, qu'à Lyſander & à Alcibiade. Mais enfin, Athènes trouve un libérateur : les Lacédémoniens la traitoient trop durement pour qu'il ne s'y rencontrât point quelque ame généreuſe capable de lui rendre ſa premiére liberté. Traſybule s'en chargea donc ; & il en vint à bout, non point avec de grandes armées, mais avec une grande prudence & un courage à l'épreuve de tous les événemens : & pour toute récompenſe du plus grand ſervice qu'on puiſſe rendre à des peuples opprimés, il ne voulut qu'une couronne de branches d'oliviers : ce qui fait connoître encore dans la poſtérité la plus reculée, combien il eſt glorieux d'avoir rendu la paix & la tranquillité à ſa patrie perſécutée. Pauſanias même, roi de Lacédémone, fut ſi indigné de la conduite des trente tyrans dans Athènes, qu'il ſecourut Traſybule, dans le noble deſſein qu'il eut de rendre la liberté aux Athéniens. Lacédémone perdit beaucoup de ſon luſtre par le rétabliſſement d'Athènes.

Les Lacédémoniens, pour ſe dédomager

de ce qu'ils perdoient du côté de la Gréce, attaquerent les Perſes dans l'Aſie mineure, & y réuſſirent, malgré les mouvemens que ſe donnérent ces derniers pour ſuſciter dans la Gréce des ennemis aux Lacédémoniens. Mais il faut du repos aux hommes même les plus ambitieux. Les Grecs ſe le procurérent par une paix, toujours néceſſaire aux états médiocres, & ſouvent fatale aux grandes monarchies. Les Thébains néanmoins en furent exclus. Juſque-là, ils n'avoient paru qu'en ſecond dans les affaires de la Gréce : ils commencent donc à prendre le deſſus, parce qu'ils ſuivoient les conſeils d'un homme ſage & prudent ; choſe très-rare, même dans les républiques, où la jalouſie eſt plus vive, & a beaucoup plus d'occaſion d'éclater que dans un état monarchique. Epaminondas, qui les conduiſoit, battit les Lacédémoniens à Leuctres, & tous les Grecs à Mantinée, où il mourut couronné de gloire, parce qu'il mourut victorieux, l'an 362 avant l'Ere chrétienne. C'eſt ici que finit l'hiſtoire de Xénophon, qui ne comprend qu'un eſpace de quarante-huit ans. Elle eſt écrite avec une douceur & une probité naturelle qui découvre le fond de ſon ame, formée pour toutes les vertus de la ſociété, ſoit de l'eſprit, ſoit du cœur, à quelque jalouſie près qu'il fait

paroître contre Platon. Il eſt étonnant que Xénophon, qui rend juſtice aux Athéniens ſes compatriotes & ſes ennemis, par leſquels il étoit perſécuté, n'ait pas eu la même équité à l'égard de Platon, l'un des plus grands philoſophes & des plus honnêtes hommes de l'antiquité.

Les autres événemens de l'hiſtoire grecque s'étendent depuis la bataille de Mantinée juſqu'au régne de Philippe, roi de Macédoine, & ne comprennent pas un tems fort conſidérable. C'eſt ici, que pour faire la liaiſon de ce ſiécle, on peut lire le cinquiéme & le ſixiéme livre de JUSTIN, qui a repris en peu de mots, & quelquefois avec des traits vifs & bien marqués, toute la ſuite de cette hiſtoire, depuis le commencement de la guerre du Péloponnèſe, juſqu'au régne de Philippe, pere d'Alexandre. Les vies d'Agéſilas, de Pélopidas, de Timoléon, de Dion, de Démoſthène, ſi ſenſément écrites par PLUTARQUE, fourniront les faits les plus conſidérables de cette hiſtoire, dont nous n'avons rien de ſuivi dans les anciens hiſtoriens.

Un Grec moderne, c'eſt-à-dire, un de ceux qui vivoient au tems de la ruine de Conſtantinople au XVe ſiécle, a ſuppléé à ce qui manque à nos premiers hiſtoriens. Ce vuide ſeroit rempli, ſi nous

avions le quatorziéme & le quinziéme livre de Diodore de Sicile, qui contenoient cette partie de l'ancienne hiſtoire. Mais GEORGE GÉMISTE, qui eſt le Grec dont je viens de parler, y a ſuppléé par un ouvrage qu'il a tiré des divers monumens hiſtoriques, qui nous reſtent de ces premiers tems. Son hiſtoire, qui contient un eſpace de vingt-ſept ans, commence à la bataille de Mantinée, & va juſqu'à celle de Chéronée, gagnée par Philippe ſur les Athéniens & les Thébains. Cet ouvrage, comparable par ſon caractere à ce que nous avons d'anciens hiſtoriens Grecs, mériteroit ſans doute, de n'être pas ſi négligé de ceux qui aiment l'hiſtoire. Les éditions grecques & latines en ſont aſſez rares. On le trouve quelquefois imprimé avec Hérodote, ſur-tout dans les éditions d'Alde & de Camerarius; & enfin SALIAT a cru bien faire, d'en joindre la traduction à celle qu'il donna d'Hérodote au XVIe ſiécle.

C'eſt ici le lieu de lire les harangues de DÉMOSTHENE. Ce ne ſont pas ſeulement des morceaux d'éloquence; ce ſont encore des traités d'hiſtoire & de politique, où l'on découvre l'artifice dont ſe ſervoit Philippe pour ſubjuguer les Grecs par leurs propres armes. Ceux que la difficulté des langues originales pou-

roit arrêter dans cette lecture, ont aujourd'hui de quoi ſe ſatisfaire, dans cette élégante & belle traduction, que M. de TOURREIL a faite des harangues de ce grand orateur. Il a ſoin même, pour en donner l'intelligence, d'y joindre des précis hiſtoriques, qui font connoître l'importance & le fond de ces harangues, pour l'étude de l'hiſtoire & des affaires publiques de la Gréce.

Juſtin (1) a raiſon de marquer que les beaux jours de la Gréce finiſſent à la journée de Mantinée. Epaminondas avoit formé les Thébains. Il mourut dans l'action même, & toute leur force s'évanouit alors. La vertu même des Athéniens s'anéantit avec ce grand homme. Ils perdirent par ſa mort cette noble émulation qui réveilloit leur courage; ils tomberent dans l'aſſoupiſſement, & même dans une eſpéce de léthargie. Le revenu de la république, ſi utilement employé à entretenir des armées de terre & de mer, ſe conſumoit ſans fruit dans de vains appareils de jeux & de fêtes. Environés de comédiens & de poëtes, ils firent des théâtres les lieux les plus ordinaires de leurs aſſemblées, & préférérent un bon verſificateur à un excellent capitaine, ou à un grand homme d'état.

---

(1) Juſt. *lib. VI.*

Doit-on s'étonner après cela ſi cette oiſiveté des Grecs fut cauſe que le nom des Macédoniens, qui juſque-là n'avoit point fait de bruit, ſortit de ſon obſcurité; & que Philippe, formé à la vertu & aux grandes actions, pendant trois années qu'il avoit paſſées à Thèbes auprès de Pélopidas & d'Epaminondas, ait jetté les premiers fondemens de cette révolution, qui fit paſſer la Gréce & l'Aſie ſous le joug des Macédoniens. Preuve certaine qu'un grand homme, qui devient l'ame d'un état, peut élever les plus petites républiques, & ſoutenir les plus grandes monarchies.

C'eſt donc ici que, pour continuer l'hiſtoire des mouvemens de la Gréce ſous le régne de Philippe, il faut joindre à la lecture du XVIe livre de DIODORE de Sicile, les VII VIII & IX livres de JUSTIN.

Je reprens tout ce que j'ai dit; & pour montrer la facilité de l'étude de l'Hiſtoire grecque, j'en marquerai l'ordre en peu de mots. D'abord il faut avoir devant les ieux une *Carte géographique* de toute la Gréce, & des *Tables chronologiques* pour en examiner les régnes paralléles, & voir les rapports des ſiécles brillans de chaque république, avec l'hiſtoire des autres états, qui ont eu affaire avec les Grecs. Si l'on ne veut pas, ou ſi

l'on ne peut pas lire l'*Etat des républiques de la Gréce* dreſſé par UBBO EMMIUS avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, on peut, dès qu'on ſaura l'origine des Grecs, telle que nous l'avons expliquée dans l'article II de ce chapitre, lire la premiére partie de l'*Antiquité des Celtes* du P. PEZRON, qui donne ſur les premiers conquérans de la Gréce des choſes neuves, mais véritables, ou du moins très-vraiſemblables. Nous en avons inféré le précis, à l'endroit dont nous parlons. On doit continuer l'hiſtoire, par la lecture de l'ouvrage de M. l'Abbé BANIER, intitulé *la Mythologie & les Fables expliquées par l'Hiſtoire* : ouvrage lumineux, & plein de ces belles découvertes & de ces dénouemens heureux, qui convertiſſent les fables en hiſtoire avec plus de raiſon que n'avoient fait les Grecs, qui convertiſſoient chaque hiſtoire en autant de fables. Mais ce que nous avons donné ſur ce ſujet, dans les articles qui contiennent les commencemens de l'Hiſtoire d'Argos, d'Athènes, de Thèbes, &c. poura ſuffire à la plupart de nos lecteurs. Les principaux points de la Fable y ſont ramenés à la vérité des faits, avec cette ſagacité qui diſtingue les ouvrages du comte de BOULAIN-

VILLIERS, à qui ces articles appartiennent tout entiers, juſqu'à la guerre de Troye. Il faut lire enſuite les vies de Théſée, de Lycurgue & de Solon dans PLUTARQUE. Il ſe trouve à la vérité des vuides, qu'il eſt difficile de remplir; mais enfin on n'eſt pas obligé de ſavoir les faits qui ſont inconnus, ou dont les hiſtoires ſe ſont perdues. Après le premier livre d'HÉRODOTE, on doit faire ſuivre la Cyropédie de XENOPHON, en la réduiſant cependant aux bornes de l'hiſtoire. On doit continuer par la lecture des autres livres du même Hérodote. Il faut l'accompagner des vies de Miltiades, d'Ariſtide, de Thémiſtocle & de Cimon, écrites avec beaucoup d'eſprit & d'énergie par CORNELIUS NEPOS; mais avec un plus grand détail hiſtorique par PLUTARQUE. Les XI & XII livres de DIODORE de Sicile, pleins d'inſtructions & de recherches, doivent précéder la lecture de la vie de Périclès dans Plutarque: elle doit être ſuivie de l'hiſtoire de THUCYDIDE, dont il faut que la lecture du IV livre ſoit accompagnée de la vie d'Alcibiade & de Nicias dans Plutarque. Les autres livres de Thucydide, juſqu'au VIII, ſeront ſuivis de la lecture des XII & XIII livres de DIO-

DORE de Sicile. Les XIV & XV livres de cet hiſtorien ſe trouvant perdus, il faut y ſuppléer par les vies de Lyſander, d'Artaxerxès Mnémon, d'Agéſilas, de Pélopidas, de Timoléon & de Dion dans Plutarque, & y joindre les vies de ces grands hommes qui ont été écrites par Cornelius Nepos, avec l'éloge d'*Ageſilas* par Xenophon. L'hiſtoire de XENOPHON mérite une attention particuliére, ayant été écrite par un philoſophe qui ſavoit connoître les hommes, & en juger ſainement. Ceux qui le peuvent, doivent lire ce qu'a fait GEORGE GEMISTE ſur l'hiſtoire grecque : il rejoint par un diſcours ſuivi, ce qui manque dans les hiſtoriens originaux, depuis la bataille de Mantinée juſqu'à celle de Chéronée. La lecture du XVIe livre de Diodore de Sicile, doit être ſuivie de la vie de Démoſthène & des harangues de ce redoutable protecteur de la liberté des Athéniens. Ceux même qui les peuvent lire dans la langue originale, ne doivent pas négliger la verſion françoiſe de TOURREIL, qui, ayant fait une étude particuliére de cette partie de l'Hiſtoire grecque, en a dévelopé par des notes & des préfaces, les événemens avec plus de détail & d'attention

que la plupart des hiſtoriens. La lecture des IX premiers livres de JUSTIN, qu'on doit faire à la ſuite de toutes celles que nous venons de marquer, fera reprendre en peu de mots l'eſſentiel de cette hiſtoire, ou donnera même des circonſtances particuliéres qui avoient échapé aux autres écrivains.

Ceux qui n'entendent pas les langues originales, ont preſque aujourd'hui la même facilité que les autres pour cette étude, par les traductions, ſoit françoiſes, ſoit italiennes, qui ont été faites de tous les auteurs dont nous venons de parler. Quoiqu'elles ne ſoient pas toutes dans cette préciſion & dans cette exactitude que demandent les critiques, elles donnent toujours une connoiſſance ſuffiſante des vérités hiſtoriques! Quand même elles altéreroient quelques circonſtances, elles ſeroient toujours fort utiles.

CHAPITRE X.

Empire des Macédoniens ou d'Alexandre.

ARTICLE I.

Anciens Rois de Macédoine.

LA Macédoine (1) sous le regne des prédécesseurs de Philippe, n'avoit pas la même étendue que l'on donne au pays, qui porte encore aujourd'hui ce nom. Elle faisoit partie de l'ancienne Thrace, & occupoit le milieu des terres, à une distance égale du golfe Adriatique, & de la Mer Egée. Les Romains l'ayant depuis réduite en province, y comprirent à peu près ce que Philippe y avoit ajouté par ses conquêtes.

Dans les tems fabuleux, toute la contrée s'appelloit du nom général d'*Emathie*. Selon Tite-Live, elle eut celui de *Pæonie*. Il y a lieu de croire qu'elle porta différens noms, pris des chefs, qui s'y rendoient plus puissans, jusqu'à ce qu'enfin celui de *Macédoine* prévalut. Vraisemblablement ce dernier vient d'une

(1) *Histoire de Philippe, roi de Macédoine*, par M. OLIVIER, *liv.* I.

de ſes provinces nommée *Mygdonie*; n'y ayant, ſelon Cluvier, de différence entre les noms de *Mygdonia* & de *Macédonia*, que dans la manière dont les Grecs les prononçoient.

Différentes nations, indépendantes les unes des autres, habitoient la Macédoine. Les Lynceſtes & les Elimiotes étoient au couchant; les Pélagoniens, les Eordiens, les Edoniens occupoient le nord; les Bottiéens & les Piériens l'orient; les Magnètes & les Dolopes le midi. Tous ces peuples avoient les mêmes habillemens, les mêmes armes, le même langage. Leur gouvernement n'avoit rien de commun; mais c'étoit à peu près les mêmes mœurs & la même barbarie, lorſque CARANUS y mena une colonie grecque.

CARANUS, qu'on regarde comme le fondateur du royaume de Macédoine, deſcendoit d'Hercule, par Téméne, l'un de ſes fils, qui après avoir chaſſé les Pélopides d'Argos, s'empara de la royauté, qu'il ne put tranſmettre à ſa famille. Phidon, frere aîné de Caranus, & comme lui cinquiéme deſcendant de Téméne, vint à bout de remonter ſur le trône; mais les Grecs s'obſtinerent à le regarder comme un tyran. Ils refuſerent de mettre ſon nom dans les actes publics; & l'année où il préſida aux jeux olympi-

ques, fut appellée *l'année de la non Olympiade.*

CARANUS n'eſpérant aucun établiſſement honorable en Gréce, quitta l'Argolide, à la tête d'un corps de Grecs aſſez nombreux, dans le deſſein de s'établir ailleurs. L'oracle qu'il conſulta avant de ſe mettre en marche, lui ordonna de ſuivre la route que des chévres lui indiqueroient. Après un aſſez long voyage, il ſe trouva aux environs de la ville d'*Edeſſe*, capitale du petit royaume d'Emathie, dont *Midas* occupoit alors le trône. Pendant un orage, qui s'étoit élevé ſubitement, Caranus apperçut un troupeau de chévres, qui couroit vers la ville, pour s'y mettre à l'abri du mauvais tems. Se rappellant alors ce que l'oracle lui avoit dit, il ordonna à ſa troupe de prendre les armes, ſuivit le troupeau de chévres, & s'étant rendu maître de la ville par ſurpriſe, il ne tarda pas à s'emparer de tout le royaume. On dit qu'en mémoire de cet événement, il changea le nom du pays en celui d'*Egée*, & en appella les habitans *Egéates*. Télégone, fils d'Aſtriopée, l'ami de Priam, & l'un des héros de la guerre de Troye, gouvernoit alors la *Péonie*; & pluſieurs autres contrées de la Macédoine étoient ſoumiſes à différens princes. Caranus ſubjugua, l'un après l'autre, ceux de ſes

voiſins qui ſe trouvoient moins puiſſans que lui, & jetta ainſi les fondemens d'un royaume, qui devint dans la ſuite le plus puiſſant des états de la Gréce, & qui renverſa l'empire des Perſes. Uſſérius en place la fondation environ 17 ans avant la premiére Olympiade, 795 avant l'Ere chrétienne.

Cœnus, fils de Caranus, lui ſuccéda, la derniére année de la IIIe Olympiade. Il régna 28 ans, & laiſſa la couronne à ſon fils, Thurymas ou Thyrmas, qui régna 45 ans.

Perdiccas, I du nom, ſon fils, commença à régner dans la XXIIe Olympiade. Ce fut un monarque habile, qui ſut agrandir ſes états aux dépens de ſes voiſins. (1) On dit que, parvenu à un âge avancé, il montra à ſon fils l'endroit qu'il avoit choiſi pour être le lieu de ſa ſépulture & celle de ſes deſcendans, l'aſſurant que la couronne ne reſteroit dans ſa famille, qu'autant de tems que les rois ſes ſucceſſeurs y ſeroient enterrés. Les auteurs n'ont pas manqué d'obſerver que cette prédiction avoit eu ſon accompliſſement à la mort d'Alexandre le Grand, dont le corps fut enterré à Alexandrie.

Argée, fils de Perdiccas I, auquel on donne 32 ans de régne, ſe concilia

(1) Hérodote, *l. VI & VIII.*

l'affection de ſes ſujets, par un gouvernement modéré. Il ne prit les armes que pour réprimer une invaſion que les Illyriens avoient faite en Macédoine. Surpris dans une ambuſcade, ils furent preſque tous paſſés au fil de l'épée. On place le commencement de ſon régne vers la XXXIVe Olympiade.

PHILIPPE I, ſon fils, lui ſuccéda, vers le commencement de la XLII Olympiade. Il fut tué, en combattant avec valeur contre les Illyriens, & laiſſa la couronne à ſon fils, encore au berceau.

Il ſe nommoit ÆROPAS. Profitant de la circonſtance, les Thraces & les Illyriens continuérent leurs ravages, & ne rencontrérent, pendant quelque tems, preſqu'aucune oppoſition. Mais les Macédoniens ayant raſſemblé de nombreuſes troupes, attaquérent ces brigands, & les défirent entiérement. On attribua le ſuccès de cette affaire à la préſence du jeune *Æropas*, que les Macédoniens, pour s'animer davantage, avoient fait amener dans ſon berceau au plus fort de la mêlée. Æropas régna quarante-deux ans, & laiſſa la couronne à ſon fils ALCÉTAS, dont il paroît que le régne fut très-paiſible.

AMYNTAS ſuccéda à Alcétas. Il eut de

grandes liaiſons avec les Perſes, dont il ſe reconnut dépendant, & à qui il rendit de grands ſervices, dans le projet qu'ils avoient formé d'aſſujétir toute la Gréce. Il paroît que ſon régne fut long, & qu'il abandonna le maniment des affaires à ſon fils ALEXANDRE I du nom.

On ignore le détail des événemens du régne d'ALEXANDRE I. C'eſt de ſon tems, au commencement de la LXXVIII Olympiade, que les Argiens firent une guerre ſi cruelle aux Mycéniens, qu'ils les obligérent à quitter le pays. La réputation de ſageſſe & de généroſité qu'Alexandre avoit acquiſe, en détermina pluſieurs à paſſer en Macédoine, où ils furent reçus avec bonté par le roi, qui leur aſſigna une contrée pour l'habiter. Ce prince vécut avec tant de ſplendeur, il fit aux oracles des préſens ſi magnifiques, & donna dans toutes les occaſions des témoignages ſi éclatans de généroſité, que les Grecs le ſurnommérent *le Riche*. Il eut trois fils: PERDICCAS, qui lui ſuccéda, *Alcétas* & *Philippe*.

PERDICCAS II occupa le trône de Macédoine, dans un tems où les Athéniens & les Lacédémoniens ſe diſputoient l'empire de la Gréce. Il eut preſque toujours les armes à la main, & fut

tantôt allié, tantôt ennemi de l'un ou de l'autre de ces peuples, ſuivant les circonſtances. Quoique privé du ſecours des Perſes, qui avoient été le principal ſoutien de ſes prédéceſſeurs, & ſouvent attaqué par les peuples barbares dont il étoit environé, il ſe maintint dans l'indépendance, & ſe fit craindre de tout le monde. Il mourut comblé de gloire, & dans un âge fort avancé, laiſſant ſon royaume plus grand & plus floriſſant qu'il ne l'avoit reçu de ſes peres.

ARCHELAUS, qui ſuccéda à Perdiccas II, ſe diſtingua par ſon amour pour les ſciences. Il avoit à ſa cour pluſieurs ſavans, qu'il entretenoit avec généroſité, & avec qui il converſoit avec familiarité. Plutarque nous a conſervé pluſieurs des bons-mots qu'il diſoit étant à table avec ſes amis. Archélaüs périt dans une conſpiration, après avoir régné 14 ans, ſelon les uns, & ſept, ſelon les autres.

ORESTE, encore enfant, lui ſuccéda, & fut dépouillé par EROPE, prince du ſang royal, qui avoit été chargé de la régence. Celui-ci, après un régne de ſix ans, laiſſa la couronne à ſon fils PAUSANIAS, qui ne régna qu'un an, ayant été tué par AMYNTAS, fils de Tharalée, qui s'empara de la couronne de Macédoine.

Amyntas eut bien de la peine à s'aſ-

ſurer la couronne qu'il avoit uſurpée. ARGÉE, autre fils d'Érope, ſe fit un parti conſidérable, & l'obligea de lui céder le trône ; mais il ne régna que deux ans. AMYNTAS rappellé par ſon parti, & ſoutenu d'une armée que lui fournirent les Theſſaliens, obligea Argée à ſe retirer à ſon tour, & il régna ſans contradiction. Quoiqu'intimement lié avec les Lacédémoniens, qui l'aidérent à ſoumettre les Olynthiens, il ſut ſe ménager auſſi l'amitié des Athéniens, en reconnoiſſant leur domaine ſur Amphipolis. Ce prince mourut, après un régne de vingt-quatre ans, regreté de ſes ſujets & reſpecté de tous les états de la Gréce. Il laiſſa trois fils légitimes, ALEXANDRE, *Perdiccas*, & *Philippe* ; & pluſieurs enfans naturels, dont le plus connu eſt *Ptolémé* ſurnommé *Alorite*.

ALEXANDRE, qui étoit l'aîné, ſuccéda à ſon pere. Les Theſſaliens, opprimés par Alexandre de Phére, qui vouloit les aſſujétir, eurent recours à lui, & lui ouvrirent toutes leurs places. Le roi de Macédoine défit Alexandre de Phére, dans une bataille rangée ; mais au lieu de rendre la liberté aux villes de Theſſalie, il y mit garniſon, prétendant les conſerver pour lui. Les Theſſaliens voyant qu'ils n'avoient fait que changer de maître, implorérent le ſe-

ours des Thébains, qui leur envoyérent n corps de troupes, commandé par Pépidas. Le roi de Macédoine ne voulant as ſe brouiller avec les Thébains, retira ur le champ toutes ſes garniſons des illes de Theſſalie. Il avoit d'ailleurs eſoin de toutes ſes troupes pour les opoſer à ſon frere naturel *Ptolémée Alorite*, qui s'étoit formé un parti conſidéable, lequel prétendoit lui mettre la ouronne ſur la tête. Pélopidas, invité ſe porter pour arbitre, entra en Maédoine, & décida en faveur d'Alexanre. Ptolémée ſembla ſe ſoumettre à ette déciſion : mais Pélopidas étoit à eine reparti, qu'Alexandre fut tué, & a couronne donnée à ſon frere.

Perdiccas III fut donc ſon ſucceſeur. La couronne lui fut d'abord diſpuée par *Pauſanias*, prince du ſang royal, ui ſe trouvoit appuyé d'un parti conſiérable. Heureuſement pour Perdiccas, ne flote des Athéniens, commandée par phicrate, venoit d'arriver pour former e ſiége d'Amphipolis. Eurydice, mere u roi, ſut mettre Iphicrate dans ſes inérêts, & l'engagea à tourner ſes armes ontre Pauſanias, qui fut battu, & enfin bligé de quitter la Macédoine. Délivré le cet ennemi, Perdiccas n'en fut pas lus tranquille. Ptolémée Alorite fit reivre ſes prétentions à la couronne, &

ſon parti devint plus puiſſant que jamais. Perdiccas ſollicita long-tems le ſecours des Athéniens & des Thébains. Mais ces peuples occupés chez eux, ne purent avoir égard à ſes ſollicitations. Enfin, Pélopidas, ayant raſſemblé un petit corps de mercénaires, entra en Macédoine, dans le deſſein d'affermir Perdiccas ſur ſon trône. Ptolémée craignant le reſſentiment de Pélopidas, mit bas les armes de ſon propre mouvement, & propoſa de s'en rapporter à ce que ce général décideroit entre lui & ſon frere. Pélopidas ſe décida pour Perdiccas; & pour rendre plus ſtable le jugement qu'il avoit prononcé, & auquel Ptolémée ſe ſoumit, il prit pour ôtages, *Philippe*, frere de Perdiccas, & *Philoxène*, fils de Ptolémée, avec pluſieurs jeunes ſeigneurs, & les amena à Thèbes. Le calme ainſi rétabli, Perdiccas, à la tête d'une nombreuſe armée, marcha contre les Illyriens, qui ſe préparoient à faire une invaſion dans la Macédoine. Son armée fut défaite, & lui-même tué, avec un nombre prodigieux des ſiens.

Perdiccas ne laiſſoit qu'un fils, nommé AMYNTAS, encore enfant, & par conſéquent incapable de gouverner le royaume.

PHILIPPE, retenu depuis dix ans, en qualité d'ôtage à Thèbes, où il s'étoit

formé ſous la diſcipline d'Epaminondas, ayant appris la mort de ſon frere Perdiccas, ſe dérobe & ſe rend promtement en Macédoine. Il trouve le gouvernement dans le plus affreux déſordre, & les peuples conſternés de la mort de leur roi, & plus encore de ſe voir autant d'ennemis que de voiſins. Les Illyriens étoient ſur le point de rentrer dans le royaume, avec de plus grandes forces. Les Péoniens l'infeſtoient par des courſes continuelles : les Thraces prétendoient placer ſur le trône Pauſanias, qui n'avoit pas renoncé à ſes prétentions : les Athéniens portoient Argée, que leur général Mantias avoit ordre de ſoutenir avec une bonne flote, & un corps de troupes conſidérable. La Macédoine avoit alors beſoin d'un homme, & elle n'avoit qu'un enfant, dans Amyntas, légitime héritier de la couronne. Philippe gouverna quelque tems ſous le nom de tuteur du jeune prince ſon neveu. Quoiqu'il ne fût encore âgé que de vingt-deux ans, il ſut, par ſa prudence, calmer les troubles domeſtiques, & mettre ſur un meilleur pied les affaires étrangéres. De ſorte que les Macédoniens, d'un conſentement unanime, le placérent ſur le trône : & à la place de l'héritier, que la ſucceſſion appelloit, ils mirent celui que demandoit la conjoncture, ſe perſuadant

que la néceſſité à ſes loix, qui dérogent à toutes les autres. Philippe monta ſur le trône la premiére année de la CV^e^ Olympiade, 360 avant Jeſus-Chriſt.

C'eſt à ce prince que commence la puiſſance des rois de Macédoine. Malgré les oppoſitions d'Ocus, & d'Arſès ſon fils, rois de Perſe; & malgré les difficultés, plus grandes encore, que lui ſuſcitoit dans Athènes, l'éloquence de Démoſthène, puiſſant défenſeur de la liberté, Philippe, victorieux durant vingt ans, aſſujétit toute la Gréce, où la bataille de Chéronée, qu'il gagna ſur les Athéniens & ſur leurs alliés, lui donna une puiſſance abſolue. Ainſi maître de la Gréce, il conçut de plus hauts deſſeins, & médita la ruine des Perſes contre leſquels il fut déclaré capitaine général. Mais leur perte étoit réſervée à Alexandre. Au milieu des ſolemnités d'un nouveau mariage, Philippe fut aſſaſſiné par Pauſanias, jeune homme de bonne maiſon, à qui il n'avoit pas rendu juſtice. C'étoit l'an 336 avant l'Ere chrétienne. Philippe avoit régné vingt-quatre ans. Alexandre ſon fils lui ſuccéda.

Ce n'eſt qu'en réuniſſant divers traits d'Hérodote, de Thucydide, de Diodore de Sicile, de Strabon, &c. où ils ont parlé des affaires de la Macédoine, qu'on peut parvenir à former la ſuite de

ſes rois, telle que nous venons de la donner, d'après l'*Hiſtoire univerſelle*, traduite de l'anglois. On trouvera au tome V *in*4°. de cet ouvrage, des détails très-intéreſſans & très-inſtructifs ſur tout ce qui concerne le royaume de Macédoine, avant Philippe, pere d'Alexandre le Grand.

L'Hiſtoire de Philippe occupe dans DIODORE de Sicile, le XVIe livre de ſa *Bibliothéque*. Depuis peu, elle a été écrite en même-tems par deux auteurs diſtingués, l'abbé SERAN DE LA TOUR, & M. OLIVIER. On peut les conſulter l'un & l'autre; mais on trouvera plus de recherches & de critique, dans l'ouvrage de M. Olivier. Il faut y joindre les harangues de DÉMOSTHÈNE, traduites en françois par M. Tourreil, ſans négliger la traduction que M. Auger, profeſſeur de rhétorique au collége royal de Rouen, vient de donner des *Harangues d'Eſchine & de Démoſthène* ſur la couronne.

ARTICLE II.

Régne d'Alexandre.

LE régne d'Alexandre donne lieu à une révolution des plus conſidérables, inconnue même juſqu'alors dans la plu-

part des grands empires. Dès qu'il ſe vit élevé au point de gloire où les conquérans ont cherché depuis à le ſuivre, il ne crut pas que Philippe fût d'aſſez bonne maiſon pour être ſon pere : il ſe préconiſa lui-même fils de Jupiter. C'étoit aſſez l'uſage des premiers tems. Si la naiſſance d'un prince ou d'un homme illuſtre étoit équivoque, on l'attribuoit aux dieux. Il n'y avoit pas de meilleure reſſource pour éviter les diſputes qui pouvoient naître, & les reproches qu'on pouvoit leur faire : c'étoit un moyen admirable pour cacher la turpitude & les déréglemens des femmes, qui ne vivoient pas ſagement, & la mere d'Alexandre en avoit beſoin. Il eſt étonnant que les anciens aient donné dans cette ſimplicité. S'ils l'ont fait par politique, ils ſont auſſi louables qu'ils ſeroient blâmables de l'avoir fait par crédulité. ALEXANDRE n'étoit âgé que de vingt ans, lorſqu'il monta ſur le trône de Macédoine après ſon pere Philippe ; mais il avoit déja l'eſprit ſi mûr, & les vûes ſi pénétrantes, qu'il commença dès-lors à exécuter les vaſtes deſſeins que ſon pere, le plus grand politique de ſon tems, avoit projettés pour ſe mettre à la tête de toutes les républiques de la Gréce, Malgré l'eſprit de révolte, ou de liberté (car c'eſt ſouvent la même choſe) qui ſe maintenoit parmi les

les Grecs, il ne laiſſa pas de les domter, les uns par des préſens & des promeſſes, les autres par une conduite ferme & généreuſe. Et comme les grands princes ne ſont jamais plus puiſſans qu'à la tête des armées, il engagea les Grecs à venger ſur Darius Codoman, les injures que la Gréce avoit reçues des anciens rois de Perſe.

D'abord, il porta ſes armes dans la Thrace, & ſe rendit maître de la Pannonie, pays difficile, & qui devoit ſervir d'épreuve pour de plus grandes conquêtes. Les Thébains crurent, ſur de fauſſes nouvelles, qu'Alexandre avoit été tué dans cette guerre : ils maſſacrérent tous ſes officiers, qui étoient ſortis de la fortereſſe de Cadmée, où ils étoient en garniſon. Alexandre n'eut que le tems de ſe rendre à Thèbes, pour délivrer le reſte de ſes troupes aſſiégées par les Thébains. Et pour commencer ſon régne par une action de vigueur, qui empêchât les autres de ſe révolter dans la ſuite, il aſſiégea & prit Thèbes, fit périr plus de 6000 citoyens, en vendit 30000, & ruina toute la ville. C'eſt-là qu'arriva cette action vigoureuſe d'une dame Thébaine, rapportée par Plutarque. Elle étoit d'une des premiéres maiſons de la ville, & ſe nommoit Timocléa. Un officier Thracien l'ayant violée, lui de-

manda ſi elle n'avoit pas caché de l'or ou de l'argent : Oui, lui répondit Timocléa : & l'avidité du Thracien lui fit ſuivre cette dame, qui le conduiſit dans un jardin. Elle lui montra un puits, où elle diſoit que, dans la crainte du ſiége, elle avoit jetté ſes joyaux & ce qu'elle avoit de plus précieux. Le Thracien ſe baiſſa pour regarder dans le puits ; elle l'y précipita, & y jetta enſuite tant de pierres, qu'il en fut aſſommé. Les ſoldats ſe ſaiſirent de cette généreuſe femme, & la menérent devant Alexandre. Elle parut devant lui avec cette tranquillité que donne le courage & la force. Le prince lui demanda qui elle étoit ; elle lui répondit qu'elle étoit ſœur de Théagènes, le même qui avoit donné la bataille au roi Philippe, près de la ville de Chéronée, où il étoit mort en défendant la liberté des Grecs. Alexandre auſſi étonné de cette réponſe vigoureuſe, que de ſon action, lui rendit la liberté, & lui permit de ſe retirer où elle voudroit avec ſes enfans. Ce prince uſa de clémence à l'égard des Athéniens ; il ne gagnoit rien à détruire ſa patrie ; il falloit en conſerver les citoyens pour de plus grandes expéditions.

Il lui fut aiſé, après ces actions de vigueur, de faire ſes préparatifs contre les Perſes. On a déja vû quel étoit Darius ;

mais la ſuite de l'hiſtoire doit faire ſentir auſſi quel étoit Alexandre. Il ne commença ſon entrepriſe qu'avec trente mille hommes de pied, 4500 chevaux, 82 vaiſſeaux de tranſport, un mois de vivres, & quarante-deux mille écus. Ç'auroit été peu pour tout autre général; mais c'en étoit peut-être encore trop pour Alexandre. Il avoit une ſi grande idée du ſuccès de ſon entrepriſe, qu'avant de partir, il donna preſque tous ſes domaines à ſes amis; & lorſque Perdiccas, ſurpris de tant de largeſſes, lui eut demandé ce qu'il s'étoit donc réſervé pour lui, il lui répondit, *l'Eſpérance.*

Vingt jours après être parti de la Macedoine, il arriva à Seſte, ville de la Cherſonnèſe de Thrace, ſur la côte de l'Helleſpont, d'où il envoya, ſous la conduite de Parménion, une partie de ſes troupes de l'autre côté de ce canal, dans l'endroit où étoit ſitué Abydos. C'eſt en ce lieu, nommé aujourd'hui le détroit de Gallipoli, que Xerxès avoit fait paſſer autrefois ſon armée, lorſqu'il s'imagina qu'il pouvoit ſoumettre la Gréce. Alexandre prit une autre route avec un corps de troupes. Dès qu'il fut entré en Aſie, toutes les villes grecques ſe ſoumirent; & il arriva dans la Troade, à la riviére du Granique, l'une des plus rapides de ces provinces.

L'armée de Darius, de cent mille hommes de pied & de vingt mille chevaux, étoit ſur la rive orientale du fleuve. Alexandre ne laiſſa pas de le paſſer à la vûe de ſes ennemis, qui firent quelque réſiſtance; mais enfin, obligés de plier, ils furent ſuivis par ce prince, & perdirent vingt mille hommes de pied & deux mille chevaux, ſans compter un pareil nombre de priſoniers. Alexandre, malgré la témérité de cette entrepriſe, ne perdit tout au plus que cent hommes. Cette victoire célébre, arrivée 334 ans avant l'Ere vulgaire, lui ouvrit le chemin de l'Aſie. Il prit la ville de Sardes, qui en étoit une des clefs, entra dans Ephèſe, força Milet, auſſi-bien qu'Halicarnaſſe, qui fut détruite & raſée pour s'être trop bien défendue.

Memnon de Rhodes, le plus grand capitaine qui fût dans les troupes de Darius, voulut faire une diverſion, qui pût rappeller Alexandre dans la Gréce & dans la Macédoine, en portant la guerre dans les états même de ce conquérant; mais ſa mort ſubite & précipitée, empêcha ce deſſein, qui auroit retardé ſans doute les projets de ce prince. Darius touché de cette mort, ſe contenta de défendre ſon pays. Il raſſembla ſes troupes, alla camper devant Babylone, & marcha dans la Mé-

opotamie. Alexandre, qui ne vouloit as qu'on le prévînt, alla lui-même au- levant de Darius, ſe ſaiſit des détroits le la Cilicie, & fit paſſer ſes troupes uſqu'à Tharſe, qui en eſt la capitale: l y entra lui-même.

Ce fut-là qu'il commit cette impru- ence, qui penſa lui couter la vie; mais ui lui donna lieu de faire l'action d'un omme de probité & d'honneur, qui ſe onfioit aux amis qu'il avoit éprouvés. es chaleurs étoient ſi exceſſives, que our ſe rafraîchir, il ſe jetta lui-même ans la riviére; mais tout-à-coup il fut aiſi d'un tremblement ſi extraordinaire ans toutes les parties du corps; il dé- int ſi pâle & ſi défait, que ſes officiers ppréhendérent pour ſa vie. Philippe, on médecin, lui promit de le guérir vec un reméde, dont l'effet, ſans être iolent, ſeroit prompt & infaillible. arménion lui écrivit dans ce tems-là même, qu'il ſe gardât de Philippe, ui s'étoit laiſſé corrompre par Darius, uquel il avoit déja touché mille talens, vec l'eſpérance de lui faire épouſer la rinceſſe ſa ſœur. On lui apporta la mé- ecine & la lettre en même tems; mais ns témoigner aucune défiance d'une erſonne qu'il aimoit, & dont il ſe royoit aimé, il donna d'une main la ettre à Philippe, & de l'autre prit de

lui le breuvage. Ainſi, dans le même tems, le prince prenoit le reméde, & le médecin liſoit la lettre. Ce dernier témoigna bien à ſon viſage & à ſa contenance, qu'il étoit innocent; & ſans ſe troubler, il pria le prince d'avoir courage, & lui répondit de ſa guériſon, pourvû qu'il voulût lui obéir. Action également hardie dans Alexandre & dans Philippe. L'effet juſtifia le médecin, & Alexandre s'étant rétabli, chercha Darius.

Ils n'eurent pas de peine à ſe joindre. Les deux armées en vinrent aux mains près de la ville d'Iſſus, ſur les frontiéres de la Cilicie, l'an 333 avant l'Ere chrétienne. Celle de Darius ne vouloit pas ſortir du poſte avantageux qu'elle occupoit. Alexandre, qui vouloit en venir à une déciſion, marcha; mais lentement, pour ne pas trop fatiguer ſes troupes. Dès que les armées furent en préſence, Alexandre paſſa le long de la ligne, pour encourager les ſiens. Auſſitôt qu'il vit avec quelle ardeur ils ſe préparoient au combat, il tomba lui-même avec ſon aîle droite ſur la gauche des Perſes, qui lâchérent le pied, & laiſſérent Alexandre maître du terrein. Les Grecs qui étoient au ſervice de Darius, apperçurent que la phalange des Macédoniens, nommée l'invincible, s'étoit ouverte, & donnoit

lieu de la pénétrer & de la renverſer : ils le firent ; mais Alexandre vint à ſon ſecours, & prit en flanc les Grecs qui attaquoient ſa phalange. Comme c'étoient deux nations qui entendoient la guerre, & qui avoient de la valeur, le combat y fut vif ; mais enfin, il fallut que l'armée des Perſes pliât & ſe retirât. La cavalerie de Darius avoit attaqué celle de Theſſalie, qui étoit dans l'armée d'Alexandre ; mais les Perſes furent renverſés & pourſuivis par les Theſſaliens. Dès que Darius vit ſon aîle gauche rompue, il s'enfuit des premiers, quitta ſon char, & prit des chevaux pour aller plus vîte. Il n'y eut que la nuit qui le ſauva des mains d'Alexandre. Les Perſes perdirent cent mille hommes, & leurs plus habiles officiers. Le camp de Darius fut emporté d'aſſaut ; & l'on y trouva Siſygambis ſa mere, Statyra ſa femme, avec ſa ſœur, deux filles & un fils de 6 ans.

Le lendemain, Alexandre, accompagné d'Epheſtion ſon ami, alla voir la mere de Darius. Cette princeſſe ne ſachant lequel étoit Alexandre, ſalua celui qui étoit le mieux fait ; mais Epheſtion s'étant reculé, montra le prince, qui, la voyant honteuſe de ſa mépriſe, lui dit que c'étoit auſſi Alexandre, & qu'elle ne s'étoit pas trompée. Au reſte, Alexandre traita toujours les princeſſes avec autant

d'honneur, que ſi elles euſſent été l'une ſa mere, & les autres ſes ſœurs. Comme il avoit appris que Darius avoit fait tranſporter de grandes richeſſes à Damas, capitale de la Syrie, il donna ordre à Parménion d'y aller; & le gouverneur ne fit pas difficulté de les lui remettre. Alexandre tourna du même côté. Arrivé à Marathe, il reçut des ambaſſadeurs & des lettres de Darius, qui le prioit de lui rendre les princeſſes captives. Alexandre lui répondit d'une maniére aſſez vive, & qui marquoit plus la fierté de ſon courage, que la politeſſe de ſes mœurs.

De Marathe, Alexandre alla former le ſiége de Tyr, qui étoit difficile, parce que cette ville, qui faiſoit une île dans la mer, ſe trouvoit environée de hautes murailles, qu'il étoit mal-aiſé d'abattre & même d'approcher. Alexandre ne trouva pas d'autre moyen que de faire une digue dans la mer avec des pilotis & des pierres. L'ouvrage fut achevé en peu de tems, malgré les difficultés que les habitans faiſoient naître dans les approches. Enfin, il s'en rendit maître après ſept mois de ſiége, l'an 332 avant l'Ere chrétienne; &, contre la coutume des grands princes, il ſe vengea ſur les habitans, du courage qu'ils avoient témoigné à défendre leur liberté.

Il alla enſuite à Gaza, l'aſſiégea, & la prit. Puis il ſe tranſporta à Jéruſalem, où il fut reçu par le grand-prêtre Jaddus, dont la majeſté éclata ſi fort aux ieux même d'Alexandre, que tout-à-coup il deſcendit de cheval, & lui fit des honneurs dont tout le monde fut étonné : & comme on lui en demandoit la raiſon, il répondit qu'avant ſon départ de Macédoine, il avoit vu en ſonge un homme ſemblable à ce grand-prêtre, qui lui avoit prédit ſes conquêtes. Il entra dans Jéruſalem, ſacrifia dans le temple du Seigneur, l'orna de riches préſens, & rendit aux Juifs leurs anciens priviléges ; il les affranchit même des impôts dont Artaxerxès-Ochus les avoit accablés. Alexandre tourna enſuite ſes efforts du côté de l'Egypte, qu'il ſoumit en très-peu de tems : les Egyptiens opprimés par les Perſes, ſe hâtant de ſe donner à lui. C'étoit l'an 331 avant l'Ere chrétienne. En retournant de cette expédition, pour aller conſulter l'oracle de Jupiter-Ammon, il traça le plan de la ville d'Alexandrie, dont il confia l'entrepriſe à Cléomènes, que Juſtin traite à cauſe de cela de fondateur d'Alexandrie.

Alexandre, déclaré fils de Jupiter, par l'oracle, & aſſuré de l'empire de l'univers, ne penſa plus qu'à pourſuivre Da-

rius, qui, pour la troiſiéme fois, lui envoya des ambaſſadeurs, quand il eut appris que Statyra ſa femme étoit morte, qu'Alexandre même l'avoit pleurée, & lui avoit ordonné des funérailles conformes aux cérémonies des Perſes. Darius lui faiſoit offrir par ſes ambaſſadeurs, dix mille talens, c'eſt-à-dire, trente millions pour la rançon des princeſſes captives, & lui abandonnoit toutes les terres qui étoient entre l'Helleſpont & l'Euphrate. Alexandre conſulta en particulier ſes amis, & Parménion lui dit *qu'il accepteroit ces offres, s'il étoit Alexandre. Et moi auſſi*, repartit Alexandre, *ſi j'étois Parménion; mais je ſuis roi, & non pas marchand; & ſi j'avois quelque choſe à vendre, ce ne ſeroit jamais ma fortune.* Les ambaſſadeurs s'en retournérent donc avec la réponſe du prince, qui étoit : Que n'étant pas venu en Aſie pour recevoir des préſens, mais pour en faire, il remercioit Darius de ce qu'il lui donnoit des terres qu'il avoit déja conquiſes; qu'il ne ceſſeroit de le pourſuivre, parce qu'il avoit fait tous ſes efforts pour obliger ſes ſoldats à le trahir, & ſes domeſtiques à l'empoiſoner.

Alexandre étoit arrivé à Tapſaque, ſur les bords de l'Euphrate, qu'il paſſa pour aller au-devant de Darius, qui étoit vers Ninive, ſur le Tygre. Ils ſe

joignirent près de Gaugamelles, en Aſſyrie. Ce fut-là que ſe donna la derniére bataille, qui décida de l'empire de l'Aſie, l'an 331 avant l'Ere vulgaire. Alexandre ayant donné quatre jours de repos à ſes troupes, forma un camp fortifié pour y mettre ſes gros bagages, & marcha droit à Darius. Ce fut alors que Parménion lui conſeilla d'attaquer de nuit ſon ennemi, qu'il ſeroit aiſé de défaire dans la ſurpriſe & les ténébres; mais il reçut du prince cette réponſe ferme & généreuſe, *qu'il ne vouloit point dérober la victoire, ni rougir de ſon triomphe.* Darius de ſon côté demeura toute la nuit ſous les armes, parce que n'ayant pas fortifié ſon camp, il craignoit quelque ſurpriſe. Son armée, qui étoit en bataille, avoit à ſa gauche la cavalerie & l'infanterie de diverſes nations, mêlées alternativement, pour ſe pouvoir ſoutenir l'une l'autre. Sa droite étoit compoſée de Céléſyriens, de Médes, de Parthes, & de ces autres nations, qui étoient depuis long-tems ſoumiſes aux Perſes. Le centre étoit formé d'Indiens & de Cariens, qui couvroient Darius environé de ſa nobleſſe & de ſes gardes. La ſeconde ligne étoit des Babyloniens, & des habitans de la Mer Rouge, avec la cavalerie des Scythes & des Bactriens, à côté de laquelle étoient cinquante cha-

riots accompagnés de la cavalerie d'Arménie & de Cappadoce. Comme Darius comptoit beaucoup ſur les Grecs qui étoient à ſon ſervice, il les mit devant lui, dans la croyance qu'ils étoient ſeuls capables de s'oppoſer à la phalange macédonienne, qu'Alexandre avoit toujours auprès de lui. L'armée d'Alexandre étoit également rangée ſur deux lignes, dont la premiére avoit à ſa droite la cavalerie de Macédoine, qui étoit ſuivie ſur la même ligne de l'infanterie de la même nation. Les gardes d'Alexandre & les phalanges macédoniennes étoient au centre. La gauche n'avoit qu'une phalange & quelque cavalerie des Grecs alliés & de Theſſalie. La droite de la ſeconde ligne étoit compoſée des compagnies royales, d'une partie des archers & d'un vieux corps de troupes étrangeres. Toutes les troupes de cette ligne étoient couvertes par des archers, qui devoient faire tête aux chariots armés de faulx. La gauche de la même ligne étoit compoſée de la cavalerie Thracienne, de celle des alliés & des étrangers. L'infanterie de Thrace étoit reſtée au camp pour garder le bagage. L'armée d'Alexandre montoit tout au plus à ſept mille chevaux, & quarante mille hommes de pied.

Darius, qui vouloit faire combattre

ſa cavalerie & ſes chariots, évitoit autant qu'il pouvoit les lieux eſcarpés, ou coupés. Il fit attaquer la droite d'Alexandre par les troupes de ſa gauche. Les Macédoniens ne ſoutinrent qu'avec peine les efforts de la cavalerie des Perſes, dont les chariots ayant été lâchés contre la phalange d'Alexandre, furent heureuſement arrêtés & mis hors de combat. Alors Darius voulut donner avec toute ſon armée; mais Alexandre diſpoſa ſes troupes en triangle, & marcha droit au poſte où étoit Darius. Le combat y fut vif; mais il ne dura pas : les Perſes ne purent ſoutenir les efforts de la cavalerie & des phalanges macédoniennes. Darius, frapé de la ſupériorité qu'Alexandre avoit gagnée ſur lui, s'enfuit le premier : le reſte des Perſes le ſuivit. Les Macédoniens marcherent après eux, & la déroute fut plus grande que le carnage. Cependant la précipitation des troupes d'Alexandre mit quelque déſordre dans ſon armée. Cela donna lieu à la cavalerie indienne & perſane, de pénétrer juſqu'au camp des Macédoniens où étoit le bagage. Ceux qui le gardoient étoient ſans armes, & ne pouvoient s'imaginer qu'on pût percer les deux lignes pour venir juſqu'à eux. Les chefs de la ſeconde ligne d'Alexandre ayant appris ce déſordre, tournerent du

côté du camp, & prirent les Perſes par derriére, & en tuerent la plus grande partie, qui étoit occupée à piller le bagage. L'aîle droite de Darius, qui ne ſavoit rien de ſa fuite, prit en flanc l'aîle gauche d'Alexandre. Parménion, qui la commandoit, fit avertir ce prince du danger où il étoit. Alexandre y alla auſſitôt avec ſes compagnies de gardes, & donna ſans y penſer à travers une partie de la cavalerie ennemie qui ſe retiroit. Le combat y fut grand, & plus rude qu'il n'avoit encore été. Alexandre ayant réparé le déſordre qui étoit arrivé dans ſes troupes, ſe mit une ſeconde fois à la pourſuite de Darius. Il paſſa la riviére de Lycus, & ne s'arrêta que pour faire reprendre haleine à ſes troupes. Il prit enſuite le camp des Perſes, & courut juſqu'à Arbelles, où il penſoit trouver Darius avec tous ſes équipages; mais il n'avoit fait que paſſer, laiſſant ſes tréſors & ſes armes à la merci de ſon ennemi. Comme Gaugameles en Aſſyrie étoit un lieu peu connu, on ne voulut pas que la bataille en portât le nom, on lui donna donc celui d'Arbelles, parce que c'étoit la ville la plus proche du champ de bataille, quoiqu'elle en fût à près de ſix lieues.

Voila l'iſſue de cette grande journée, où les Perſes perdirent, ſelon Arrien,

près de trois cens mille hommes, ſans compter les priſoniers : ce qui prouve au moins que de leur côté la perte fut très-conſidérable. Elle fut très-médiocre du côté d'Alexandre; &, ſelon le même auteur, ne monta pas à douze cens hommes, dont la plus grande partie fut de cavalerie. Darius, après cette défaite, alla dans la Médie, réſolu de tirer de cette province, & de celles qui lui étoient encore fidéles, de quoi tenter une nouvelle action. Babylone, capitale de la Chaldée, ſe rendit au vainqueur. Alexandre n'y ſéjourna qu'un mois, & marcha droit à Suze, & de-là à Perſépolis, capitale de tout l'empire. Il abandonna cette grande ville au pillage, & ne ſe réſerva que le château & le palais du roi.

Toutes ces actions, depuis l'expédition d'Egypte, ſe paſſerent la même année, 330 avant l'Ere chrétienne. Ce fut le tems le plus brillant d'Alexandre; ſes conquêtes le corrompirent. Dans un feſtin, où il traitoit les principaux officiers de ſon armée, Thaïs, fameuſe courtiſanne d'Athènes, & maîtreſſe de Ptolémée, qui devint roi d'Egypte, fut auſſi de cette partie. Sur la fin du repas, lorſque la raiſon des conviés commençoit à décliner, cette femme s'aviſa de propoſer à Alexandre de mettre le feu à

la ville de Perſépolis & au palais royal où ils étoient, afin, diſoit-elle, de laiſſer un monument de la vengeance que la Gréce auroit tirée des maux que la Perſe avoit faits aux Grecs, ſur-tout en brulant la ville d'Athènes ſous Xerxès. Alexandre, plus échauffé encore par le vin que par ce diſcours, prend lui-même un flambeau, & ſuivi du reſte de la compagnie qui en avoit fait autant, ils vont tous enſemble mettre le feu à la ville & au palais. Quand ce prince fut revenu à lui, il fut au déſeſpoir d'une action auſſi infame; mais il n'y avoit plus de reméde.

Darius raſſembloit à Ecbatane, capitale de la Médie, les débris de ſon armée qui s'étoient ſauvés de ce côté-là, & tâchoit de lever d'autres troupes, pour en former une nouvelle. Alexandre ne lui en donna pas le tems. Darius, informé de ſa marche, partit d'Ecbatane pour ſe retirer chez les Bactriens. Cependant un retour de valeur le portoit à haſarder une ſeconde action, quoiqu'il n'eût que quarante mille hommes. Pendant qu'il s'y préparoit, Beſſus & Nabarzanès, deux ſeigneurs Perſans, ſe ſaiſirent de leur maître, le traiterent en eſclave, le chargerent de chaînes & le conduiſirent vers la Bactriane, réſolus ou de le livrer à Alexandre, ou de le

tuer, ſelon que leur intérêt l'auroit pu demander. Alexandre arriva à Ecbatane, & de-là à Ragès ; mais déſeſpérant de pouvoir joindre Darius, il tourna du côté des Parthes. Ce fut là qu'il apprit ce qui étoit arrivé au roi de Perſe. Il ſe mit donc à pourſuivre les traîtres, & les atteignit. Comme ces derniers ſe ſentoient preſſés, ils voulurent obliger leur maître de monter à cheval, pour ſe ſauver avec eux ; & ſur ſon refus, ils le percerent de pluſieurs coups, & le laiſſerent mourant dans ſon chariot. Un des ſoldats d'Alexandre le trouva dans cet état ; mais il expira avant que ce prince y pût arriver. Alexandre ne put voir ce triſte ſpectacle ſans verſer des larmes. Il couvrit ſon corps de ſon manteau, & ordonna que pour lui donner les honneurs de la ſépulture, il fût porté à Suze, où il avoit laiſſé Syſigambis & les autres princeſſes. Voila quelle fut la fin de l'empire des Perſes, dont la durée, depuis la 1e année de Cyrus, a été de 205 ans.

Peu de tems après ce grand événement, Alexandre découvrit une conſpiration. Philotas, fils de Parménion ſon ami & ſon principal officier, en étoit le chef. On le fit mourir, lui & ſes complices : mais ſoit qu'Alexandre ſoupçonnât le pere d'y avoir trempé, ſoit

qu'il craignît qu'il ne vengeât la mort de ſon fils, il envoya ordre à Ecbatane, où il avoit laiſſé ce général, de le faire mourir; & ſes ordres furent exécutés. Rien ne ſervit tant que cette action à décrier la conduite d'Alexandre. Après cela, malgré l'hiver qui approchoit, il continua ſa marche du côté du nord, & ſubjugua tout juſqu'au mont Caucaſe. Il s'y arrêta, & fit bâtir une ville à laquelle il donna le nom d'Alexandrie.

L'année ſuivante, 329 avant l'Ere chrétienne, il attaqua Beſſus, & le chaſſa de la Bactriane. Beſſus paſſa la riviere d'Oxus; & ſe tint tranquille, dans la perſuaſion où il étoit qu'Alexandre ne la pouvoit traverſer. Contre ſon attente, Alexandre la paſſa ſur des peaux remplies de paille & d'autres matiéres ſéches & légéres. Ceux qui étoient avec Beſſus, le prirent, l'enchaînérent, & le livrérent au roi de Macédoine, qui le mit entre les mains d'Oxatres, frere de Darius, pour le punir comme il lui plairoit. Le traître fut expoſé à une mort proportionée au crime qu'il avoit commis, en aſſaſſinant ſon maître & ſon roi. Alexandre étoit dans la Sogdiane, lorſqu'une de ces débauches, auxquelles il n'étoit que trop ſujet, lui donna lieu de tuer lâchement Clitus, l'un de ſes meilleurs amis. Il ne lui fut pas auſſi aiſé

de ſoumettre & de domter ces peuples, qu'il avoit fait les Perſes. Il fut une année entiére dans cette opération. Il y paſſa l'hiver, & y devint amoureux de Roxane, la plus belle, mais la plus méchante perſonne de ſon tems.

Au milieu de ces fêtes, Alexandre ne laiſſa pas de former de nouveaux projets. Un excès de vanité le fit penſer à la conquête de l'Inde, & il l'entreprit l'année ſuivante, 328 avant l'Ere chrétienne. Il crut par-là qu'il imiteroit les exploits ſi vantés de Bacchus & d'Hercule, qui pénétrérent, non pas en conquérans, mais en voyageurs, juſque dans cette province de l'Aſie, la plus reculée que l'on connût alors. Il ſe crut un dieu, parce qu'il avoit la penſée de faire ce qu'avoient exécuté ces prétendues divinités. Il ordonna donc qu'on lui rendît des honneurs divins, & voulut que tous ceux à qui il donneroit audience, l'adoraſſent, comme on avoit fait avant lui les rois de Perſe. Ses amis, & ſur-tout le philoſophe Calliſthènes, déſapprouvérent cette conduite. Ariſtote, qui connoiſſoit la vivacité & la pétulance même d'Alexandre, lui avoit donné ce ſage conſeiller pour calmer ſes impétuoſités. Alexandre, qui ne pouvoit ſouffrir cette liberté philoſophique, fit mourir Calliſthènes de la maniére la plus tyrannique

& la plus cruelle, par cette ſeule raiſon, qu'il n'approuvoit pas ſes extravagances.

Ce ne fut cependant qu'après avoir établi la tranquillité dans le reſte de ſes conquêtes, qu'il partit pour ſon expédition dans l'Inde. L'armée avec laquelle il l'entreprit, n'étoit que de vingt-ſix mille hommes. Toute l'année ſe paſſa à ſoumettre un très-grand nombre de petits peuples qui bordent la riviére de l'Inde. Il fallut employer la force contre quelques-uns : d'autres ſe ſoumirent, ſans attendre qu'on vînt à eux ; mais rien ne flata davantage la ſote vanité d'Alexandre, que le compliment qui lui fut fait par quelques-uns de ces peuples, qui le reçurent comme le troiſiéme fils de Jupiter qui étoit venu dans leur pays.

L'année ſuivante, 327 avant l'Ere chrétienne, il remonta le long de l'Inde, le paſſa ſur un pont de bateaux, & s'avança vers la riviére d'Hydaſpe : c'étoit entre ces deux riviéres, qu'étoit le royaume de Taxile. Il le ſoumit ſans beaucoup de difficulté ; mais Porus, prince brave & puiſſant, qui étoit au-delà de cette riviére, l'attendoit pour lui en diſputer le paſſage. Le combat dura près de huit heures ; l'armée de Porus fut battue, & lui-même fait priſonier. La

grandeur d'ame de ce prince ſurprit Alexandre, & gagna tellement ſon cœur, qu'il lui rendit ſes états, conſidérablement augmentés des nouvelles conquêtes qu'il fit ſur les petites riviéres qui ſe déchargent dans l'Inde.

Il vouloit pouſſer plus loin ſes expéditions, lorſqu'il ſe vit arrêté par ſes propres troupes, qui refuſerent d'aller plus avant; & ſelon la maniére des anciens conquérans, il fit dreſſer entre l'Hyphaſe & l'Inde, douze grands autels, pour ſervir de monumens à la poſtérité, qu'Alexandre avoit pénétré juſque-là, & il retourna ſur ſes pas. Il voulut, pour mémoire de ſa victoire, que l'on bâtît une ville ſur le champ de bataille où il avoit vaincu Porus, & lui donna le nom de *Nicée*, c'eſt-à-dire *victoire :* & comme s'il eût voulu mettre ſon cheval en parallèle avec lui, il fit bâtir une autre ville, à laquelle il donna le nom de *Bucéphale*, en mémoire de cet animal, qui étoit mort à cette journée.

Après cela, il fit amener ſa flote pour deſcendre de l'Inde dans l'Océan, & retourner enſuite à Babylone. Cette flote étoit compoſée de 2000 barques ou bateaux : il en donna le commandement à Néarque. L'armée monta deſſus; on deſcendit le fleuve Indus, & Alexandre fit, en paſſant, la conquête de quelques

peuples qui étoient ſur les bords de ce fleuve. Il penſa perdre la vie au ſiége d'une ville des Malliens. Etant monté le premier ſur le rempart, il ſauta ſeul dans la ville, ſans que perſonne le ſuivît : & malgré la réſiſtance vigoureuſe qu'il fit, il reçut tant de bleſſures, qu'il s'en fallut peu qu'il n'en mourût. Il deſcendit juſqu'à l'Océan ; & voyant qu'il n'y avoit plus de conquêtes à faire de ce côté-là, il crut être venu aux extrémités de la terre, & débarqua pour ſe rendre par terre à Babylone, après avoir donné des ordres à Néarque de ſe rendre par mer dans le Golfe Perſique, & d'y remonter l'Euphrate juſqu'à cette ville : c'étoit l'an 325 avant l'Ere chrétienne. Son armée penſa périr dans les provinces méridionales de la Perſe, qui manquent d'eau & de vivres. On lui fit, dans toute ſa route, beaucoup de plaintes des vexations que les gouverneurs & les autres officiers avoient faites, dans les gouvernemens qu'il leur avoit confiés. Dans la penſée que ce prince ne reviendroit jamais, il n'y eut point de rapines, de tyrannies, & de cruautés que ces officiers n'euſſent exercées ſur les peuples. Alexandre fit mourir tous ceux qui en furent convaincus, & uſa dans la ſuite de la même ſévérité envers ceux qui avoient abuſé de leur miniſtere. Cette ſage diſcipline,

néceſſaire pour maintenir les grands empires, lui attira l'amour de toutes les provinces qu'il avoit conquiſes.

Alexandre prit tant de gout à la relation que Néarque lui fit de ſon voyage, qu'il fit deſſein de ſe mettre en mer pour quelque longue navigation. Il en fit quelques préparatifs; mais tout échoua par ſa mort prématurée. Il fut extrêmement fâché, en arrivant à Paſargade, d'apprendre qu'on avoit violé le tombeau de Cyrus, & qu'on en avoit emporté tout ce qu'il y avoit de précieux. Il fit réparer le tort qu'on y avoit fait, & punir les auteurs de ce crime. Il paſſa enſuite à Perſépolis, où ſes douleurs ſe renouvellérent, à la vûe de ces reſtes funeſtes de l'incendie qu'il avoit cauſé lui-même. A Suze, où il ſe rendit enſuite, il trouva toutes les captives qu'il y avoit laiſſées. Il épouſa la fille de Darius, & maria en même tems la plupart de ſes officiers aux dames les plus conſidérables de la Perſe. La ſolemnité de toutes ces nôces dura cinq jours, & fut accompagnée de la magnificence & de la joie qui conviennent à ces occaſions. Après la ſolemnité des nôces, il remit à Epheſtion le commandement du gros de l'armée, & monta lui-même ſur ſa flote avec le reſte. Il deſcendit dans le Golfe Perſique, & gagna l'embouchure du Tygre,

qu'il remonta juſqu'à la ville d'Opis, où Epheſtion ſe rendit avec ſes troupes.

Il crut bien faire, en y arrivant, de dire aux Macédoniens qui étoient hors d'état de ſupporter plus long-tems les fatigues de la guerre, qu'ils pouvoient retourner en Gréce, leur déclarant d'ailleurs, que ſon intention étoit, en leur accordant leur congé, de leur faire du bien, & de les renvoyer honorablement & ſûrement chez eux. Les Macédoniens s'imaginérent que leurs bleſſures & leurs infirmités les avoient rendus mépriſables à leur prince, & qu'il ne les congédioit que pour faire place à de nouvelles troupes qu'il avoit levées dans les pays conquis. Et comme les peuples ne ſont jamais la dupe de la ſote vanité du prince, ils lui dirent dans leur colére, que puiſqu'il mépriſoit des ſoldats qui lui avoient fait remporter tant de victoires, il pouvoit, lui & ſon pere Jupiter-Ammon, faire la guerre comme ils l'entendroient; que pour eux, ils étoient réſolus de ne le plus ſervir.

Ce mécontentement venoit de plus loin. Les Macédoniens ne pouvoient ſouffrir qu'il prît les mœurs & les maniéres efféminées des Perſes. Ce fut inutilement qu'il voulut punir quelques-uns des plus mutins : la révolte étoit générale. Il ne le ſentit que trop, & ſe retira dans ſa

ſa tente, où il demeura deux jours entiers ſans voir perſonne. Au troiſiéme, il fit venir les ſeules troupes Aſiatiques, auxquelles il parla avec bonté, & les traita d'une maniére à faire voir qu'il ne comptoit plus que ſur elles. Ce fut dans ces nouvelles troupes qu'il ſe choiſit des gardes, & prit des officiers, auxquels il donna des emplois honorables. Cette conduite fit bientôt rentrer les Macédoniens en eux-mêmes : ils ne purent ſupporter cette excluſion : ils vinrent à la porte de ſa tente les larmes aux ieux, & y demeurérent deux jours entiers avec les marques d'un véritable repentir. Alexandre ſe laiſſa fléchir, les vit, & leur pardona ; & depuis ce tems-là, ils ne tombérent plus dans les mêmes fautes, ni ne trouvérent à redire à ce que faiſoit leur maître.

D'Opis Alexandre alla juſqu'à Ecbatane, capitale de la Médie, où il perdit Epheſtion ſon favori, par une de ces débauches extraordinaires, auxquelles ce prince s'étoit accoutumé ; & il y en eut une ſi terrible, qu'on aſſure qu'il en mourut quarante perſonnes. Il auroit été louable, ſi la mort de ce favori ne lui eût cauſé qu'une affliction raiſonable, dont tous les grands cœurs ſont ſuſceptibles ; mais il pouſſa la douleur & l'amitié juſqu'à l'extravagance. Il fit crucifier ſon

médecin, parce qu'il n'avoit pas rendu immortel un homme, qui, par ſes excès, faiſoit tout ce qu'il falloit pour ſe tuer. Cruauté d'autant plus blâmable, que le malade faiſoit toujours le contraire de ce qu'on lui ordonnoit.

Pour éloigner les triſtes idées de cette mort, Alexandre entreprit, l'an 324 avant l'Ere chrétienne, de ſoumettre les Coſſéens, qui, juſque-là, avoient joui de leur liberté. Il repaſſa le Tygre, & prit enſuite la route de Babylone. En approchant de cette ville, les mages & les autres devins lui firent déclarer qu'il ſe donnât de garde d'y entrer, parce que des préſages certains l'avertiſſoient que cette entrée lui ſeroit fatale. Il ſe moqua de leurs avis, & s'y rendit avec toute ſon armée. Il y trouva des ambaſſadeurs de tous les endroits du monde qui l'y attendoient. Il leur donna des audiences particuliéres, & leur fit des réponſes propres à les renvoyer contens & pleins d'admiration pour lui. Il reſta à Babylone près d'un an, à méditer toujours de nouveaux projets : c'étoit ou le voyage entier de l'Afrique, ou la conquête de toutes les nations qui ſont autour de la Mer Caſpienne, ou la conquête de l'Arabie, ou la guerre de Carthage, ou même l'embelliſſement de Babylone. Ce fut au milieu de ces projets & des débauches où il

ſe livra, qu'il mourut au printems de la premiére année de la CXIV Olympiade, c'eſt-à-dire, 323 ans avant l'Ere chrétienne, après un régne de douze ans & huit mois. Le bruit courut d'abord qu'il avoit été empoiſoné; mais ce furent ſes débauches qui le tuérent, & non le poiſon, qu'on prétendoit lui avoir été donné à la ſollicitation d'Antipater.

Son courage & ſa valeur paroiſſoient inſpirés; mais ſes mœurs ne l'étoient pas, il les tenoit toutes de lui-même. Il avoit de grandes vertus, qui étoient ternies par de grands vices. Jamais prince ne fut plus vigilant ni plus heureux dans ſes conjectures. Savant dans l'art de la guerre, il rempliſſoit l'eſprit des ſoldats par de belles eſpérances; & par ſa réſolution, il leur ôtoit toute crainte. Hardi dans ſes entrepriſes, & réſolu dans l'exécution, il ſavoit toujours prendre ſon tems, & donner où il étoit le moins attendu. Religieux obſervateur de ſa parole, il ne trompoit perſonne, comme il ne vouloit pas être trompé. Auſſi prodigue dans ſes plaiſirs que dans ſes libéralités, il ne ſe réſervoit rien, & ſe livroit à tout. Aſſiégé d'ailleurs par les flateurs, qui ſont la peſte des états & la ruine des princes, il agiſſoit dans le mal, moins par lui-même que par ceux qui l'y engageoient. A ces défauts près, il

eſt encore en vénération parmi les plus grands capitaines, qui ont raiſon d'ambitioner ſon bonheur & ſes victoires. Il eſt vrai que la vanité conduiſoit quelquefois ſes mouvemens; il vouloit reſſembler aux anciens héros de la Gréce: mais il les a plus imités dans leurs vices que dans leurs vertus. L'Ecriture ſainte a noblement exprimé l'étonnement reſpectueux de toutes les nations qu'il avoit ſoumiſes, en diſant que, *La terre ſe tut devant lui.*

Auteurs à lire ſur l'Hiſtoire d'Alexandre.

L'Hiſtoire de ce prince eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité; tout y brille par la grandeur, auſſi-bien que par les circonſtances des événemens. Quatre écrivains célébres en ont donné le détail, trois Grecs, & un Latin. Il eſt vrai que les uns & les autres ſont trop éloignés du ſiécle d'Alexandre, pour qu'on les puiſſe abſolument regarder comme auteurs originaux: ils ſont copiſtes; mais ils n'ont travaillé que ſur les monumens faits du tems d'Alexandre même. Sans doute ils n'étoient pas contens des écrivains qui avoient fait la vie de ce héros, puiſqu'ils ſe ſont appliqués à mieux caractériſer ſes actions.

Diodore de Sicile, qui eſt le plus ancien, & qui vivoit ſous Jules-Céſar,

& même ſous Auguſte, emploie tout le XVIIe livre de ſa *Bibliothéque* à faire l'hiſtoire d'Alexandre. C'eſt comme un journal qui entre dans le corps de ſon *Hiſtoire univerſelle*. Il paroît que cette partie eſt écrite avec ſoin, auſſi-bien que l'hiſtoire de Philippe, pere d'Alexandre, qui forme le XVIe livre de ſa *Bibliothéque*. Diodore de Sicile étoit compilateur; mais il travailloit avec jugement; & dès qu'il eſt ſorti de l'hiſtoire fabuleuſe, il écrit avec aſſez de critique & de diſcernement, quoiqu'il lui ſoit toujours reſté du gout pour les prodiges & les choſes merveilleuſes, dont il ne ſauroit ſe détacher dans les matiéres purement hiſtoriques. D'ailleurs, il avoit encore les mémoires originaux du régne d'Alexandre, qui pouvoient lui donner des lumiéres certaines ſur la vie de ce grand prince. C'eſt donc par-là qu'il faudroit commencer cette lecture: mais on doit toujours avoir devant les ieux la carte des conquêtes d'Alexandre. Nous en avons une de M. de Liſle, qui eſt une des meilleures qu'il ait données.

PLUTARQUE, qui eſt le ſecond auteur Grec, dont nous avons l'hiſtoire d'Alexandre, ne s'eſt pas contenté de repréſenter la vie publique & militaire de ce prince, il s'eſt encore appliqué à peindre ſa vie domeſtique & particuliére. C'eſt

dans cette ſage alliance des diverſes ſituations où ſe trouvent les plus grands hommes, qu'excelle cet habile hiſtorien. Il a de plus cet admirable talent, de ne pas trop gêner ni contraindre l'attention d'un lecteur. Un fait particulier, une circonſtance agréable, mais inſtructive, vient ordinairement à la ſuite de la narration ſérieuſe de quelque action importante; & par-là, il délaſſe l'eſprit, & ſatisfait l'imagination, qu'il amuſe par la diverſité des objets particuliers, ſans perdre néanmoins de vûe l'objet principal de ſon hiſtoire. Il eſt d'autant plus agréable, qu'outre les monumens hiſtoriques de ces anciens tems, il avoit encore en main le journal d'Alexandre, que la barbarie ou le cours des ſiécles nous ont fait perdre, & l'on peut dire que la vie de ce prince eſt une de celles que Plutarque a le mieux travaillées. Ceux qui ne ſont pas en état de lire cet auteur dans ſa langue naturelle, ont de quoi ſe dédommager dans les deux verſions que nous en avons. Celle de M. Dacier a l'avantage de l'exactitude; celle d'Amyot, outre un ſtyle ingénu & naturel aux grands auteurs qui ont formé notre langue, conſerve le gout admirable de la narration hiſtorique, que les ſeuls maîtres ont le talent de conſerver dans leurs traductions.

Le troiſiéme auteur Grec de l'hi-

ſtoire d'Alexandre, eſt ARRIEN, qui vivoit peu de tems après Plutarque. Il auroit pu laiſſer aux autres le ſoin de le regarder comme habile hiſtorien, ſans faire ſon éloge autrement que par ſa maniére d'écrire : mais il n'a pu réſiſter à la tentation de dire quelques mots à ſon avantage. Il avoit, auſſi-bien que Plutarque, le journal d'Alexandre, & les autres monumens de l'hiſtoire de ce prince ; l'un dreſſé par Ptolémée, qui fut depuis roi d'Egypte ; & l'autre, par Ariſtobule, l'un des généraux d'Alexandre. Il a ſuivi, & pour l'économie de ſon ouvrage, & pour ſon ſtyle, beaucoup meilleur que celui de Plutarque, l'hiſtoire que Xénophon a faite de l'expédition du jeune Cyrus : auſſi a-t-il mérité, par ſa douceur, d'être appellé le ſecond Xénophon. Il n'étoit pas moins verſé dans les matiéres philoſophiques, que le célébre hiſtorien qu'il vouloit imiter ; & quoiqu'il ne fût pas auſſi grand capitaine, il ne laiſſoit pas cependant de connoître la guerre : choſe abſolument néceſſaire pour écrire exactement l'hiſtoire d'un conquérant.

Enfin, un quatriéme auteur de l'hiſtoire d'Alexandre, eſt latin ; c'eſt QUINT-CURCE, dont l'ouvrage doit ſa réputation plutôt à l'élégance du diſcours, qu'à la vérité hiſtorique. C'eſt celui des quatre

où il y a le plus à reprendre (1). On ſent bien que la politeſſe de ſon ſtyle n'eſt pas du ſiécle lumineux d'Auguſte. On prétend qu'il vivoit ſous Veſpaſien ; d'autres le placent encore plus bas. Quoi qu'il en ſoit, il avoit de bons monumens, dont il a fait uſage, autant que la connoiſſance des tems & des pays le lui a permis. Il ſeme un peu trop d'eſprit dans ſa narration ; mais il eſt exact dans l'expreſſion, clair & dégagé dans ſes deſcriptions. Il ne lui manque que de la force, pour être digne du ſiécle d'Auguſte : il en a la nobleſſe & la douceur, cependant il n'a point l'affectation du ſiécle de Trajan ; il tient un milieu entre les deux.

JUSTIN, quoiqu'abréviateur, dans ſes livres XI & XII, doit être lu ſur l'hiſtoire d'Alexandre. S'il ne dit pas des choſes nouvelles, il rapproche au moins ſous un point de vue toute la vie de ce prince, & le fait avec goût & avec eſprit. Cet auteur ſera d'un plus grand uſage, pour l'hiſtoire ſi compliquée des ſucceſſeurs d'Alexandre.

On trouve encore ailleurs des traits

(1) L'hiſtoire de Quint-Curce eſt un roman, fait on dire à l'abbé de Longuerue. C'eſt un ignorant qui ne fait ni géographie ni chronologie, & un Grammairien, qui ne s'eſt ſoucié que de phraſes. Il a écrit au V ou au VI ſiécle. Si on diſoit que ſa latinité n'eſt pas de ces ſiécles là, je demanderois ſi celle de Sulpice Sévere paroît de celui auquel il a vécu. *Longueruana, I. part. p.* 32, 33.

particuliers de l'hiſtoire de ce prince ; mais ce ſont des morceaux détachés, que la lecture ſeule des anciens écrivains fera connoître. *Ciceron*, *Séneque*, *Pline*, *Athénée*, & pluſieurs autres en ont rapporté, ou ce qui les avoit touchés, ou ce qui convenoit aux matiéres qu'ils ont examinées.

M. Rollin a raſſemblé avec beaucoup de goût, dans le tome VI de ſon *Hiſtoire ancienne*, tout ce que les auteurs ont dit d'Alexandre le Grand.

ARTICLE III.

Succeſſeurs d'Alexandre.

A PEINE Alexandre fut mort, que la diſcorde ſe mit parmi ſes généraux. Cependant au bout de ſept jours, on convint qu'ARIDÉE, frere naturel de ce prince, ſeroit déclaré roi ; & que ſi Roxane, qui étoit groſſe de huit mois, avoit un fils, il ſeroit mis ſur le trône, conjointement avec Aridée. Perdiccas fut déclaré tuteur de ce prince, que ſon peu de génie ne rendoit pas moins mineur que le prince que l'on attendoit de Roxane. Les généraux ſe retirerent enſuite dans leurs gouvernemens, qu'ils conduiſirent d'abord à titre de gouverneurs ; qualité dont ils ſe laſſerent, &

ils prirent enfin celle de roi. Dès qu'ils ſe virent affermis chacun dans ſa province, ils commencérent à ſe liguer les uns contre les autres, & à ſe faire la guerre, juſqu'à ce que de dix qu'ils étoient, ils ſe trouverent réduits au nombre de quatre, qui furent *Caſſandre*, *Lyſimaque*, *Ptolémée* fils de Lagus, & *Seleucus*. CASSANDRE eut la Macédoine & la Gréce; LYSIMAQUE, la Thrace & les Provinces d'Aſie qui étoient le long de l'Helleſpont & du Boſphore : PTOLÉMÉE eut l'Egypte, la Lybie, l'Arabie, la Paleſtine, & la Céléſyrie; & SELEUCUS eut tout le reſte. A ce partage s'accomplirent exactement les prophéties de Daniel (1) qui avoit prédit, qu'au lieu de la grande corne de l'empire de Macédoine rompue, c'eſt-à-dire, Alexandre, il s'éleveroit quatre autres cornes, c'eſt-à-dire, quatre rois de la même nation, qui partageroient entr'eux cet empire.

ARIDÉE fut donc mis ſur le trône, & l'on changea ſon nom en celui de PHILIPPE : c'eſt de-là que vient l'ERE PHILIPPIQUE, c'eſt-à-dire, la ſuite des années qui commence à la mort d'Alexandre. Cette Ere étoit particuliére à l'Egypte; & c'eſt celle que Ptolémée a ſuivie dans ſon canon. Dans le partage qui fut

(1) Daniel VII. 6. VIII. 8. 21. 22. XI. 4.

fait, la Cappadoce & la Paphlagonie échurent à EUMENÈS, ſecrétaire d'état ſous Alexandre : mais comme ces deux provinces n'étoient pas entiérement ſoumiſes, il fallut que Perdiccas envoyât les ordres néceſſaires pour mettre Eumenès en poſſeſſion de ſon gouvernement, ce qui cependant ne fut pas exécuté d'abord. Perdiccas, tuteur d'Aridée & du prince que Roxane avoit eu d'Alexandre, fut obligé de s'y rendre : il battit Ariaratès, roi de Cappadoce, extermina toute ſa famille, & affermit Eumenès dans ſa province. C'étoit l'an 322 avant l'Ere chrétienne. Perdiccas, qui avoit des vues ſur l'empire d'Alexandre, forma le deſſein d'épouſer Cléopatre, ſœur de ce prince, & veuve d'Alexandre, roi d'Epire. Mais les autres généraux firent des mouvemens pour empêcher la réuſſite de ce mariage. Il fallut donc que Perdiccas ſe mît à la tête des troupes, pour aller contre Ptolémée, qui ſe maintenoit toujours dans l'Egypte avec indépendance ; mais il n'avançoit pas contre ce général avec autant de rapidité que faiſoit Eumenès contre les autres. Ptolémée avoit pour lui le cœur des Egyptiens, qu'il avoit gagnés par ſon équité, & la douceur de ſon gouvernement. Ainſi le deſſein de Perdiccas échoua, & il fut tué lui-même, l'an 321 avant l'Ere

chrétienne, par ſes propres ſoldats, qui aimoient mieux ſervir ſous Ptolémée, que de lui faire la guerre. Ptolémée ne fut pas plutôt la mort de Perdiccas, qu'il paſſa le Nil, & entra dans le camp des Macédoniens, où il ſe conduiſit avec tant de clémence & de bonté, qu'ils ſe déclarerent tous en ſa faveur. Cratere, qui gouvernoit la Macédoine, mourut dans ce même tems, & Eumenès fut déclaré ennemi de l'état. Ce fut alors que commencerent les plus grands troubles. Euridice, femme d'Aridée, vouloit gouverner, & dégoutoit tous les autres de la régence; cependant elle fut donnée à Antipater, qui ſut s'y maintenir, & qui fit auſſitôt un nouveau partage des provinces de l'empire.

Dans cette nouvelle diviſion, SELEUCUS eut le gouvernement de Babylone, & devint dans la ſuite le plus puiſſant des ſucceſſeurs d'Alexandre. ANTIGONUS alla contre Eumenès qu'il battit, & lui fit perdre huit mille hommes de ſes troupes par une trahiſon que fit Apollonides, l'un des principaux officiers de la cavalerie d'Eumenès. Il avoit été gagné par Antigonus, & au milieu du combat il quitta le parti d'Eumenès: il en fut cependant puni par celui qu'il abandonnoit, qui, l'ayant pris, le fit pendre ſur le champ. Ce fut alors que Ptolémée ſe

ſaiſit de la Syrie, de la Phénicie, & de la Judée. Les Juifs lui réſiſterent quelque tems, à cauſe du ſerment qu'ils avoient fait à d'autres gouverneurs. Ptolémée, qui en vouloit venir à bout, aſſiégea Jéruſalem, qui auroit tenu très-long-tems, s'il n'avoit eu la précaution de l'attaquer le jour du ſabbat, jour où les Juifs s'imaginoient qu'ils ne pouvoient ni travailler, ni même ſe défendre. On place ces événemens, l'an 320 avant l'Ere chrétienne. Les Juifs furent d'abord traités aſſez durement; mais Ptolémée leur fit grace, en faveur de leur fermeté & de leur fidélité: & dans la ſuite ils s'attacherent aux Ptolémées beaucoup plus qu'aux autres ſucceſſeurs d'Alexandre.

Antipater mourut de vieilleſſe en Macédoine, l'an 319 avant l'Ere chrétienne, & laiſſa la régence de ce royaume à Polyſperchon, le plus ancien des capitaines d'Alexandre. CASSANDRE, fils d'Antipater, ne put ſupporter l'affront que lui faiſoit ſon pere, en confiant le gouvernement à un étranger. Il cabala pour ſe faire un parti contre le nouveau régent. Ptolémée & Antigonus encouragerent Caſſandre dans le deſſein qu'il avoit; mais Antigonus, qui ſe trouvoit à la tête d'une armée de ſoixante-dix mille hommes & de trente éléphans,

penſa moins à partager qu'à envahir ſeul tout l'empire d'Alexandre. Il vint aiſément à bout de pluſieurs gouverneurs ; il n'y eut qu'Eumenès qui lui réſiſta. La connoiſſance qu'il avoit des affaires, ſon courage & ſa ſcience dans l'art militaire, firent qu'Antigonus, au lieu de l'attaquer par les armes, voulut le gagner par quelque négociation ; mais Antigonus fut la dupe d'un homme qui joignoit beaucoup de droiture à une grande connoiſſance des affaires.

Dès que la révolte d'Antigonus & la fidélité d'Eumenès furent connues en Macédoine, on envoya au dernier une commiſſion qui le déclaroit capitaine général de l'Aſie mineure, & des ordres aux commandans des troupes de le joindre & de lui obéir. Antigonus voulut le prévenir ; mais Eumenès, en lui abandonnant la Cappadoce, ſe mit en état d'ailleurs de lever un corps de troupes conſidérable, avec lequel il ſe rendit maître de la Syrie & de la Phénicie, l'an 318 avant l'Ere chrétienne. Cependant Eumenès ne tira pas de ſa retraite tout l'avantage qu'il pouvoit en eſpérer ; car Antigonus, avec une armée ſupérieure, l'obligea l'année ſuivante, de ſe retirer juſqu'au-delà de l'Euphrate, où il ſe tint pendant quelque tems. Python, gouverneur de la Médie, & Séleucus, qui

l'étoit de Babylone, refuſerent de ſecourir Eumenès, parce qu'ils cherchoient à ſe rendre ſouverains chacun de la portion particuliére qui lui étoit échue. Peut-être Eumenès avoit-il auſſi les mêmes vues, quoiqu'il ne le fît pas connoître : mais ce qu'il y a de ſûr, eſt qu'il a toujours déclaré qu'il ne travailloit que pour la maiſon royale d'Alexandre ; & aucune de ſes actions n'a démenti ſes paroles. On remarque même, que de tous les capitaines de ce grand conquérant, il a été le plus fidéle à ſes engagemens. Il marcha donc contre Séleucus, pour l'obliger à ſoutenir le parti des rois ; mais ce dernier penſa faire périr l'armée d'Eumenès, en coupant les digues de l'Euphrate. Cependant Séleucus ne levoit point encore le maſque de la révolte ; c'eſt ce qui donna occaſion à Eumenès de ſe retirer à Suze, & d'y faire venir tous les autres commandans des provinces. Il aſſembla par ce moyen, une armée de vingt-cinq mille hommes, avec laquelle il prit la réſolution d'aller au-devant d'Antigonus, qui s'étoit déja avancé juſque dans la Méſopotamie.

Olympias, qui avoit été obligée de ſe réfugier en Epire avec Alexandre, fils de Roxane, ſon petit-fils, revint en Macédoine, & fit mourir Aridée, qui por-

roit depuis ſix ans & ſept mois le titre de roi ſans en avoir l'autorité. Elle fut bientôt punie de cette cruauté, par Caſſandre, fils d'Antipater, qui l'ayant aſſiégée dans Pydna, l'obligea de ſe rendre, la mit en priſon, & quelque tems après la fit mourir. Alexandre, fils de Roxane, eut enſuite le titre de roi, quoiqu'il fût toujours renfermé ; mais enfin il fut égorgé par Caſſandre, qui uſurpa la couronne de Macédoine.

Antigonus ſe mit en campagne, ſe rendit à Babylone, l'an 316 avant l'Ere chrétienne, & paſſa le Tygre pour attaquer Eumenès, qui n'étant pas Macédonien de naiſſance, & n'ayant que des troupes ramaſſées, avoit peine à s'en faire obéir. Pour gagner leur confiance, Eumenès eut l'adreſſe de dire qu'Alexandre lui étoit apparu en ſonge, & lui avoit montré une tente royale d'une magnificence extraordinaire; que ce prince lui avoit dit que, s'il y vouloit tenir conſeil, il s'y trouveroit avec eux, & feroit réuſſir toutes leurs délibérations & leurs entrepriſes. On vit alors ce que peut l'idée ſeul d'un héros, puiſqu'ils réſolurent tous de ſe rendre dans cette tente, où le conſeil ſe tint, en préſence du trône d'Alexandre, comme s'il y eût été lui-même. Par cette ruſe, qui ne pouvoit venir que d'un maître dans l'art

de gouverner, il aſſoupit toutes les diſputes que les prétentions alloient cauſer pour le commandement. Cependant, l'armée avoit tant de confiance dans la capacité d'Eumenès, que c'étoit toujours de lui qu'on recevoit les ordres; & les ſoldats ne vouloient point ſe battre autrement. Enfin, dans toutes les occaſions, il ſe conduiſoit avec tant de dextérité, que ſans prétendre au commandement en chef, il lui étoit cependant déféré par tous les autres, d'autant plus que le maniment & la diſtribution des finances ne pouvoit ſe faire que ſur ſes ordres.

Voila l'état où étoient les choſes, lorſque la guerre commença. La Perſe & la Médie en furent le théâtre. On employa de part & d'autre toute l'adreſſe, la ruſe & les ſtratagêmes que peut fournir une grande expérience; & Eumenès fit tant que, malgré toutes les difficultés qu'il trouva dans le commandement, il termina cette campagne à ſon avantage. C'étoit l'an 315 avant l'Ere chrétienne.

Les troupes prirent d'elles-mêmes des quartiers d'hiver, ſi éloignés les uns des autres, qu'Antigonus penſa les ſurprendre tous en particulier. Il n'y eut que la vigilance d'Eumenès qui l'en empêcha. Il en vint à une bataille, qu'il gagna ſur Antigonus; mais il n'en tira pas tout le fruit qu'il en devoit eſpérer, par la tra-

hiſon de ſes propres gens, qui le perdirent lui-même enſuite. Le combat s'étoit donné dans un terrein ſabloneux. Le mouvement des hommes & des chevaux y avoit élevé tant de pouſſiére, qu'à peine voyoit-on à trois pas de ſoi. Antigonus, à la faveur de ce brouillard, détacha un parti de cavalerie, qui enleva le bagage de l'armée d'Eumenès, ſans qu'on s'en apperçût. Cette priſe lui valut plus que s'il avoit remporté la victoire; car les ſoldats de ce dernier, trouvant au retour de l'action leur bagage enlevé avec leurs femmes & leurs enfans, tournérent leurs armes contre leur général, le prirent, l'enchaînérent & le vendirent à Antigonus, qui de ſon côté leur rendit tout ce qu'ils avoient perdu. Enfin, ils ſe jettérent dans le parti de l'ennemi, & terminérent ainſi la guerre à ſon avantage. Dès-lors, il ſe vit maître de toute l'Aſie, depuis l'Helleſpont juſqu'à l'Inde. Antigonus balança quelque tems ſur ce qu'il devoit faire d'Eumenès. Ils avoient été amis ſous Alexandre; & le ſouvenir d'une ancienne amitié, réveilla des ſentimens qui combattirent quelque tems en faveur d'Eumenès; mais Antigonus ſe repréſentant la fidélité inflexible de ſon ami, crut qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de s'en défaire; ce qu'il exécuta

bientôt après. Telle fut la fin de l'homme de ſon ſiécle le plus brave & le plus habile ; mais en même tems le moins heureux.

Antigonus ſe regardant comme ſouverain de toute l'Aſie, commença à la gouverner en maître ; il changea ou fit périr à ſa volonté les gouverneurs. Il n'y eut que Séleucus qui ſe retira d'aſſez bonne heure, pour ſe mettre à l'abri des cruautés de ce nouveau tyran. Comme il avoit fui en Egypte, il ſut engager Ptolémée dans une ligue avec Lyſimachus & Caſſandre, pour s'oppoſer à Antigonus. Ce général, qui s'en étoit douté, avoit envoyé des ambaſſadeurs à ces gouverneurs, pour renouveller la bonne intelligence qui paroiſſoit entre eux, & leur donner de nouvelles aſſurances de ſon amitié. Les réponſes qu'il reçut furent aſſez équivoques pour l'engager à faire des levées, & à mettre ordre aux affaires de l'Aſie mineure, afin de ſe pouvoir emparer de la Phénicie & de la Syrie, provinces maritimes, dont il avoit beſoin pour ſe ſoutenir contre des généraux, dont il devoit tout appréhender. C'eſt ce qui lui fit entreprendre les ſiéges de Tyr, de Joppé & de Gaza, dont il ne vint à bout, l'an 314 avant l'Ere chrétienne, qu'avec beaucoup de peine. Ce fut par ce moyen, & par

les îles de Chypre & de Rhodes, qu'il ſe mit en état d'avoir une flote pour ſoutenir ſon crédit auprès de ſes alliés : mais s'il gagnoit quelque choſe du côté de la Phénicie, il perdoit beaucoup de terrein, que Caſſandre lui enlevoit dans l'Aſie mineure. C'eſt ce qui l'y fit retourner l'année ſuivante avec un corps de troupes, laiſſant ſon fils Démétrius pour défendre la Syrie & la Phénicie contre Ptolémée.

Antigonus eut bientôt arrêté les progrès de Caſſandre ; il le preſſa même ſi vivement, qu'il l'obligea de s'accommoder avec lui à des conditions honteuſes. A peine le traité fut-il conclu, que Caſſandre s'en repentit. C'eſt ce qui retint Antigonus dans l'Aſie mineure, & donna occaſion à Ptolémée de remporter ſur lui des avantages conſidérables. L'an 312 avant l'Ere chrétienne, il paſſa avec ſa flote dans l'île de Chypre, & la ſoumit preſque entiérement ; après quoi il deſcendit dans la Syrie & dans la Phénicie, où il fit beaucoup de priſoniers qu'il emmena en Egypte. Séleucus, à ſon retour, lui communiqua un projet pour regagner toute la Phénicie & la Syrie. Ptolémée y alla en perſonne, avec une armée conſidérable. Démétrius lui diſputa l'entrée de Gaza ; & ils en vinrent à une action où le gouverneur d'E-

gypte reſta victorieux. Démétrius y perdit treize mille hommes, dont cinq mille furent tués, & le reſte fut fait priſonnier. Cette journée rendit Ptolémée maître de la Syrie & de la Phénicie. Ce fut après ces heureux ſuccès, que Séleucus, ſeulement avec mille hommes d'infanterie, & trois cens chevaux, rentra dans Babylone, qui lui étoit affectionée, parce qu'il l'avoit gouvernée avec beaucoup de ſageſſe & de douceur, au lieu qu'Antigonus s'y étoit comporté avec une ſévérité outrée.

C'eſt à cette entrée dans Babylone, que commence l'ERE DES SÉLEUCIDES, dont tout l'Orient s'eſt ſervi, ſans diſtinction de Païens, de Juifs, de Chrétiens, ou de Mahométans. Les Juifs l'appellent l'*Ere des contrats*, parce que lorſqu'ils tombérent ſous le gouvernement des rois ſyro-macédoniens, ils furent obligés de s'en ſervir dans toutes les dates de leurs contrats civils; & ils s'y accoutumérent ſi bien, que plus de mille ans après la naiſſance du Sauveur, ils n'avoient pas d'autre maniére de compter les années. Les deux livres des Maccabées l'appellent l'*Ere du royaume des Grecs*, & tous deux l'emploient, avec cette différence, que le premier de ces Livres la fait commencer au printems, & l'autre à l'automne de la même

année, qui eſt la 312e avant l'Ere chrétienne.

Pendant que cette révolution ſe paſſoit à Babylone, Ptolémée envoya un de ſes généraux contre Démétrius; mais la négligence du général Egyptien le perdit. Démétrius le battit, & le fit priſonnier avec ſept mille hommes de ſes troupes; & par une généroſité qui n'étoit pas encore connue dans ces tems, & que peu de nos généraux ont pratiquée depuis, Démétrius renvoya à Ptolémée ſon général & tous ſes amis, ſans en exiger de rançon; politeſſe que Ptolémée lui avoit faite après la journée de Gaza. Dès qu'Antigonus apprit la victoire de ſon fils Démétrius, il partit de la Phrygie, où il étoit alors, pour tâcher de reprendre la Syrie & la Phénicie. Ptolémée n'étoit pas en état de lui réſiſter. C'eſt pourquoi, avant que de ſe retirer en Egypte, il fit démanteler toutes les fortereſſes des provinces qu'il ſe voyoit obligé d'abandonner. La plupart des habitans le ſuivirent; & c'eſt par ce moyen qu'il peupla la ville d'Alexandrie, qu'il établit alors pour capitale de ſes états.

Après la conquête d'une province ouverte & ſans défenſe, Antigonus envoya, l'année ſuivante, 311 avant l'Ere chrétienne, un de ſes généraux, pour

ſoumettre un canton de l'Arabie appellé l'*Arabie Pétrée*, du nom de *Petra*, ſa capitale. Il ſe ſaiſit bruſquement de la ville; mais la négligence qu'il eut dans le retour, fit que les Arabes le joignirent, le battirent, & reprirent tout le butin qu'il avoit fait. Ce fut inutilement qu'Antigonus envoya contr'eux ſon fils Démétrius : les Arabes étoient ſur leurs gardes, ainſi hors d'état d'être inſultés. Il le fit donc marcher contre Séleucus, & il n'eut pas de peine à ſe rendre maître de Babylone, que le gouverneur de Séleucus avoit abandonnée. Mais comme Antigonus avoit beſoin des troupes de Démétrius, il le rappella; & celui-ci ne quitta la Chaldée qu'en pillant la province, & par là il en attacha les habitans plus que jamais aux intérêts de Séleucus, dont ils n'avoient reçu que du bien. Démétrius, à ſon arrivée dans l'Aſie mineure, fit lever le ſiége d'Halicarnaſſe, que Ptolémée avoit formé. Cet événement fut ſuivi d'un traité de paix entre les confédérés & Antigonus. Caſſandre devoit avoir le maniement des affaires de la Macédoine, juſqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Roxane : Lyſimachus devoit jouir de la Thrace; Antigonus de toute l'Aſie; Ptolémée de l'Egypte, de l'Arabie, & des frontiéres de la Lybie; & les villes Grecques devoient

recouvrer leur liberté. Mais ce traité ne pouvoit être de longue durée, entre des puiſſances qui n'avoient pour guides que l'intérêt & l'ambition. Caſſandre fut le premier qui le rompit, en faiſant mourir ſecrètement Alexandre & ſa mere Roxane, dans le château d'Amphipolis, où il les tenoit enfermés. Cependant, aucun des généraux d'Alexandre n'avoit oſé prendre le titre de roi. Ce crime rendit Caſſandre odieux aux Macédoniens; & l'on fit venir de Pergame Hercule, autre fils qu'Alexandre avoit eu de Barſine, veuve de Memnon, que l'on propoſa de mettre ſur le trône de ſon pere. Caſſandre en fut effrayé; mais il fit ſi bien, qu'il obtint encore la mort de ce jeune prince & de ſa mere. Par-là il ne trouva plus d'obſtacle à l'uſurpation qu'il vouloit faire de la Macédoine.

Ptolémée recommença la guerre contre Antigonus l'an 309 avant l'Ere chrétienne, & lui enleva pluſieurs villes: mais elles furent bientôt repriſes par Démétrius, qui ne put cependant ſe rendre maître de l'île de Chypre. Ptolémée ſe dédommagea par la priſe de quelques autres villes ſur les côtes de l'Aſie mineure. De-là il paſſa la Mer Egée, & vint juſque dans le Péloponnèſe, où il ſe ſaiſit de Corinthe, de Sicyon, & de quelques autres places. Démétrius ne voyoit

voyoit qu'avec peine l'élévation de Caſſandre. Il vint donc dans la Gréce, & chaſſa d'Athènes Démétrius le Phaleréen, qui en étoit gouverneur. Il fit ſortir en même-tems les troupes que Caſſandre y avoit miſes en garniſon: après quoi il retourna dans l'Aſie mineure, auprès de ſon pere Antigonus, qui l'envoya à la conquête de l'île de Chypre, où il réuſſit en battant les troupes de terre de Ptolémée, & en remportant ſur la flote même, où étoit ce prince, une victoire des plus complettes.

Cette année, qui eſt la 306 avant l'Ere chrétienne, eſt remarquable par le titre de roi que commencérent à prendre les généraux d'Alexandre. Ce fut Antigonus qui le premier oſa porter le diadême, & en envoya un à ſon fils Démétrius. Les Egyptiens ne l'eurent pas plutôt appris, qu'ils donnérent la même qualité à Ptoléméé. Lyſimachus, Caſſandre & Séleucus ſuivirent cet exemple, & prirent chacun dans leurs états, le nom de roi, dont il y avoit long-tems qu'ils avoient uſurpé l'autorité. Nous allons donner, en peu de mots, le détail de ce qui concerne chacun de ces princes & de leurs ſucceſſeurs, pour éviter la confuſion qui ſe trouve dans des hiſtoires auſſi embaraſſées.

ARTICLE IV.

Rois de Macédoine après Alexandre.

CASSANDRE fut donc reconnu roi de Macédoine; mais il ſe ligua avec les autres rois contre Antigonus, qui vouloit non-ſeulement le détrôner; mais encore ſe rendre maître de la portion de tous les autres. Lyſimachus, qui entroit dans les intérêts de Caſſandre, alla lui-même chercher leur ennemi commun juſque dans le fond de l'Aſie mineure. Séleucus ſe joignit à lui; & ils attaquérent l'armée d'Antigonus près de la ville d'Ipſus en Phrygie. Antigonus y fut tué; & ſon armée battue & diſſipée. Démétrius ſe retira auſſitôt à Ephèſe, avec ce qu'il put ramaſſer, monta ſur une flote, & s'en revint en Gréce, où il erra tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, ayant quelquefois du bonheur, mais beaucoup plus ſouvent des aventures fâcheuſes. Caſſandre ſe ſoutint dans la Macédoine, & y mourut après l'avoir gouvernée, ſoit comme tuteur, ſoit comme roi, pendant dix-neuf ans. Il eut pour ſucceſſeur PHILIPPE, ſon fils aîné, dont le régne ne dura pas une année entiére. ALEXANDRE & ANTIPATER, ſes deux au-

tres fils, se disputerent la couronne, & remplirent la Macédoine de meurtres & de confusion. Alexandre s'avisa d'appeller à son secours Pyrrhus, roi d'Epire : mais comme il s'en voyoit maîtrisé, il fit venir DÉMÉTRIUS, fils d'Antigonus, qui s'y rendit moins pour secourir, que pour détruire ces deux rois ; & sur quelques soupçons peut-être bien fondés, il fit tuer Alexandre, & se mit sur la tête la couronne de Macédoine. C'est le fameux Démétrius, surnommé Polyorcètes, nom qu'il méritoit par la facilité & le bonheur qu'il avoit à prendre des villes. C'est le même dont PLUTARQUE nous a donné une vie si détaillée, & qui, après bien des vicissitudes, se trouva dépouillé de ses états, & se vit contraint de vivre & de mourir dans l'oisiveté d'une prison, après un régne d'environ six ans.

PYRRHUS, par lequel il avoit été dépouillé, fut plus grand capitaine, peut-être parce qu'il fut plus heureux. Il se vit cependant obligé de partager la couronne avec LYSIMAQUE. Ses guerres d'Italie lui ont fait beaucoup d'honneur, par la valeur & par l'équité dont il usa envers les Romains. Sa vie écrite par PLUTARQUE, montre l'estime qu'on en faisoit, & qu'on le comparoit aux plus grands hom-

mes de l'antiquité ; mais enfin après s'être vû long-tems à la tête des armées, il eut le chagrin de périr dans Argos, de la main d'une femme, qui l'aſſomma d'une tuile qu'elle lui jetta ſur la tête.

Il étoit né avec tous les talens d'un grand capitaine ; mais ſon bonheur qui l'aveugloit quelquefois, lui fit naître le deſſein de conquérir l'univers ; deſſein dont les ſages ſe ſont preſque toujours moqués. C'eſt ce qui donna lieu à cette admirable converſation, qui devroit ſervir d'inſtruction à tous les princes conquérans.

Pyrrhus avoit à ſa cour un homme de vertu & de grand ſens : c'étoit Cynéas, diſciple de Démoſthène. Ce prince qui connoiſſoit les talens de ce miniſtre pour les affaires, l'employoit dans toutes ſes négociations. Cynéas, voyant que Pyrrhus ſe préparoit pour ſon expédition d'Italie, & le trouvant un jour d'aſſez bonne humeur, lia avec le prince cette converſation intéreſſante, l'un des endroits les plus brillans de Plutarque (1). » Seigneur, lui dit-il, les Romains » paſſent pour de grands hommes de » guerre, & ils commandent à pluſieurs » nations très-belliqueuſes & très-aguer- » ries ; ſi Dieu nous fait la grace de les

(1) Plutarch. *in Pyrrho.*

» vaincre, quel avantage tirerons-nous
» de notre victoire ? Pyrrhus lui répon-
» dit : Cynéas, tu me demandes là une
» choſe qui parle d'elle-même. Les Ro-
» mains une fois vaincus, il n'y aura
» dans leur pays, ni ville barbare, ni
» ville grecque qui oſe nous réſiſter ;
» nous ſerons d'abord maîtres de toute
» l'Italie, dont la grandeur, la force &
» la puiſſance doivent être moins igno-
» rées de toi, que d'aucun autre. A ces
» mots, Cynéas fut quelques momens
» ſans parler ; enfin il continua : Mais,
» Seigneur, quand nous ſerons maîtres
» de l'Italie, que ferons nous ? Pyrrhus,
» qui ne voyoit pas encore où il en vou-
» loit venir : Voila, lui dit-il, la Sicile
» qui nous tend les bras, île abondante
» en toute ſorte de biens, très-peuplée &
» très-facile à prendre ; car depuis la
» mort d'Agathocles, la confuſion y ré-
» gne : il n'y a point de chef dans leurs
» villes, & tout y eſt gouverné par les
» orateurs, eſprits remuans & mercé-
» naires. Tout ce que vous dites, répon-
» dit Cynéas, eſt très vrai-ſemblable ;
» mais la Sicile priſe, ſera-ce la fin de
» nos expéditions ? Non, non, répartit
» vivement Pyrrhus, ſi Dieu nous ac-
» corde la victoire, & que nous réuſſiſ-
» ſions, ce ne ſeront là que les préludes
» de plus grandes entrepriſes. En effet,

» de la Sicile, qui pouroit nous empê-
» cher de paſſer en Afrique & à Cartha-
» ge ? Il n'y a qu'un pas. Agathocles lui-
» même étant parti ſecrétement de Syra-
» cuſe, & ayant traverſé ce petit trajet
» de mer avec peu de vaiſſeaux, penſa
» bien s'en rendre maître. Or l'Afrique
» ſoumiſe, quelqu'un oſera-t-il penſer
» qu'aucun de tous les ennemis, qui
» nous font aujourd'hui de la peine, &
» qui nous harcelent de toutes parts,
» oſe même lever la tête ? Non certaine-
» ment, répondit Cynéas en l'interrom-
» pant. Car, continua Pyrrhus, tu vois
» bien qu'avec une ſi grande puiſſance,
» il nous ſera bien aiſé de recouvrer la
» Macédoine, & de régner tranquille-
» ment ſur toute la Gréce. Cela eſt évi-
» dent, répondit Cynéas ; mais quand
» nous aurons tout conquis, que feront-
» nous ? Ce que nous ferons ? nous vi-
» vrons en repos, nous paſſerons les
» jours entiers en banquets, en conver-
» ſations, & en fêtes ; nous ne penſerons
» qu'à nous réjouir. Alors Cynéas l'ar-
» rêtant, Eh ! Seigneur, lui dit-il,
» qu'eſt-ce qui nous empêche dès au-
» jourd'hui de vivre en repos, de faire
» des banquets, de célébrer des fêtes,
» de nous réjouir ? Nous avons dès main-
» tenant en notre puiſſance, ſans aucu-

» ne peine, ſans aucun ſoin, ce que » vous voulez acheter par tant de ſang, » par tant de travaux, par tant de pé- » rils, & par tant de maux que nous » ſouffrirons, & que nous ferons ſouf- » frir aux autres. » Pyrrhus avoit raiſon de regarder Cynéas comme l'homme de ſon ſiécle le plus éloquent. On remarque par cet entretien que, s'il n'avoit pas, comme Démoſthène, une éloquence impétueuſe, qui éblouit & qui frape l'eſprit, il avoit au moins cette perſuaſion douce & inſinuante, préférable à ces torrens de paroles, qui ne font ſouvent qu'étonner l'imagination ſans convaincre l'eſprit & ſans toucher le cœur.

La mort de Pyrrhus laiſſa LYSIMAQUE ſeul maître de la couronne de Macédoine, qu'il poſſéda environ cinq ans. Il fut tué à la journée de Corupédion, que SÉLEUCUS gagna ſur lui, & celui-ci ſe rendit maître de la Macédoine.

PTOLÉMÉE, fils aîné du premier roi d'Egypte, voyant que ſon pere lui avoit préféré ſon frere ſurnommé *Philadelphe*, prit parti avec Séleucus, & s'empara de la Macédoine, par le meurtre même de Séleucus ſon bienfaiteur ; & pour ſe maintenir ſur le trône, il épouſa ſa propre ſœur Arſinoé, veuve de Lyſimaque. Mais il n'avoit ambitioné ce mariage in-

ceſtueux, que pour ſe défaire des deux princes qu'elle avoit eus de ſon premier époux. A peine les eut-il fait tuer, qu'il relégua Arſinoé; mais il fut puni de ce crime par les Gaulois, qui fondirent dans ſes états, l'attaquérent & le défirent : ils le firent priſonier, & lui couperent la tête, qui fut portée, ſelon l'uſage de ces peuples, au bout d'une pique, pour être expoſée à la vue des troupes.

MÉLÉAGRE, qui lui ſuccéda, ne régna que ſoixante jours; ANTIPATER que quarante-cinq. SOSTHENE, qui vint après, ne gouverna que deux ans, & eut, auſſi-bien que ſes trois prédéceſſeurs, des guerres à ſoutenir contre les Gaulois. Après lui, ANTIGONUS, ſurnommé *Gonatas*, fils de Démétrius Poliorcètes, s'empara de la Macédoine, d'où il chaſſa les Gaulois. Sa tendreſſe pour ſon pere, qui étoit encore priſonier, le porta à offrir à Séleucus le royaume qu'il poſſédoit, pour obtenir ſa liberté, s'engageant, outre cela, d'aller tenir ſa place. Son fils DÉMÉTRIUS II, chaſſa de la Macédoine ALEXANDRE, fils de Pyrrhus, & mourut après un régne de dix ans, laiſſant un fils nommé PHILIPPE, qui ne monta ſur le trône, qu'après la mort d'ANTIGONUS-DOSON, ſon parent, qui régna pendant la mino-

rité de Philippe. Ce dernier étant donc parvenu à la couronne, commit toutes les cruautés, qui ne conviennent qu'à des tyrans, & eut contre les Romains des guerres continuelles, qui ſont décrites par Juſtin, Polybe & Tite-Live. Il ſe ſoutint néanmoins, & mourut après un régne de quarante-deux ans.

Il s'en fallut beaucoup que ſon fils PERSÉE, dernier roi de Macédoine, eut le bonheur de ſon pere. Né avec plus d'amour pour la vie qu'il ne convient à un grand prince, il n'eut pas le courage de ſuivre les avis que lui donnoit Paul Emile, pour l'empêcher d'être conduit en triomphe à Rome; ſpectacle que les anciens rois redoutoient plus que la mort, parce qu'outre leur honneur qui s'y trouvoit intéreſſé, ils ſe voyoient encore confinés pour le reſte de leurs jours dans l'obſcurité d'une priſon. Ils ignoroient qu'il n'eſt jamais permis d'attenter à ſa propre vie. ANDRISCUS, uſurpateur, qui ſe diſoit fils de Perſée, fit quelques mouvemens; mais les Romains le battirent, le prirent & le renfermerent. Après quoi la Macédoine fut réduite en province romaine.

ARTICLE V.

Rois Séleucides ou de Syrie, après Alexandre.

NOUS avons déja vu que l'ERE DES SELEUCIDES commence quelques années avant que SÉLEUCUS ait pris la qualité de roi de Syrie; mais les anciens ont fait rétrograder les années de ſon régne, & les ont comptées du jour de ſon retour à Babylone. L'Hiſtoire des rois de Syrie eſt d'autant plus intéreſſante, qu'elle eſt extrêmement liée avec l'Hiſtoire Sainte, & avec celle des autres rois de l'Aſie, ſur leſquels ceux de Syrie ont preſque toujours primé. Le premier fut SELEUCUS, ſurnommé *Nicator*, à cauſe de vingt-trois batailles qu'il avoit gagnées. Dès qu'il ſe vit ſur le trône, & qu'il eut pris la qualité de roi, il voulut, autant qu'il put, ſe rendre maître de ce qu'avoit poſſédé Alexandre, au moins dans l'Aſie. C'eſt pour cela qu'il s'oppoſa ſi vivement à Antigonus & à ſon fils Démétrius, & qu'il voulut même dépouiller ce dernier de ce qu'il poſſédoit dans l'Aſie mineure & la Phénicie. Avidité qui commença à faire tort à ſa réputation, & à le rendre odieux aux autres

généraux d'Alexandre. Enfin il battit les troupes de Démétrius, le fit priſonier, & le retint dans une eſpéce de captivité juſqu'à ſa mort. Séleucus s'eſt rendu recommandable par un grand nombre de villes qu'il a fait bâtir, à dix-ſept deſquelles il a fait porter le nom d'Antioche, en mémoire de ſon pere Antiochus. Des autres qu'il fit encore bâtir, neuf portérent celui de Séleucie, ſix celui de Laodicée, du nom de Laodice ſa mere, trois celui d'Apamée, à cauſe d'Apamé ſa premiére femme, & une autre enfin, eut celui de Stratonicée, du nom de Stratonice ſa ſeconde femme.

Affectioné aux Juifs, dont il avoit éprouvé la fidélité, il leur accorda dans toutes ces villes les mêmes immunités qu'aux Grecs & aux Macédoniens. Il le fit peut-être pour attirer dans ſes états cette nation induſtrieuſe, dont la portion qui reſtoit dans la Paleſtine, étoit ſoumiſe à Ptolémée, roi d'Egypte. Ce fut à l'occaſion de Stratonice ſa ſeconde femme, qu'arriva ce fait ſi connu dans l'hiſtoire. Antiochus, fils de ce prince, devint amoureux de Stratonice ſa belle-mere, quoique Séleucus en eut déja un enfant. Antiochus agité de cette paſſion, qu'il n'oſoit découvrir, tombe malade; & dans le danger où il étoit, Eraſiſtrate, célébre médecin, qui ne connoiſſoit

d'abord rien à ſa maladie, en pénétra la cauſe aux viſites que reçut le malade. Quelque dame, ou quelque autre perſonne qui entrât dans ſa chambre, il ne ſe faiſoit aucun changement dans ſon pouls, dans ſon air, dans ſes maniéres, ni même dans toute ſa perſonne; il n'y avoit que la vûe de Stratonice qui pût y opérer des mouvemens extraordinaires. Le médecin attentif, découvrit par-là le ſujet de la maladie d'Antiochus. Obligé de prendre un détour adroit pour le faire connoître à Séleucus, Eraſiſtrate lui dit, que la maladie de ſon fils étoit incurable, parce qu'il aimoit une perſonne qu'il ne pouvoit avoir, & qu'infailliblement il en mourroit. Comment, incurable! s'écria le roi. Vous en ſerez bientôt perſuadé, dit Eraſiſtrate, quand vous ſaurez qu'il aime ma femme, que je ſuis réſolu de ne lui pas donner. A cette nouvelle, Séleucus embraſſe Eraſiſtrate, & lui dit: Comment! vous ne la céderiez pas pour ſauver la vie d'un fils que j'aime ſi tendrement? Eſt-ce-là l'amitié que vous avez pour moi? Seigneur, lui dit le médecin, mettez-vous à ma place, lui céderiez-vous Stratonice, s'il en étoit amoureux? Et ſi vous, qui êtes pere, ne conſentez pas à faire ce ſacrifice à un fils qui vous eſt ſi cher, comment pouvez-vous croire

qu'un autre le faſſe ? Plut aux dieux, s'écria Séleucus, que la guériſon de mon fils ne dépendît que de cela, je lui céderois de tout mon cœur Stratonice & l'empire. Eh bien, dit Eraſiſtrate, il n'y a que vous, Seigneur, qui puiſſiez guérir Antiochus, car c'eſt de Stratonice qu'il eſt amoureux ; c'eſt cette paſſion qui l'a jetté dans l'état où vous le voyez, & il n'y a point d'autre moyen de lui ſauver la vie, que de la lui donner pour femme. Séleucus, qui aimoit ſon fils, aſſembla le peuple & les officiers, déclara ſon fils Antiochus roi des provinces de l'Aſie ſupérieure, & lui donna Stratonice en mariage. Antiochus, qui n'avoit pu être ſoulagé par ſon médecin, fut bientôt guéri par cet inceſte, d'où ſont venus tous les rois de Syrie, qui ont tant de fois tourmenté & perſécuté le peuple de Dieu.

Comme Séleucus étoit né dans les armes, il ne put gagner ſur lui de finir ſes jours, qui étoient très-avancés, dans la paix & la tranquillité. Il ſe brouilla avec Lyſimaque ; mais ce dernier ayant paſſé l'Helleſpont, & s'étant rendu en Phrygie, il fut battu à la journée de Corupédion. Séleucus s'empara non-ſeulement des états de Lyſimaque, il eut encore le plaiſir de ſurvivre ſeul à tous les capitaines d'Alexandre ; & par cette

victoire, il ſe croyoit le vainqueur des vainqueurs, qualité dont il ſe vantoit ſouvent. Mais ſon triomphe fut de peu de durée : à peine il s'étoit écoulé ſept mois, qu'il fut aſſaſſiné par Ptolémée Céraunus, qui s'étoit réfugié dans ſes états, & qu'il avoit comblé de toutes ſortes de biens. Ptolémée s'empara de la Macédoine ; & ANTIOCHUS-SOTER, qui régnoit déja dans les provinces ſupérieures de l'Aſie, monta ſur le trône de Syrie. Quoique ſon régne ait été moins long que celui de ſon pere, il ne laiſſa pas d'être glorieux par pluſieurs événemens, ſur-tout par la défaite entiére des Gaulois, qui s'étant détachés de leur patrie, étoient venus juſque dans l'Aſie mineure, où ils faiſoient des courſes qui incommodoient tous les peuples voiſins. Il les défit dans une ſanglante bataille ; & cette action parut ſi grande & ſi importante, qu'il en eut le titre glorieux de *Soter*, c'eſt-à-dire, *Sauveur*. Il n'eut pas le même bonheur contre Eumenès, qui venoit de ſuccéder à PHILETÆRUS, ſeigneur de Pergame. EUMENÈS battit donc Antiochus, près de la ville de Sardes : il conſerva & augmenta même par cette victoire, les états de Pergame, qu'il avoit reçus de Philetærus, qui s'en étoit fait le premier ſouverain. Mais le roi de Syrie, ſur quelques mouvemens que

pouvoit avoir fait en ſon abſence un de ſes fils, le fit mourir, déclara ſon ſucceſſeur ANTIOCHUS II, & mourut lui-même peu de tems après.

Lorſque ce nouvel Antiochus parvint à la couronne, il avoit pour femme Laodice, ſa ſœur de pere. Il prit enſuite le ſurnom de *Dieu*, qui lui fut donné par une baſſe flaterie des peuples de la ville de Miler, qu'il avoit délivrés de la tyrannie de Tymarque. C'eſt par ce nom qu'il eſt encore aujourd'hui diſtingué des autres rois de Syrie. S'étant brouillé avec le roi d'Egypte, il lui déclara la guerre. On ignore quels en furent les événemens : on ſait ſeulement qu'elle ſe termina par une paix, & par une alliance qui ſe fit entre les deux rois, dont la principale condition fut qu'Antiochus répudieroit Laodice ſa premiére femme, pour épouſer Bérénice, fille de Ptolémée, & qu'il deshériteroit ſes enfans du premier lit, pour aſſurer la couronne à ceux qui naîtroient de ce nouveau mariage. Pendant qu'Antiochus étoit occupé à la guerre d'Egypte, il ſe fit une révolution conſidérable dans les provinces de l'Aſie ſupérieure, occaſionée par les violences d'Agathocle, qui en étoit gouverneur pour Antiochus. Arſacès, frere d'un jeune homme qu'Agathocle vouloit violenter, ſe mit

à la tête des révoltés, chaſſa les Macédoniens, & gouverna depuis la province. Cet exemple fut fatal aux rois de Syrie ; d'autres gouverneurs & d'autres peuples ſe révoltérent en meme tems, & ſe maintinrent, malgré toute la puiſſance de leur ſouverain.

Comme il n'y avoit que l'autorité & la crainte de Ptolémée Philadelphe qui unît Antiochus à Bérénice, il ne manqua pas de la répudier dès qu'il eut appris la mort de ſon beau-pere. Auſſi-tôt, il rappella Laodice & ſes enfans, pour leur rendre les droits qui leur avoient été injuſtement ravis. Mais Laodice, qui craignoit de nouvelles adverſités de l'inconſtance d'Antiochus, l'empoiſona. Dès qu'il fut expiré, elle mit dans ſon lit un nommé Artemon, qui lui reſſembloit beaucoup ; & comme s'il eut été le roi, il donna les ordres néceſſaires pour déclarer SELEUCUS-CALLYNICUS ſon ſucceſſeur. Après quoi on publia la mort d'Antiochus, & Callynicus monta paiſiblement ſur le trône, qu'il occupa l'eſpace de vingt ans. Laodice pouſſa ſes crimes plus avant : & pour aſſurer la ſucceſſion à ſes propres enfans, elle trouva moyen de faire périr Bérénice & ſon fils.

Ptolémée-Evergètes vint trop tard au ſecours de la reine ſa ſœur. Voyant qu'il

n'avoit pu ſecourir Bérénice, il fit mourir Laodice, ſe rendit maître de toute la Syrie, de la Cilicie, & d'une partie des états de Séleucus Callynicus. Il dépouilla même ce prince de tous ſes tréſors, qu'il tranſporta en Egypte. Ce fut au retour de cette expédition, que Ptolémée paſſa par Jéruſalem, où il offrit au vrai Dieu grand nombre de ſacrifices, pour lui faire hommage des victoires qu'il avoit remportées ſur le roi de Syrie. Dès que Séleucus apprit que Ptolémée étoit retourné en Egypte, il fit équiper une flote pour ſe rendre maître des villes de l'Aſie mineure qui s'étoient révoltées; mais une tempête la fit périr, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il échapa de ce naufrage, lui & quelques gens de ſa ſuite. Par un retour des plus extraordinaires, cet événement ſervit à rétablir ſes affaires. Les villes d'Aſie qui le crurent aſſez puni par ce malheur, rentrérent dans leur devoir, & reprirent ſon parti. Ayant ainſi recouvré la meilleure partie de ſes états, il ſe mit en devoir de reprendre le reſte; mais il échoua dans ſon entrepriſe. Ptolémée le battit, & il fut obligé lui-même de ſe ſauver à Antioche avec peu de monde.

Dans cette extrémité, il eut recours à ſon frere Antiochus, & lui promit la ſouveraineté des provinces de l'Aſie mi-

neure, qui dépendoit de la Syrie, s'il vouloit agir de concert avec lui, pour conſerver ou reprendre les états qu'ils avoient reçus de leur pere. Antiochus ſe rendit auprès de ſon frere Séleucus, moins pour lui conſerver ſes états, que pour l'en dépouiller. Dans ces conjonctures fâcheuſes, ce prince trouva encore de la reſſource dans les villes de l'Aſie mineure. Smyrne & Magnéſie, par affection pour Séleucus, s'obligérent d'employer toutes leurs forces pour le ſoutenir. Ce traité célébre ſubſiſte encore aujourd'hui en original, dans les Marbres qui ſont dépoſés dans l'Académie d'Oxford; & c'eſt par cette piéce ſi conſidérable, que le célébre PRIDEAUX a commencé le recueil de ces Marbres ou Inſcriptions (1) qu'il fit imprimer en 1676. Ptolémée, qui vit que les deux freres ſe réuniſſoient, ne ſe crut pas en état de leur réſiſter, encore moins de les attaquer. C'eſt pourquoi il prit le parti de faire avec Séleucus une trève de dix ans.

Antiochus continuant ſes préparatifs, Séleucus n'eut pas de peine à s'appercevoir que c'étoit à lui que ſon frere en vouloit. Il crut le devoir prévenir; mais

(1) Marmora Oxonienſia edita ſtudio Humfr. Prideaux, *Oxonii* 1676. *in-fol.* On en a donné depuis peu une nouvelle édition.

dans une bataille qui ſe donna près de la ville d'Ancyre, le roi de Syrie fut défait, & eut même de la peine à ſauver ſa perſonne. Antiochus, malgré ſa victoire, ne laiſſa pas de courir un grand riſque. Les Gaulois, à la bravoure deſquels il étoit redevable de cette victoire, ayant cru que Séleucus étoit péri dans cette action, formérent le deſſein de tuer Antiochus, pour ſe rendre maîtres enſuite du royaume de Syrie, & peut-être de toute l'Aſie. Ce prince qui en fut averti, ne put ſe ſauver qu'en leur ſacrifiant tout l'argent de l'armée.

Eumenès, roi de Pergame, voulut profiter de ces conjonctures, & marcha contre Antiochus & les Gaulois avec toutes ſes forces, dans l'eſpérance d'accabler les uns & les autres à la faveur de leurs diviſions. C'eſt ce qui obligea Antiochus de faire avec les Gaulois un autre traité, dans lequel on convint d'une ligue offenſive & défenſive. Elle n'empêcha pas Eumenès de l'attaquer & de le battre; mais la joie qu'il eut de cette victoire, l'engagea dans des fêtes publiques à ſe livrer à des excès de boiſſon, qui le firent mourir après un régne de vingt ans. Les deux freres Séleucus & Antiochus ne ſe raccommodérent point pour cela. Le premier pourſuivoit Antiochus, qui ſe retira chez le roi d'Ar-

ménie; mais il ne laiſſa pas d'être battu par les généraux de Séleucus, & d'être bleſſé dans l'action, après laquelle il mit ſur pied de nouvelles troupes, qui furent encore défaites par ſon frere. Il ſe réfugia enfin auprès de Ptolémée, roi d'Egypte, chez lequel, quoiqu'ennemi, il crut trouver plus de ſureté qu'auprès du roi de Syrie ſon frere.

Séleucus ſe voyant débaraſſé de ces troubles, tourna ſes armes contre l'Orient, dans la penſée qu'il pouroit ſoumettre les Parthes révoltés; mais il n'y réuſſit pas. Arſacès avoit eu trop de tems pour ſe fortifier dans ſon uſurpation. Peut-être cependant Séleucus en ſeroit-il venu à bout, ſans de nouveaux troubles qui le rappellérent dans ſes états. Il crut quelque tems après pouvoir faire une ſeconde tentative: elle fut plus malheureuſe que la premiére. Non-ſeulement il fut battu par Arſacès; mais il fut même fait priſonier. Les Parthes ont célébré long-tems le jour de cette victoire, comme le premier jour de leur liberté; au lieu que ce fut le premier de leur eſclavage, par la tyrannie avec laquelle les Arſacides traitérent leurs ſujets. Cette captivité dura juſqu'à la mort de Séleucus. L'aîné de ſes fils, nommé SÉLEUCUS-CÉRAUNUS, lui ſuccéda; mais la briéveté de ſon régne &

la foibleſſe de ſon caractere ne lui permirent pas de rien faire de conſidérable : il fut tué par une conſpiration de ſes propres officiers, & eut pour ſucceſſeur ſon frere ANTIOCHUS, à qui ſes grandes actions ont fait donner le ſurnom de Grand.

Son régne commença par des révoltes, qu'il fut obligé de diſſiper. Il n'étoit pas encore ſorti de ces embaras, qu'il fit la guerre au roi d'Egypte. D'abord il prit Séleucie, dont Ptolémée s'étoit ſaiſi, il y avoit déja pluſieurs années, & fit enſuite la conquête de la Paleſtine. C'eſt ce qui obligea Ptolémée de marcher contre lui avec une armée de ſoixante-dix mille hommes, & ſoixante-treize éléphans. Antiochus avoit ſoixante-deux mille hommes d'infanterie, ſix mille chevaux & cent deux éléphans. Il fit dans cette occaſion une de ces actions téméraires qui ne conviennent point à un général, & moins encore à un roi. Avec deux perſonnes, il entra dans le camp du roi d'Egypte, à la faveur de l'obſcurité, marcha droit à la tente de Ptolémée, dans le deſſein de le tuer, & de finir tout d'un coup cette guerre. Heureuſement le roi ne s'y trouva pas : il n'y avoit que ſon premier médecin, qui fut aſſaſſiné, & deux autres perſonnes bleſſées. Pendant le bruit que cauſa cette

allarme, Antiochus ſe ſauva, & revint à ſon camp.

Il fallut donc qu'une action générale décidât de leurs différends. Antiochus, avec ſon aîle droite, défit la gauche de Ptolémée, dans le tems que le roi d'Egypte avoit le même avantage ſur l'aîle gauche d'Antiochus. Le centre de l'armée du roi de Syrie fut pris en flanc (1) & battu; il fallut même qu'Antiochus ſe retirât du côté de Raphia, d'où enſuite il regagna Gaza, après avoir perdu dans cette bataille quatorze mille hommes, dont deux mille furent tués, & le reſte fut fait priſonier.

Se voyant hors d'état de tenir la campagne contre Ptolémée, il abandonna toutes ſes conquêtes pour ſe retirer à Antioche. De-là, il envoya une ambaſſade au roi d'Egypte, pour lui demander la paix, qui lui fut accordée. Par ce moyen, Antiochus ſe trouvoit en état de réduire les rebelles, qui s'étoient ſoulevés dans l'Aſie mineure. Il les attaqua dans la ville de Sardes, dont il ſe rendit maître, après un long ſiége, & fit priſonier Achéus, qui étoit le chef de la révolte.

Dès qu'Antiochus eut réglé les affaires de l'Aſie mineure, il tourna ſes ar-

(1) Vide Polybium, *libro V.* & S. Hieron. *in Danielis capit. XII.*

mes du côté de l'Orient. Il attaqua & reprit la Médie, que les Parthes venoient de lui enlever. Il ſe ſaiſit même du pays des Parthes, dont Arſacès fut obligé de ſortir pour ſe retirer en Hyrcanie, où Antiochus le ſuivit, & dont il prit la capitale. Enfin, laſſés tous deux de la guerre, ils firent un traité, par lequel on convint qu'Arſacès garderoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il aideroit à Antiochus à ſoumettre les autres provinces révoltées. Ce fut inutilement qu'il voulut attaquer le roi des Bactres; il fallut en venir avec lui à un traité de paix, après lequel il pénétra juſque dans les Indes, pour y renouveller les alliances qu'il avoit avec les ſouverains de ces grandes provinces. De-là, il revint dans ſes états, après une expédition de ſept ans, dont il ne retira pas de grands avantages.

Enflé néanmoins de ſes ſuccès, & enivré de ſa réputation, il crut que rien ne ſeroit capable de lui réſiſter. Il ſe ligua avec Philippe, roi de Macédoine, contre Ptolémée-Epiphane, roi d'Egypte, qu'il vouloit dépouiller des états que ſon pere Philopator venoit de lui laiſſer. Philippe devoit avoir pour ſon partage la Carie, la Lybie, la Cyréne & l'Egypte : le reſte devoit appartenir à Antiochus, qui s'en ſaiſit en moins de

deux campagnes. Les Egyptiens qui virent le danger où étoit leur jeune roi, envoyérent une ambaſſade à Rome, pour demander la protection du Sénat, & lui offrir la tutelle du prince, & la régence de ſes états pendant ſa minorité. Les Romains, qui trouvoient moyen par-là d'étendre leur réputation, acceptérent cet honneur; & ce fut à cette occaſion qu'ils envoyérent trois ambaſſadeurs à Philippe roi de Macédoine, & à Antiochus roi de Syrie, pour les ſommer de ne plus inquiéter les états du roi d'Egypte leur pupille : après quoi Marcus-Emilius-Lépidus, l'un des trois ambaſſadeurs, ſe rendit à Alexandrie, pour y prendre, au nom du Sénat, la tutelle de Ptolémée.

Les conquêtes d'Antiochus ne laiſſérent pas d'augmenter. Il battit les troupes du roi d'Egypte près de Panéas, à la ſource du Jourdain, reprit la ville de Sidon, d'où il alla à Gaza, qui fut pillée par ſes ſoldats, pour la longue réſiſtance qu'elle avoit faite. Les Juifs quittérent alors l'affection qu'ils avoient pour le roi d'Egypte, & embraſſérent le parti d'Antiochus, qui avoit traité favorablement leurs freres, diſperſés dans le reſte de ſes états. Après quoi, il crut que, pour rétablir ſon royaume ſur le pied où il avoit autrefois été, il

il devoit faire alliance avec le roi d'Egypte, en propoſant le mariage de ſa fille Cléopatre, avec le jeune Ptoléméé, offrant même de lui donner pour dot les provinces qu'il avoit conquiſes ſur les Egyptiens. Ces derniers, flatés de ces propoſitions, laiſſérent Antiochus en paix. Il tourna ſes armes du côté de l'Aſie mineure, où il ſe ſaiſit d'Ephèſe; mais les autres villes implorérent le ſecours des Romains, qui crurent qu'il étoit de leur intérêt d'empêcher les progrès d'Antiochus du côté de l'occident. On le ſomma donc de rendre au roi d'Egypte toutes les villes de l'Aſie mineure qu'il lui avoit enlevées, d'évacuer toutes celles qui avoient appartenu au roi Philippe, & de laiſſer en repos les villes libres de la Gréce; enfin, de ne point paſſer en Europe. Les Romains lui déclarérent en même-tems, que, s'il ne donnoit pas ſatisfaction ſur tous ces articles, ils ſeroient obligés d'entrer en guerre avec lui.

Dans le tems qu'Antiochus balançoit ſur le parti qu'il avoit à prendre avec les Romains, Annibal ſe refugia dans ſes états: il n'eut pas de peine à le déterminer à la guerre. Non content des préparatifs ordinaires qui ſe faiſoient dans la Syrie, il voulut ſe fortifier encore par des alliances avec ſes voiſins. Il commença

par le roi d'Egypte, auquel il mena ſa fille Cléopatre, qu'il lui avoit promiſe en mariage. Il donna la ſeconde au roi de Cappadoce Ariarathès, & voulut en donner une troiſiéme à Eumenès, roi de Pergame, qui la refuſa. Il ſe crut pour lors aſſez appuyé pour commencer la guerre; mais au lieu de porter ſes armes dans l'Italie, comme lui conſeilloit Annibal, il ſe contenta de les porter dans la Gréce. Il y alla lui-même; mais loin de s'y préparer à des expéditions militaires, il paſſa l'hiver en nôces & en feſtins. Tout ce qu'il fit de plus avantageux, fut de ſe ſaiſir du paſſage des Thermopyles; mais Caton, qui commandoit dans la Gréce un corps de troupes pour les Romains, ſe ſaiſit des défilés des montagnes, par leſquels Xerxès, & après lui Brennus, s'étoient ouvert le chemin de la Gréce. L'armée d'Antiochus, qui ſe crut envelopée, n'eut que le tems de jetter ſes armes, & de prendre la fuite. Les Romains pourſuivirent les Syriens, & les taillerent tous en piéces, à la réſerve de cinq cens, avec leſquels Antiochus ſe ſauva à Chalcis; & de-là, ſans s'arrêter, il ſe rendit ſur ſa flote, & paſſa à Ephèſe.

Peu de tems après qu'il y fut arrivé, il eut avis que ſon armée navale venoit d'être battue par celle des Romains.

Aidé des conſeils d'Annibal, il ne ſe découragea point; il équipa une ſeconde flote, qui fut encore défaite. Le déſordre qui s'étoit mis dans ſes réſolutions, ſe communiqua bientôt au reſte de ſes affaires. Il crut devoir demander la paix aux Romains; mais les conditions lui en parurent ſi dures, qu'il aima mieux riſquer une bataille que de les accepter. L'action ſe paſſa auprès de Magnéſie, au pied du mont Sypile, où de quatre-vingt deux mille hommes qu'avoit Antiochus, les Romains avec trente mille ſeulement lui en tuerent cinquante-quatre mille, & firent encore quatorze cens priſoniers. Antiochus eut beaucoup de peine à ſe ſauver à Sardes, avec ce qu'il put recueillir des débris de ſon armée; de-là il paſſa le mont Taurus, & ſe retira dans la Syrie.

Dès qu'il fut arrivé à Antioche, il envoya pour la ſeconde fois demander la paix aux Romains; qui, malgré cette nouvelle perte, eurent aſſez de modération pour ne lui pas propoſer d'autres conditions que celles qui avoient été faites auparavant. Antiochus les accepta, & le ſénat Romain les ratifia. Son fils Antiochus fut envoyé en ôtage à Rome; & comme il ſe trouvoit lui-même fort embaraſſé pour payer les ſommes qu'il avoit promiſes aux Romains,

il alla faire un tour dans les provinces d'Orient, pour y recueillir les tributs ordinaires. Il apprit dans celle d'Elimais, au-delà de l'Euphrate, qu'il y avoit un grand tréſor dans le temple de Jupiter Bélus ; il y entra de nuit, & emporta tout ce qu'il y avoit de richeſſes. Le peuple irrité de ce ſacrilége, ſe ſouleva, & l'aſſomma avec toute ſa ſuite.

Il eut pour ſucceſſeur SÉLEUCUS PHILOPATOR, qu'il avoit déclaré ſon héritier : mais ce prince vécut dans l'obſcurité & le mépris, par l'état miſérable où les Romains avoient réduit le royaume de Syrie. Le tribut exceſſif, de mille talens, qu'il fut obligé de payer toutes les années, en vertu du traité de paix fait entre ſon pere & les Romains, l'obligea de vexer ſes ſujets. C'eſt à cette occaſion qu'il envoya Héliodore (1), chef de ſes finances, pour dépouiller le temple de Jéruſalem de ſes tréſors. Mais l'Ecriture marque la punition que Dieu tira de ce ſacrilége. Héliodore commit encore un autre crime, en l'abſence des deux héritiers de la couronne qui étoient à Rome ; il empoiſona ſon maître Séleucus, dans la vue d'uſurper la couronne de Syrie.

(1) II. Maccab. c. 3.

ANTIOCHUS, qui venoit de Rome, fut informé à Athènes, des mouvemens de cet uſurpateur, & des prétentions de Ptolémée, roi d'Egypte, qui cherchoit auſſi à lui diſputer la couronne. Il engagea Eumenès, roi de Pergame, à lui donner du ſecours; & par-là il trouva moyen de monter ſur le trône, en l'abſence de DÉMÉTRIUS, préſomptif héritier, mais que ſon pere Séleucus avoit envoyé en ôtage à Rome. Il prit le nom d'*Epiphanès*, ou *Illuſtre*, (1) que jamais prince n'a moins mérité, n'ayant été recommandable que par ſes crimes & ſes vexations, & par une vie baſſe, indigne de l'auguſte qualité de roi. Il ſe rendit même ſi mépriſable à ſes peuples, qu'au lieu du titre d'*Epiphanès*, ou *Illuſtre*, qu'il prenoit, on lui donnoit le plus ſouvent celui d'*Epimane* ou le *Fou*. L'épuiſement où ſe trouverent ſes finances, ſoit par ſes débauches, ſoit par les tributs qu'il fut contraint de payer aux Romains, l'engagea de recevoir une ſomme de près de quatre cens cinquante talens, que Jaſon lui fit offrir, pour être

(1) Selon l'abbé de Longuerue, *Epiphanès* eſt mal traduit dans la Vulgate, par *illuſtris, nobilis*: c'eſt *viſibilis, præſens*: comme ſi on eut voulu dire: *les autres dieux ne ſe voient point; mais Antiochus eſt un dieu, & un dieu viſible & préſent.* Horace met cette penſée en uſage, en pluſieurs endroits, ſur le ſujet d'Auguſte, & Ovide s'en ſert auſſi. * *Longueruana*, II partie, p. 118.

mis en la place de ſon frere Onias, ſouverain pontife des Juifs. Ménélaüs, qui vit qu'on pouvoit, à force de préſens, avoir cette grande dignité, l'obtint à ſon tour d'Antiochus, & par-là ſupplanta Jaſon, comme celui-ci avoit ſupplanté Onias.

Un différend qu'il eut avec le roi d'Egypte l'engagea dans une guerre, qui en peu de tems le rendit maître de tout ce royaume; mais rien ne ſurpaſſa les violences qu'il fit aux Juifs, qui avoient témoigné quelque joie ſur de faux bruits qu'on avoit ſemés de ſa mort. Il forma le ſiége de Jéruſalem, la prit d'aſſaut, & en trois jours de tems, il fit égorger quarante mille perſonnes, & en mit autant dans l'eſclavage. Il entra par force dans le temple, pénétra juſque dans le ſanctuaire, & ſouilla les autels du vrai Dieu par des ſacrifices impurs, emporta tout ce qu'il y avoit de précieux dans le temple, & nomma pour gouverneur de Judée Philippe, l'homme de ſon ſiécle le plus cruel & le plus barbare. Et comme ſi Dieu eût voulu punir les nations voiſines, il permit à ce prince de faire éclater dans l'Egypte toute ſa fureur. Il obligea même les Romains de quitter ce royaume & l'île de Chypre, qu'ils ne purent reprendre qu'en y envoyant de nouvelles forces. La ruine de

Jéruſalem, & l'abolition du culte du vrai Dieu, furent les objets de ſon impiété. Mais enfin Dieu, qui avoit préſenté au peuple ce nouveau fléau, commença peu à peu à l'humilier. D'abord il le rendit mépriſable à ſes propres ſujets, fit battre pluſieurs fois ſes armées par les Juifs, qu'il haïſſoit ſouverainement; & enfin, comme il venoit pour exterminer cette nation, Dieu le frapa d'une maladie incurable, dans laquelle avant que de mourir, il ſouffrit d'horribles tourmens. Ce fut inutilement qu'il voulut reconnoître ſa faute. Dieu ne voulut pas l'exaucer; & après lui avoir fait ſouffrir les douleurs les plus aiguës, & les remords les plus vifs, il le fit mourir au commencement de la douziéme année de ſon régne.

A ce roi, le plus méchant qu'on eût vu depuis long-tems, ſuccéda ſon fils ANTIOCHUS : mais comme ce prince n'avoit que neuf ans, on fut obligé de confier le gouvernement du royaume à quelqu'un en état de le conduire. Epiphanès avoit choiſi Philippe; mais Lyſias, gouverneur du jeune prince, s'en empara. Le roi & le régent continuerent le deſſein qu'avoit pris Epiphanès d'exterminer les Juifs; mais ils trouvèrent dans Judas Machabée, un homme vigilant qui ſut profiter, à ſon avantage, de

la confuſion qui régne ordinairement dans les grandes armées. Antiochus ne laiſſa pas d'aſſiéger & de prendre Bethſura : il auroit fait la même choſe de Jéruſalem, ſi Philippe, qu'Epiphanès avoit nommé régent du royaume, ne fût venu avec une armée pour faire valoir ſes droits ; & il étoit déja maître d'Antioche.

C'eſt ce qui fit qu'Antiochus accorda aux Juifs une paix, dont les conditions leur furent aſſez favorables. Mais DÉMÉTRIUS, fils de Séleucus Philopator, s'étoit ſauvé de Rome, & avoit déja débarqué en Syrie. Comme il étoit l'héritier légitime de la couronne, tout le monde ſe jetta de ſon côté. Antiochus & Lyſias furent arrêtés par leurs propres ſoldats, & livrés au nouveau roi, qui les fit mourir, & monta ſans oppoſition, ſur un trône qui lui appartenoit.

Une de ſes premiéres actions fut de délivrer les Babyloniens de deux tyrans, Timarchus & Héraclides, qui les tourmentoient. Il ne laiſſa pas, comme ſes prédéceſſeurs, de faire la guerre aux Juifs, qu'il avoit tâché d'abord de ſurprendre ; mais Judas Machabée ſoutint toujours avec la même vigueur les intérêts de ſa nation, & gagna pluſieurs batailles ſur Démétrius, dans l'une deſquelles de trente-

cinq mille hommes, il n'en reſta pas un ſeul qui pût en porter la nouvelle à Antioche.

Les Romains n'avoient pas encore reconnu ce roi pour ſouverain de Syrie ; mais enfin, à force de ſollicitations & de ſoumiſſions, il vint à bout d'obtenir l'agrément du Sénat, auquel il envoya par reconnoiſſance une couronne d'or. Dès qu'il ſe vit affermi ſur le trône, il commença à ſe livrer aux plaiſirs, & à paſſer ſa vie dans l'oiſiveté, s'étant retiré même pour cela dans un château qu'il avoit fait bâtir auprès d'Antioche. Un roi fainéant ne convenoit point à ces peuples. Ils conſpirerent contre lui, & lui ſuſciterent un antagoniſte dans la perſonne d'ALEXANDRE BALAS, jeune homme de baſſe naiſſance, mais fort propre à jouer le rôle d'uſurpateur qu'on lui faiſoit faire. Démétrius le battit d'abord ; mais enfin la mort de Démétrius, qui périt dans une nouvelle action, fit que l'armée ſe déclara pour l'uſurpateur.

Alexandre, qui ſe voyoit par-là maître du royaume de Syrie, fit demander en mariage à Ptolémée, roi d'Egypte, Cléopatre ſa fille : elle lui fut accordée, & ſon pere la conduiſit lui-même juſqu'en Syrie. Mais comme il n'étoit pas né pour le trône, il ne s'en ſervit que

pour ſe livrer aux plaiſirs & à la débauche. Il laiſſa le ſoin de ſes affaires à ſon favori nommé Ammonius, qui, par ſes cruautés, attira bientôt des ennemis à ſon maître. DÉMÉTRIUS II s'appuya de Ptolémée, roi d'Egypte : on leva des troupes de part & d'autre ; on en vint à une action générale, où Alexandre fut battu. Il s'enfuit chez un prince Arabe, auquel il confia ſa perſonne & ſes enfans : mais ce perfide lui fit trancher la tête.

DÉMÉTRIUS II monta ſur un trône qui lui appartenoit, & qui avoit été uſurpé par Alexandre Balas. Jamais prince n'uſa plus mal de ſon autorité. Son ingratitude pour les Juifs, qui l'avoient maintenu ſur le trône, lui attira de nouveaux ennemis. Ce fut ANTIOCHUS, fils de l'uſurpateur, que TRYPHON, qui ne demandoit que le trouble & la confuſion, avoit trouvé moyen de tirer des mains du prince Arabe. On le mena en Syrie, où il fut couronné roi. Les Juifs, pouſſés par l'ingratitude de Démétrius, ſe jetterent dans le parti du nouveau ſouverain ; mais Démétrius les gagna une ſeconde fois, & reconnut Simon, non-ſeulement comme ſouverain prêtre, mais encore comme prince des Juifs. Tryphon ne préſentoit ce jeune prince aux peuples, que pour

avoir moyen de monter lui-même ſur le trône ; ce qu'il fit quelque tems après : mais il éprouva que rarement les uſurpations ſont de longue durée. Ses propres troupes l'abandonnerent ; & comme il ne pouvoit plus tenir la campagne, il fut obligé de ſe retirer à Dora, ville de la Phénicie, proche de Ptolémaïs. ANTIOCHUS SIDETÈS, deuxiéme fils de Démétrius I, l'y aſſiégea avec toutes ſes forces. Tryphon trouva moyen de s'évader : il ſe réfugia dans Apamée, lieu de ſa naiſſance, où on le fit mourir.

Antiochus monta donc ſur le trône de ſes peres ; mais au lieu de s'y affermir par des alliances & par une bonne paix, il s'aviſa de déclarer la guerre aux Juifs, qui le battirent. Il crut que la mort de Simon, prince des Juifs, étoit une occaſion favorable de former le ſiége de Jéruſalem : mais comme la bravoure & la réſolution des aſſiégés faiſoit traîner le ſiége en longueur, il accepta les conditions de paix qu'Hyrcan lui fit faire. Il ſe prépara pour une expédition contre les Parthes, où avec quatre-vingt mille hommes bien diſciplinés, il mena encore tout ce qui étoit néceſſaire pour le luxe & les agrémens de la vie. Cette multitude infinie de gens inutiles fit périr ſon armée, parce qu'ils furent obligés, pour trouver des vivres, de ſe ſéparer les

uns des autres. Etant ainſi diſperſés, les Parthes les ſurprirent & les tuerent tous en une nuit. Antiochus, qui ſe préparoit à la défenſe, fut accablé lui-même, & périt comme les autres.

DÉMÉTRIUS avoit trouvé moyen de rompre la longue captivité dans laquelle il avoit gémi ſous les Parthes; il revint en Syrie, preſque dans le même tems qu'on y avoit appris la mort de ſon frere Antiochus. Ainſi il n'eut pas de peine à recouvrer ſes états. C'étoit l'an 126 avant l'Ere chrétienne. La joie qu'il en témoigna vint à contre-tems, pendant que toute la Syrie pleuroit la perte de l'armée, où il y avoit peu de familles qui n'euſſent quelques proches parens. Mais ſoit que la priſon n'eût fait qu'aigrir ſon caractere, ſoit qu'il eût pris les mœurs dures & barbares des Parthes, il obligea par ſes cruautés ſes ſujets à ſe révolter. Il étoit alors occupé à la guerre d'Egypte; il revint donc en Syrie, & fut battu par ALEXANDRE ZÉBINA, nouvel uſurpateur: & comme il vouloit ſe retirer à Ptolémaïs, Cléopatre ſa femme, indignée du mariage que Démétrius avoit fait chez les Parthes avec Rodogune, lui en ferma les portes, & il ſe vit contraint de s'enfuir à Tyr, où il fut tué.

Après ſa mort, Cléopatre conſerva

une partie du royaume, & Alexandre Zébina eut tout le reſte. Ce dernier, pour s'affermir dans ce qu'il poſſédoit, fit alliance avec Hyrcan, prince des Juifs, qui ſut en habile homme, profiter des diviſions dont la Syrie étoit agitée, pour maintenir ſon autorité & ſon indépendance. Quelques officiers de Zébina ſe révolterent contre lui ; mais il les ſoumit, & leur pardonna même avec une grandeur, digne de la place qu'il occupoit, mais fort au-deſſus de ſa naiſſance. Ptolémée Phyſcon, roi d'Egypte, qui avoit ſoutenu Zébina dans ſon uſurpation, voulut que l'uſurpateur lui fît hommage de ſa couronne ; ce qu'ayant refuſé, Phyſcon ſe déclara contre lui. Enfin l'uſurpateur fut battu par les troupes d'Antiochus Grypus, & de Ptolémée Phyſcon jointes enſemble. Il ſe retira à Antioche, d'où les habitans le chaſſerent, pour avoir voulu piller le temple de Jupiter. Après avoir erré de différens côtés, on le prit & on le fit mourir.

Séleucus, fils aîné de Démétrius-Nicator, voulut monter ſur le trône. Il en fut empêché par ſa mere Cléopatre, qui s'étoit emparée d'une partie du royaume, à la mort de ſon mari. Elle craignoit que ce prince ſe trouvant en main toute l'autorité, ne

vengeât ſur elle la mort de ſon pere, dont on n'ignoroit pas qu'elle étoit l'auteur. Ainſi, elle le tua de ſes propres mains, après qu'il eut régné un an.

ANTIOCHUS GRYPUS, frere de Séleucus, & fils de Démétrius, voulut prendre poſſeſſion de la couronne, dont la mort de ſon frere le laiſſoit héritier; mais Cléopatre, toujours également ambitieuſe, prétendit l'empêcher, & réſolut de le faire mourir, comme elle avoit fait Séleucus, pour mettre la couronne ſur la tête d'un autre fils, qu'elle avoit eu d'Antiochus-Sidetès. Comme ce prince étoit en bas âge, elle ſe flatoit de conſerver le même pouvoir pendant ſa minorité. Pour en venir à bout, elle préſenta à Grypus une coupe empoiſonée; mais ce prince, qui en avoit été informé, obligea ſa mere Cléopatre à la prendre elle-même. La Syrie fut délivrée par-là d'un monſtre qui avoit été long-tems le fléau de cet état. Grypus, après un régne fort agité, fut aſſaſſiné par Héracléon, l'un de ſes vaſſaux, & laiſſa cinq fils qui furent tous rois à leur tour, ou du moins, qui prétendirent à la couronne.

ANTIOCHUS LE CYZIQUE, frere de Grypus, s'étoit maintenu ſur le trône dans une partie de la Syrie; & après la mort de ſon frere, il s'étoit emparé d'Antioche,

qui en étoit la capitale ; mais il ne jouit pas long-tems de ſa conquête. Il fut battu & pris par Séleucus, qui le fit mourir.

Séleucus ſe rendit maître de toute la Syrie, qu'il garda fort peu. Il fut attaqué & battu par Antiochus-Euſebès, fils du Cyzique ; après quoi il commit une double imprudence : la premiére, de ſe renfermer dans Mopſueſte, ville de Cilicie ; la ſeconde, d'en traiter cruellement les habitans, & de les accabler d'impoſitions, qui les porterent enfin à ſe révolter. Séleucus fut inveſti dans ſa maiſon, à laquelle on mit le feu, & il y fut brulé, avec tous ceux qui l'accompagnoient.

Antiochus & Philippe, tous deux fils jumeaux de Grypus, pour venger la mort de leur frere Séleucus, aſſemblérent un corps de troupes, allérent inveſtir Mopſueſte, la prirent, la raſérent, & immolérent aux mânes de leur frere, tout ce qui s'y trouva d'habitans ; mais au retour, Antiochus Euſebès les chargea & les défit. Antiochus, fils de Grypus, ſe noya en voulant, monté à cheval, paſſer l'Oronte à la nage. Philippe fit une belle retraite, avec un corps de troupes, qui devint aſſez conſidérable pour tenir la campagne, & diſputer l'empire à Antiochus Euſebès. Les armées qu'ils entretinrent tous deux pen-

dant cette guerre, tourmentérent extrêmement la Syrie, & la réduiſirent dans un état pauvre & miſérable. Antiochus-Euſebès, pour s'affermir ſur le trône, avoit épouſé la veuve de Grypus. Cette princeſſe, nommée Séléne, avoit ſu ſe maintenir dans une partie du royaume de Syrie, qu'elle défendoit avec un corps de troupes. Cette alliance augmenta conſidérablement l'armée d'Antiochus-Euſebès ; mais pour inquiéter ce nouveau roi, on fit paroître DÉMÉTRIUS, quatriéme fils de Grypus, & on l'établit à Damas. Euſebès & Philippe étoient trop occupés l'un contre l'autre pour empêcher cette nouvelle uſurpation. Euſebès fut enfin battu, ſe retira chez les Parthes, & laiſſa le royaume à Philippe & à Démétrius. Ce dernier, quoique le plus jeune des deux freres qui ſe diſputoient la couronne, vouloit la poſſéder ſeul. Il marcha contre Philippe, le chaſſa d'Antioche, qu'il prit; & le pourſuivit même juſqu'à Bérée, aujourd'hui Alep, & l'y aſſiégea. Deux rois, l'un d'Arabie, & l'autre des Parthes, vinrent au ſecours de Philippe, battirent Démétrius, le prirent, & l'envoyérent priſonnier à Mithridate, roi des Parthes, chez lequel il mourut peu de tems après. Philippe ne fut pas pour cela plus tranquille. Les Syriens mécontens, firent re-

venir Antiochus Eusebès pour lui disputer la couronne ; mais un autre usurpateur vint pour la leur enlever. C'étoit TYGRANES, roi d'Arménie, contre lequel Philippe se défendit assez bien. Enfin, ANTIOCHUS DENYS, cinquiéme fils de Grypus, se mit sur les rangs, se saisit de la ville de Damas, s'y établit roi de la Célésyrie, & s'y maintint pendant trois ans. Les Syriens cependant, las de tant de guerres & de vexations, dont les accabloient les princes de la maison de Séleucus, résolurent de les chasser tous, & de se donner à un prince puissant, qui fût en état de les défendre. Ils jettérent les yeux sur Tygranes, roi d'Arménie, & lui envoyérent des Ambassadeurs, pour lui faire approuver le choix qu'ils avoient fait de lui. Il n'eut pas de peine à l'accepter. Il vint en Syrie, & prit possession de ce nouveau royaume, où il régna dix-huit ans. Antiochus-Eusebès, chassé de ses états par ses sujets & par Tygranes, se réfugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité. Pour Philippe, on ne sait ce qu'il devint ; peut-être fut-il tué dans une action en se défendant contre Tygranes. Ce nouveau roi, pour illustrer son nom, bâtit une ville toute neuve, à laquelle il donna le nom de *Tigranocerta*, qu'il peupla des prisoniers qu'il

faiſoit dans toutes les autres provinces où il portoit ſes armes. Pour appaiſer les troubles de Syrie, qui ſe continuoient toujours ſous le nom de Séléne, épouſe d'Antiochus le Cyzique, il fut l'aſſiéger juſque dans Ptolémaïs, où il la fit priſoniére : il l'amena enſuite à Séleucie de Méſopotamie, où il la fit mourir.

A ſon retour de Ptolémaïs, Tygranes trouva un envoyé de Lucullus, qui venoit le ſommer de livrer Mithridates aux Romains, faute de quoi il avoit ordre de lui déclarer la guerre. P. Clodius, qui étoit cet envoyé, s'aquitta de ſa commiſſion en des termes peu convenables à la fierté de Tygranes; & ſur le refus qu'il fit, Clodius lui déclara la guerre de la part du Sénat. Lucullus, qui commandoit dans l'Aſie, attaqua le roi d'Arménie, & le défit entiérement. Ce prince frapé de ſa perte, s'abandonna entiérement au conſeil & à la conduite fiére & peu meſurée de Mithridates. Il leva une ſeconde armée, qui fut encore battue par Lucullus. Cette perte lui fut d'autant plus ſenſible, qu'elle donna occaſion à ſon fils de ſe jetter dans le parti des Romains. Pompée le reçut, & le prit ſous ſa protection. Tygranes effrayé de cette nouvelle, abandonne Mithridates; & ſans autre précaution, il entre dans le camp des Romains,

pour mettre ſa perſonne & ſa couronne à leur diſpoſition. En abordant Pompée, il s'abaiſſa juſqu'à ôter ſa couronne. Cet illuſtre Romain fut touché de cette ſoumiſſion, & ſe levant de deſſus ſon ſiége, il donna la main au roi d'Arménie, & le fit aſſeoir à ſa droite & ſon fils à ſa gauche.

Tygranes fut conſervé dans ſon ancien royaume par Pompée, qui croyoit avec raiſon, qu'il n'étoit pas moins beau de faire des rois, que de les ſoumettre. Le peuple romain donna à ſon fils la Gordienne & la Sophène, provinces limitrophes de l'Arménie, & après ſa mort il devoit encore hériter du royaume de ſon pere. Tygranes, par reconnoiſſance, paya ſix mille talens aux Romains, qui furent ſi touchés des largeſſes que ce prince avoit faites à toute l'armée, qu'ils lui accordérent le titre ſi glorieux d'ami & d'allié du Peuple Romain. Ce grand événement arriva l'an 66 avant l'Ere chrétienne. Trois ans après, les Romains incorporérent la Syrie à leur empire : elle fut regardée & traitée depuis ce tems-là comme province romaine.

ARTICLE VI.

Rois d'Egypte ſucceſſeurs d'Alexandre.

QUOIQUE l'hiſtoire des rois d'Egypte, appellés PTOLÉMÉES, du nom de Ptolémée fils de Lagus, qui, le premier, fonda ce nouveau royaume d'Egypte, ſoit extrêmement compliquée avec celle des rois de Macédoine & de Syrie, par les liaiſons ou les guerres qu'ils eurent continuellement enſemble, j'ai cru que pour la clarté, je devois en faire un article ſéparé, auſſi-bien que des royaumes de Macédoine & de Syrie.

PTOLÉMÉE étoit fils d'Arſinoé, qui de maîtreſſe de Philippe, pere d'Alexandre, devint femme de Lagus Macédonien. Dès qu'il fut en état d'entrer dans le ſervice, Alexandre le reçut au nombre de ſes gardes. Peu content de la qualité de ſoldat, il voulut encore gouter de la ſcience; & c'eſt ſur la vie qu'il avoit faite d'Alexandre, que la plupart des auteurs ont formé l'hiſtoire de ce conquérant. Après avoir paſſé par les divers dégrés de la milice, il fut fait gouverneur d'Egypte, dont il reçut le titre de roi que lui donnérent ſes ſujets, quand ils ſurent que les autres généraux

d'Alexandre avoient pris cette qualité. Comme il vouloit maintenir l'autorité qu'il s'étoit donnée dans ſon gouvernement, il ſe ligua contre Perdiccas, qui, ſous prétexte de conſerver l'empire d'Alexandre dans la famille de ce grand prince, ne cherchoit lui-même qu'à l'envahir.

Ptolémée dut ſon bonheur à la ſageſſe de ſa conduite & à ſa clémence. Dès qu'il ſe vit bien affermi dans l'Egypte, il voulut pouſſer plus loin ſes conquêtes particuliéres; & après s'être rendu maître de la Syrie, de la Phénicie, & de la Judée, il attaqua & prit Jéruſalem, dont il traita d'abord les habitans avec aſſez de dureté; mais enfin, ſoit politique, ſoit douceur de caractère, il donna depuis aux Juifs des marques de ſon eſtime & de ſa confiance. Ces nouvelles conquêtes lui attirérent ſur les bras Antigonus & ſon fils Démétrius Polyorcetes, avec leſquels il n'eut pas tout le ſuccès qu'il auroit pu ſouhaiter : car après qu'on lui eut encore enlevé l'île de Chypre, & qu'on eut battu ſa flote, il fut obligé de s'enfuir en Egypte. Malgré tant de diſgraces, ſes ſujets lui furent toujours affectionés, & lui donnérent le titre de roi, 306 ans avant l'Ere chrétienne; titre glorieux que ſes ſucceſſeurs ont toujours porté ſous le

nom de Ptolémée, juſqu'à Cléopatre, maîtreſſe de Jules-Céſar, & femme de Marc-Antoine, à la mort de laquelle l'Egypte fut réduite en province romaine.

Cependant, Ptolémée fut plus heureux à titre de roi, qu'il n'avoit été comme gouverneur. Il eut le bonheur de reprendre preſque toutes les provinces qui lui avoient été enlevées par Antigonus & Démétrius. Comme la couronne n'étoit pas encore héréditaire dans ſa maiſon, il crut que pour l'y aſſurer, il devoit y aſſocier PTOLÉMÉE PHILADELPHE, le deuxiéme de ſes fils, donnant ainſi l'excluſion à l'aîné, nommé Ptolémée Céraunus, qui ſe vit contraint par cette injuſtice de ſe retirer auprès de Lyſimachus. Il mourut âgé de 84 ans, deux ans après qu'il eut fait monter ſur le trône ſon fils Ptolémée Philadelphe. On convient que ce prince fut le plus habile & le plus honnête homme de ſa race. Il laiſſa des exemples de prudence, de juſtice, & de clémence, que peu de ſes ſucceſſeurs ſe ſont mis en peine d'imiter. Pendant quarante ans qu'il gouverna l'Egypte depuis la mort d'Alexandre, il mit ce royaume dans un état ſi floriſſant, que les Ptolémées ſes ſucceſſeurs portérent la dignité & le luxe plus loin que tous les princes de leur

tems. On prétend que pour faire fleurir les ſciences qu'il aimoit, non-ſeulement il fonda une académie ; mais qu'il commença même la fameuſe bibliothéque d'Alexandrie, qui a eu tant de réputation, & qui eſt encore aujourd'hui regretée de tous les ſavans. Je ne ſais s'ils ont raiſon ; car accablés, comme ils ſont déja par une multitude effroyable de livres, bons & mauvais, que feroient-ils de cet amas prodigieux, où le choix ne régnoit pas plus qu'il ne régne aujourd'hui dans nos bibliothéques ?

Quand PTOLÉMÉE PHILADELPHE ſon ſucceſſeur fut bien affermi ſur le trône, il envoya des ambaſſadeurs à Rome pour demander l'amitié du Sénat. Les Romains furent ſi charmés de ſe voir recherchés par un ſi grand roi, qu'ils lui envoyérent auſſi une ambaſſade d'honneur, compoſée de Q. Fabius Gurges, Cn. Fabius Pictor, & Q. Ogulinus. La conduite de ces ambaſſadeurs a fait, par leur déſintéreſſement, l'admiration des Romains. Ptolémée, dans un feſtin qu'il leur donna, leur fit préſent à chacun d'une couronne d'or. Ils ne voulurent pas la refuſer, dans la crainte de déſobliger un roi, qui leur faiſoit tant d'honneur ; mais le lendemain, ils allérent mettre leurs couronnes ſur la tête des ſtatues de ce prince, qui étoient dans les

places publiques d'Alexandrie. A leur audience de congé, le roi leur ayant fait encore des préſens conſidérables, ils les reçurent, & les dépoſérent à leur retour dans le tréſor public de Rome, avant que d'aller rendre compte au Sénat de leur ambaſſade. Actions glorieuſes, qui firent voir que les Romains ne ſe propoſoient encore d'outre avantage, que de ſervir la patrie avec honneur; au lieu que dans la ſuite, lorſqu'ils furent parvenus au point de grandeur où ils pouvoient aſpirer, ils ſe conduiſirent, comme on fait aujourd'hui dans tous les états : le bien public ne ſervoit plus que de prétexte pour arranger les affaires des particuliers.

Ptolémée Philadelphe ne laiſſa pas d'être expoſé à quelques dangers : ſoit de la part de Magas, gouverneur de Cyrène & de Lybie, qui ſe révolta contre lui, ſoit de la part de quatre mille Gaulois, qu'il avoit pris à ſon ſervice pour le ſecourir dans cette guerre inteſtine. Ces étrangers penſérent à chaſſer les deux compétiteurs, pour s'emparer eux-mêmes de l'Egypte : mais Ptolémée fut aſſez heureux pour en venir à bout. Il les renferma ſi bien dans une île du Nil, qu'ils y moururent tous de faim, à l'exception de ceux qui aimérent mieux s'entretuer, que de languir ainſi de

miſére

miſére. Après avoir donné des marques de ſa magnificence, ſoit en augmentant la bibliothéque d'Alexandrie, ſoit en accordant ſa protection aux ſavans, il mourut dans la ſoixante-troiſiéme année de ſon âge, après un régne de trente-huit ans. On prétend que ce fut ſous ce grand prince, d'autres diſent ſous ſon pere, que ſe fit cette verſion grecque ſi célébre, & ſi connue ſous le nom de Verſion des Septante, ſur laquelle les Juifs Helléniſtes, pour lui donner plus de crédit, ont inventé beaucoup de fables. Mais ſa plus grande autorité en qualité de verſion, vient d'avoir été adoptée par les écrivains ſacrés du Nouveau Teſtament, & par les Chrétiens des premiers tems qui s'en ſont preſque toujours ſervi.

Ptolémée Evergetes, qui lui ſuccéda, fit quelques expéditions en Syrie, pour venger ſa ſœur Bérénice. Il paroît, par les ſacrifices qu'il fit offrir dans le temple de Jéruſalem, qu'il étoit fort affectioné aux Juifs. Suivant le gout de ſes deux prédéceſſeurs, il ne voulut jouir d'une longue paix, que pour ſe livrer aux ſciences, & augmenter la bibliothéque d'Alexandrie. Enfin, il vint comme les autres, au terme commun de l'humanité; & mourut après un régne de vingt-cinq ans, aimé de ſes ſujets pour ſes vertus, ſa douceur & ſa modération. Ils eurent

lieu de le regreter bien davantage ſous ſon fils, l'un des plus méchans rois qui ait gouverné l'Egypte.

C'étoit PTOLÉMÉE ſurnommé PHILOPATOR, qualité qui fut une cenſure de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard de ſon pere, auquel on prétend qu'il avoit donné du poiſon pour avancer ſes jours. A ce premier parricide, il ajouta bientôt après ceux de ſa mere & de ſon frere Magas. Il maltraita même Cléomènes, roi de Lacédémone, qui s'étoit refugié auprès de lui, & qu'il avoit d'abord reçu favorablement. Cléomènes fut mis en priſon, ſur des prétextes chimériques; mais il trouva moyen d'en ſortir, aſſembla ſes amis, & ceux qui l'avoient ſuivi de Lacédémone; & profitant de l'abſence de Ptolémée, il tenta d'exciter dans Alexandrie une révolution qui pût délivrer le peuple de la tyrannie de Philopator: mais ayant manqué ſon coup, il ſe tua lui-même dans la rue, & toute ſa compagnie en fit autant. Cet événement remarquable ſe trouve expliqué dans la vie que PLUTARQUE a faite de Cléomènes, & dans le cinquiéme livre de POLYBE. Antiochus le Grand crut que, ſous un prince efféminé, il pouroit regagner ce qui avoit été démembré de la Syrie; mais il fut battu auprès de Raphia, & les peuples

de la Céléſyrie & de la Paleſtine s'empreſſérent de témoigner leur ſoumiſſion à Ptolémée. Comme ils avoient été longtems ſoumis aux Egyptiens, ils aimoient mieux retourner à leur ancien maître, que de reſter ſous Antiochus, qui ne les traitoit pas auſſi favorablement. Les ſuccès de Ptolémée lui attirérent les députés de toutes les villes & des provinces, qui venoient ſe ſoumettre & lui faire des préſens. Dans la viſite de ſes conquêtes, il fit une attention particuliére à Jéruſalem, & ſur-tout, au temple du Seigneur, où il offrit des ſacrifices & des préſens conſidérables. Il voulut même pénétrer dans le temple plus avant qu'il n'étoit permis; il prétendit entrer juſque dans le ſanctuaire; mais on aſſure qu'il en fut détourné par la terreur que lui cauſa un bruit extraordinaire qui s'y fit entendre. Il ne laiſſa point de prendre occaſion de ce refus pour perſécuter les Juifs : heureuſement, il mourut après un régne de dix-ſept ans, ſoit de poiſon, ſoit des excès auxquels il s'étoit livré par ſon intempérance.

Son fils Ptolémée Epiphanès lui ſuccéda à l'âge de cinq ans. Le bas âge de ce prince, & les deſſeins ambitieux d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, qui vouloit s'emparer de l'Egypte, obli-

gérent les Egyptiens à mettre le royaume & le roi ſous la protection des Romains, comme on marquoit que le feu roi l'avoit ordonné avant ſa mort. Les miniſtres de Ptolémée, qui virent Antiochus le Grand occupé par une guerre qui s'étoit élevée entre le roi de Pergame & lui, prirent cette occaſion pour ſe ſaiſir de la Paleſtine & de la Céléſyrie, qu'Antiochus le Grand leur avoit enlevées; mais ils ne poſſédérent pas long-tems cette nouvelle conquête; Antiochus ayant terminé, par ordre des Romains, la guerre qu'il avoit avec Attalus, roi de Pergame, n'eut pas de peine à rentrer dans les provinces qu'on lui avoit priſes.

Tant que Ptolémée Epiphanès gouverna par les ſages miniſtres qu'on lui avoit donnés, ſes affaires furent conduites avec dignité & avec l'applaudiſſement de ſes ſujets; mais dès qu'il voulut lui-même entrer dans le détail des affaires, il tint une toute autre conduite. Il fit périr d'abord Ariſtomènes, le plus habile de ſes miniſtres, qui juſque-là lui avoit tenu lieu de pere. Ses autres cruautés, qu'il pouſſa juſqu'à la tyrannie, obligérent ſes ſujets à ſe révolter. Il les fit rentrer dans le devoir; mais l'appréhenſion qu'ils eurent d'eſſuyer encore les ſuites du

mauvais caractère de ce prince, les détermina enfin à l'empoiſoner, & il mourut après un régne de vingt-quatre ans.

Ptolémée Philométor, qui lui ſuccéda, eut des guerres preſque continuelles avec Antiochus Epiphanès, roi de Syrie, par lequel il fut défait dans pluſieurs actions. Il fut dépouillé d'une partie de ſes états, & tomba lui-même entre les mains de ſon ennemi. Cependant Antiochus en uſa bien, & le traita toujours en roi; mais il gouverna l'Egypte comme un pays de conquête, en enleva tout ce qu'il y avoit de précieux, & voulut que ſes troupes s'enrichiſſent des dépouilles des Egyptiens. Pendant toute cette guerre, Philométor avoit fait un triſte perſonnage. Loin de commander ſes armées, à peine ſe montroit-il à ceux qui combattoient pour lui; mais pour réſiſter à Antiochus, il ſe réconcilia avec ſon frere Phyſcon. Celui-ci, plus habile, ne ſe ſervit de cette réunion, que pour chaſſer d'Egypte Philométor ſon frere, qui fut obligé de ſe réfugier en Italie. Il aborda donc à Brindes, d'où il fit le reſte du chemin à pied, fort mal habillé & ſans ſuite, & vint demander au ſénat le ſecours dont il avoit beſoin pour remonter ſur le trône. Les Romains ne furent pas long-tems à

le rétablir ; il ne fallut point pour cela mettre de grandes armées en campagne ; on crut que c'étoit aſſez de deux ſénateurs qui le remenérent à Alexandrie, & firent l'accommodement entre les deux freres. Phyſcon eut la Lybie & la Cyrène en toute ſouveraineté, & l'on rendit à Philométor l'Egypte avec l'île de Chypre. Phyſcon, peu content de ce partage, éclata encore contre ſon frere, qui le défit, le prit, & lui pardonna. Enfin, après s'être mêlé des troubles de la Syrie, & avoir ſoutenu tantôt Alexandre Balas, uſurpateur, tantôt Démétrius, il mourut après un régne de trente-cinq ans.

Il eut pour ſucceſſeur PTOLÉMÉE PHYSCON, ſurnommé auſſi EVERGÈTES. Ce prince ne tarda guère à faire paroître tout ce qu'il y avoit de cruel & de perfide dans ſon caractere : auſſi fut-il non-ſeulement mépriſé, mais même abandonné de ſes ſujets, qui l'obligerent de quitter l'Egypte, & de ſe retirer dans l'île de Chypre. Comme il appréhendoit que les Egyptiens n'élevaſſent ſur le trône ſon propre fils, qu'il avoit fait gouverneur de Cyrène, il prit le parti de faire poignarder devant lui ce jeune prince. Cette barbarie irrita tellement les eſprits des Alexandrins contre lui, qu'ils abattirent & briſerent toutes les ſtatues

que la flaterie des peuples lui avoit fait élever. Il crut que ſes ſujets ne s'étoient portés à cette action criminelle, qu'à la ſollicitation de Cléopatre qu'il avoit répudiée ; & pour s'en venger il fit égorger devant lui le prince ſon fils qu'il avoit eu de cette princeſſe : après quoi il le fit couper en morceaux, les mit dans une caiſſe avec la tête entiére, afin qu'on la connût, & l'envoya par un de ſes gardes à Alexandrie, avec ordre de ne la remettre à Cléopatre, que le jour de la naiſſance de la princeſſe, qui ſe devoit célébrer avec beaucoup d'éclat. Ses ordres furent exécutés. La caiſſe fut rendue au milieu de la joie, qui par-là fut changée en triſteſſe & en pleurs. Le peuple, animé par une barbarie auſſi dénaturée, courut aux armes, & ne ſongea qu'à empêcher ce monſtre de remonter jamais ſur le trône. On leva une armée, dont le commandement fut donné à Marſias, que la reine avoit nommé général, & l'on prit toutes les précautions poſſibles pour la défenſe du royaume.

Mais comme les mauvais rois ſont deſtinés de la Providence pour le châtiment des peuples, elle permit que les Alexandrins fuſſent battus : cependant Cléopatre, qui ne ſe décourageoit point, implora le ſecours de ſon gendre Démé-

trius, roi de Syrie. Il vint en Egypte ; mais à peine y fut-il arrivé, que ſes ſujets, dont il étoit l'horreur & le fléau, ſe révoltérent contre lui, & l'obligérent d'abandonner l'Egypte pour aller défendre ſes propres états. Cléopatre le ſuivit de près : elle ſe croyoit hors d'état de réſiſter au tyran ; ainſi elle mit tous ſes tréſors ſur des vaiſſeaux, & ſe réfugia en Syrie. Dès que cette princeſſe eut quitté Alexandrie, Phyſcon s'y rendit, s'affermit dans ſon gouvernement, & pour ſe venger de Démétrius, il lui déclara la guerre, en appuyant l'uſurpation d'Alexandre Zébina, que de nouveaux intérêts l'obligérent enſuite d'abandonner.

Après tant de maux ſoufferts ſous un ſi méchant roi, le plus cruel de tous ceux qui aient gouverné l'Egypte, Phyſcon mourut, & laiſſa le trône d'Egypte à CLÉOPATRE ſa niéce, qu'il avoit épouſée, après avoir répudié ſa mere Cléopatre. Il autoriſa cette princeſſe à diſpoſer de la couronne en faveur de celui de ſes deux fils qu'elle voudroit choiſir. Ce fut l'aîné, nommé LATHURE, que les peuples l'obligérent de placer ſur le trône ; mais comme elle y avoit été contrainte par des mouvemens populaires, elle eut l'adreſſe & la méchanceté, malgré la ſoumiſſion de Lathure, de le

chaſſer de l'Egypte, & d'y faire venir ALEXANDRE, ſon cadet, à qui elle avoit fait donner le royaume de Chypre. Il régna donc en Egypte au lieu de ſon frere. Mais enfin, Cléopatre elle-même, laſſe de ſon fils Alexandre, & ne voulant plus avoir d'aſſocié à l'autorité ſuprême, réſolut auſſi de s'en défaire. Ce prince en fut averti, & fit retomber ſur elle le malheur dont elle vouloit l'accabler. Les Alexandrins furent ravis d'être débaraſſés de ce monſtre; mais ils ne pardonnérent pas au fils d'avoir fait mourir ſa mere, quoique criminelle: ils le chaſſérent, & rappellérent Ptolémée Lathure qu'ils remirent ſur le trône, où il ſe maintint juſqu'à ſa mort. La ville de Thèbes qui s'étoit révoltée, & qui avoit eu le courage de ſoutenir un ſiége de trois ans, fut priſe par ce prince, & châtiée ſi rudement, que la plus grande & la plus riche ville d'Egypte, devint la plus pauvre, la plus petite & la plus malheureuſe.

Il ne vécut pas long-tems depuis cette expédition, & mourut après un régne de trente-ſix ans, à le prendre de la mort de ſon pere, dont il en avoit régné onze conjointement avec ſa mere en Egypte, dix-huit en Chypre, & ſept tout ſeul en Egypte après la mort de ſa mere. Sa fille BÉRÉNICE lui ſuccéda: il n'avoit qu'elle

d'enfant légitime ; elle eſt auſſi connue ſous le nom de CLÉOPATRE. C'étoit l'uſage de cette maiſon, que tous les fils euſſent le nom de Ptolémée, & les filles celui de Cléopatre. On les diſtinguoit enſuite par des ſurnoms tirés ou de leur caractere, ou de quelque événement particulier, ſoit de leur naiſſance, ſoit de leur régne.

Il y avoit déja ſix mois que cette princeſſe régnoit, quand Sylla, dictateur perpétuel, c'eſt-à-dire, maître abſolu de Rome, s'aviſa d'envoyer pour roi d'Egypte ALEXANDRE, fils de celui qui avoit fait mourir ſa mere. Le tempérament que prirent les Alexandrins pour éviter de ſe brouiller avec les Romains, ou d'avoir une guerre civile, fut de faire un mariage entre la reine & le nouveau roi. Alexandre, qui ne vouloit tenir la couronne que de lui ſeul, fit mourir la reine dix-neuf jours après le mariage, & régna ſeul quinze ans ; mais il accabla ſes ſujets par de nouvelles cruautés. Les Alexandrins, plus fatigués que les autres, ſe ſoulevérent, le chaſſérent & appellérent PTOLÉMÉE AULETÈS ou le *Fluteur*. Alexandre implora le ſecours des Romains : ces ſages républicains perſuadés du mauvais caractere de ce prince, refuſérent de le rétablir.

Ainſi Auletès reſta ſeul maître de la

couronne. Il eut encore le nom de DIONYSIOS, ou *nouveau Bacchus*; qualités qui ne font point honneur à ſa mémoire. Il ſe piquoit d'être le meilleur joueur de flûte de ſon royaume, & voulut en diſputer le prix dans des jeux publics; & comme un autre Bacchus, il ſe déguiſoit ſouvent en habit de femme, pour faire dans les bacchanales les extravagances qui ne convenoient qu'à des femmes impudiques. Voila quelle fut l'origine de ces deux noms. Il n'eut pas le talent de gouverner mieux que les autres; & ſes ſujets eurent le courage de le chaſſer, & de mettre en ſa place ſa fille BÉRÉNICE. Cependant il eut le bonheur de remonter ſur le trône, par le ſecours des troupes romaines, qui reſterent en Egypte pour l'y maintenir. Après quoi il fit mourir ſa fille Bérénice, qui avoit porté la couronne en ſon abſence. Il ſe défit même de tous les gens riches qui avoient abandonné ſon parti. Il trouvoit moyen, par ſes cruautés & les confiſcations qu'il faiſoit, de fournir les ſommes extraordinaires qu'il avoit promiſes à Gabinius, général des Romains, qui avoit travaillé à ſon rétabliſſement. Auletès mourut 51 ans avant l'Ere chrétienne, laiſſant deux fils & deux filles. Son teſtament donnoit la couronne à l'aîné des fils & à l'aînée des princeſſes; ce qu'il

faiſoit pour les obliger à ſe marier enſemble, ſuivant la coutume obſervée juſqu'alors par les Ptolémées. Et comme ils étoient fort jeunes l'un & l'autre, leur pere les avoit laiſſés ſous la tutelle du Peuple Romain. C'eſt cette princeſſe ſi connue dans l'hiſtoire par ſes galanteries avec Céſar, & par ſon mariage avec Marc-Antoine. Ils ne furent pas longtems unis. PTOLÉMÉE, qui ne vouloit pas déférer au teſtament de ſon pere, priva ſa ſœur de la portion du royaume qui lui avoit été léguée. Comme elle avoit du courage, elle étoit allée juſqu'en Syrie pour y lever des troupes, avec leſquelles elle prétendoit ſe ſoutenir contre ſon frere. Ils étoient tous deux armés, lorſque Pompée, qui venoit d'être battu à la bataille de Pharſale, s'y retira, dans l'eſpérance qu'il ſeroit favorablement reçu d'un roi, dont il avoit rétabli le pere ſur le trône. Pompée, en approchant de la côte, fit demander à Ptolémée ſon ſecours & une retraite dans ſa diſgrace. Le roi d'Egypte étoit mineur & gouverné par Pothin, eunuque favori, & par Achillas, général de ſes armées. Ces deux miniſtres délibérérent avec Théodote, précepteur du jeune roi, ſur la conduite qu'ils tiendroient à l'égard de Pompée. Les avis furent partagés, & ils ſuivirent le parti le plus

honteux qui, dans la ſuite, les perdit tous. Ils reçurent donc Pompée dans une chaloupe ; & ſous prétexte de le conduire à l'audience de Ptolémée, ils le poignarderent dès qu'ils ſe virent près du bord, lui coupérent la tête, & jettérent le corps ſur le rivage, où il n'eut pas d'autre ſépulture, que celle qui lui fut donnée par un de ſes affranchis, aſſiſté d'un vieux Romain qui ſe rencontra là par hazard.

Céſar, qui ſuivoit Pompée, entra dans Alexandrie, où on lui préſenta la tête d'un ennemi, qu'il ne pouvoit s'empêcher de reſpecter dans ſon malheur. Ce ſpectacle, qui faiſoit horreur, lui tira des larmes de compaſſion, & il lui rendit les honneurs de la ſépulture. A peine fut-il arrivé, qu'il demanda le payement de ce qui lui étoit dû par Auletès, & voulut prendre connoiſſance du différend qui étoit entre Ptolémée & ſa ſœur CLÉOPATRE. Pothin, premier miniſtre de Ptolémée, prit cette occaſion pour rendre Céſar odieux à la nation : il dépouilla les temples de tous les tréſors qui s'y trouvoient, fit manger le roi & tous les grands dans de la vaiſſelle de terre ou de bois ; & lui-même, ce qui eſt rare dans ces tyranniques miniſtres, prit la réſolution d'y manger auſſi, & fit dire ſous main que Céſar avoit en-

levé tout l'or & l'argent, & même toute la vaiſſelle. Mais ce qui acheva d'irriter les Egyptiens contre Céſar, fut de voir qu'il ſe déclaroit juge entre Ptolémée & Cléopatre, & qu'il les citoit à comparoître devant lui pour décider de leurs différends. Il ordonna qu'ils euſſent à licencier leurs troupes, & à venir plaider leur cauſe devant lui, pour recevoir le jugement qu'il daigneroit prononcer. Cet ordre fut regardé comme un attentat fait à la majeſté ſouveraine; au lieu que Céſar prenoit la choſe comme arbitre, ſe croyant autoriſé par le teſtament d'Auletès, qui avoit mis ſes enfans ſous la tutelle du Sénat & du Peuple Romain, qu'il repréſentoit en cette occaſion en qualité de dictateur.

Cléopatre avoit oui dire que Céſar étoit galant. Elle réſolut de le prendre par ſon foible, & de ſe le rendre favorable, dans une affaire auſſi importante que celle d'une couronne. Elle demanda donc de comparoître en perſonne, & de plaider elle-même ſa cauſe. Mais pour n'être point arrêtée par ſon frere, qui étoit toujours maître d'Alexandrie, elle ſe fit empaqueter dans une litiére, & fut portée ainſi juſque dans l'appartement de Céſar. On la déchargea doucement aux pieds du dictateur, qui fut agréablement ſurpris de voir ſortir d'un

balot une femme toute parée. Il ne fallut que cette vûe pour faire gagner le procès à Cléopatre. Ptolémée qui ſut que la princeſſe étoit dans le palais & dans l'appartement même de Céſar, ſortit comme un furieux, & ſe mit à la tête de la populace, qui fondit en tumulte ſur le dictateur. Il auroit été accablé, ſi après s'être rendu maître de Ptolémée, il n'eût parut dans un endroit élevé du palais, pour aſſurer le peuple qu'il ne feroit rien ſans ſon approbation.

En effet, le lendemain, il fit comparoître Ptolémée & Cléopatre dans une aſſemblée générale, où il fit lire le teſtament du feu roi, qui ordonnoit que les aînés de ſes fils & de ſes filles ſe marieroient enſemble, ſelon la coutume obſervée dans ſa maiſon, & régneroient conjointement ſous la tutelle du Peuple Romain. Il ordonna l'exécution du teſtament; il fit même quelque choſe de plus, car il donna en pur don le royaume de Chypre, poſſédé par les Romains, au jeune Ptolémée & à Arſinoé ſa ſœur, qui étoient les deux autres enfans d'Auletès. Toute la nation fut contente de ce jugement, à l'exception de Pothin, qui avoit réſolu de chaſſer Cléopatre, & qui préjugeoit bien que la réconciliation ne ſe feroit qu'aux dépens de ſa vie. Ce fut pour empêcher l'exé-

cution de ce décret, qu'il fit venir Achillas à la tête de l'armée, pour ſe rendre maître de Céſar, ou le faire ſortir d'Alexandrie. Avec vingt mille hommes qu'il avoit, il croyoit accabler les Romains, qui étoient en petit nombre; mais Céſar les poſta ſi bien, qu'il ſe trouva hors d'inſulte. Prévoyant même que les Egyptiens, ne pouvant pas le forcer du côté de la terre, chercheroient à ſurprendre le port, il mit garniſon dans le Phare, & par-là, il s'aſſura du port, & ſe conſerva la communication avec la mer. Il brula lui-même la flote de Ptolémée, dont les vaiſſeaux enflammés, s'approchant trop près des maiſons qui étoient ſur le port, communiquérent le feu à cette fameuſe bibliothéque, qu'on avoit été pluſieurs ſiécles à former.

Céſar ne fut pas long-tems à recevoir du ſecours, par terre & par mer : juſque-là, il s'étoit fortifié dans ſon quartier, ſe tenant ſur la défenſive. Ptolémée, qui étoit entre les mains de Céſar, animoit ſecretement ſes miniſtres & ſes troupes : ſes lettres furent interceptées; & la mort que Céſar lui fit ſouffrir, fut la ſuite de ſa trahiſon. Le frere cadet de ce jeune prince ſuccéda aux droits de l'aîné; & Céſar, après bien des traverſes & beaucoup de ſang ré-

pandu ; après avoir couru plus d'une fois riſque de la vie, donna la couronne d'Egypte à Cléopatre, & à ſon jeune frere qui n'avoit qu'onze ans. Il fit conduire à Rome Arſinoé, qu'il avoit priſe à cette guerre, & elle marcha enchaînée à ſon triomphe : après quoi il la mit en liberté. Il ne lui permit pourtant pas de retourner en Egypte ; mais elle ſe retira en Aſie, où Marc-Antoine la trouva après la bataille de Philippe, & la fit mourir à la ſollicitation de ſa ſœur Cléopatre. Cette princeſſe voulant être ſeule ſur le trône, empoiſona le roi ſon mari. Maîtreſſe abſolue du royaume, elle ſe déclara toujours pour le parti de Céſar, & refuſa conſtamment de donner du ſecours à Caſſius, l'un des meurtriers du dictateur. Lorſque Marc-Antoine fut en Aſie, à la pourſuite de Caſſius, Cléopatre le vint joindre à Tharſe en Cilicie, pour ſe juſtifier de l'accuſation que l'on formoit contr'elle, d'avoir favoriſé le parti des meurtriers de Céſar. Les mêmes moyens qui lui avoient ſervi à gagner ſon procès auprès du dictateur, la juſtifiérent auprès de Marc-Antoine. Elle lui rendit pluſieurs viſites dans les différentes provinces, où il conduiſoit les armées romaines, auxquelles elle fit des largeſſes conſidérables. Elle engagea

même Marc-Antoine à donner la bataille navale d'Actium, qui perdit Antoine, & rendit Auguſte maître abſolu de tout l'empire. Cléopatre s'enfuit au milieu de la bataille, & entraîna avec elle tous les vaiſſeaux égyptiens. Antoine qui la vit fuir, crut que tout étoit perdu : il abandonna la partie pour la ſuivre, & céda par ſa retraite la victoire à Auguſte. Cléopatre ſe retira à Alexandrie, & Marc-Antoine en Lybie. La reine d'Egypte crut qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre que de faire paſſer la flote de la Méditerranée dans la Mer Rouge, & de chercher quelque retraite écartée, pour ne pas tomber entre les mains d'Auguſte. Ce deſſein échoua, parce que les Arabes mirent le feu aux vaiſſeaux qu'elle avoit ſur la Mer Rouge. Elle ne déſeſpéra pas néanmoins de ſe rétablir ; elle trahit ſecrétement Antoine, & le réduiſit à la dure néceſſité de ſe tuer lui-même. Auguſte ménagea Cléopatre pendant quelque tems ; mais quand il ſe vit maître de l'un & de l'autre, il fit bien preſſentir qu'il ne l'avoit flatée que pour conſerver ſes tréſors, & pour honorer ſon triomphe de la préſence d'une auſſi grande reine. C'eſt ce qui la détermina, pour éviter cette infamie, de ſe faire mourir par la morſure d'un de ces aſpics

connus en Egypte, dont la piqure tue en moins de trois heures, ſans cauſer aucune douleur.

Cette princeſſe, qui joignoit de grands talens naturels à une grande corruption de mœurs, avoit régné 22 ans depuis la mort de ſon pere, & en avoit vécu 39. Outre le grec & le latin, elle ſavoit encore aſſez de langues pour n'avoir pas beſoin d'interprête, lorſqu'elle vouloit parler à tous les peuples voiſins de ſes états. Son régne fut le dernier de la maiſon des Ptolémées en Egypte, où cette famille avoit régné 294 ans depuis la mort d'Alexandre.

Cet événement, arrivé 30 ans avant l'Ere vulgaire, rendit l'Egypte province de l'empire. Elle fut gouvernée par un préfet tiré du corps des chevaliers Romains, juſqu'à l'année 641 de l'Ere chrétienne, que cette province fut enlevée aux Empereurs d'orient par les Saraſins. Si le portrait que Plutarque a fait de Cléopatre eſt véritable, ce devoit être la princeſſe du monde la plus accomplie. Il prétend que le ſon de ſa voix étoit touchant & harmonieux; ce qui eſt le premier attrait des belles perſonnes: outre un teint frais, un air engageant, une humeur commode & une taille libre, elle avoit encore l'eſprit vif & délicat, penſoit toujours bien, & ne

parloit qu'à propos. On voyoit même en elle ces graces inimitables, que la ſeule nature peut donner, & que la peinture ne peut jamais exprimer parfaitement.

Nous réſervons pour la fin du chapitre ſuivant les autres démembremens qui ſe ſont faits de l'empire d'Alexandre. Mais pour indiquer à préſent aux perſonnes qui aiment la lecture, les auteurs qu'il faut examiner pour connoître la ſuite des troubles que la mort d'Alexandre a cauſés dans l'univers, voici à peu près ce que j'en penſe.

ARTICLE VII.

Auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire des Succeſſeurs d'Alexandre.

Nous avons beaucoup de livres ſavans, où l'on peut s'inſtruire de ce qu'il y a de plus conſidérable dans la vie des ſucceſſeurs d'Alexandre le Grand. M. Vaillant a donné deux hiſtoires excellentes, l'une des Séleucides, ou des rois de Syrie, l'autre des Ptolémées ou des rois d'Egypte. Il ne s'eſt pas contenté de faire un tiſſu exact de tout ce que l'hiſtoire ancienne rapporte de ces rois;

il a de plus appuyé ſa narration ſur les monumens qui ſont reſtés de ces anciens tems. Les médailles ſur-tout lui ont ſervi à expliquer bien des faits & des uſages, que les hiſtoriens ne font qu'indiquer. Un ſupplément néceſſaire à ce que M. Vaillant a donné ſur les rois de Syrie, ſont les *Annales des rois de Syrie, illuſtrées par les médailles*; ouvrage du ſavant Eraſme FROELICH, Jéſuite Allemand. Le P. NORIS, Auguſtin d'Italie, qui a depuis été cardinal, a donné un ouvrage encore plus ſavant que ceux de M. Vaillant. Ce ſont ſes *Epoques Syro-Macédoniennes*. Ce n'eſt pas, à la vérité, une hiſtoire ſuivie; ce ſont des chapitres détachés qui regardent principalement l'origine & l'époque des villes de Syrie les plus conſidérables. Que de lumiéres dans cet excellent & ſavant ouvrage! Mais c'eſt un malheur pour des lecteurs ordinaires, que tous ces livres ne puiſſent pas leur ſervir de lecture courante & familiére, non plus que les Antiquités de Macédoine de CROPHIUS. Il faut donc avoir recours à d'autres auteurs : ceux-ci ne peuvent ſervir que pour être conſultés dans le beſoin, ou pour être lus par les ſavans; très-peu même ſont en état d'en faire uſage. Le ſeul auteur qui a dévelopé ces régnes d'une maniére claire, exacte

& ſuccinte, eſt le ſavant PRIDEAUX, dans ſon *Hiſtoire du peuple Juif:* c'eſt le morceau de ſon livre qu'il a le mieux travaillé, & nous n'avons pas fait difficulté d'abandonner quelquefois Uſſerius pour ſuivre ce grand homme, dont l'ouvrage traduit en françois n'eſt pas moins eſtimé parmi nous qu'il l'eſt en Angleterre, où il a eu une réputation digne de ce ſavant, l'un des plus exacts écrivains qu'il y ait eu dans cette nation, ſi féconde en profonds littérateurs. M. ROLLIN en a fait beaucoup d'uſage, dans les tomes VII, VIII & IX de ſon *Hiſtoire ancienne*, tous employés à décrire l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre.

Si l'ouvrage de Prideaux ou celui de M. Rollin ne ſuffiſent pas, ils pouront du moins ſervir de guide pour la lecture des originaux : car quelque bons que ſoient les modernes, il ne faut pas s'imaginer qu'ils ſoient faits pour épargner la lecture des anciens; ils doivent ſeulement tenir lieu d'introduction. C'eſt par ces lectures préliminaires, qu'on doit prendre du gout & des principes pour l'étude des premiers hiſtoriens de chaque nation; & tout écrivain moderne qui prétendroit nous diſpenſer de la lecture des anciens auteurs, ne ſauroit être qu'un mauvais copiſte, qui

craint que ces premiers écrivains ne ſervent de piéces de comparaiſon pour connoître ſes défauts, ou pour appuyer la juſte cenſure qu'on feroit de ſes ouvrages.

QUINT-CURCE, dans ſon X^e^ livre de l'*Hiſtoire d'Alexandre*, donne les principes de toutes les diviſions qui arrivérent après la mort de ce conquérant. TROGUE-POMPÉE, c'eſt-à-dire, JUSTIN ſon abréviateur, eſt un de ceux qui a le mieux dévelopé les régnes, ſi compliqués & ſi embaraſſés, des ſucceſſeurs de ce prince. C'eſt à quoi ſont employés les XIII, XIV, & les autres livres juſqu'à la fin du XIX. Il reprend cette hiſtoire à la fin du XXIII livre, & la conduit juſqu'à la fin du XXXVI. Il la continue enfin dans les livres XXXIX & XL. Il le fait avec préciſion, parce que ſon objet étoit de renfermer beaucoup de matiéres en peu de paroles. Peut-être y faut-il joindre quelques correctifs; mais on les trouve aiſément dans DIODORE DE SICILE, qui commence au XVIII livre de ſa *Bibliothéque* l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre. La perte que l'on a faite des derniers livres de cet habile hiſtorien, nous oblige à rechercher dans d'autres écrivains cette portion de l'hiſtoire ancienne que Diodore, aſſez proche de ces tems, avoit

traitée ſans doute avec exactitude, parce que vivant ſous Céſar & Auguſte, ayant même beaucoup voyagé pour recouvrer les mémoires néceſſaires pour la compoſition de ſon ouvrage, il avoit pu la développer mieux qu'aucun autre, comme il paroît par les commencemens qu'il en a donnés dans ce qui nous reſte, ſoit de ſon hiſtoire, ſoit des fragmens qui s'en ſont conſervés.

On peut réparer cette perte par la lecture des XII & XIII livres des *Antiquités Judaïques* de JOSEPH. Comme l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre eſt extrêmement compliquée avec celle de la nation Judaïque, ſoit par les bienfaits qu'elle a reçus de ces princes, ſoit par les maux qu'elle en a ſoufferts, Joſeph a été attentif à marquer la ſuite de leurs actions & de leurs guerres. Occupé cependant de ſon objet, il ne dit que ce qui a rapport à ſa nation. Les autres parties de cette hiſtoire ſe doivent lire dans APPIEN d'Alexandrie, qui a traité avec aſſez de détail & d'exactitude les guerres que les Romains eurent avec les rois de Syrie. Il ſeroit avantageux que nous euſſions ce qu'il avoit fait ſur les rois d'Egypte. Il étoit d'Alexandrie, vivoit ſous Trajan, ainſi 130 ans ſeulement après la chute de ce royaume; & l'on a lieu de croire qu'il avoit examiné

cette

cette hiſtoire avec l'affection que l'on porte ordinairement à ſa patrie. Quoique ſon ſtyle & ſa maniére d'écrire ne ſoient pas dans cette correction, qu'on trouve dans les grands maîtres, on croit cependant que la vérité hiſtorique y eſt aſſez bien conſervée. Souvent il a été copiſte ; mais il a eu devant les ieux POLYBE & PLUTARQUE, qu'on peut regarder comme de grands auteurs en matiére hiſtorique. PAUSANIAS peut même donner quelques lumiéres, par différens traits diſperſés dans ſa *Deſcription de la Gréce*. Mais cette lecture ne convient qu'à des lecteurs ſavans, & non à ceux qui ne ſont pas en état de lire les originaux.

Ce ſera donc auſſi dans les livres IV & V de POLYBE, & dans les fragmens qui nous reſtent de cet habile écrivain, qu'il faudra puiſer une partie du détail de l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre. Les guerres ou les liaiſons qu'ils eurent avec les Romains, ont ſouvent confondu leur hiſtoire. Ainſi, les livres XXXI, XXXII & XXXIII de TITE-LIVE, fourniront de grandes lumiéres pour cette portion de l'Hiſtoire Grecque, quoiqu'on ſoit obligé de la remanier encore, quand il ſera queſtion d'étudier l'Hiſtoire Romaine. Auſſi voyons-nous que FLORUS, dans ſes livres II & III, &

Eutrope dans ſon IV, n'ont pas manqué de toucher ce qui regarde cette hiſtoire, dès qu'elle a eu quelque rapport avec celle de Rome, qui étoit leur objet principal. Enfin, il ne faut pas négliger l'un des plus grands maîtres en matiére de vérité hiſtorique. C'eſt Plutarque, qui dans la vie d'Eumènes, de Démétrius, de Pyrrhus, de Cléoménes, & même de Quintus Flaminius & de Paul Emile, a marqué tout ce qu'il y a de grand, de beau & d'inſtructif dans l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre. Nous avons déja dit qu'il ne faut pas croire que tout ſoit grand dans une grande hiſtoire. Elle eſt belle & néceſſaire, quand elle peut nous repréſenter un grand nombre de faits brillans & inſtructifs, capables de former un homme d'état pour les affaires publiques, un capitaine pour la guerre, ou de donner des mœurs & des principes à un bon citoyen pour ſe conduire ſagement.

De tout tems, Plutarque a paſſé pour un tréſor de l'ancienne Hiſtoire Grecque & Romaine. Quoiqu'il ait vécu ſous Domitien, Nerva & Trajan, tems où la bonté des études commençoit à dégénérer, cependant il atteint l'art de la narration, qu'il ſait diverſifier par des faits importans, par des hiſtoires agréables & inſtructives, par les mœurs des

nations qu'il avoit étudiées, & qu'il ſait rapprocher de chaque hiſtoire particuliére. On ne peut pas, à la vérité, le mettre au rang des premiers maîtres de l'hiſtoire, tels que Thucydide, Xénophon, Polybe & Tite-Live; mais il doit au moins ſe trouver à la tête du ſecond ordre. Il a rempli ſon objet, qui étoit d'écrire des mémoires & des vies : il l'a fait même d'une maniére ſi intéreſſante, qu'il a trouvé le moyen par cette grande diverſité de choſes dont il étoit rempli, & qu'il applique à propos, d'attacher & d'inſtruire les lecteurs les plus difficiles. Il n'y a pas juſqu'aux célébres courtiſanes de l'antiquité, qui n'aient trouvé place dans les vies qu'il a publiées des grands hommes. Il le fait ſans doute pour montrer, que ces perſonnes n'ont pas été moins célébres en leur genre, que les plus grands capitaines, ou que les plus habiles politiques (1).

(1) Dans quelques exemplaires de la *Méthode pour étudier l'Hiſtoire*, édition *in-4°.* on trouve inſéré en cet endroit, un jeu d'eſprit d'aſſez mauvais gout, ſur l'aſcendant que les femmes ont trop ſouvent pris dans le gouvernement des états. Nous le rapportons ici en note, pour donner à nos lecteurs, une idée du ton qui régne dans le *Traité de l'uſage des Romans*, d'où il eſt tité. On ſait que cet ouvrage eſt de l'abbé Lenglet lui-même, qui n'oſant, & avec raiſon, s'avouer l'auteur d'un pareil écrit, le donna ſous le nom de chevalier Gordon de Percel. „ On ne „ ſauroit diſconvenir, que le beau ſexe ne faſſe plus de la „ moitié du monde raiſonnable, & qu'il ne ſoit la portion „ la plus eſſentielle de toutes les cours : mais j'oſe encore

Pour finir ce que j'ai deſſein de marquer ſur l'Hiſtoire grecque, je dirai que

„ aſſuter qu'il a ſouvent dans les grandes affaires, plus de
„ part que les miniſtres même. Ignore-t-on l'aſcendant
„ qu'une reine habile prend ordinairement & ſur le roi ſon
„ mari, & ſur le roi ſon fils? ou même ce que peut une
„ femme de miniſtre, quand elle eſt intelligente, & qu'elle
„ ſait arranger ſa conduite? Peut-on lire ſans étonnement
„ cet endroit de Saint Evremont, fondé ſur l'hiſtoire? En
„ quelle cout, dit-il, les femmes n'ont-elles pas eu du cré-
„ dit, & en quelles intrigues ne ſont elles pas entrées? Que
„ n'a point fait la princeſſe d'Eboli ſous Philippe II, tout
„ prudent & tout grand politique qu'il étoit? Les dames
„ n'ont-elles pas retiré Henri le Grand d'une guerre avan-
„ tageuſement commencée; & ne lui en faiſoient-elles pas
„ entreprendre une incertaine & périlleuſe lorſqu'il fut tué?
„ Madame de Chevreuſe a remué cent machines dedans &
„ dehors le royaume. Et que n'a point fait la comteſſe de
„ Carliſle? n'animoit-elle pas du fond de Whitehall toutes
„ les factions de Weſtminſter.

„ On a beau déclamer contr'elles, les traiter de cruelles
„ & d'ambitieuſes, les regarder comme la cauſe des plus
„ grands déſordres, il faut toujours y revenir: elles gou-
„ vernent, malgré cela, preſque toutes les cours; je doute
„ même qu'il y en ait aucune exempte de leur empire. Auſſi
„ le courtiſan ſage & ruſé ſe garde bien d'en avoir quel-
„ qu'une pour ennemie, ni même de parler contre le
„ ſexe en général: malheur à ceux qui les regardent comme
„ un ſexe foible & infirme. Celle qui ne ſe ſent pas toute
„ la vigueur qui lui eſt néceſſaire, ſe fait appuyer par d'au-
„ tres: dans les intérêts communs, elles ſavent ſe ſoutenir
„ mutuellement; & quand la force leur manque, elles n'é-
„ pargnent aucune ruſe de guerre pour ſe rendre maîtreſſes
„ du terrein où elles veulent dominer: rien ne leur échape;
„ elles ſuivent un projet mieux & plus ſurement que ce
„ ſexe fort & vigouteux, qu'elles font néanmoins ſi ſou-
„ vent donner dans des piéges de novices.

„ Tout ce que j'ai dit des femmes juſqu'ici, ne regarde
„ que le cours ordinaire des affaires. Mais dans quelles ré-
„ volutions, dans quelles conſpirations, lorſqu'il y en a,
„ ne ſont-elles point impliquées? Elles y ſont ſi eſſentielles,
„ que ſouvent elles en ſont l'ame & le mobile. Impénétra-
„ bles dans les ſecrets où elles ſont perſonnellement inté-
„ reſſées, ne penſez pas que rien ſe divulgue par leur im-
„ prudence; & cette dextérité pour les intrigues, cette ma-
„ nœuvre délicate, compoſée, artificieuſe, ſi néceſſaire

ſi on veut tirer quelqu'avantage des vies des hommes illuſtres de Plutarque ; on

» dans les affaires ſecretes, les y fait conduire avec plus » d'adreſſe que les hommes, qui marchent quelquefois » avec un peu trop de confiance & de précipitation.

» Deux des plus belles conjurations que l'on ait vu dans » ces derniers ſiécles, ſont celles des Fieſques contre la ré- » publique de Gènes, en 1547, & celle des Eſpagnols con- » tre la république de Veniſe en 1618. On n'y avoit pas » employé de femmes : auſſi ont-elles échoué toutes deux. » Voyez au contraire comment elles ſe ſont conduites en » d'autres grandes affaires. La Ligue veut faire aſſaſſiner » Henri III. Madame de Montpenſier, ſœur des Guiſes, » s'en mêle, & y réuſſit par le moyen d'un moine qu'elle » fait adoucir par d'agréables préliminaires, qui don- » noient lieu à de plus grandes eſpérances. Les Eſpagnols » ſe veulent défaire de Henri IV, qui leur nuiſoit beaucoup. » Le vieux duc d'Epernon n'auroit pu ſeul y réuſſir : il y » mêle la ducheſſe de Verneuil, maîtreſſe diſgraciée de ce » prince : elle en vient à bout, malgré les avis qui en fu- » rent plus d'une fois donnés à ce grand roi

» Puiſque les femmes légitimes ont tant de crédit dans » les affaires, quelle autorité n'a point une maîtreſſe ? ç'a » été dans tous les gouvernemens le grand mobile des grands » événemens. On ſe fait un plaiſir d'accorder à une maî- » treſſe, ce qu'on croit par devoir être obligé de refuſer à » une épouſe. En quelle eſtime étoient même autrefois cel- » les qui ne s'en tenoient point à un ſeul & unique amant, » comme font aujourd'hui les plus honnêtes femmes parmi » nous ? N'ont-elles pas brillé juſque dans ces auſteres ré- » publiques de la Gréce, où leurs fonctions étoient ſi im- » portantes, qu'on les croyoit ſeules capables de manier » l'eſprit des généraux & des chefs ; d'adoucir cette rudeſſe » de tempérament, qui ne paroît que trop dans quelques- » uns de leurs héros ; de ramener même au centre du devoir » ceux qu'une ambition trop écoutée pouvoit en faire écar- » ter : toutes choſes qu'on déſeſpéroit ſans doute de gagner » ſur eux par la voie des légitimes épouſes. Il faut que Plu- » tarque les ait regardées comme des perſonnes bien conſi- » dérables, puiſque jamais il ne perd l'occaſion d'en parler, » de les peindre & de nous les faire entiérement connoître. » Dirai-je tout ? Ces oracles de la plus ſévere morale, ces » modéles de la vie retirée ; enfin ces Janſéniſtes de l'ancien » Paganiſme, c'eſt-à-dire, nos premiers philoſophes, ne » les dédaignoient pas, & les plus ſages ne les vouloient » même qu'à titre de maîtreſſes, tant cette qualité a tou- » jours eu d'attraits pour tous les hommes.

les doit lire dans l'ordre ſuivant, qui étant celui que la chronologie nous indique, peut faire connoître les endroits les plus brillans de l'Hiſtoire grecque. *Théſée* eſt le premier auquel Plutarque a donné place dans ſa collection. Comme il vivoit plus de douze cens ans avant l'Ere chrétienne, cet hiſtorien eſt obligé d'avouer qu'avant le régne de ce prince, on ne trouve rien de certain, ni de bien dévelopé dans l'Hiſtoire grecque. *Lycurgue*, qui eſt le ſecond dont il faut étudier la vie, a paru plus de 900 ans avant J. C. Les tems lumineux de l'Hiſtoire grecque ne viennent que pluſieurs ſiécles après. C'eſt à *Solon* que Plutarque les fait commencer : il vivoit environ 600 ans avant l'Ere vulgaire. *Ariſtide*, *Thémiſtocle* & *Cimon* qui paroiſſent enſuite, vécurent en même tems, c'eſt-à-dire, ſous Xerxès, qui fit dans la Gréce cette irruption ſi honteuſe à la Perſe. *Périclès*, *Miltiade*, *Alcibiade* & *Lyſander*, qui doivent ſuivre, parurent dans la guerre du Péloponnèſe, c'eſt-à-dire, un peu plus de 400 ans avant l'Ere chrétienne. *Artaxerxès Mnémon*, dont nous avons déja parlé dans l'hiſtoire des Perſes, avoit pris quelque part à cette guerre : c'eſt pourquoi Plutarque a cru le devoir placer avec les hommes illuſtres de la Gréce. *Agéſilas*, *Pélopidas*, *Timoléon*

& *Dion* qui doivent ſuivre, parurent peu de tems avant le régne de Philippe. *Démoſthène*, qui fut le protecteur de la liberté chancelante des Athéniens, devint par-là le plus grand ennemi de Philippe. L'hiſtoire d'*Alexandre*, qu'on doit lire enſuite, ſe rapproche beaucoup plus des tems les plus connus de nos hiſtoires; c'en eſt même le plus illuſtre phénomène: car c'eſt ainſi qu'on doit appeller la vie de ce conquérant, par le peu de tems qu'elle a duré. Enfin l'on voit diſparoître peu à peu tout le brillant de cette hiſtoire dans les vies de *Phocion*, d'*Eumènes*, de *Démétrius*, de *Pyrrhus*, d'*Aratus*, d'*Agis*, de *Cléomènes* & de *Philopœmen*, dont les uns ont été les perturbateurs de leur patrie, & les autres les derniers ſoutiens de la liberté des Grecs. Voila l'ordre que preſcrit la chronologie. Cela ne doit pas empêcher de ſuivre les vues de Plutarque, & de relire alternativement la vie d'un Grec & d'un Romain, pour les comparer, & voir la reſſemblance ou la différence de leurs caracteres: car Plutarque eſt de ces auteurs qu'on ne ſe laſſe jamais de lire, & ſur leſquels on eſt obligé de repaſſer plus d'une fois.

CHAPITRE XI.

Hiſtoire des Royaumes d'Aſie, qui ont rapport à l'Hiſtoire Grecque.

QUOIQUE l'Hiſtoire des royaumes d'Aſie ne nous ſoit connue que par les Grecs, & que tous les événemens qu'il en faut ſavoir, ſoient compris dans l'Hiſtoire générale de la Gréce, il n'eſt pas cependant hors de propos d'en donner ici quelque notion particuliére.

ARTICLE I.

Royaume de Lydie.

LES rois de Lydie ſont anciens dans l'Aſie mineure. Il paroît par Hérodote, qu'ARGON, qui fut le premier, régna plus de douze cens ans avant l'Ere chrétienne : cependant, d'autres écrivains les font remonter plus haut, juſqu'au tems même de Jupiter. Mais il eſt impoſſible de pénétrer dans l'obſcurité de ces premiers ſiécles ; il n'y a de ſucceſſion bien détaillée que depuis ARDISUS. Ce qui en a fait principalement rechercher la ſuite, a été le régne de CRÉSUS,

auſſi célébre par ſes infortunes que par ſes richeſſes. On trouve, à la vérité, les noms de beaucoup de rois ; mais qui n'ont pas une ſuite aſſez marquée. Tout ce que l'on ſait eſt donc qu'ARDISUS a régné trente-ſix ans; ALIATTÈS quatorze ; MÉLÈS, nommé autrement MYRSUS, douze; CANDAULES, dix-ſept. On ſait combien l'imprudence de ce dernier lui fut préjudiciable. Il avoit pour femme une des plus belles perſonnes de ſon tems, qu'il aimoit moins en mari qu'en amant. Il ne pouvoit s'empêcher de vanter la beauté de la princeſſe, à l'un de ſes officiers nommé Gygès; il voulut même faire connoître à ce favori toute l'excellence du tréſor qu'il poſſédoit. Gygès y réſiſta autant par reſpect pour la reine, que pour ne pas voir trop curieuſement des objets ſéduiſans ſur leſquels il n'avoit aucun droit. Il eut cependant, par une grace particuliére du roi, le moyen, ſans que la reine s'en apperçût, de la voir dans l'état où elle ne devoit être vûe tout au plus que du roi ſon mari. Comme Gygès étoit caché dans la chambre même du roi, il ne put s'échaper ſi adroitement que la princeſſe ne le vît ſortir. Elle apprit du roi ſon mari tout ce qu'il venoit de faire en faveur de ce favori. La princeſſe cacha ſon reſſenti-

ment & ſa douleur toute la nuit. Le matin, elle fit appeller Gygès, à qui elle fit connoître qu'il n'avoit que l'un de deux partis à prendre, ou de mourir ſur le champ, pour potter la peine de la vûe criminelle dont il avoit joui, ou de faire mourir Candaules, & de monter par-là ſur le trône de Lydie en épouſant la reine. Gygès obéit ſans beaucoup de réſiſtance, & après avoir tué le roi qui étoit endormi, il épouſa la reine & s'empara de la couronne.

Le régne de Gygès fut aſſez conſidérable, ſoit par quelques expéditions militaires, ſoit par les préſens qu'il envoya au temple de Delphes, pour remercier les dieux des grands biens qu'il en avoit reçus. Il mourut après un régne de trente-huit ans, & laiſſa pour ſucceſſeur ſon fils Ardis, qui renouvella contre les Ioniens, où les Grecs de l'Aſie mineure, la guerre que ſon pere leur avoit faite. Après avoir régné quarante-neuf ans, il laiſſa le trône à Sadiattès ſon fils, qui en régna douze. A ce dernier ſuccéda Aliattès, qui fit la guerre aux Médes & à Cyaxarès, petit-fils de Déjocès. Ces guerres continuelles avec les différens peuples de l'Aſie mineure ont rendu ſon régne aſſez conſidérable. Il mourut après avoir gouverné cinquante-ſept ans, & laiſſa pour ſucceſ-

ſeur ſon fils CRÉSUS, par la défaite duquel ce royaume fut entiérement éteint, 548 ans avant l'Ere vulgaire. Les aventures de ce prince ſont trop connues, pour les répéter ici. HÉRODOTE, qui les rapporte fort au long dans le premier livre de ſon Hiſtoire, peut ſuffire pour en donner connoiſſance.

ARTICLE II.

Royaume de Pont.

LE royaume de Pont, dans l'Aſie mineure, eſt un démembrement que Darius Hyſtaſpe, roi de Perſe, fit lui-même de ſa monarchie en faveur d'ARTABASE, que quelques hiſtoriens diſent fils d'un des ſeigneurs Perſans, qui avoient conſpiré contre les mages, uſurpateurs de la couronne des Perſes. On prétend que ce roi, qui fut tué dans une action, 480 ans avant l'Ere chrétienne, en avoit régné trente-quatre. Ainſi il doit avoir commencé 514 ans avant l'Ere vulgaire, la huitiéme année du régne de Darius. On ignore qui fut ſon ſucceſſeur immédiat; les autres ſont connus par l'hiſtoire.

A RHODOBATES, cinquiéme roi de

Pont, ſuccéda MITHRIDATE I, dont le régne commence 402 ans avant l'Ere chrétienne. Il eſt un de ceux qui s'eſt le plus diſtingué. Il mourut après avoir gouverné trente-huit ans, & eut pour ſucceſſeur ARIOBARZANÈS ſon fils, qui avoit alors le gouvernement de la Phrygie ſous Artaxerxès Mnémon, roi de Perſe. MITHRIDATE II, qui vint 336 ans avant l'Ere vulgaire, avoit pris le parti d'Eumènes contre Antigonus; mais quand il ſut qu'Eumènes étoit tué, il ſe ſoumit au vainqueur, & lui rendit depuis des ſervices conſidérables. Cependant, Antigonus ſoupçoneux envers tous ceux qui l'approchoient, s'imagina que Mithridate favoriſoit le parti de Caſſandre; c'eſt pourquoi il le fit mourir, après un régne de trente-cinq ans, 301 ans avant l'Ere vulgaire. MITHRIDATE III, qui monta ſur le trône après ſon pere, s'étoit lié étroitement d'amitié avec Démétrius Polyorcètes, par lequel même il fut averti des mauvais deſſeins qu'Antigonus avoit contre lui. Il ſe retira fort à propos dans la Cappadoce, y forma une armée, par le moyen de laquelle il ſe ſaiſit de diverſes places qu'Antigonus y avoit, & qui furent depuis unies au royaume de Pont. Il mourut après un régne de 36 ans, & laiſſa la couronne à ſon fils ARIOBARZANÈS.

L'hiſtoire, qui nous marque que Mithridate Eupator fut le huitiéme roi depuis Mithridate III, qu'on regarde comme le fondateur de cette monarchie, par le point d'élévation où il l'avoit miſe, & par les conquêtes qu'il avoit faites, nous donne lieu de croire qu'après ARIOBARZANÈS il y a deux autres rois, qui n'ayant rien fait de conſidérable, n'ont pas mérité d'être connus de la poſtérité. Les hiſtoriens ne marquent expreſſément que le nom de MITHRIDATE IV, que Juſtin dit avoir été le bizaïeul de Mithridate Eupator. On ne dit rien de ſon régne, ſinon qu'il épouſa une fille de Séleucus Callynicus, roi de Syrie, dont il eut une princeſſe nommée Laodice, qui fut mariée au roi de Syrie Antiochus le Grand. PHARNACE ſon fils, qui lui ſuccéda environ 185 ans avant l'Ere vulgaire, eut quelques différends avec les rois de Pergame : ſes crimes, qui l'ont rendu célébre, l'ont fait paſſer pour le plus mauvais prince qui ait porté la couronne. MITHRIDATE V du nom, ſurnommé EVERGETES, qui lui ſuccéda, fut aſſez bien avec les Romains, qui pour le récompenſer des ſervices, qu'il leur avoit rendus, ajoutérent à ſon royaume la province de la grande Phrygie.

Le plus grand roi de cette race eſt Mi-

THRIDATE EUPATOR, qui diſputa ſi long-tems aux Romains l'empire de l'Aſie. Il n'avoit que douze ans, quand ſon pere mourut, & l'Hiſtoire qui nous aſſure qu'il en a vécu ſoixante-douze, nous marque en même tems qu'il en a régné ſoixante.

Une des occaſions où il parut avec le plus de grandeur contre les Romains, dont il fut de tout tems l'ennemi le plus irréconciliable, fut la guerre de Cappadoce. Ariarathes, qui en étoit roi, vint à mourir. Mithridate fit tuer les enfans du feu roi, & uſurpa la Cappadoce; mais les Romains, qui avoient rendu la liberté aux Cappadociens, leur permirent de ſe choiſir un roi, ſur la repréſentation qui leur fut faite de la part de ces peuples, qu'ils ne pouvoient s'en paſſer. Ils élurent donc Ariobarzanès, que Sylla mit en poſſeſſion de la couronne. Mithridate ne cherchoit que l'occaſion de faire connoître à la république combien il étoit outré de cette conduite. Il s'allia de Tygranes, roi d'Arménie, & de concert ils ſe rendirent maîtres de la Cappadoce, & même de la Bithynie. Les rois dépouillés vinrent à Rome. Le Sénat les prit ſous ſa protection, & ils furent rétablis l'un & l'autre. Mithridate animé par cette conduite, leva des troupes, & défit trois armées romaines

qui étoient dans l'Aſie mineure : il prit même deux généraux, & les fit cruellement mourir dans les tourmens. Toutes les villes grecques de l'Aſie mineure embraſſérent cette occaſion pour ſe ſoulever contre les Romains, & pour ſe jetter dans le parti du vainqueur.

Mithridate, qui n'avoit pû chaſſer entiérement les Romains de l'Aſie par la force, y employa la ruſe. Il envoya des ordres ſecrets à tous les gouverneurs des provinces & aux magiſtrats des villes, d'en faire un maſſacre général au jour qu'il leur déſigna. Cet ordre barbare, qui n'a pas manqué d'exemples dans la poſtérité, s'exécuta ; & l'on égorgea quatre-vingt mille Romains, quelques-uns même en comptent davantage.

Après s'être rendu maître de l'Aſie par cette barbarie, Mithridate envoya en Gréce un de ſes généraux, avec une armée de ſix vingt mille hommes : il prit Athènes & la choiſit pour ſa réſidence, d'où il donnoit les ordres néceſſaires pour la guerre. Pendant le ſéjour que le général de Mithridate fit dans cette grande ville, il mit dans les intérêts de ſon maître la plupart des républiques de la Gréce.

C'eſt l'état où Sylla trouva les affaires, quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Le général Romain ne tarda guères à reprendre la ſupériorité, & bat-

fit avec ſeize mille hommes ſeulement, trois armées de Mithridate, l'une à Chéronée d'environ 120 mille hommes, & les deux autres à Orchomènes, dont l'une étoit de cent dix mille hommes, & la troiſiéme de quatre-vingt mille. Mithridate lui-même, malgré ſon habileté & ſon eſprit de reſſource, fut battu en Aſie, où il perdit ſes meilleures troupes; & ce fut la faute de Lucullus, ſi le roi de Pont ne fut pas pris; mais l'intérêt particulier du général Romain l'emporta, comme parmi nous, ſur l'intérêt public.

Mithridate fit demander la paix aux Romains, qui la lui accordérent; mais à des conditions très-dures pour un homme tel que lui. Il fut obligé de rendre la Bithynie à Nicoméde, la Cappadoce à Ariobarzanès, & aux Romains tout ce qu'il leur avoit pris depuis le commencement de la guerre. Il fut réduit à ſon ancien domaine, & contraint encore de payer aux Romains trois mille talens pour les frais de la guerre, & de leur livrer ſoixante-dix de ſes vaiſſeaux. La triſte ſituation des affaires de Mithridate lui fit accepter toutes ces conditions; & les troubles de Rome engagérent Sylla d'accorder la paix à ce prince. Les Romains ne laiſſérent pas de recommencer contre Mithridate une guerre qui dura trois ans; mais comme elle avoit été en-

trepriſe ſans l'ordre du Sénat, Muréna, gouverneur de l'Aſie mineure, en fut déſapprouvé par Sylla, qui étoit devenu dictateur, & la paix fut rétablie entre les Romains & le roi de Pont.

La mort de Nicoméde, roi de Bithynie, qui fit le peuple Romain héritier de ſes états, donna lieu à Mithridate de renouveller la guerre, parce qu'il avoit toujours conſervé des vûes ſur ce royaume, qui étoit à ſa bienſéance. Il s'en empara donc, auſſi-bien que de la Paphlagonie, qui étoit une province romaine. C'étoit l'an 76 avant l'Ere chrétienne. On envoya, l'année ſuivante, contre Mithridate, Lucullus & Cotta; mais ce dernier qui n'avoit rien des talens militaires, qu'il falloit pour tenir tête à Mithridate, fut battu: il fut même aſſiégé dans Cyzique, ville de la Propontide. Mithridate avoit deſtiné pour ce ſiége trois cens mille hommes, & quatre cens vaiſſeaux. Les Romains n'étant pas en état d'en venir à une action générale, Lucullus ſe contenta de ſe poſter près de l'armée de Mithridate. Il lui enlevoit ſes convois, battoit ſes partis & ſes fourageurs, & ne manquoit aucune occaſion par des actions particuliéres, de ſe procurer le même avantage qu'il auroit pû deſirer d'une action générale. Enfin, Lucullus affoiblit ſi fort

l'armée de Mithridate, que ce prince ſe vit obligé de lever honteuſement le ſiége de Cyzique, après y avoir perdu la plus grande partie de ſes troupes. Mithridate fut contraint par cette perte de ſe retirer dans le Pont. Il laiſſa néanmoins ſa flote à trois de ſes généraux, qui furent battus deux fois par Lucullus.

Le général Romain tourna enſuite du côté de la terre, rentra dans la Bithynie & la Paphlagonie, & marcha vers le Pont pour attaquer Mithridate dans le centre de ſes états. Il forma en même-tems le ſiége des trois plus conſidérables villes du royaume. Mithridate venoit pour les ſecourir; mais Lucullus alla au-devant de lui. Il eut du déſavantage dans deux actions; mais à la troiſiéme, le roi de Pont fut entiérement défait. Il s'enfuit en Arménie, pour demander du ſecours à Tygranes qui étoit ſon gendre; mais Tygranes, loin de lui en accorder, ne voulut pas ſeulement le voir, pendant plus d'un an & demi qu'il fut dans ſes états.

Tygranes, qui fut lui-même attaqué par les Romains, eut enfin une entrevue avec Mithridate, pour concerter avec lui les opérations de cette guerre. Tygranes fut battu, & s'abandonna entiérement aux conſeils violens du roi de Pont. Ils cherchérent du ſecours juſque

chez les Parthes : mais enfin, ils furent encore une fois défaits, & comme ſi Mithridate eût ſenti l'aſcendant que les Romains avoient pris ſur lui, il ne put ſoutenir la vûe de leurs légions, & fut le premier à fuir. Il rentra néanmoins dans le Pont, où il défit les lieutenans de Lucullus.

Pompée qui vint enſuite, pour commander au lieu de Lucullus, l'an *66* avant l'Ere chrétienne, offrit la paix à Mithridate. Ce prince la refuſa d'abord ; mais quand il vit que Phraatès, roi des Parthes, avoit pris le parti des Romains, il voulut négocier avec Pompée. Ce général lui demanda pour préliminaires, de mettre bas les armes, & de rendre tous les déſerteurs. Mithridate refuſa ces conditions, & ſe réduiſit à harceler les troupes romaines, & à leur couper les vivres. Il en vint ſi heureuſement à bout, que Pompée fut contraint de quitter le Pont & la Cappadoce, pour entrer dans l'Arménie mineure. Mithridate l'y ſuivit ; mais une nuit Pompée le ſurprit dans ſa marche, lui tua la plus grande partie de ſon armée, & lui-même eut de la peine à ſe ſauver. Il remonta néanmoins vers les ſources de l'Euphrate, pour ſe mettre à couvert dans les montagnes. Pour monument de ſa victoire, Pompée bâtit une ville ſur le

champ de bataille, & lui donna le nom de *Nicopolis*. Il ſuivit de près Tygranes & Mithridate. Le premier fit ſa paix avec les Romains, & en fut depuis regardé comme l'ami & l'allié.

Mithridate, plein de reſſources, n'abandonna point ſes projets. Il ſe retira, l'an 65 avant l'Ere chrétienne, dans le Boſphore Cimmérien, que nous appellons aujourd'hui la Crimée, qui appartient aux petits Tartares. Il avoit donné ce royaume à l'un de ſes fils nommé Macharès; mais ce prince, preſſé par les Romains, avoit cru devoir faire la paix avec la république, & la vouloit obſerver religieuſement. Il tâcha, mais inutilement, de le faire trouver bon à Mithridate. Comme il vit que ſon pere ne vouloit point déférer à ſes raiſons, il eſſaya de ſe ſauver par mer, & fut pris par les vaiſſeaux même de Mithridate; mais il aima mieux ſe tuer que de tomber entre les mains de ſon pere.

Pompée, qui ne pouvoit ſuivre Mithridate dans des pays ſi reculés, revint en Aſie, ſoumit Antiochus, roi de Comagène, & vint dans la Syrie, dont il dépouilla Antiochus l'Aſiatique. Il réduiſit ce royaume, qui devint enſuite une province romaine. Il retourna dans la Cappadoce & dans le Pont, dont toutes les places ſe rendirent. On prit même

dans la plus forte, nommée Cainé, ou la Ville-neuve, tous les tréſors de Mithridate, avec ſes mémoires ſecrets, où l'on découvrit ſes projets & une infinité de choſes cachées. Ce fut-là qu'on trouva les obſervations que ce prince avoit faites ſur la médecine, pour laquelle il avoit beaucoup de gout. Entr'autres choſes on y vit la compoſition de ce contrepoiſon admirable, qui porte encore le nom de Mithridate, & dont les médecins n'ont pas diſcontinué de ſe ſervir depuis avec beaucoup de ſuccès.

Mithridate, qui ſe vit ſans aucune reſſource, fit demander la paix à Pompée, aux mêmes conditions qu'on l'avoit accordée à Tygranes, c'eſt-à-dire, de lui laiſſer le royaume héréditaire de Pont, au moyen d'un tribut qu'il payeroit aux Romains. C'étoit l'an 64 avant l'Ere chrétienne. Pompée répondit à ce prince, que puiſqu'il vouloit obtenir les mêmes conditions que Tygranes, il le devoit imiter en le venant trouver en perſonne. Mithridate n'y voulut pas conſentir; il propoſa ſeulement d'y envoyer ſes enfans, & quelques-uns de ſes principaux amis. C'étoit une foible caution pour la foi d'un prince qui n'en avoit jamais eu : auſſi Pompée ne s'en voulut pas contenter. Les négociations ſe rompirent, & l'on ſe prépara de part

& d'autre à recommencer la guerre ; mais Mithridate mourut à la veille d'entreprendre les plus vaſtes, & peut-être les plus chimériques projets qui ſoient jamais entrés dans la tête d'un général.

Le deſſein de ce prince étoit de traverſer la Pannonie, & de venir attaquer les Romains juſque dans l'Italie, comme avoit fait Annibal. C'eſt pourquoi il avoit levé des troupes parmi les Scythes, & avoit envoyé des agens dans les Gaules, pour ſolliciter ces peuples à ſe joindre à lui quand il approcheroit des Alpes. Mais pour exécuter ce projet, il falloit faire avec une grande armée environ huit ou neuf cens lieues, traverſer ce que nous appellons la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Tranſylvanie, la Hongrie, la Stirie, la Carinthie, le Tirol & la Lombardie, pays difficiles, pleins de bois & de montagnes, où la ſubſiſtance étoit preſque impoſſible. Il falloit outre pluſieurs rivières, paſſer encore trois grands fleuves, le Boriſthènes, le Danube & le Po. La ſeule idée d'une marche ſi dangereuſe & ſi rude, fit ſi grand'peur à ſon armée, que pour rompre ce deſſein, elle élut pour général & pour roi Pharnace, fils de Mithridate. Alors ce prince voyant que tout le monde, juſqu'à ſon fils même, l'abandonnoit, ſe retira dans ſon

appartement, & après avoir donné du poiſon à ſes femmes & à ſes concubines, il en prit lui-même. Mais comme il n'agiſſoit point aſſez promptement, il eut recours à ſon épée. Le coup ne ſuffiſant pas, il fut obligé de prier un ſoldat Gaulois qui venoit d'enfoncer ſa porte, de l'achever. Sa plus grande crainte étoit de tomber entre les mains des Romains, & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toujours ſur lui du poiſon, pour leur échaper par cette voie, s'il ne trouvoit pas d'autre moyen : triſte reſſource pour un roi qui avoit fait trembler toute l'Aſie.

Jamais prince n'eut un plus vaſte génie : ſon ame intrépide étoit accompagnée d'un grand jugement, de beaucoup d'expérience, & d'un eſprit fertile en expédiens. Il ſavoit les langues de vingt-deux nations différentes qui étoient ſous ſa domination, & leur pouvoit aiſément parler ſans interprête. Sa pénétration dans les affaires, & ſon aſſiduité au travail étoit ſi grande, qu'à l'exception de ce dernier complot, il avoit découvert tout ce qu'on avoit tramé contre lui. Ses deſſeins étoient grands ; mais la fortune des Romains l'emporta toujours ſur ſes projets, quelque bien concertés qu'ils fuſſent ; & Cicéron eſt obli-

gé d'avouer, qu'après Alexandre qui a été plus heureux, quoiqu'il ne fût pas plus brave, c'étoit le plus grand des rois; & jamais les Romains n'en eurent de pareil en tête. Mais il avoit tous les vices qui accompagnent les ames barbares, la cruauté & l'ambition.

De beaucoup d'enfans que Mithridate avoit eus de pluſieurs femmes & de ſes concubines, Pompée conduiſit à Rome cinq fils & deux filles qui parurent à ſon triomphe.

Le Pont fut partagé en pluſieurs petites principautés, où les deſcendans de Mithridate régnérent encore pendant quelques générations; mais ſous la protection des Romains.

ARTICLE III.

Royaume du Boſphore Cimmérien.

Les environs du Boſphore (1) Cimmérien ont formé un royaume, que ce

(1) Ce Boſphore ou détroit a pris le nom de *Cimmérien*, d'une ville de Cimméris, bâtie ſur la côte d'Aſie, fort ancienne, & qui ne ſubſiſtoit plus au tems de Strabon.

Nous diſons aujourd'hui *Boſphore*; mais il ſeroit plus exact de prononcer *Boſpore*. Ce mot vient de πόρος & de βῦς, *trajet de bœuf*; c'eſt-à-dire, l'eſpace qu'un bœuf peut aiſément paſſer à la nage. Il eſt vrai, que ſuivant une autre étymologie, qui fait venir ce mot de βῦς & de φίρω, on

Boſphore,

Boſphore, appellé aujourd'hui *Détroit de Caffa*, diviſoit en deux parties, l'une ſituée en Europe, qui avoit pour capitale Panticapée; l'autre ſituée en Aſie, dont la métropole étoit Phanagore, ville qui paroît avoir remplacé l'ancienne Cimméris.

Cet état étant peu conſidérable, & ſitué dans une contrée fort éloignée, qui n'avoit dans ſon voiſinage que des peuples féroces, n'excita point l'avidité des conquérans. Les Perſes, les Grecs & les Romains le négligérent : il n'eut guères de démêlés qu'avec les Scythes.

On ſait par Hérodote, (1) que vers l'an 640 avant l'Ere chrétienne, les Scythes de ces contrées faiſant une irruption en Aſie, les Cimmériens leur échapérent en abandonnant le pays, & qu'ils vinrent s'emparer de Sardes, d'où ils furent chaſſés quelques années après. Leur chef les conduiſit en Cilicie, où il périt. Les Cimmériens retournérent dans leur pays : & c'eſt vraiſemblablement alors qu'ils commencerent à avoir une forme de gouvernement, qui tenoit

---

eſt autoriſé à dire *Boſphore*; mais Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Etienne de Byſance, écrivent conſtamment **Βόσπορος**. Ce dernier, au mot **Βόσπορις**, dit que c'eſt par une tranſpoſition de lettre qu'on a écrit **Βορσφόριον**. *Hiſtoire des rois du Boſphore Cimmérien*, par M. Cary, *p.* 24.

(1) Hiſt. l. 1 & 4.

du monarchique : mais on ne peut rien aſſurer. Ce n'eſt que plus de cent cinquante ans après, qu'on trouve dans Diodore (1) de Sicile, des ſouverains du Boſphore, qu'il appelle *Archæanactides*, dont le régne ne dura que quarante-deux ans, depuis l'an 487, juſqu'à l'an 445 avant l'Ere chrétienne. Depuis ce tems, juſqu'à celui de Conſtantin le Grand, nous trouvons des princes du Boſphore : de façon que cette monarchie a duré au moins huit cens ans.

Les Archæanactides furent remplacés par une ſuite de rois, que l'on connoît aſſez, depuis SPARTACUS I, qui fut le premier, juſqu'à SPARTACUS IV, qui mourut, après un régne de vingt ans, l'an 289 avant l'Ere chrétienne. M. DE BOZE a donné ſur ces princes un Mémoire (2), dans lequel il a mis en œuvre avec tout l'art poſſible, ce que les anciens nous ont dit des circonſtances de leur vie. Après SPARTACUS IV, on ne trouve plus rien, dans les Hiſtoriens qui nous ſont reſtés, ſur les rois du Boſphore, juſqu'à PÆRISADE, qui, ne pouvant réſiſter aux Scythes, qui l'inquiétoient, & vouloient exiger un tribut plus conſidérable que celui que

(1) Lib. 12.

(2) Il eſt inſéré au tome VI des *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.*

payoient ſes prédéceſſeurs, appella à ſon ſecours MITHRIDATE le Grand, & lui céda ſon royaume. Ainſi il y a dans l'hiſtoire des rois du Boſphore, un vuide de plus de cent ſoixante-dix ans, qu'on ne peut eſpérer de remplir, tant qu'on n'aura pas recouvré les livres de Diodore de Sicile, qui nous manquent.

Ce fut environ l'an 115 avant J. C. que Mithridate, par la ceſſion de Pærisade, joignit le royaume du Boſphore à ſes autres états. Il le gouverna par ſes lieutenans, juſqu'après la ſeconde guerre qu'il eut avec les Romains. Alors les peuples du Boſphore ſe révolterent. Il marcha contre eux, les ſoumit, & leur donna pour roi ſon fils MACHARÈS. C'étoit 79 ans avant l'Ere chrétienne.

MACHARÈS commanda dans le Boſphore pendant quatorze ans. Un traité de paix qu'il fit avec Lucullus, général des Romains, déplut fort à ſon pere, qui ſans écouter les raiſons qu'il alléguoit pour ſe juſtifier, fit marcher une armée contre lui. Macharès voyant qu'il ne pouvoit pas échaper à la colere de ſon pere, ſe tua pour ne pas tomber entre ſes mains. C'étoit l'an 65 avant l'Ere chrétienne. Dion, *l.* 36, & Oroſe, *l.* 6, diſent que ſon pere le fit mourir.

Mithridate s'étant tué, pour ne pas ſervir au triomphe de Pompée, PHAR-

NACE, ſon fils, qui l'avoit trahi, prit Pompée de lui donner le royaume de Pont ou celui du Boſphore. Pompée lui accorda le dernier, à l'exception de la ville de Phanagore, qu'il voulut rendre libre, pour la récompenſer de s'être révoltée la premiére contre Mithridate. La guerre civile qui s'alluma entre Céſar & Pompée, parut à Pharnace une occaſion favorable pour recouvrer tous les états de ſon pere. Il quitta le Boſphore, & s'empara du Pont, où il commit bien des cruautés. Céſar l'en chaſſa, & l'obligea de retourner dans le Boſphore. Mais ASANDRE, qu'il y avoit laiſſé pour commander en ſon abſence, s'étoit emparé de la ſouveraineté. Il ſe ſaiſit de Pharnace, à ſon arrivée, & le fit mourir. Ce prince avoit régné quinze ans.

On connoît la ſuite des rois du Boſphore depuis Mithridate, juſqu'à SAUROMATE VI, qui régnoit au tems de Conſtantin, & l'on en a un aſſez grand nombre de médailles. M. CARY en a éclairci l'Hiſtoire, dans un ouvrage, rempli de recherches, intitulé *Hiſtoire des rois du Boſphore Cimmérien, éclaircie par les médailles.* C'eſt ce qu'on peut conſulter de plus exact ſur cette partie de l'Hiſtoire, & nous en avons tiré le peu que nous avons dit.

Dans les derniers tems, les Boſpho-

riens eurent de longues guerres avec les Cherſonites, qui les aſſujétirent enfin, SAUROMATE VI ayant été tué dans un combat ſingulier, que lui avoit propoſé Pharnace, chef des Cherſonites. Depuis cette révolution, il n'y eut plus de rois du Boſphore. Un chef de ceux à qui Pharnace permit de cultiver quelques terres de leur ancien royaume, nommé ASANDRE, fit une tentative pour rentrer en poſſeſſion du Boſphore. Mais la conſpiration fut découverte : ſon fils en fut la victime, & les Boſphoriens furent pour toujours ſoumis aux Cherſonites.

ARTICLE IV.

Royaume de Thrace.

LES peuples, qui de Teiras, deſcendant de Japhet, furent d'abord appellés Teires, & enſuite Thraces, occupoient dans les anciens tems, un vaſte pays, qui comprenoit une partie de la Macédoine, & tout ce qui eſt renfermé entre le fleuve Strymon, le mont Hæmus, & le Pont-Euxin : ils s'étendoient même au-delà du Danube & du Boryſthène.

La nation étoit diviſée en pluſieurs peuples, qui avoient des mœurs différentes, & une forme de gouvernement

particuliére. Les uns, comme les *Beſſes*, cruels & féroces, ne vivoient que de rapine. Les autres, troupes mercénaires, prêtoient leur ſecours à ceux qui les appelloient ; & ſous la conduite d'un chef de leur nation, ſervoient indifféremment des partis contraires. Tels étoient les *Odomantes*, dont parle Thucydide, qui fourniſſoient des troupes aux Athéniens : tels étoient ceux qui habitoient les montagnes & les *Autonomes*, dont Sitalcès compoſa ſon armée : tels étoient encore tous ces corps de Thraces, qui étoient au ſervice d'Athènes, de Lacédémone, & des rois de Macédoine ou d'Aſie.

D'autres enfin, ſoumis à l'état monarchique, avoient des rois qui les gouvernoient. Dès le tems de la guerre de Troye, on voit Rhæſus & Poltys, rois de Thrace ; & peu après, un des fils de Théſée épouſa la fille d'un roi de Thrace. Mais ce n'eſt que pluſieurs ſiécles après, que l'on peut ſuivre la dynaſtie de ces rois, lorſque la Thrace proprement dite, ſous la puiſſance des rois des Odryſes, s'étendoit de l'occident à l'orient, depuis le fleuve Strymon, ſur les confins de la Macédoine, juſqu'au Pont-Euxin ; & du ſeptentrion au midi, depuis le mont Hæmus, juſqu'à la Mer Egée.

Il eſt vrai qu'on voit paroître de tems en tems d'autres rois Thraces ; mais ſoit que leur puiſſance fût bornée à des états de peu d'étendue, ſoit qu'ils n'aient été que les chefs de quelques Barbares ; ou qu'ils aient eu peu de part aux événemens que les Hiſtoriens nous ont tranſmis, ſi on en excepte les *Sapéens* & les Beſſes, ils ſont à peine nommés, & il eſt impoſſible d'en former une ſuite. Il n'y a que le royaume des Odryſes, la plus conſidérable des dynaſties de la Thrace, qui fourniſſe une ſucceſſion de rois, qui ſe lie avec l'Hiſtoire des Grecs & des Romains.

Terès, I du nom ; ou Tyrès, ainſi que l'appelle Hérodote, fut le fondateur du royaume des Odryſes, ou du moins il le rendit très-puiſſant. On n'a pas la date préciſe de ſon élévation, ou de ſes conquêtes ; mais on ſait qu'elles précéderent la guerre du Péloponnèſe, qui commença la ſeconde année de la LXXXVIIe olympiade, 431e avant l'Ere chrétienne. Ce prince aimoit la guerre avec paſſion. Il diſoit que quand il vivoit dans le repos, & qu'il n'étoit pas à la tête de ſes troupes, *il croyoit ne valoir pas mieux que ceux qui avoient ſoin de ſes chevaux.*

Après avoir duré environ quatre cens cinquante ans, le royaume de Thrace

finit, vers l'an 19 de l'Ere chrétienne, en la perſonne de RHÆMETALCES, qui en fut le dernier roi, & fut réduit en province romaine par l'empereur Claude.

M. CARY, de l'académie de Marſeille, nous a donné une bonne *Hiſtoire des rois de Thrace & de ceux du Boſphore Cimmérien, éclaircie par les médailles.* Il y a raſſemblé avec beaucoup de ſagacité, tout ce que les anciens ont dit, ſur ces deux royaumes, ſans négliger ce qu'en ont dit les modernes, dont il diſcute les opinions avec une critique très-judicieuſe.

ARTICLE V.

Royaume des Parthes.

LA nation des Parthes, qui a toujours conſervé quelques reſtes de la barbarie des Scythes, dont on prétend qu'elle eſt deſcendue, s'eſt rendue très-illuſtre dans l'ancienne hiſtoire, par ſes guerres continuelles avec les Romains, dont elle fut les plus redoutables ennemis. On prétend qu'outre les Scythes, qui formoient le corps de la nation, il y avoit auſſi une ſorte de mélange de divers peuples victorieux, qui les avoient ſubjugués dans les anciens tems.

Leurs rois eurent le nom d'ARSACIDES, du premier d'entr'eux ARSACÈS, qui forma & maintint la révolte contre les rois de Syrie. Cette révolte fut occaſionée, l'an 250 avant l'Ere chrétienne, par les violences qu'Agathocles, gouverneur, de la province pour Antiochus ſurnommé le Dieu, roi de Syrie, avoit voulu faire à Tiridate, dont la beauté & les graces avoient trop vivement touché le gouverneur Syrien. ARSACÈS, qui étoit frere de ce jeune homme, indigné de la brutalité du gouverneur, ſe ligue avec quelques amis, & ſe jette ſur Agathocles, qu'ils font périr ſous leurs coups. Leur parti s'étant inſenſiblement groſſi par la négligence d'Antiochus, ils eurent le tems de s'affermir, & de former un gouvernement qui a ſubſiſté près de cinq cens ans. Séleucus Callynicus ne laiſſa pas de faire de nouvelles tentatives, pour ſoumettre les Parthes révoltés; mais cette expédition fut ſi malheureuſe pour lui, qu'il demeura priſonnier. Le nom d'*Arſacès* devint ſi célébre par les grandes actions qu'il avoit faites, que tous ſes deſcendans ont fait gloire de le porter, & de le joindre à celui qu'ils avoient, auſſi-bien que le titre ſuperbe de *Roi des Rois*, qu'ils ſe donnérent dans les monumens publics, qui reſtent encore de cette nation. Le

premier Arſacès mourut environ 254 ans avant l'Ere vulgaire, d'une bleſſure qu'il reçut dans une action. Son frere TIRIDATE, qui lui ſuccéda, ſoutint la dignité royale avec autant de vigueur que l'avoit fait Arſacès. Son régne, qui dura trente-ſept ans, avec une gloire toujours égale, lui donna lieu de s'affermir ſur le trône, & de faire paſſer la couronne à ſes deſcendans.

ARSACÈS III, ſurnommé ARTABAN, étoit fils de Tiridate, & lui ſuccéda environ 216 ans avant l'Ere chrétienne. Il s'empara de la Médie, qui étoit pour lors ſoumiſe aux rois de Syrie. Antiochus le Grand l'y ſuivit avec un corps de troupes, & lui fit abandonner cette nouvelle conquête. Artaban fut même obligé de ſe retirer dans l'Hyrcanie; mais enfin, après une guerre douteuſe & difficile de part & d'autre, le roi de Syrie fit la paix avec le roi des Parthes, & devint même ſon allié. Ainſi Artaban jouit d'une paix tranquille, juſqu'à l'an 197 avant l'Ere chrétienne, qu'il mourut après un régne de vingt ans.

PHRIAPATIUS, ſon fils, qui lui ſuccéda, eſt à peine connu dans nos hiſtoires, ſoit qu'il ait vécu en paix, plongé dans le luxe des Aſiatiques, ſoit qu'il ait porté ſes armes du côté de l'Orient, comme le prétendent quelques

auteurs. Après avoir régné quinze ans, il laiſſa la couronne à PHRAATÈS ſon fils aîné, qui fit peu de choſes dans les huit années qu'il fut ſur le trône.

Comme il ne croyoit pas que ſes enfans fuſſent en état de ſoutenir la couronne, il la laiſſa à ſon frere, nommé MITHRIDATE; qui commença 173 ans avant J. C. La longueur de ſon régne, qui fut de trente-ſept ans, n'eſt pas ſeulement ce qui l'a diſtingué; il s'eſt encore rendu conſidérable par les guerres qu'il a ſoutenues avec beaucoup de vigueur, tantôt contre les rois de Syrie, tantôt contre les rois des Indes, & par les conquêtes qu'il fit ſur les Médes & ſur les Bactriens. *Rodogune*, ſi célébre dans l'hiſtoire, étoit fille de Mithridate, & fut mariée à Démétrius, roi de Syrie, dans le tems qu'il fut priſonier chez les Parthes. On peut aſſurer que, ſi cette nation doit ſon indépendance au roi Arſacès I, elle doit ſon illuſtration & ſa dignité à Mithridate, qui s'étoit rendu maître de la plus grande partie de l'Aſie ſupérieure.

PHRAATÈS II, qui lui ſuccéda, eut quelques guerres à ſoutenir contre Antiochus Sidetès, uſurpateur de la couronne de Syrie, pendant la captivité de Démétrius, qui étoit le roi légitime.

C'eſt ce qui engagea le roi des Parthes à renvoyer Démétrius dans ſes états, afin de donner un compétiteur légitime à Antiochus, & l'empêcher par des troubles domeſtiques de continuer la guerre contre les Parthes. Phraatès mourut après un régne de neuf ans, dans une bataille qu'il avoit livrée aux Scythes ſes voiſins. ARTABAN, ſon oncle, qui lui ſuccéda, ne ſurvéquit pas trois ans au roi ſon neveu. Il laiſſa la couronne à ſon fils MITHRIDATE II, qui eut auſſi le ſurnom de Grand, pour avoir appaiſé les troubles domeſtiques qui s'étoient élevés dans ſon royaume, & pour avoir vaincu les Scythes. Il eut la généroſité de rétablir Antiochus Euſebès ſur le trône de Syrie, dont il avoit été chaſſé par ſon frere Philippe. Il mourut après un régne de trente-ſept ans, ſans qu'on ſache s'il a laiſſé de poſtérité. MNASKIRÈS, qui lui ſuccéda environ 87 ans avant l'Ere vulgaire, n'eut pas occaſion, à cauſe des guerres inteſtines qu'il eut à ſoutenir, de porter ſes armes au dehors; ce qui diminua beaucoup la force de ces peuples, nés pour le mouvement des armes. Mnaskirès avoit terminé ces guerres domeſtiques, lorſqu'il mourut, après un régne d'onze ans ou environ. SINATROKÈS, qui lui ſuccéda,

fut encore moins considérable, parce que dans le peu de tems qu'il régna, ses armées furent battues & défaites par Tygranes, roi d'Arménie.

Il eut pour successeur son fils PHRAATÈS III, que Mithridate, roi de Pont, tâcha d'engager dans une guerre contre les Romains. Il ne se laissa point surprendre aux artifices de ce prince. Comme il n'avoit rien à démêler avec la république, il fit alliance avec elle, & porta même en faveur des Romains ses armes dans l'Arménie. Il fut plus heureux avec l'étranger que dans sa propre famille, ses enfans l'ayant fait mourir de poison après un régne de neuf ans. Ces mêmes enfans, qui avoient porté leurs mains sacriléges sur leur pere, cherchérent à se détruire mutuellement. MITHRIDATE III, qui sans doute étoit l'aîné, fut reconnu roi des Parthes; mais ses cruautés donnérent lieu à son frere ORODÈS de le traverser, & enfin de le faire mourir après un régne de sept ans. Orodès qui lui succéda, fut ce même roi des Parthes qui se rendit si redoutable aux Romains par la défaite de Crassus. Cette perte fut si sensible à la république, que les Romains mirent tout en œuvre pour en effacer la honte; & jamais les Parthes ne firent plus de plaisir à Auguste, que de lui rendre les

aigles romaines qui avoient été priſes dans cette bataille. L'hiſtoire aſſure que Craſſus avoit tort, d'entreprendre une guerre incertaine, contre un peuple belliqueux qui n'avoit jamais donné de mécontentement; mais il fut puni de ſa témérité & de ſon injuſtice. Orodès, avant que de commettre aucune hoſtilité, envoya des ambaſſadeurs à Craſſus, pour ſavoir de lui le motif qui lui avoit fait entreprendre cette guerre. La réponſe de Craſſus, qui fut moins fiére qu'inſolente, fit connoître à Orodès, qu'il devoit ſe diſpoſer pour l'attaque. Il partagea ſes troupes en deux armées; il ſe mit à la tête de l'une, & confia l'autre à Suréna. Ce général reprit, en entrant dans la Méſopotamie, toutes les places dont Craſſus s'étoit emparé. Les Romains qui étoient ſortis de ces garniſons, vinrent porter l'épouvante dans le camp; mais Craſſus qui étoit un riche bourgeois & un médiocre général, ne déféra point aux ſages conſeils qui lui furent donnés. Il tomba dans le piége que Suréna lui tendit, & fut défait par ce général, qui fondit bruſquement ſur lui. L'armée romaine y périt preſque toute, & Craſſus fut tué par Suréna qui lui coupa la tête & la main. Elles furent portées à Orodès, qui étoit pour lors à un feſtin de nôces, dont

la joie fut augmentée par l'agréable nouvelle de la victoire complette remportée ſur l'armée romaine.

Suréna ne jouit pas long-tems de ſa victoire. Orodès ſon maître, jaloux de ſa gloire & du crédit qu'une ſi grande action lui donnoit parmi les Parthes, le fit mourir peu de tems après. Plutarque, qui nous parle de ce général, nous le peint comme un homme d'une habileté conſommée par ſa prudence & par ſa valeur, quoiqu'il n'eût alors que trente ans. C'étoit, outre cela, l'homme de ſon tems le mieux fait, & à qui de grandes richeſſes ne donnoient pas moins de crédit & d'autorité que la grandeur de ſon caractère & de ſa naiſſance. Il étoit le premier ſujet du roi des Parthes; & par un droit héréditaire à ſa maiſon, il avoit le privilége de mettre la couronne ſur la tête du roi, lorſqu'on l'élevoit ſur le trône. Quand il voyageoit, mille chameaux portoient ſes bagages, & deux cens chariots étoient deſtinés pour conduire ſes femmes & ſes concubines. Outre une garde de plus de 1500 cavaliers, il avoit encore un cortége de domeſtiques qui montoit à plus de dix mille hommes. Ce furent toutes ces qualités, jointes à de grands ſervices, qui le rendirent ſuſpect, & qui lui firent perdre la vie, par l'ingratitude & la jalouſie de ſon maître.

Après la défaite de l'armée romaine, les Parthes ſe jettérent ſur la Syrie, qu'ils crurent trouver ſans défenſe; mais Caſſius, plus brave & plus prudent que Craſſus, avoit raſſemblé les débris de ſon armée, & obligea les Parthes à repaſſer l'Euphrate avec aſſez de confuſion. Cette action célébre ſe paſſa au commencement du régne d'Orodès, 53 ans avant l'Ere chrétienne. Depuis ce tems-là, les Parthes ſe ſont fait conſidérer des Romains, qui ſouvent en ont reçu les ſecours qu'ils leur ont demandés, ou qui les ont attaqués, ſelon que l'exigeoient les intérêts de la république. La guerre civile qui s'éleva entre Pompée & Jules-Céſar, rendit les Parthes plus redoutables qu'ils n'auroient été, ſi la république fût reſtée tranquille au-dedans. Labiénus, qui ſe retira chez eux, les engagea dans une guerre contre les Romains; mais Ventidius, général des troupes de la république, les battit, & eut les honneurs du triomphe.

Phraatès IV, que ſon pere Orodès avoit élevé ſur le trône pour lui aſſurer la couronne, pouſſa l'inhumanité juſqu'à faire aſſaſſiner trente freres qu'il avoit, & porta le ſacrilége juſque ſur ſon pere même, à qui il donna du poiſon pour avancer ſes jours. Au milieu des crimes auſquels il étoit accoutumé, il profita des

diviſions d'Antoine & d'Auguſte, pour ſe rendre maître de l'Arménie & de la Médie, qui étoient à ſa bienſéance. Il perdit à la vérité cette derniére province; mais il défit Tiridate qui s'étoit révolté contre lui. Et quoique Phraatès ſe trouvât, pour ſes cruautés, dépoſſédé par ſes propres ſujets, il ne laiſſa pas, avec le ſecours des Scythes, de remonter ſur le trône. Tiridate implora la protection d'Auguſte; mais Phraatès, pour ſe le rendre favorable, lui renvoya les aigles romaines, qui avoient été priſes par Orodès. Action célébre qui fit tant d'honneur à Auguſte, qu'il fit fraper des médailles, pour en conſerver la mémoire. Cependant, ſur quelques démêlés qu'il y eut entre Auguſte & le roi des Parthes, on en vint à une guerre, qui commença l'année avant la naiſſance de J.C. & dans laquelle les Parthes vaincus furent obligés de demander la paix à l'empereur, qui la leur accorda l'année même de la naiſſance du Sauveur. Enfin, Phraatès, après un régne de quarante ans, fut aſſaſſiné par ſon fils PHRAATACÈS, qu'il avoit de ſon vivant élevé ſur le trône; mais ce parricide ne fut pas long-tems ſans être puni par ORODÈS II, qui étoit du ſang des Arſacides. On ignore cependant à quel dégré il tenoit à Phraatès.

VONONÈS, fils de Phraatès IV, qui étoit en ôtage auprès d'Auguſte, fut demandé par les Parthes. Il vint, & fit mourir Orodès II, ſept mois après qu'il ſe fut emparé de la couronne : mais comme dans ſon ſéjour à Rome il avoit pris les mœurs des Romains, il ne fut point agréable à ſes ſujets, qui le mépriſérent & le chaſſérent, pour faire monter ſur le trône ARTABAN, roi des Scythes, qui étoit du ſang des Arſacides. La guerre que les deux compétiteurs eurent enſemble, ne finit que par l'entiére expulſion de Vononès, qui laiſſa, par ſa retraite, Artaban ſur le trône des Parthes. Le nouveau roi eut quelques démêlés avec Tibere, au ſujet du royaume d'Arménie, qu'Artaban avoit donné à ſon fils Orodès. Germanicus reprit ce royaume ſur les Parthes, & Artaban fit ſa paix avec Tibere, dans la crainte que les Romains ne favoriſaſſent Vononès, qui vivoit ſur les terres de l'empire. Ce prince détrôné, qui étoit dans la Cilicie ſous la garde des ſoldats Romains, en corrompit quelques-uns, par le moyen deſquels il s'évada; mais il fut arrêté, & conduit dans ſa priſon, où on le fit mourir par ordre de Tibere.

Artaban n'en fut pas plus tranquille, par le mécontentement de ſes ſujets qui

ſe révoltérent ; mais qui furent enfin ſoumis. Ce prince, pour occuper une nation inquiéte, l'employa dans des guerres étrangéres. Les mécontentemens ſe renouvellérent, & les Parthes députérent à Rome des ambaſſadeurs ſecrets, pour ſupplier Tibere de leur envoyer *Phraatès*, fils de Phraatès IV, qui étoit reſté auprès de l'empereur. Le prince des Parthes mourut en chemin, & Tibere ne laiſſa pas de leur accorder encore TIRIDATE. Une partie des Parthes reçut ce prince lâche & ſans courage ; l'autre partie demeura dans les intérêts d'Artaban ; & la mort de Tibere, arrivée l'an 38 de l'Ere vulgaire, fit changer la ſituation des affaires. Artaban rechercha l'amitié de Caligula, qu'il n'obtint cependant qu'en donnant pour ôtage ſon fils Darius, qui vint trouver le nouveau Céſar à Rome, avec beaucoup de préſens de la part de ſon pere. La mort de Caligula ne changea rien à la ſituation des affaires des Parthes. Artaban mourut ſur le trône, après un régne de plus de vingt-huit ans.

Ce prince, qui laiſſoit pluſieurs enfans, voulut que BARDANÈS, qui étoit le ſecond, montât ſur le trône ; mais GOTARZÈS trouva moyen de s'en emparer, malgré le teſtament du feu roi. Ses cruautés l'en firent chaſſer bientôt après.

& Bardanès fut mis en ſa place. La mort de ce prince, qui arriva au bout de cinq ans, donna lieu à GOTARZÈS de remonter ſur le trône. Il s'y conduiſit mal, commettant ces cruautés qui ne conviennent qu'à des tyrans, & qui engagérent enfin les Parthes à faire venir de Rome MEHERDATÈS, qui étoit auſſi du ſang des Arſacides. Ce prince, qui étoit en ôtage à Rome, ſe rendit aux vœux de la nation; mais il fut battu & fait priſonier par Gotarzès; & la mort de ce tyran qui arriva peu de tems après, laiſſa le royaume à VONONÈS II, qui étoit, auſſi-bien que Gotarzès, du ſang royal.

A peine fut-il ſur le trône, qu'il mourut, & eut pour ſucceſſeur ſon fils VOLOGÉSÈS I, qui établit ſon frere Pacorus, roi de Médie, & Tiridate ſon autre frere roi d'Arménie. Il ne put cependant les mettre en poſſeſſion de ces royaumes, par la réſiſtance qu'y apportérent les Romains, qui chaſſérent enfin les Parthes de l'Arménie, & en donnérent le royaume à Tygranes. Vologésès entreprit de ſoutenir ſon frere Tiridate, dans le royaume d'Arménie; mais ce prince quitta lui-même la couronne, & demanda pour toute grace à l'empereur, d'avoir le rang de conſul. Cependant, Néron lui accorda le royaume d'Arménie. Il en vint faire hommage à Rome, avec une ſuite

plus convenable à un empereur Romain, qu'à un prince feudataire. Néron manda Vologésès, roi des Parthes, qui refuſa ſagement de ſe rendre auprès de ce prince. Néron mourut quelque tems après; & Vologésès envoya des ambaſſadeurs à Veſpaſien, qui étoit à Alexandrie. Ils lui offrirent quarante mille chevaux pour ſe maintenir dans l'empire. Il en vint même juſqu'à Rome, pour renouveller l'ancienne alliance qui étoit entre le Sénat & les Parthes. Les Alains, nation particuliére des Scythes, à la faveur des Hyrcaniens, qui avoient rompu avec les Parthes, tombérent ſur la Médie, d'où ils chaſſérent Pacorus, frere de Vologésés qui en étoit roi; mais ces peuples qui n'étoient venus que pour piller, & non pour faire des conquêtes, ſe retirérent dans leur pays. Les affaires de l'empire romain, qui ſouffrirent alors pluſieurs révolutions, donnérent lieu au roi des Parthes de vivre & de mourir en paix.

Vologésès, après un régne de 40 ans, eut pour ſucceſſeur PACORUS, l'aîné de ſes fils, dont on ne ſait que très-peu de choſe. On ſoupçonne ſeulement, ſur ce que Dion en fait connoître, qu'il eut à ſoutenir des guerres civiles, qui diminuérent la crainte que l'on avoit des Parthes. Elles finirent ſans doute

par la mort de ce prince, que l'on croit avoir régné dix-ſept ans. Il eut pour ſucceſſeur Cosroès ſon frere, qui, pour donner quelque marque d'équité, crut beaucoup faire d'accorder à Partamaſiris, fils de Pacorus, le royaume d'Arménie : mais ce trône étoit occupé par Exédarès, fils de Tiridate roi d'Arménie. Trajan s'en plaignit ; & regardant cette démarche comme un affront fait à l'empire, dont l'Arménie relevoit, il ſe crut obligé de déclarer la guerre à Coſroès. Ce prince, qui en fut informé, envoya des ambaſſadeurs à Trajan ; mais l'empereur, ſans lui faire de réponſe poſitive, marcha droit en Arménie, & la réduiſit en province romaine. Après quoi il paſſa le Tygre, & alla contre les Parthes, ſans qu'il parût aucunes troupes en campagne. Dès que Trajan eut quitté la province, les peuples commencérent à ſe révolter ; ce qui l'obligea de leur donner pour roi Partamaspathès, prince du ſang des Arſacides, mais ennemi de Coſroès. Cependant les Parthes reſtérent fidéles à ce dernier ; & l'élévation d'Adrien, qui parvint à l'empire après Trajan, occaſiona la paix qui ſe fit entre le nouvel empereur & Coſroès, qui mourut ſur le trône après un régne de 26 ans.

Vologesès II, qui lui ſuccéda, fut

d'abord en paix avec les Romains ; mais l'envie qu'il eut de recouvrer l'Arménie, l'engagea dans quelques mouvemens contre l'empereur Antonin. Il ſe déſiſta néanmoins de ſon entrepriſe, ſur une ſeule lettre de menace que lui en écrivit l'empereur. A la mort d'Antonin, il renouvella ſes prétentions ; mais il fut battu par Lucius Vérus ; & les Parthes irrités contre Vologesès, à cauſe de leur déroute, élurent pour roi MONNESÈS. La guerre ſe ralluma encore avec les Romains. La paix ne tarda pas à ſe faire, au moyen de la Méſopotamie, que le nouveau roi des Parthes abandonna à l'empereur Romain. Ces peuples furent ſi indignés de cette ceſſion, qui ne tournoit qu'à leur deshonneur, qu'ils rappellérent Vologesès II, l'année d'après qu'il avoit été chaſſé de ſon royaume ; & il mourut ſur le trône après un régne de 54 ans.

A peine VOLOGESÈS III, ſon fils & ſon ſucceſſeur, eſt-il connu dans l'hiſtoire. On ſait ſeulement qu'il favoriſoit le parti de Peſcennius Niger, qui fut quelque tems maître de l'empire dans l'orient. L'empereur Sévere l'attaqua & le vainquit ; & Vologesès III, qui ne lui ſurvéquit que trois années, mourut après un régne de 25 ans. ARTABAN IV, qui lui ſuccéda, eut des

guerres inteſtines à ſoutenir contre ſes propres freres, qui lui diſputoient la couronne. Cependant il ſe maintint ſur le trône, quoiqu'avec aſſez de peine. La mort empêcha Caracalla de pourſuivre le deſſein qu'il avoit de déclarer la guerre aux Parthes. Il y fit cependant quelque légére expédition. Macrin, qui vint après, ſe vit attaqué par Artaban, & fut obligé de condeſcendre à des conditions honteuſes; mais un nouvel ennemi s'éleva contre le roi des Parthes. Ce fut ARTAXERXÈS, qui prit la qualité de *grand roi*, & de roi des Perſes. Il battit pluſieurs fois celui des Parthes, & ſe fit déclarer roi l'an 225 après J. C. La mort d'Artaban, qui fut tué dans une bataille l'année ſuivante, mit fin au royaume des Parthes. Les nouveaux rois de Perſe parurent alors, & nous aurons lieu d'en parler dans la ſuite de cet ouvrage.

ARTICLE VI.

Royaume de Bithynie.

LA Bithynie, l'une des plus petites provinces de l'Aſie mineure, ſituée ſur l'Helleſpont, nommé aujourd'hui la Mer de Marmara, s'eſt ſoutenue long-tems dans l'indépendance, malgré les puiſ-

ſances

ſances qui l'environnoient. Le premier roi de cette province, qui ſoit connu dans l'hiſtoire, eſt DYDALSUS, qui régnoit 383 ans avant l'Ere vulgaire: c'eſt preſque tout ce qu'on ſait de lui. Il fut ſuivi de BOTYRAS, BIAS, ZIPOÉTES, NICOMÉDE, ZELAS & PRUSIAS I. Ce dernier ſe diſtingua beaucoup ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, environ 220 ans avant l'Ere chrétienne, & eut pour ſucceſſeur ſon fils PRUSIAS II, qui marqua d'abord quelque fermeté; mais qui enfin ſe rendit indigne du nom & de la majeſté de roi, dont il étoit revêtu. Il avoit l'ame ſi baſſe, qu'il ſe diſoit l'affranchi du peuple romain; & rampant indignement devant le Sénat, il lui rendit ces baſſes ſervitudes qui le firent mépriſer des plus honnêtes gens de Rome. Ce fut chez lui que ſe retira & que mourut Annibal, ce redoutable ennemi de la république, qui méritoit une fortune digne de la grandeur de ſon courage. Pruſias, après avoir déshonoré le trône pendant 40 ans, laiſſa la couronne à ſon fils NICOMÉDE II, qui la poſſéda en paix pendant 57 ans, & fut tué par ſon fils *Socrate*, qui crut par-là monter ſur le trône de Bithynie; mais les peuples l'en empêchérent, & mirent en ſa place NICOMÉDE III, qui dans la guerre qu'il eut à ſoutenir contre Socrate, fut obligé de

venir à Rome demander du ſecours contre ce paricide. Le ſénat lui accorda ſa protection, & le maintint ſur le trône de ſon pere. Il fut encore ſecouru par les Romains, dans les guerres qu'il eut avec Mithridate; & par reconnoiſſance pour le ſénat, il lui laiſſa en mourant le royaume de Bithynie, qui depuis eſt devenu une province romaine.

ARTICLE VII.

Royaume de Pergame.

Le royaume de Pergame dans l'Aſie mineure, fut un démembrement de la couronne de Macédoine, arrivé ſous Lyſimaque, environ 40 ans après la mort d'Alexandre. Sans la richeſſe de ſes rois, on n'auroit fait aucune attention à la médiocrité de ce royaume, qui ne comprenoit qu'une des plus petites provinces de la Myſie, ſur les côtes de la Mer Egée, vis-à-vis l'île de Leſbos. Elle peut avoir eu des rois dès les premiers tems; mais ils ſont inconnus, par le peu de figure qu'ils ont fait dans l'antiquité. Ceux dont nous parlons ici, ne parurent qu'environ trois ſiécles avant l'Ere chrétienne. Philétérus, qui fut le fondateur de ce nouveau royaume, étoit un eunuque qui avoit ſervi Docime, officier des troupes

d'Antigonus. Il ſuivit ſon maître, lorſqu'il quitta le parti de ce général, pour embraſſer celui de Lyſimaque, qui s'étoit emparé de la couronne de Macédoine. Ce prince, qui trouva de la capacité, des mœurs & de l'éducation dans l'eunuque Philétérus, lui confia ſes tréſors, qu'il avoit renfermés dans le château de la ville de Pergame. Après la mort de Lyſimaque, on chercha les moyens de le faire périr, parce qu'on le croyoit trop attaché aux intérêts d'Agathocles, fils aîné du roi de Macédoine ſon maître. Philétérus qui en eut avis, prit le parti de ſe révolter : il réuſſit dans ce deſſein, & ſe maintint par la protection des rois de Syrie, & à la faveur des tréſors dont il étoit dépoſitaire. Malgré toutes les brouilleries qui arrivérent depuis entre les ſucceſſeurs d'Alexandre, il eut le talent de ſe ſoutenir, au milieu d'un nombre infini d'ennemis puiſſans, qui cherchoient non-ſeulement à ſe détruire, mais encore à envahir tout ce qui pouvoit être à leur bienſéance. Il avoit eu la ſageſſe, en ſe formant une ſouveraineté, de ne pas ambitioner la qualité de roi, toujours ſuſpecte à des voiſins jaloux, & ſouvent odieuſe dans des hommes qui ne ſont pas nés pour le trône. Mais après avoir gouverné vingt ans cette pe-

tite ſouveraineté, il la laiſſa à EUMÉNÈS ſon neveu, qui augmenta ſa principauté de quelques villes, qu'il prit ſur les rois de Syrie, qu'il défit dans pluſieurs occaſions, auſſi-bien que les Gaulois Aſiatiques. Comme s'il n'y avoit plus rien à faire pour lui après ces premiers avantages, il ſe livra aux plaiſirs, ſur-tout à ceux de la table; & n'ayant pas de fils, il choiſit pour lui ſuccéder ATTALUS ſon couſin germain. C'étoit un prince ſage & vaillant, qui ſut conſerver les conquêtes qu'on lui avoit laiſſées. Il ſe crut aſſez affermi dans ſes états pour prendre le titre de roi, que la modeſtie de ſes prédéceſſeurs leur avoit ſans doute fait refuſer; & il le tranſmit à ſa poſtérité, qui en a joui juſqu'à la troiſiéme génération. Il n'eut pas plutôt défait les Gaulois, qu'il ſe crut aſſez puiſſant pour s'emparer de toute l'Aſie mineure; mais il fut chaſſé par Achéus, gouverneur de cette grande province pour les rois de Syrie. Voyant donc qu'il n'étoit pas aſſez fort pour réſiſter à Antiochus le grand, il s'appuya des Romains, qui lui firent accorder la paix à des conditions avantageuſes. Son zèle pour la république alla ſi loin, qu'il tomba malade pour s'être échauffé en prononçant en faveur des Romains une harangue devant les Béotiens aſſemblés à Thèbes, par laquelle

il vouloit les porter à prendre le parti des Romains contre Philippe roi de Macédoine. Epuiſé par une longue maladie, il mourut après un régne de 44 ans, laiſſant quatre fils, dont EUMÈNÈS II, qui étoit l'aîné, lui ſuccéda. Ce fut lui qui fonda la fameuſe Bibliothéque de Pergame. Son union avec ſes freres ne l'a pas moins illuſtré que ſes richeſſes. Comme il les traitoit avec une cordialité qu'on trouve rarement ſur le trône, il en recevoit réciproquement tous les ſervices qu'il en pouvoit attendre. Il fut toujours très-attaché aux Romains, dont il préféra l'alliance à celle des rois de Syrie. Il en fut récompenſé, par les provinces conquiſes que le ſénat lui donna dans l'Aſie mineure. Il mourut après un régne de 38 ans, & laiſſa la couronne à ſon frere ATTALUS II, au préjudice d'un fils qu'il avoit eu de Stratonice ſœur d'Ariarathes, roi de Cappadoce. Attalus répondit parfaitement à la confiance du roi ſon frere. Il épouſa Stratonice ſa veuve, & eut grand ſoin de ſon neveu, à qui, en mourant, il laiſſa la couronne, après l'avoir portée lui-même un peu plus de vingt ans. Ce jeune prince eut le nom d'ATTALUS III. C'eſt le même que l'hiſtoire repréſente comme un monſtre de cruauté & d'extravagance. A peine fut-il ſur le trône, qu'il le ſouilla du ſang

de ſes plus proches parens & de ſes meilleurs amis. Il fit même mourir, ſur des ſoupçons chimériques, ceux qui avoient fidélement ſervi ſon pere & ſon oncle. Après avoir ſacrifié à ſa fureur les plus honnêtes gens de ſon royaume, il ceſſa de ſe montrer, prit un habit uſé, ſe laiſſa croître la barbe, & abandonna le ſoin des affaires, pour ſe retirer dans un jardin, où il cultivoit toutes ſortes de plantes. Ce fut après un ſemblable régne, qui heureuſement ne dura que cinq ans, que ce prince mourut, en laiſſant les Romains héritiers de ſes richeſſes & de ſon royaume. ARISTONIQUE, qui devoit y ſuccéder, voulut défendre ſes droits contre le Sénat. Il fallut que les Romains envoyaſſent une armée, & ſoutinſſent une guerre qui dura quatre ans, après laquelle le royaume de Pergame fut réduit en province romaine, environ 126 ans avant l'Ere chrétienne.

Nous ne dirons rien des royaumes d'*Arménie*, de *Cappadoce*, de *Carie*, & de pluſieurs autres établis dans les différentes provinces de l'Aſie mineure. La plupart étoient ſi peu conſidérables, & ont duré ſi peu de tems, qu'on connoît à peine les noms des rois qui les ont gouvernés. Ce qu'on ſait de ces royaumes, ſe trouve raſſemblé dans les auteurs, que nous indiquons à l'article ſuivant.

ARTICLE VIII.

Auteurs à consulter sur l'Histoire des Royaumes d'Asie.

L'HISTOIRE des royaumes dont nous venons de parler, ne sauroit être connue exactement, qu'en rapprochant ce que les anciens auteurs en ont dit par occasion, pour en former une suite historique. Quatre auteurs célébres ont rempli cette tâche. Le premier est le fameux Reinerus REINECCIUS, qui publia en 1574, une collection de toutes les histoires particuliéres des royaumes de l'ancien monde, sous le titre de *Syntagma de familiis quæ in prioribus monarchiis tribus rerum potitæ sunt.* Cet ouvrage, dont le travail est immense, fut réimprimé par le même auteur à Helmstad en 1594, avec des augmentations considérables, sous le titre d'*Historia Julia, seu syntagma heroïcum trium priorum monarchiarum.* Il est étonnant que l'importance de cet ouvrage, où l'on trouve en particulier sur chaque monarchie ancienne, tout ce qui est dispersé dans les historiens originaux, ne lui ait pas fait trouver en Allemagne un nouvel éditeur, pour lui donner un air de nouveauté qui lui manque. La pre-

miére édition de cet ouvrage eſt commune; mais la ſeconde, qui eſt très-rare, mériteroit qu'une main ſavante & critique voulût bien donner ſes ſoins pour le perfectioner, en y établiſſant une chronologie exacte & uniforme, en écartant les citations du faux Béroſe, que Reineccius, ſuivant le gout de ſon tems, rapporte avec trop de confiance, & en y ajoutant ce que des monumens nouvellement découverts nous ont fait connoître de l'ancienne hiſtoire.

Le ſecond auteur eſt Jean-Baptiſte Gramaye, qui publia en 1604 à Anvers une Hiſtoire de l'ancienne Aſie, *Aſia ſive hiſtoria univerſalis Aſiaticarum Gentium*, où il rapproche ſous les titres des principautés particuliéres qui ont diviſé cette partie de l'ancien monde, tout ce qui s'en trouve dans les auteurs originaux. Quoiqu'il ne s'attache pas au détail du régne de chaque prince, comme a fait Reineccius, il ne laiſſe pas de donner une hiſtoire ſuivie de chaque principauté. Plus ſcrupuleux ſur la nature de ſes preuves, que ceux qui l'avoient devancé, il en écarte le faux Béroſe & ſes confreres, ſous le nom deſquels on avoit impoſé à la plupart des ſavans. Il a même un avantage particulier: outre des citations exactes, qui peuvent ſer-

vir à ceux qui veulent travailler, il a ſoin de ramaſſer encore à la fin de chaque chapitre, tout ce qui ſe trouve ſur les mœurs & le caractere de ces anciens Peuples.

Le troiſiéme auteur eſt le célébre M. VAILLANT, l'un des plus habiles antiquaires de ces derniers tems. Outre les Hiſtoires ſi exactes des rois de Syrie & des rois d'Egypte, dont nous avons parlé, on a encore publié en 1725, une Hiſtoire ſuivie des rois des Parthes, de Pont, du Boſphore, & de Bithynie, appuyée non-ſeulement ſur les anciens auteurs; mais encore ſur les monumens qui nous reſtent de ces rois. Je dirai que, comme c'eſt un ouvrage poſthume, il ne paroît pas que ce ſavant homme y ait mis la derniére main, & l'on eſt obligé de le rectifier en quelques endroits par les anciens auteurs.

Le quatriéme ouvrage où l'on trouve raſſemblé en un corps d'hiſtoire ſuivie ce qui concerne les anciens royaumes dont nous parlons, eſt l'*Hiſtoire univerſelle*, par une ſociété de gens de lettres, traduite de l'anglois. Cet ouvrage ſupplée à la rareté de ceux de Reineccius & de Gramaye, qu'il remplace très-bien.

Il ne faut pas croire que ces ouvrages ſoient des livres d'une lecture courante

& agréable. Une peſanteur dogmatique & littéraire, fait qu'ils ne ſont propres que pour les ſavans, ou du moins pour ceux qui veulent le devenir. Ce ne ſont, pour les autres, que des livres à conſulter dans un extrême beſoin, tant la lecture en eſt fatiguante & quelquefois ennuyeuſe. Mais c'eſt le caractere du profond ſavoir : il eſt de toutes parts hériſſé d'épines, & ne produit des fruits agréables que pour ceux qui n'ont pas la peine de les cultiver.

Je ne ſaurois trop ſouvent répéter ce que j'ai déja marqué. Si l'on veut lire ces hiſtoires avec utilité & d'une maniére claire & inſtructive, il faut toujours avoir ſous les ieux des *Cartes géographiques* relatives à ces anciens tems, & des *Tables chronologiques* qui faſſent voir le rapport de tous ces rois les uns avec les autres. L'eſprit ſe fixe par ces ſecours; & on réduit ainſi la ſcience hiſtorique à une mémoire locale, qui en facilite la lecture, & en fait retenir plus aiſément les faits.

TABLE DES MATIERES.

A.

Abantes, peuple de l'île d'Eubée, 313.

Abas, roi d'Argos, 83.

Achille, chef des Mirmidons, &c. au siége de Troye, 316. 322. 323. Sa mort, 324.

Acmon, chef des peuples qui envahirent la Grèce, 28, 48 & *suiv.*

Acmonie, ville bâtie par Acmon, 28, 49.

Acrisius, roi d'Argos, 83. Le premier pour qui la Pithie de Delphes ait chanté des vers, 85.

Admète, roi de Phérès en Thessalie, 243.

Adraste, roi d'Argos, puis de Sicyon, 88 & *suiv.* 267 & *suiv.*

Æaque, roi de l'île d'Egine, 300. Ses enfans, 301.

Ægée, roi d'Athènes; histoire de son regne, 174 & *suiv.* Sa mort, 189.

Ægiste, roi de Mycène, 92.

Æropas, roi de Macédoine, 375.

Agamemnon, roi de Mycène, 91, 311, 334.

Agapénor, fils d'Anicée, 313.

Agénor, fils de Jasus, 76, 78.

Agénor, roi d'Etholie, 243.

Agésilas; sa vie par Plutarque, 363.

Agigée, v. *Argalus*.

Agraulé, étoit fille, & non femme de Cécrops, 96, 99.

Aidonée, roi des Molosses, 203.

Ajax, fils de Télamon, 314, 325.

Ajax, fils d'Oïlée, 315, 333.

Alalcoménе, fille d'Ogygès, 73.

Alceſte, femme d'Admète, 243.

Alcétas, roi de Macédoine, 375.

Alcibiade; ſa vie par Plutarque & par Cornélius Nepos, 359.

Alcide, voyez *Hercule*.

Alcméne, femme d'Amphitrion, 253 & *ſuiv.* Son tombeau, 255 & *ſuiv.*

Alector, roi d'Argos. 88.

Alexandre, fils de Priam, 308, 309 & *ſuiv.* 324.

Alexandre I, ſurnommé *le Riche*, roi de Macédoine, 376. — *Alexandre II*, 378 & *ſuiv.*

Alexandre le Grand, roi de Macédoine; détail de ſes conquêtes, 383. & *ſuiv.* Auteurs à lire ſur l'hiſtoire de ce conquérant, 412 & *ſuiv.* Hiſtoire de ſes ſucceſſeurs, 417 & *ſuiv.* En quelle année ils prirent le titre de roi, 433. — *Alexandre*, fils de Caſſandre, 434 & *ſuiv.* — *Alexandre*, fils de Pyrrhus, 440.

Alexandre-Balas, uſurpateur du trône de Syrie, 465 & *ſuiv.* — *Alexandre Zébina*, 468.

Alexandre, roi d'Egypte pendant quelque tems, 489.

Aliattès, rois de Lydie, qui ont porté ce nom, 513, 514.

Amazones; incertitude où l'on eſt qu'elles aient exiſté, 340 & *ſuiv.* Auteurs qui en ont fait l'hiſtoire, 347 & *ſuiv.*

Ame; ce qu'on apprend d'Homére, &c. ſur l'ame des hommes, 170 & *ſuiv.*

Amithaon, roi de Piles d'Elide, 229.

Amphiction, roi d'Athènes; hiſtoire de ſon régne, 113 & *ſuiv.*

Amphiction, roi des Thermopyles, 114.

Amphictiones, établiſſement de cette confédération, 114. Autres établiſſemens ſemblables, 162, 163.

Amphion, roi de Thèbes, 232 & *ſuiv.*

Amphitrion, roi de Mycène, ſon hiſtoire, 253 & *ſuiv.*

Amyclas, roi de La-

tonie, 283, 284.

Amyntas, roi de Macédoine, 375 & *ſuiv.* — *Amyntas*, uſurpateur, 377 & *ſuiv.*

AMYOT; ſa traduction de Plutarque, 414.

Androgée, fils de Minos II, roi de Créte, tué par ordre d'Ægée, 177. Suites de ce meurtre, *ibid.* & *ſuiv.*

Anaxagore; roi d'Argos, 88.

Andromède, femme de Perſée, 89, 240.

Antenor, l'un de ceux qui livrérent Troye aux Grecs, 326, 327. Sa retraite en Italie, 335.

Antigonus-Gonatas s'empare de la Macédoine, 440.

Antigonus Doſon, roi de Macédoine, 440.

Antiochus-Soter, roi de Syrie, 443 & *ſuiv.* 445 & *ſuiv.* — *Antiochus*, frere de Seleucus-Callynicus, 449 & *ſuiv.* — *Antiochus II*, 447 & *ſuiv.* — *Antiochus-le-Grand*, 453 & *ſuiv.* — *Antiochus-Epiphanès*, 461 & *ſuiv.* *Antiochus*, ſon fils, lui ſuccéde, 463 — *Antiochus*, fils d'Alexandre-Balas, 466. — *Antiochus-Sidetès*, 467 & *ſuiv.* — *Antiochus-Grypus*, 470 & *ſuiv.* — *Antiochus-le-Cyzique*, 470 & *ſuiv.* — *Antiochus-Denys*, roi de Syrie, 473.

Antipater, fils de Caſſandre, roi de Macédoine, 434.

Antipater, roi de Macédoine, 440.

Aphidas, roi d'Athènes, 211.

Apis, roi d'Argos, 74. Erreur d'Euſébe & de S. Auguſtin à ſon ſujet, *ibid.* & *ſuiv.*

Apollodore, traduit par M. le Févre, 274.

Apollon, tems où il a vécu, 299.

APPIEN d'Alexandrie; ſes guerres de Syrie, 504 & *ſuiv.*

Arcadie; hiſtoire de cette province, 298 & *ſuiv.*

Archélaüs, roi de Macédoine, 377.

Archémore; Jeux Néméens, inſtitués à ſon honneur, 242, 269.

Archontes, Magiſtrats établis à Athènes, 212. Livre des Meurſius ſur les Archontes, 213.

Ardis, roi de Lydie, 514.

Ardiſus, roi de Lydie, 512, 513.

Aréopage; ſon jugement entre Néptune & Mars, 109. Tems de ſon inſtitution, 111. Autre jugement contre Céphale, 178.

Argalus, roi de Laconie, 284.

Argée, roi de Macédoine, 374.

Argée II, 378.

Argon, premier roi de Lydie, 512.

Argonautes; détail de leur expédition, 247 & *ſuiv.*

Argos; Hiſtoire du royaume d'Argos, 62 & *ſuiv.*

Argos, roi d'Argos, 75; ſes enfans, 76.

Ariobarzanès, deux rois de Pont de ce nom, 516.

Ariſtodemus, roi de Lacédémone, 293.

Ariſtonique, dernier roi de Pergame, 558.

Armaïs, voyez *Danaüs*.

ARRIEN, ſon Hiſtoire d'Alexandre le Grand, 415.

Arſacès, premier roi des Parthes, 537.

Arſacides, ſuite des rois Parthes Arſacides, 537 & *ſuiv.*

Artabaſe, roi de Pont, 515.

Artaxerxès détruit le royaume des Parthes, & forme le nouvel empire des Perſes, 552.

Aſandre, 532, 533.

Aſope, aïeul d'Æaque, 300.

Aſſuracus, frere de Ganyméde, 305; ſa poſtérité, 306.

Atlas, fils de Japet, & couſin de Jupiter, 35. ſes deſcendans, 298.

Athamas, 215 & *ſuiv.* 220, 221.

Athena ou *Athénè*, voyez *Minerve*.

Athènes, ſon origine, 59. Hiſtoire du royaume d'Athènes avant la guerre de Troye, 92 & *ſuivantes*. Traité de Sigonius ſur la République d'Athènes, 3. Traité de Guillet, 6.

Atrée, roi de Mycène, 91.

Attalus I, r de Pergame, 356.

Attalus II & III, 557.

Attique, d'où le pays d'Attique a pris ce nom, 96. Comment diviſé

par Cécrops, 102.

B

Bacchis; ſes deſcendans régnent à Corinthe, 294.

Bacchus; ſon culte établi par Cadmus, 126. Ce que c'eſt que cette divinité, 127. Voyez *Denys*.

BANIER (l'abbé), ſa Mythologie, 367.

Bellérophon, ſes aventures, 239 & *ſuiv.*

Bias, roi d'Argos, 88. Ses aventures, 241.

Bithynie; Hiſtoire de la Bithynie; détail de ſes rois, 552 & *ſuiv.*

Bomoloch, fils de Lelex, 280.

BOS (Lambert); ſes antiquités de la Gréce, 6.

Boſphore-Cimmérien; Hiſtoire de ce royaume, 528 & *ſuiv.* Auteurs qui en ont écrit, 530, 532.

BOZE (de) ſon Mémoire ſur les rois du Boſphore, 530.

BRIET (le P.) ſes Paralléles, 2.

Butès, frere d'Erechtée, 148.

C

Cadmus, fondateur de la ville de Thèbes; récit de ſes aventures, 119 & *ſuiv.* 213 & *ſuiv.* honoré à Sparte comme une divinité, 279.

Calchas, fils de Neſtor, 313, 333, 334.

Calydon, roi en Etholie, 230.

Candaules, roi de Lydie, 513.

Caranus, fondateur & premier roi du royaume de Macédoine, 372 & *ſuiv.*

CARY; ſon Hiſtoire des rois de Thrace & du Boſphore Cimmérien, 532, 536.

Caſſandre, roi de Macédoine, 434.

Caſtor & *Pollux*, freres, délivrent leur ſœur Héléne, 204. Leur naiſſance, 287. Leur hiſtoire, 288 & *ſuiv.*

Cécrops, premier roi d'Athènes; récit de ſes aventures, & de ce qu'il fit pour policer les habitans de l'Attique, 95 & *ſuiv.*

Cécrops II, roi d'Athènes, chaſſé par les

fils de Métion, 175.
Celtes; Antiquité des Celtes, du P. Pezron, 27, 367.
Centaures, ce que c'étoit; 201.
Céphale, jugé par le tribunal de l'Aréopage, 148.
Cérès; ſon arrivée dans l'Attique; elle y enſeigne le labourage, 150 *& ſuiv.*
Cérixiens, de qui ils deſcendoient, 150.
Chariots, leur invention, 131.
Chrétus, roi d'Iolcos; ſa poſtérité, 223.
Chronologie de l'Hiſtoire grecque, 6 *& ſuiv.* 62 *& ſuiv.* 190 *& ſuiv.* 283.
Cimon; ſa vie par Plutarque & par Cornélius-Népos, 355.
Circé, célébre enchantereſſe, au tems des Argonautes, 251.
Cléocharée, femme de Lelex, 279.
Cléoménes; ſa vie par Plutarque, 482.
Clytemneſtre, femme d'Agamemnon, 288.
Cocale, roi en Sicile, 182.
Codrus, roi d'Athènes, 212.
Cœnus, roi de Macédoine, 374.
Combats gymniques; leur inſtitution, 171 *& ſuiv.*
Cordace, eſpéce de danſe, 87.
Corinthe; ſa fondation, 221. Son hiſtoire, 294 *& ſuiv.*
CORNELIUS-NÉPOS; ſes vies des grands capitaines, 355, 356 *& ſuiv.*
CRAGIUS; ſa république de Lacédémone, 4.
Cranaüs, roi d'Athènes; hiſtoire de ſon régne, 109 *& ſuiv.*
Créſus, roi de Lydie, 515.
Crête, étymologie de ce nom, 141.
Criaſus, roi d'Argos, 76, 77.
CROPHIUS; ſes antiquités de Macédoine, 501.
Crotopus, roi d'Argos, 76, 78.
Cyclopes-Ventrimanes, 84.
Cynéas, philoſophe; ſon entretien avec Pyrrhus, 436.
Cynortas, roi de Laconie, 285.
Cybéle; commence-

ment de ſon culte, 133 & *ſuiv.* 303 & *ſuiv.*

Cypſélus, roi de Corinthe, 295.

D

DACIER (M.) ſa traduction de Plutarque, 414.

Dactyles, confondus avec les Curétes & les Corybantes, 147.

Danaïdes, filles de Danaüs, 81 & *ſuiv.*

Danaüs, uſurpateur du royaume d'Argos. Son hiſtoire, 79 & *ſuiv.*

DANVILLE; ſa Géographie ancienne, 2. Sa Carte de Gréce, *ibid.*

Dardanus, fondateur du royaume de Troye, 300, 303, 304.

Darius-Codoman, en qui finit l'empire des Perſes. *Voyez* le régne d'Alexandre le Grand.

Dédale; ſes aventures, 180 & *ſuiv.*

Déjanire, femme d'Hercule, 263 & *ſuiv.*

Déjon; ſes deſcendans, 222.

Delphes; ſon temple devient fameux; on établit les Piléennes, 162.

Déluge d'Ogygès, 72; *de Deucalion*, 111 & *ſuiv.*

Démétrius-Polyorcètes, devient roi de Macédoine, 435. Sa vie écrite par Plutarque, *ibid.*

Démétrius II, roi de Macédoine, 440.

Démétrius, fils de Séleucus Philopator, roi de Syrie, 461, 464 & *ſuiv.*

Démétrius II, roi de Syrie, 466.

Démophoon, roi d'Athènes, 211.

Démoſthènes; ſa vie par Plutarque, 363. Ses Harangues, 364, 383.

Denys, fils de Semelé, enſeigne la culture de la vigne, & ſe fait paſſer pour la divinité qui préſidoit au vin, 138 & *ſuiv.* 225 & *ſuiv.*

Deucalion, roi de Lycorie; ce qu'on ſait de ſon hiſtoire, 106 & *ſuiv.* 112. Sa poſtérité, 118 & *ſuiv.*

Dialectes de la langue grecque, 14 & 16 & *ſuiv.*

DIDEROT ; sa traduction de l'Histoire grecque de Temple-Stanyan, 349.

DIODORE de Sicile ; sa Bibliothéque, 356 & *suiv.* 412 & *suiv.* 503 & *suiv.*

DIOGÈNE Laerce ; ses Vies des philosophes, 295.

Dioméde, roi d'Etholie, 312, 314 : vient s'établir en Italie, 333.

Dion ; sa vie par Plutarque, 363.

Dion-Chrysostome ; sa harangue, où il prétend prouver que Troye n'a pas été renversée par les Grecs, 336 & *suiv.*

Dioscures, divinités adorées sous ce nom, 288 & *suiv.*

Dis, surnom donné à Pluton, 36.

Dydalsus, premier roi de Bithynie que l'on connoisse, 553.

E

Eclipses ; frayeur qu'elles inspiroient aux peuples, 281.

Ecriture, apportée de Phénicie en Béotie, par Cadmus, 124 & *suiv.*

Ectènes, peuple de Béotie, 72.

Egypte ; rois d'Egypte, successeurs d'Alexandre, 476 & *suiv.* Auteurs à consulter sur cette partie de l'Histoire, 500 & *suiv.*

Electrion, roi de Mycène, 90.

Elide (l') prend le nom d'Apia, 74.

Eleusine, ville bâtie par Ogygès, 73.

Endymion, petit-fils d'Eole, 223 & *suiv.*

Enée ; son origine, 306. Livre aux Grecs la ville de Troye, 326 & *suiv.* Se retire en Italie, 335.

Ephirus, ville de l'isthme du Péloponnèse, nommée depuis Corinthe, 221.

Epigones ; guerre des Epigones, 272 & *suiv.*

Erasistrate, médecin de Séleucus, 443 & *suiv.*

Ere philippique, 418.

Ere des Séleucides, nommée par les Juifs l'*Ere des Contrats*, 429 ; & dans les livres des Machabées, l'*Ere du royaume des Grecs*, ibid.

Erechtée, roi d'Athènes; hiſtoire de ſon régne, 148 & *ſuiv.*

Erichton, roi d'Athènes, 130 & *ſuiv.*

Erichton, roi de Troye, 304.

Erope, roi de Macédoine, 377.

Etéocle & *Polynice*, rois de Thèbes, 267 & *ſuiv.*

Ethéocle, fils d'Iphis, 312.

Etéocle, roi d'Argos, 88.

Euménès, roi de Pergame, 446, 451. Rois de Pergame qui ont porté ce nom, 556, 557.

Eumolpides; leur origine, 149.

Eupatrides; leur inſtitution, 103.

Eurialus, fils de Méciſtée, 312.

Euriſthée, roi de Mycène, 90.

Euriſtènes & *Procles*, conjointement rois de Lacédémone, 292.

Eurotas, roi de Laconie, 280 & *ſuiv.*

Euridice, tems de ſon mariage avec Acriſius, roi d'Argos, 283.

EUTROPE; ſon hiſtoire, 506.

F

Femmes; leur influence dans les affaires, 507 & *ſuiv.*

Fer; tems où l'on commença à fondre & à battre le fer, 144 & *ſuiv.*

Flambeaux; Fête des Flambeaux à Argos; ſon inſtitution, 81.

FLORUS; ſon Hiſtoire romaine, 505.

Flute, inſtrument de muſique, inventé par Hiagnis, 135 & *ſuiv.*

FROÉLICH (le P.) ſes Annales des rois de Syrie, 501.

Funérailles, inſtituées par Cécrops, 505.

G

Ganyméde; ſon enlévement, 305.

Géans; 22, 29, 30.

Gélanor, fils de Sthénélus, 79.

GEMISTE (George); ſon hiſtoire, 364, 369.

Géphiréens; leur origine, 129.

Glauque, roi de Corinthe, 229.

Graces, ſœurs de la

nymphe Sparta, 281, 282.

GRAMAYE ; ſon Hiſtoire des nations d'Aſie, 347, 560.

GRANGE (de la) ; ſa traduction des Antiquités de la Gréce, de Lambert Bos, 6.

Gréce ; auteurs qui ont décrit l'ancienne Gréce, 1 *& ſuiv.* Auteurs qui ont traité les antiquités, les loix, les mœurs des Grecs, 3 *& ſuiv.* Origine des Grecs, 10 *& ſuiv.* Tems fabuleux de leur hiſtoire, 21 *& ſuiv.* Auteurs à lire ſur l'Hiſtoire grecque, 348 *& ſuiv.*

Grecs ; le nom des Grecs a changé à différentes fois, 116.

GRENTEMÉNIL (Paulmier de) ; ſa deſcription de la Gréce, 1.

GRONOVIUS ; ſon Recueil des Antiquités grecques, 4.

GUILLET ; Athènes & Lacédémone ancienne, 6, 293.

GUYON (l'abbé) ; ſon Hiſtoire des Amazones, 348.

Gygès, roi de Lydie, 513 *& ſuiv.*

H

Habits ; leur uſage établi dans l'Attique, 103.

Hector, fils de Priam, 309, 323.

Hécube, femme de Priam, roi de Troye, 308. Sa mort, 328.

Héléne ; ſa naiſſance, 287. Détail de ſes aventures, 202 *& ſuiv.* 204, 207, 290 *& ſuiv.* Epoques de ſa vie, 292. Enlevée par Alexandre, 309 *& ſuiv.* Elle épouſe Déiphobe, 326. Elle le fait tuer ; & retourne avec Ménélas, 327. Sa mort, 333.

Hellen, fils de Deucalion, régne dans la Phtiotide, avec gloire, & les peuples prennent, à cauſe de lui, le nom d'Hellénes, 115.

Hercule ; étymologie de ce nom, 143 *& ſuiv.*

Hercule ; tems de ſon apothéoſe, 207 *& ſuiv.* 265. Sa naiſſance, 254. Détail de ſes aventures, 256 *& ſuiv.*

Hermione, femme de Cadmus, 215.

HÉRODOTE ; précis

de ſon hiſtoire, 350 & *ſuiv.*

Héſione, fille de Laomédon, 307.

Hiagnis perfectione la muſique, 135.

Hillus, fils d'Hercule; erreur d'Apollodore à ſon ſujet, 90.

Hippocoon, roi de Laconie, 286; tué par Hercule, 287.

Hippodamie, fille d'Œnomaüs, femme de Pélops, 242.

Hirée & *Hipérénor*, deſcendans d'Atlas, 298.

Hiſtoire univerſelle, traduite de l'anglois, 561.

Hyacinthe, favori d'Apollon, 284.

I

Ilus, fils de Dardanus, 204.

Ilus, frere de Ganymède, roi de Troye, 305, 306.

Inachus, premier roi d'Argos, 71.

Initiés; pourquoi ainſi appellés, 158, 159.

Iphiclès, fils d'Amphitrion, 254.

Iphis, roi d'Argos, 88.

J

Jaſion; ce qu'on raconte de lui, 300, 302 & *ſuiv.*

Jaſon; à quelle occaſion chaſſé des états de ſon oncle, 244. Son expédition en Colchide, 247 & *ſuiv.*

Jeux iſthmiens, établis par Théſée à l'honneur de Neptune, 197 & *ſuiv.*

Jeux Lycéens; leur inſtitution, 172. En quoi ils conſiſtoient, 173 & *ſuiv.*

Jeux Néméens, inſtitués à l'honneur d'Archémore, 243, 269.

Jeux Olympiques; leur premiére inſtitution, 45 & *ſuiv.* rétablis par Hercule, 261.

JOSEPH; ſes Antiquités Judaïques, 504.

Junon, femme de Jupiter, 35, 56.

Jupiter, fils de Saturne, 82 & *ſuiv.* & 53. Hiſtoire de ſon régne, 34 & *ſuiv.* 55 & *ſuiv.*

JUSTIN; ſon hiſtoire, 356, 363, 416, 503.

K

Kronos. V. *Saturne*.

L

Labdacus, roi de Thèbes; événemens arrivés ſous ſon régne en Béotie, 224 & *ſuiv.*

Lacédémon épouſe la nymphe Sparta, & devient roi de Laconie, 282.

Lacédémone, traités ſur la république de Lacédémone, 4 & 6. Origine des Lacédémoniens, 44, 277, 278. Hiſtoire de Lacédémone, 275 & *ſuiv.*

Laïus, roi de Thèbes; ſes aventures, 231 & *ſuiv.*

Laomédon, roi de Troye, 207.

Léda, femme de Tyndare, 286, 287.

Lelex, premier roi de Lacédémone, 275 & *ſuiv.* 279 & *ſuiv.*

Leuſippe, fils d'Amyclas, 284.

Liberté; ce que c'eſt, & dans quel gouvernement elle ſe trouve véritablement, 235 & *ſuiv.*

Lindes, ville de l'île de Rhodes, bâtie par les Telchines, 75. Danaüs y bâtit un temple à Minerve, 80.

Lisle (de); ſa carte de Gréce, 2.

Linus, poète & muſicien, tué par Hercule; 254.

Luſtration; ſon établiſſement, 167; ce que c'étoit, 168 & *ſuiv.*

Lycaon, fils de Crotopus, roi d'Argos, s'établit en Arcadie, 79, 172 & *ſuiv.*

Lycomédes, roi de Sciros, chez qui mourut Théſée, 206.

Lycoſure; ſon origine, 59.

Lycurgue, roi de Némée, 242.

Lycurgue, légiſlateur de Lacédémone, 293. Sa vie par Plutarque, *ibid.*

Lydie; Hiſtoire du royaume de Lydie, 512 & *ſuiv.*

Lyncée, gendre de Danaüs, roi d'Argos après lui, 81, 83.

Lyſimaque, roi de Macédoine, 435, 439.

M

Macédoine; Hiſtoi-

re des rois de Macédoine, 371 & *suiv.* Empire d'Alexandre le Grand, 383 & *suiv.* Rois de Macédoine après Alexandre, 434 & *suiv.*

Macharès, roi du Bosphore Cimmérien, 524, 531.

Manée, pere d'Acmon, 28.

Marbres d'Arondel, 8 & *suiv.* 92 & *suiv.*

Mariage, réglé par Cécrops dans l'Attique, 103 & *suiv.*

Mars, roi de Thrace; son différend avec Neptune, 109. De qui il étoit fils, 110 & *suiv.*

Marsias, célebre joueur de flute, 137.

Médée; son séjour à la cour d'Ægée, 185. Ses aventures avec Jason, 251 & *suiv.*

Médon, premier archonte d'Athènes, 212.

Mégapente, roi de Tirinthe, 84; devient roi d'Argos, 87.

Mélampus, fils d'Amithaon 88. Ses aventures, 241.

Mélanthus; roi d'Athènes, 212.

Méléagre, roi de Calydon, 252.

Méléagre, roi de Macédoine, 440.

Mélès, roi de Lydie, 513.

Mélicerte, invoqué comme une divinité, 216.

Ménélas, roi de Laconie, 291, 312.

Ménesthée, roi d'Athènes, à la place de Thésée, 204 & *suiv.* 314.

Mercure, fils de Jupiter, 36 & *suiv.* Tems où il a vécu, 299.

Mesnard; ses mœurs des Grecs, 6.

Mestor, roi de Mycène, 89.

Métis, femme de Zan ou Jupiter, 53.

MEURSIUS; ses Antiquités grecques; 4. son traité des Archontes d'Athènes, 213.

Milès, roi de Laconie, 280.

Miltiade; sa vie par Plutarque & par Cornelius-Népos, 355.

Minerve; son culte établi dans l'Attique, par Cécrops, 73, 98.

Minos, roi de l'île de Créte, 140 & *suiv.*

——*Minos II*; histoire de son régne, 175 & *suiv.*

Minotaure; ce que

croit, 179.

Mithridate, rois de Pont, qui portent ce nom, 516, 517. Hiſtoire de *Mithridate-Eupator*, 518 & *ſuiv.*

Monnoye; Plutarque en attribue l'invention à Théſée, 196.

Muſée, fils d'Eumolpe, inventeur de la poéſie, 156. — *Muſée* le Thébain, 157.

Muſique; quand apportée en Gréce, 87; perfectionée par Hiagnis, 135 & *ſuiv.*

Mycène; Hiſtoire de ce royaume, 89 & *ſuiv.*

Myrſus, roi de Lydie, 573.

Myſtères d'Eleuſine, ou les *grands Myſtères*; leur inſtitution & leur objet, &c. 157 & *ſuiv.* *Petits-Myſtères*, 169.

Mythologie de l'abbé Banier, 367.

N

Nicoméde II & III, rois de Bithynie, 553 & *ſuiv.*

Nélée, bâtit la ville de Piles en Meſſénie, 229.

Néméſis, l'une des Furies, 287.

Neptune; ſon différend avec Mars, 109 & *ſuiv.*

Neſtor, roi de Piles, 312.

Nicias; ſa vie par Plutarque, 359.

Noris (le cardinal); ſes Epoques ſyromacédoniennes, 501.

O

Œbalus, roi de Laconie, 285; ſes enfans, 286.

Œdipe; ſa naiſſance, 233; ſes aventures, 234, 244 & *ſuiv.*

Œnomaüs, roi de Piſe & d'Olympie, 452, 298.

Ogygès, roi de Béotie; déluge arrivé de ſon tems, 72. Il bâtit la ville d'Eleuſine, 73.

Olivier; ſon Hiſtoire de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, 383.

Olympe, montagne, lieu où Jupiter faiſoit ordinairement ſon ſéjour, 38.

Olympiades, quand elles ont commencé, 7.

Opheltes. Voy. *Archémore*, 242.

Oreſte;

Oreſte, dernier roi de Mycène, 92.
Oreſte, roi de Macédoine, 377.
Ourane. V. *Urane*.
Oxynthès, roi d'Athènes, 211.

P

Pariſade, roi du Boſphore, 530.
Palaméde, chef des Eubéens, au ſiége de Troye, 316. Ulyſſe le fait périr, 323.
Palladium; ce que c'étoit, 306; enlevé par Ulyſſe, 326.
Panathéniennes; Inſtitution des Fêtes panathéniennes; ce que c'étoit, 131 & *ſuiv.*
Pandion, roi d'Athènes; hiſtoire de ſon régne, 138 & *ſuiv.*
Pandion II, roi d'Athènes, 166.
Panticapée, l'une des capitales du Boſphore, 529.
Parthes; hiſtoire du royaume des Parthes, 536 & *ſuiv.*
Pauſanias, roi de Macédoine, 377.
PAUSANIAS; ſa deſcription de la Gréce, 505.
Pélaſgiens; ce que ſignifie ce nom; à qui il a été particuliérement donné, 76, 79.
Pélaſgus; Argos eſt le premier qui ait porté ce nom, 76. Crotopus eſt le ſecond, 78.
Pélée, pere d'Achille, 301.
Pélias, roi d'Iolcos, 230, 243 & *ſuiv.*
Pélopidas; ſa vie par Plutarque, 363.
Pélops, ſon arrivée en Gréce, 85. Son hiſtoire, 86 & *ſuiv.* 91 & *ſuiv.* 242.
Penthée, tuteur de Labdachus, 224; déchiré par les Bacchantes, 225.
Perdiccas, roi de Macédoine, 374. — *Perdiccas II*, 376. — *Perdiccas III*, 370.
Pergame; Hiſtoire du royaume de Pergame, 554 & *ſuiv.*
Périandre, roi de Corinthe, 295 & *ſuiv.*
Périclès; ſa vie par Plutarque, 358.
Périctiones; leur inſtitution, 163.
Périérès, tige des rois de Meſſène, 299.
Périphas, roi d'Attique, 42.

Perſée ; comment il devient roi de Tirinthe, 87 & *ſuiv.* fonde le royaume de Mycène, 89. Ses aventures, 240 & *ſuiv.*

Perſée, dernier roi de Macédoine, 441.

PETIT ; ſon hiſtoire des Amazones, 347.

PEZRON (le P.) ſon Antiquité des Celtes, 27 & *ſuiv.* 367.

Phanagore, l'une des capitales du Boſphore, 529.

Pharnace, roi de Pont, 517.

Pharnace, fils de Mithridate-Eupator, 517, 532.

Phérès, l'un des fils de Crithée, 229 & *ſuiv.*

Philétérus, premier roi de Pergame, 446, 554 & *ſuiv.*

Philippe I, roi de Macédoine, 375.

Philippe II, pere d'Alexandre le Grand, 380 & *ſuiv.* Auteurs qui ont écrit ſa vie, 383. ---- Philippe, fils de Caſſandre, 434. —— *Philippe*, fils de Démétrius II, 440.

Phorbas, roi d'Argos, 77.

Phoronée, roi d'Argos, 71 & *ſuiv.*

Phrixus & *Hellé* ; leur fuite en Colchide ſur un mouton, 220 & *ſuiv.*

Piléennes, aſſemblées inſtituées pour l'entretien du temple de Delphes, 162.

Pirithoüs, roi des Lapithes, 200 & *ſuiv.*

Pleuros, roi en Etholie, 230.

Pliſthènes, roi de Mycène, 91.

PLUTARQUE ; ſes vies des grands hommes, 293, 355 & *ſuiv.* 413 & *ſuiv.* 506 & *ſuiv.*

Pluton, frere de Jupiter, 35 & *ſuiv.* 55.

Poéſie, perfectionnée par Muſée, 156 & *ſuiv.*

Polybe, roi de Corinthe, 240.

POLYBE, hiſtorien, 505.

Polycaon, roi de Meſſène, 280.

Polydore, roi de Thèbes, 220, 224.

Pont ; hiſtoire du royaume de Pont, 515 & *ſuiv.*

Po Seidon ou *Neptune*, 55, 109.

POTTER, ſon *Archæologia græca*, 5.

Pratus, premier roi de Tirinthe, 83, 84.
Priam, roi de Troye, 308 & *suiv.*
PRIDEAUX; son Hiſtoire des Juifs, 502.
Pritanes; leur inſtitution, 103.
Procris, femme de Céphale, roi de Phocide, 148.
Proſerpine, n'eſt point différente de Cérès, 152. Son enlévement, *ibid* & 155.
Pruſias I, & *II*, rois de Bithynie, 553.
Ptérélas, roi des Teleboës, 90.
Ptolémée, uſurpateur du royaume de Macédoine, 439 & *ſuiv.*
Ptolémée-Lagus, roi d'Egypte, 476 & *ſuiv.* —*Philadelphe*, 478. & *ſuiv.* —*Evergètes*, 481. — *Philopator*, 482. —*Epiphanès*, 483 & *ſuiv.* — *Philométor*, 485. —*Phyſcon*, 486. — *Lathure*, 488 & *ſuiv.* -*Alexandre*, 490. — *Auletès*, 490 & *ſuiv.* — *Ptolémée* & *Cléopatre*, 492 & *ſuiv.*
Pyrrhus, fils d'Achille, 328, 333.
Pyrrhus, roi d'Epire, 435 & *ſuiv.*

Q

QUINT-CURCE; ſon Hiſtoire d'Alexandre le Grand, 415 & *ſuiv.* 503.

R

REINECCIUS; ſon Hiſtoria Julia, 559.
Rhœmetalces, dernier roi de Thrace, 336.
Rhea, femme de Saturne, 31, 32.
Rhodobates, roi de Pont, 515.
ROLLIN; ſon Hiſtoire ancienne, 349, 417, 502.

S

Sacartène, province d'Arménie, 48.
Saces, peuple qui envahit la Gréce, dans les anciens tems, 24, 27 & *ſuiv.* Etymologie de leur nom, 47.
Sadiattès, roi de Lydie, 514.
Salmonée, fils d'Eole, 222 & *ſuiv.*
Saturne, fils d'Urane, 31 & *ſuiv.* 52 & *ſuiv.* doit être diſtingué du Saturne des La-

tins, 54.

Sauromate, roi du Boſphore, 533.

Séleucus, uſurpateur du royaume de Macédoine, 439.

Séleucus-Nicator, roi de Syrie, 442 & *ſuiv.* — *Séleucus Callinicus*, 448 & *ſuiv.* — *Séleucus-Céraunus*, 452. — *Séleucus-Philopator*, 460.

SERAN DE LA TOUR; ſon Hiſtoire de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, 383.

Sicyon: le royaume de ce nom eſt moins ancien que celui d'Argos, 60 & *ſuiv.* Occupé par les Telchines, 74.

SIGONIUS; ſa République d'Athènes, 3.

Siſiphe, fils d'Æole, bâtit la ville d'Ephirus, nommée depuis Corinthe, 221, 294. Son ſupplice aux enfers, 222.

Soſthène, roi de Macédoine, 440.

Sparta, fille d'Eurotas, épouſe Lacédémon; 282.

Spartacus, rois du Boſphore qui ont porté ce nom, 530.

Sparte, *Spartiates*, étymologie de ces noms, 276. Voyez *Lacédémone*.

Sthénélus, dernier roi d'Argos du ſang des Inachides, 79.

Sthénélus, roi de Mycène, 90.

Suréna, général des Parthes, 542 & *ſuiv.*

Syrie; hiſtoire des rois de Syrie, ſucceſſeurs d'Alexandre, 442 & *ſuiv.* Auteurs à lire ſur cette partie de l'Hiſtoire, 500 & *ſuiv.*

T

Talaos, ou *Talaüs*, roi d'Argos, 88 & 242.

Taphius, roi de Mycène, puis des Teleboës, 89, 90.

Télamon, fils d'Æaque, 301.

Telchines, leur irruption dans le Péloponnèſe, 74; en ſont chaſſés, & s'établiſſent dans l'île de Rhodes, 75.

TEMPLE-STANYAN; ſon Hiſtoire grecque, 349.

Téraphné, fils de Lelex, 280.

Térès ou *Tyrès*, roi de Thrace, 535.

Teucer, fondateur d'une colonie dans l'île de Créte, 307.

Thamiris, inventeur de la muſique dorienne, 137.

Thèbes; fondation de cette ville par Cadmus, 59, 124. Hiſtoire du royaume de Thèbes, 213 *& ſuiv.* Guerre des ſept héros devant Thèbes, 266 *& ſuiv.*

Théſée; ſa naiſſance, 175. Ses aventures, 182 *& ſuiv.* 184 *& ſuiv.* Il eſt un des enfans de tribut envoyés en Créte; comment il ſe ſauve du Labyrinthe, 187 *& ſuiv.* Il devient roi d'Athènes; on fixe l'époque de ſon régne, 190 *& ſuiv.* Changemens qu'il fait dans le gouvernement, 194 *& ſuiv.* Ses dernieres actions, 198 *& ſuiv.* Sa mort, 206.

Theſmophories; premiére inſtitution de ces fêtes, 82.

Thrace; Hiſtoire du royaume de Thrace, 533 *& ſuiv.* détaillée par M. Cary, 536.

THUCYDIDE; notice de ſon Hiſtoire, 351 *& ſuiv.*

Thurymas ou *Thyrmas*, roi de Macédoine, 374.

Timoëthès, roi d'Athènes, 211.

Timoléon; ſa vie par Plutarque, 363.

Tirinthe, royaume établi par Prætus, 83. fait place à celui de Mycène, 89.

Titæa ou la *Terre*, femme d'Urane, 29, 50.

Titans, 29, 31, 32, 34, 42, 52, 56, 57.

TITE-LIVE; ſon Hiſtoire romaine, 505.

Toiſon d'or, mouton d'où elle provenoit, 220 *& ſuiv.* Expédition des Argonautes, 247. *& ſuiv.*

TOURREIL; ſa traduction des harangues de Démoſthènes, 369.

Triopas, roi d'Argos, 77.

Triptolême, roi d'Eleuſine, établit le labourage, & donne des loix à ſes peuples, 153 *& ſuiv.*

TROGUE-POMPÉE. Voyez JUSTIN.

Tros, roi de Troye, 304.

Troye; Hiſtoire du royaume de Troye,

302 *& ſuiv.* Guerre de Troye ; noms des capitaines Grecs qui conduiſirent leurs troupes au ſiége de la ville, 311 *& ſuiv.* Siége & priſe de Troye, 321 *& ſuiv.* Epoque de la priſe de cette ville, 329 *& ſuiv.* Retour des Grecs & leurs infortunes, 332 *& ſuiv.* On réfute les auteurs qui ont douté de la certitude de l'hiſtoire de la ruine de Troye, 335 *& ſuiv.*

Tryphon, uſurpateur du trône de Syrie, 466 *& ſuiv.*

Tygranes, roi d'Arménie, 473 *& ſuiv.* 522 *& ſuiv.*

Tyndare, roi de Laconie, 286, 287 *& ſuiv.*

U

UBBO-EMMIUS ; ſa deſcription de la Gréce, 1 ; ſes républiques, 4, 5, 293.

Ulyſſe, roi d'Itaque, 314, 323, 325, 326, 333.

Urane ou *le Ciel*, fils d'Acmon, 29, 49 ; ſes conquêtes, 30, 50 ; détrôné par Saturne, 31, 32 & 52.

V

VAILLANT ; ſon Hiſtoire des Séleucides, ou des rois de Syrie, & ſon Hiſtoire des Ptolémées ou des rois d'Egypte, 500 *& ſuiv.* 561.

X

XÉNOPHON ; ſon Hiſtoire, 359 *& ſuiv.*

Z

Zan. Voyez *Jupiter*.

Zéthus, roi de Thèbes, avec Amphion, 232.

Fin du Tome IV.

De l'Imprimerie de la veuve SIMON & Fils, Imprimeurs-Libraires de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de CONDE' & duc de BOURBON, & de l'Archevêché, 1771.

ERRATA.

PAge 21, *ligne* 1, ſemble, *liſez*, il ſemble.
Page 144. *l.* 3. Sidoné, *liſez* Cydoné.
Page 167, *l.* 16, de Pandion, 325, avant, *liſez* de Pandion, 1325 &c.
Page 242, *l.* 1. TALAUS, *liſez* TALAUS ou TALAOS.
Page 263. *l.* 1, conte, *liſez* contre.

V 1 1 5824332